



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

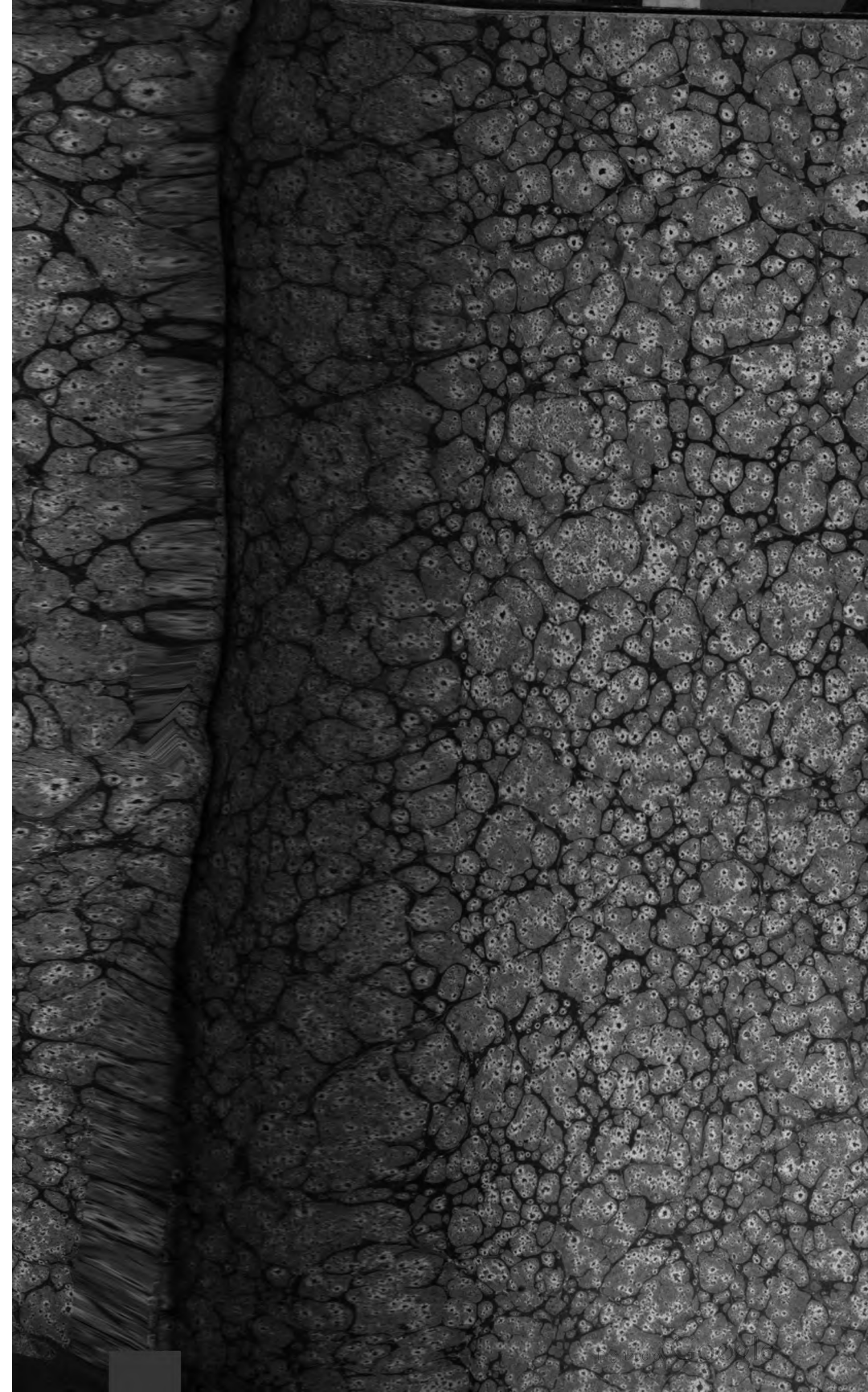
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 41.12.4  
HARVARD COLLEGE  
LIBRARY











210

**MEMOIRES**

DE

**LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,**

**SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS**

**D'ORLÉANS.**





# MÉMOIRES

DE LA

## SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

SCIENCES,

BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS.

---

TOME CINQUIÈME.

---

ORLÉANS,

IMPRIMERIE DE PAGNERRE, RUE VIEILLE-POTERIE, 9.

---

1860.

Fr 41. 12. 4

Harvard College Library

*Aug* ~~Sept~~ 13, 1912

F. O. Lowell fund

# MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

D'ORLÉANS.

---

## RECHERCHES

SUR LA VARIOLE DES VACCINÉS ET SUR L'OPPORTUNITÉ  
DES REVACCINATIONS ;

Par M. le docteur VAUSSIN.

---

*Séance du 4 février 1859.*

---

Dès le commencement de ce siècle, alors que la découverte de la vaccine était encore récente, l'on crut remarquer que des personnes déjà vaccinées étaient prises d'accidents tout à fait semblables à ceux de la variole : ce fut surtout pendant le cours des épidémies de variole que les médecins eurent occasion de constater, chez certains sujets régulièrement vaccinés, l'apparition d'éruptions varioleuses contractées soit par contagion, soit par inoculation. Jenner lui-même, dans son ouvrage sur *le Cowpox*, cite de nombreux cas de variole survenus chez des personnes qui avaient été soumises à la vaccine, et il n'est pas éloigné de l'idée que dans quelques cas la préservation acquise par la vaccine puisse faire défaut; il compare même sous ce rapport la vaccine à la variole qui elle-même présente des récidives. Les compatriotes de Jenner, ses continuateurs, fixant leur attention sur ce même



sujet, eurent de fréquentes occasions d'observer l'apparition de la variole chez les personnes que la vaccine protégeait de son influence. Ce fut ainsi en Angleterre, pays où la vaccine avait pris naissance, que furent aussi faites les premières observations tendant à infirmer son infaillibilité absolue. Sur cette question même les travaux des médecins du continent furent beaucoup moins nombreux que ceux de leurs confrères britanniques, sans doute pour cette raison que la persistance avec laquelle on pratiquait en Angleterre l'inoculation, concurremment avec la vaccine, entretenait des foyers d'infection plus multiples et fournissait des occasions trop faciles et trop fréquentes d'étudier les maladies varioleuses sous leurs différents aspects. Quoi qu'il en soit de cette explication, les observations de varioles récidives faites en Angleterre n'eurent d'abord aucun retentissement sur le continent; ce fut plus tard seulement que les médecins allemands eurent occasion de renouveler chez eux les observations des Anglais, et le *Journal de Hufeland* rapporta et décrivit en mars 1809 le premier cas de variole après vaccine authentiquement prouvée. Cette nouvelle fut publiée en France dans le *Journal de l'Empire*, et bientôt après M. Husson, secrétaire du comité central de vaccine, rendant compte des vaccinations pratiquées en France dans l'année 1810, annonça que dans certaines circonstances l'effet préservatif de la vaccine avait fait défaut et que la petite-vérole s'était développée chez des sujets précédemment vaccinés. Ce ne fut cependant qu'en 1812 que la question fut publiquement soulevée en France dans le rapport du comité central de vaccine fait à l'Institut par Berthollet, Percy et Hallé : ce rapport constate six cas de variole chez des sujets vaccinés. Dans le rapport de 1815 on trouve encore de ces rares exemples de variole après vaccination; à partir de cette époque, les rapports annuels font mention d'un nombre toujours croissant de variole chez les vaccinés.

Ces cas encore peu nombreux jusque là se multiplièrent considérablement sous l'influence épidémique. La variole, en effet, après une longue trêve, recommença ses ravages en 1816; immédiatement le rapport du comité de vaccine pour l'année 1817

signale des cas de variole plus fréquents chez les vaccinés. Toutes les grandes épidémies donnent lieu aux mêmes observations : telle fut, par exemple, l'épidémie de Montpellier, qui atteignit un grand nombre de ceux que la vaccine aurait dû préserver : dans la même année, une épidémie ayant éclaté dans le département de l'Aveyron, la maladie régnante frappa un grand nombre de sujets régulièrement vaccinés : puis vint la grande épidémie varioleuse de Bordeaux, étudiée par une commission choisie dans le sein de la Société royale de Médecine ; cette commission enregistre douze cas de variole observés sur des sujets que la vaccine couvrait de son influence. Ces faits reçoivent une consécration officielle dans le rapport de M. Husson sur les progrès de la vaccine pendant les années 1818-1819. Ce rapport constate qu'un certain nombre de varioles chez les vaccinés a été signalé sur tous les points de la France.

Dans la même année 1818, le docteur Tuefferd, de Montbéliard, adresse au comité central un excellent mémoire sur la maladie qu'il appelle la petite-vérole des vaccinés ; plusieurs personnes bien vaccinées ont été attaquées de petite-vérole de la nature de laquelle il s'est assuré en transmettant, par inoculation, le même genre de maladie à des individus qui n'avaient eu ni la variole ni la vaccine.

Il est impossible de suivre désormais les apparitions multiples de l'épidémie en tant de contrées diverses. Passant sous silence les témoignages nombreux fournis par les médecins étrangers, contentons-nous seulement d'énumérer les actes de présence que la maladie a faits en France, en cherchant quelle part d'immunité la vaccine a conférée aux personnes mises en contact avec la contagion.

L'épidémie de variole qui a régné à Paris pendant l'année 1823 fut une nouvelle occasion d'épreuve pour la vaccine ; elle fut aussi pour tous les médecins de la capitale une circonstance favorable d'étudier le degré de confiance illimitée que mérite la vaccine. Cette épidémie fut considérable, puisque les contemporains affirment que les personnes que l'on rencontrait dans les rues marquées ou tachées de la petite-vérole étaient en grand nombre, et

que parmi elles on en comptait une certaine quantité qui, bien que vaccinées, avaient subi l'influence de l'épidémie : le *Journal de Médecine* rapporte l'histoire de dix-huit élèves de l'Ecole polytechnique affectés de variole; inutile d'ajouter que ceux-ci avaient tous été dûment vaccinés. Un fait semblable arriva à l'institution des demoiselles de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis, qui toutes devaient pareillement avoir reçu une bonne vaccine; cependant, après s'être exposées à la contagion dans leurs visites à Paris, un certain nombre de ces jeunes personnes fut également pris d'éruptions varioliques.

Dans le cours de l'année 1828 une épidémie qui s'appesantit sur tout le midi de la France, et plus particulièrement sur Marseille, fournit une série de faits nombreux et importants : la maladie fut importée à Marseille par un ouvrier de Forcalquier, qui, arrivé malade, fut admis à l'Hôtel-Dieu; c'est de là que la maladie se répandit avec une violence inouïe et fit un grand nombre de victimes, surtout dans les classes pauvres de la population. Sue, président de la Société de médecine de Marseille, fut l'historien de cette épidémie; il porte le nombre des malades non vaccinés à 2,289, sur lesquels 1,490 moururent, tandis que 1,041 vaccinés furent atteints; sur ces derniers, 18 seulement moururent. Cette épidémie fut la plus meurtrière de celles observées depuis l'adoption de la vaccine; elle atteignit jusqu'à des vieillards de 74 ans qui avaient jusque là traversé tant d'épidémies sans en subir l'influence, et devinrent les victimes de cette attaque tardive. Tous ces faits furent signalés dans le rapport annuel sur les vaccinations pendant l'année 1828, rapport présenté à l'Académie par M. Emery.

A partir de cette époque les épidémies de variole présentèrent moins d'intensité, et cependant les rapports de la commission de vaccine, les comptes-rendus académiques, les articles de journaux, compulsés jusqu'à ces dernières années, présentent les traces des épidémies qui ont éclaté sur notre territoire, et dont les atteintes ont porté sur les non vaccinés principalement, et par une exception malheureusement trop fréquente sur les vaccinés.

Le rapport de M. Girardin sur les vaccinations de l'année 1832 fait mention des épidémies de variole qui ont régné pendant le cours de cette année et qui ont frappé des personnes dont la vaccine était irréprochable. Dans le département de l'Aveyron, dans celui de la Loire surtout, les vaccinés ne furent pas constamment préservés; dans les Pyrénées-Orientales, la variole débuta par un enfant vacciné; le même rapport analyse encore plusieurs mémoires, entre autres celui de M. Pellieux, de Beaugency; ce médecin a observé des varioles après vaccine bien constatée.

L'année 1832, déjà si tristement célèbre par l'apparition du choléra, le fut encore par l'invasion d'épidémies varioleuses qui semblaient suivre la trace du fléau exotique. Paris n'en fut pas exempt : l'épidémie commencée en 1832 se prolongea pendant l'année suivante; les hôpitaux de la Pitié et de la Charité reçurent un grand nombre de malades affectés d'éruptions varioleuses, et l'on put constater qu'un certain nombre de sujets vaccinés avaient cédé à l'influence épidémique.

Ce fut encore en suivant les traces du choléra qu'une épidémie de variole se propagea dans les environs d'Angers. M. Gendron cite aussi l'exemple de plusieurs vaccinés qui ont contracté la variole; une jeune fille de 16 ans, vaccinée avec succès à l'âge de trois ans, gagna à l'hôpital une variole discrète.

L'institution si utile des médecins cantonaux fournit également quelques documents à la question qui nous occupe : M. Lurotz a observé pendant les années 1832-1833 une épidémie de variole qui a envahi 17 des 21 communes composant sa circonscription cantonale située dans le département du Bas-Rhin : sur une population de 23,000 habitants, 346 personnes vaccinées furent atteintes de variole secondaire.

A Strasbourg et dans les pays voisins, la maladie se manifesta vers la fin de 1832, d'abord peu intense; mais en décembre elle envahit toute la ville et continua avec une égale violence jusqu'en août 1833. La vaccine fut impuissante à préserver du fléau. Les *Archives médicales de Strasbourg* (octobre 1836), parmi plusieurs observations détaillées, rapportent celles de deux sujets âgés, l'un de 21 ans, l'autre de 11 ans, vaccinés à l'âge de 1 an et



morts de variole confluyente ; 86 sujets vaccinés furent atteints légèrement.

Dans le cours d'une épidémie qui éclata en novembre 1839 dans le même département, M. Steinbrenner, médecin cantonal, traita 87 individus affectés de variole ; 67 d'entre eux avaient été vaccinés et eurent cependant la variole à différents degrés : le plus jeune des individus de cette catégorie avait 10 ans, tous les autres avaient de 15 à 35 ans.

Ce serait s'exposer à des répétitions fastidieuses que de chercher à suivre sur les différents points de la France les apparitions annuelles de la variole depuis l'introduction de la vaccine. Il a suffi à la tâche que nous nous étions imposée, de montrer dès son origine la vaccine aux prises avec la variole, et de rattacher ces faits à ceux qui se passent encore aujourd'hui autour de nous : toutes ces épidémies, et elles sont au nombre de trente environ, donnent lieu à quelques remarques générales dont voici les plus essentielles : elles ont un caractère de plus en plus local et restreint ; elles n'ont plus atteint de nos jours ces proportions effrayantes que nous avons signalées dans le fléau qui ravagea les villes de Bordeaux, Montpellier et Marseille, et qui rappelle par son intensité les pestes du Moyen-Age ; dans toutes ces épidémies, les sujets non vaccinés sont atteints les premiers, les vaccinés ne viennent qu'en second lieu ; ces derniers sont entrés pour un peu plus d'un tiers dans la somme totale des varioleux ; la maladie a été chez eux rarement fatale. Un autre résultat sur lequel tous les observateurs sont d'accord, c'est que la variole ne frappe pas indistinctement dans les rangs des vaccinés, elle attaque de préférence les anciens vaccinés et respecte les nouveaux ; elle sévit chez ceux dont la vaccine remonte à dix ou quinze ans.

A la suite de cet aperçu général sur la variole des vaccinés, nous croyons utile de placer la description de la maladie elle-même dans la forme qu'elle présente le plus habituellement.

*Description de la variole des vaccinés.* — La variole, telle que nous l'observons chaque jour chez les vaccinés, est une maladie exanthématique, contagieuse, de courte durée, c'est-à-

dire aiguë, produisant à la surface de la peau des pustules petites et rouges, le plus souvent phlegmonneuses, qui apparaissent d'abord à la face, au cou, au cuir chevelu ; puis se répandent sur la poitrine, les bras, les mains et ensuite sur tout le reste du corps. Ces pustules restent souvent bornées au visage et aux extrémités ; elles contiennent une humeur blanche ou lymphé opaque qui ne ressemble jamais à un véritable pus. Du quatrième au sixième jour de leur apparition, ces pustules se sèchent, leur contenu se durcit en croûtes minces, qui adhèrent longtemps sous forme de verrues et laissent en tombant des cicatrices rares et peu apparentes. Cette maladie est contagieuse ; en effet, les personnes bien portantes la gagnent en approchant du malade, en le touchant, en inspirant l'air chargé des émanations varioleuses : la variole ne reconnaît donc pas pour origine les écarts diététiques, les changements atmosphériques des saisons, mais un virus particulier qui s'introduit dans l'organisme ; dans les temps d'épidémie, les miasmes virulents saisissent même ceux qui n'ont pas eu de contact avec les varioleux. C'est de 10 à 35 ans que se manifeste le plus ordinairement la variole chez les vaccinés, soit après un contact avec une personne affectée de variole, soit même sans que ce contact ait eu lieu.

Dans les cas les plus légers, après deux ou trois jours de malaise général, d'oppression pénibles et de symptômes gastriques, il se montre sur les bras, les cuisses, la poitrine, le visage, de petites papules disséminées, élevées au-dessus de la peau et entourées d'une aréole, n'ayant que deux à trois millimètres de largeur. Dès que cette éruption s'est faite, toute trace de malaise général disparaît et les malades se sentent soulagés. Le plus souvent de nouvelles papules se montrent encore pendant deux ou trois jours sur les différents points du corps ; cependant on ne remarque quelquefois qu'une quinzaine ou une vingtaine et même un plus petit nombre de ces papules : elles augmentent de volume pendant deux ou trois jours, puis leur développement s'arrête : les premières venues présentent à leur centre un point légèrement déprimé qui indique une tendance à la transformation en pustules, elles seules aussi se couvrent d'une croûte ronde, dure

et brunâtre, et l'aréole disparaît, tandis que les autres papules, qui se sèchent à la même époque, ne présentent qu'une squame brune due à l'épaississement de l'épiderme. Croûtes et squames en tombant ne laissent aucune impression à la peau, mais seulement des taches rouges qui disparaissent au bout de quelques jours.

Dans d'autres cas que nous rangeons dans une seconde catégorie à cause de la plus grande intensité des symptômes, les prodromes et la fièvre qui les accompagne présentent plus de gravité : durant quelques jours on observe un état de santé incertain et chancelant, puis les malades sont saisis de froid ou de frisson suivi de chaleur intense, de soif vive ; ils ont de l'anxiété, souffrent du dos, de la tête et parfois des membres ; ils éprouvent des nausées, des vomituritions et perçoivent à la pression de la main un sentiment de douleur à l'épigastre. La fièvre présente dès son début un caractère continu avec des exacerbations et des rémissions déterminées, se calmant ordinairement le matin, redoublant le soir ainsi que tous les symptômes ci-dessus décrits, auxquels peuvent s'ajouter le larmolement et la toux. Vers la fin du troisième jour, souvent avant ce terme, commence à paraître, çà et là, d'abord sur la face, le cou, le front, les joues, les lèvres, puis la poitrine et les bras, une éruption discrète sous la forme de petits points rouges de la grandeur d'une piqûre d'épingle, qui bientôt soulèvent l'épiderme et forment de petites pustules séparées et distinctes. L'éruption se fait d'une manière irrégulière et pendant plusieurs jours consécutifs ; elle est plus fournie que dans les cas précédents, cependant elle reste bornée aux parties supérieures du corps, d'autres fois elle s'étend aux mains et aux membres inférieurs. Le second ou le troisième jour de l'éruption, les pustules s'élargissent, en même temps l'arrière-gorge s'endolorit et s'enflamme légèrement, des pustules s'y développent aussi. L'éruption ne se compose plus de papules pointues comme dans les cas précédents ; les papules sont pour la plupart déprimées au centre, entourées d'une aréole plus grande et se transforment en véritables pustules, lesquelles, du troisième au sixième jour de l'éruption, se remplissent d'une lymphe très-gluante ; du

cinquième au septième jour, la pustule devenue plus jaunâtre, se dessèche et se transforme en une croûte brune, dure et conique qui tombe en laissant une légère dépression accompagnée d'une rougeur avec induration et élévation à la peau ; dix à quinze jours après la chute de ces croûtes, la peau revient à son état naturel, et il n'existe aucune trace d'altération ni dans sa couleur ni dans sa texture, sauf en quelques endroits où plusieurs pustules réunies laissent une cicatrice déprimée. Il est encore à remarquer que les papules les premières parues atteignent seules un degré complet de développement ; celles qui paraissent les jours suivants ne se transforment plus en pustules, elles avortent et se dessèchent en même temps que les premières.

Enfin, il est d'autres cas dans lesquels la maladie offre plus d'intensité : les prodromes présentent quelquefois un caractère alarmant avec fièvre très-forte, étouffement et prostration des forces, douleurs lombaires et vomissements bilieux ; l'éruption apparaît d'abord aux bras ou au visage ; elle commence par des plaques rouges avec gonflement de la peau sur lesquelles paraissent plus tard de nombreuses papules. L'éruption est quelquefois tellement copieuse, le gonflement des parties envahies est tellement considérable, les autres symptômes ont une telle gravité, que les malades présentent à cette époque une ressemblance parfaite avec les non vaccinés qui plus tard avaient des varioles confluentes au plus haut degré ; pendant deux à trois jours, de nouvelles plaques rouges et de nouvelles papules continuent à se montrer, souvent il en existe aussi dans le pharynx et sur la voûte du palais ; mais, dès le troisième jour de l'éruption, les symptômes orageux qui avaient précédé et accompagné l'apparition de l'exanthème, au lieu de persister comme dans la variole vraie, diminuent d'intensité ; le danger qui paraissait imminent la veille encore disparaît totalement. Ce même jour, il se montre sur les papules un point déprimé, et peu à peu les pustules se remplissent d'une lymphe jaunâtre et restent entourées d'une aréole rouge avec tuméfaction de la peau : ces pustules augmentent de volume les jours suivants, quelques-unes même deviennent confluentes ; mais ensuite, du sixième au huitième jour,



sans qu'aucune fièvre secondaire se soit montrée, les pustules se flétrissent promptement et se transforment en croûtes brunes, cornées et verruqueuses, qui en tombant laissent, comme dans le degré précédent, des taches rouges avec induration et légère dépression à la peau : ces taches disparaissent bien plus tôt que celles qui succèdent à la véritable variole et ne laissent pas de cicatrices à la peau, sinon quelques traces légères sur les joues et les ailes du nez.

Les différentes nuances que nous venons de décrire comme appartenant à la variole des vaccinés sont liées entre elles par des cas intermédiaires qui forment une transition insensible des unes aux autres; de sorte qu'il est impossible de ne pas voir dans le cas le plus léger comme dans le plus grave, différents degrés d'une seule et même maladie à laquelle on a donné le nom de petite-vérole volante, varicelle, varioloïde; noms auxquels nous préférons celui de variole secondaire ou des vaccinés, rappelant ainsi les rapports intimes de cette maladie avec la vaccine.

Si nous rapprochons cette description de la variole des vaccinés de celle que les auteurs, Sydenham, par exemple, ont donnée de la variole telle qu'elle se présentait à l'observation avant la découverte de la vaccine, nous constaterons une analogie complète entre les deux maladies pendant tout le premier septenaire; la distinction ne devient possible qu'après le huitième jour et s'établit par la prompte dessiccation des pustules, par l'absence d'une période bien caractérisée de suppuration et de fièvre secondaire.

En effet, si la variole des vaccinés, arrivée au sixième jour de la durée, entre dans sa période de dessiccation et disparaît sans laisser de traces, il n'en est pas de même de la variole légitime dont les pustules déterminent des cicatrices indélébiles et ne parviennent à l'état de croûtes qu'après avoir traversé une longue et difficile période de suppuration; parmi les caractères de bénignité de la variole des vaccinés, le plus remarquable c'est que le premier ou second jour de l'éruption, quatrième à partir du début de la maladie, la fièvre cesse tout à coup avec les autres symptômes, ou du moins diminue tellement qu'on peut à peine l'aper-

cevoir au cinquième ou sixième jour : dans la variole vraie, il se fait à la même époque une sédation de tous les symptômes, mais vers le commencement du septième jour, en comptant du début de la maladie, le pouls se relève et s'accélère surtout vers le soir; la chaleur de la peau devient plus intense, de sorte que la fièvre qui avait cessé semble revenir ou du moins redoubler si elle n'était qu'apaisée. Cette exacerbation de la fièvre porte le nom de *fièvre secondaire* et appartient en propre à la variole des non vaccinés ; elle dépend du commencement de la suppuration et cesse aussitôt que cette suppuration est accomplie ; pendant ce temps, en effet, les pustules s'enflamment et grossissent avec un sentiment de tension et des douleurs lancinantes ; pendant qu'elles se gonflent, les pustules blanchissent à leur sommet, sécrètent une humeur ténue qui perd peu à peu sa transparence et se transforme en pus. Lorsque les premiers indices de suppuration se montrent sur les pustules de la face, celle-ci se gonfle énormément, les paupières se tuméfient ; rapprochées l'une de l'autre, elles ferment entièrement les yeux ; en même temps la salive devenue plus visqueuse s'écoule avec peine ; les malades sont menacés de suffocation, ils sont saisis de toux violente en buvant, parce que les boissons tombent dans le larynx et provoquent la toux ; en même temps la voix devient rauque, souvent la somnolence et un délire tranquille s'emparent du malade. Après l'enflure du visage, vient celle des pieds et des mains que Sydenham considère comme un symptôme salutaire. La fièvre secondaire se prolonge pendant toute la période de suppuration et jusqu'au commencement de la période de dessiccation durant laquelle la face se couvre d'une croûte dense et brune sous laquelle le pus séjourne et corrode les parties sous-jacentes. Enfin les croûtes se séparent et tombent, ce qui arrive du dix-septième au vingtième jour et quelquefois même plus tard : les croûtes disparues, la peau se montre rouge au-dessous ; nulle aspérité ne se montre plus sur la face ; mais peu à peu se forment de petites écailles furfuracées, de nature rongeante, qui non-seulement laissent sur la peau des dépressions, mais encore déshonorent le visage par des cicatrices profondes et difformes : quelques malades même

restent affectés de cécité ; un grand nombre d'autres succombent dans le cours de la période de suppuration, emportés par la violence de la fièvre ou par des complications de nature inflammatoire.

Nous avons insisté sur la description du stade de suppuration de la variole et sur la fièvre secondaire qui l'accompagne, afin de montrer la différence énorme qui sépare cette maladie de la variole des vaccinés. Cette dissemblance a tellement frappé certains observateurs, qu'ils ont pu penser que la variole des vaccinés était une maladie nouvelle, indépendante de l'exanthème variolique et contre laquelle la vaccine reste impuissante. Cette hypothèse assez spécieuse a trouvé bon nombre de défenseurs dont le plus ardent a été Moreau de Jonnés. Les médecins qui se placent au même point de vue font de cette maladie une affection particulière qu'ils distinguent sous le nom de varioloïde des exanthèmes varioleux proprement dits : suivant eux la varioloïde est une maladie d'origine récente, importée en Europe à travers l'Amérique et l'Angleterre sur des vaisseaux venant des Indes, où depuis bien longtemps elle sévit avec une grande intensité ; ils ajoutent que la varioloïde dépend d'un virus différent de celui de la variole et que les vaccinations ne peuvent rien contre elle, tandis qu'au contraire elle appartiendrait en propre aux sujets vaccinés.

Il fut facile à Hufeland de démontrer que l'opinion de Moreau de Jonnés n'était pas soutenable ; que longtemps avant l'époque indiquée la varioloïde avait été connue et décrite : l'hypothèse de l'origine exotique écartée, restait à démontrer l'identité de nature entre la variole et la varioloïde ; c'est à quoi s'appliquèrent une foule d'hommes dignes de foi, qui virent les deux maladies se reproduire indistinctement l'une et l'autre suivant les aptitudes des individus qui subissaient l'influence contagieuse : dans toutes les épidémies de variole on a vu, en effet, la variole et la varioloïde marcher constamment ensemble ; l'une attaquant les individus non vaccinés, ou mal vaccinés, ou vaccinés sans résultat ; l'autre atteignant ceux qui avaient eu la variole ou la vaccine ; chacune indistinctement donnant naissance à l'une ou à l'autre

variété suivant le degré de prédisposition individuelle : ainsi, dans les épidémies de variole, on voyait des individus non vaccinés gagner la variole par le contact avec des personnes qui n'avaient que la varioloïde, tandis que plusieurs des personnes vaccinées qui ont entouré des individus affectés de véritable variole n'ont eu que la varioloïde.

Cette identité de nature de la variole et de la varioloïde a été prouvée d'une façon plus directe encore par l'inoculation : le virus de la varioloïde a été inoculé à des vaccinés, à des variolés, à des personnes qui n'étaient ni vaccinées ni variolées ; chez ces dernières la véritable variole a été la suite de l'inoculation. Ces expériences tentées par Sacco, médecin de Milan, et répétées par lui plusieurs fois ont toujours donné le même résultat. Pour épuiser tout genre de preuves qui puissent établir définitivement l'identité de nature des deux virus, on a produit la contre-épreuve de l'expérience de Sacco et inoculé le pus de la variole à des individus vaccinés, c'est ainsi que Steinbrenner a eu deux fois occasion de voir naître la varioloïde à la suite de l'inoculation du pus de la variole à des personnes vaccinées.

Toutes les théories imaginées pour expliquer l'apparition d'une éruption variolique chez les vaccinés sont actuellement tombées dans l'oubli, parce qu'elles ne reposent sur aucun fondement solide ; aucun médecin éclairé ne s'y arrête plus et ne fait difficulté d'admettre que la varioloïde n'est qu'une variole modifiée et mitigée par la vaccine. Le virus variolique est unique dans sa nature ; ses effets diffèrent suivant les dispositions des personnes sur lesquelles il s'exerce, et parmi ces différences individuelles la plus remarquable est sans contredit celle imprimée par la vaccine à toute l'économie ; cette influence est telle que les personnes vaccinées deviennent inhabiles à contracter la véritable variole, mais elles restent encore exposées aux exanthèmes que l'on désigne sous les noms de varioloïde, varicelle, petite-vérole volante. Malgré l'apparition fréquente de ces éruptions varioliformes chez les vaccinés, la vaccine n'en est pas moins digne de toute confiance, et ses bienfaits se confirment chaque jour par le peu de gravité de ces affections secondaires. Dans le cas où la

vaccine ne préserve pas entièrement, elle montre encore sa vertu bienfaisante, puisque, outre sa force préservative, elle introduit encore dans l'organisme une propriété qui atténue les symptômes de la variole, en abrège la durée et en amoindrit singulièrement la gravité.

#### INTERPRÉTATION DES FAITS DE VARIOLE APRÈS VACCINE.

Si les médecins sont unanimes pour reconnaître l'impuissance de la vaccine à préserver des éruptions varioliformes consécutives, on ne rencontre plus la même unanimité quand on passe à l'examen des causes qui produisent l'insuffisance de tant de vaccines et qui donnent si souvent accès à l'infection variolique secondaire. De l'examen des travaux publiés sur cette question, il ressort que deux idées principales sont en présence : 1<sup>o</sup> l'une repose sur l'affaiblissement ou la dégénération du virus-vaccin qui perd une partie de sa puissance par sa transmission d'individu à individu pendant tant de générations ; 2<sup>o</sup> l'autre consiste à admettre que la puissance anti-varioleuse de la vaccine diminue en raison du temps écoulé à partir de la vaccination, et permet le retour d'éruptions varioleuses mitigées ou avortées. Ces deux questions méritent d'être examinées à un point de vue pratique ; en effet, si on reconnaît une véritable altération dans le virus-vaccin, un affaiblissement dans sa vertu préservative, il convient de le renouveler en le prenant de nouveau sur la vache ; d'autre part si l'on admet comme démontré que la vaccine, au lieu d'être un préservatif définitif, ainsi qu'on l'avait espéré, n'est au contraire qu'un préservatif limité dans sa durée, il faut exiger une nouvelle vaccination.

#### PREMIÈRE QUESTION : — *Le vaccin a-t-il dégénéré ?*

L'opinion que la vaccine perdrait peu à peu sa force préservatrice par sa transmission d'homme à homme, a pris assez d'importance pour qu'il soit besoin d'en exposer l'origine et les motifs. Cette opinion a été émise pour la première fois par le docteur Brisset, qui, pendant sa carrière militaire de 1805 à 1815, ayant perdu de vue la vaccine, crut, en rentrant dans la pratique civile,

remarquer une très-grande différence entre les pustules vaccinales d'alors et celles qu'il avait observées dix ou douze ans auparavant : il publia en 1818 un mémoire dans lequel il cherchait à établir ces différences. Malgré l'accueil peu favorable fait à ses recherches par l'Académie de Médecine, M. Brisset ne se découragea pas et développa dans une seconde publication, en 1820, les preuves à l'appui de son opinion qu'il fonde d'abord sur l'analogie du vaccin avec les autres virus et les miasmes contagieux : ainsi le virus de la lèpre, apporté en Europe au retour des croisades, se propagea d'abord très-rapidement, exerça de terribles ravages dans les <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles, puis son action s'affaiblit peu à peu, s'usa et s'éteignit de telle façon qu'on retrouve à peine la trace de son passage dans nos climats. Il en fut de même pour le virus syphilitique qui, au dire des auteurs anciens, paraît avoir fait bien plus de ravages qu'il n'en fait actuellement : enfin la variole elle-même aurait perdu quelque peu de son intensité, abstraction faite de l'influence exercée sur elle par la vaccine. Il faut convenir que cette argumentation offre bien peu de force, car s'il est vrai que ces virus aient perdu de leur violence, nous le devons aux progrès d'une meilleure hygiène ; cet affaiblissement a d'ailleurs été le travail des siècles et non pas de quelques années comme il faudrait l'admettre pour le vaccin.

Il est cependant une raison plus plausible qui expliquerait la dégénération plus rapide du virus vaccinal, c'est que la vaccine n'est pas comme la lèpre, comme la syphilis, une maladie naturelle à l'homme ; elle a été introduite et propagée dans l'espèce humaine par une méthode artificielle ; le vaccin, transporté par voie d'inoculation dans le corps humain, se trouve donc sur un terrain différent de celui où il se produit habituellement, et on conçoit sans peine que, par ses reproductions successives sur ce terrain étranger, il finisse peu à peu par s'affaiblir et par perdre une partie de ses qualités : le règne végétal nous offre des faits analogues ; chacun sait, en effet, que les plantes, lorsqu'elles sont semées dans un terrain qui ne leur convient pas, produisent des individus de plus en plus chétifs, dégèrent même tout à fait au point de ne reproduire qu'une semence stérile et incapable

de perpétuer l'espèce, et celle-ci même périrait si l'on n'avait recours à la semence provenant de la plante élevée dans un sol convenable ; de même le virus vaccinal, transporté de la vache à l'homme, se serait altéré par une longue transplantation chez ce dernier, où il n'aurait pu se naturaliser qu'imparfaitement et serait menacé de s'éteindre s'il n'était renouvelé par le *coupox* lui-même.

La manière dont se comportent d'autres virus analogues au virus vaccinal montre la possibilité d'une semblable dégénération : tel est le *claveau*, cette maladie si meurtrière, propre à l'espèce ovine dont elle est la petite-vérole ; dans les contrées où chaque année des milliers de moutons succombent au claveau, on a introduit une méthode préservative, analogue à la vaccine, qui consiste à inoculer tous les agneaux avec le virus clavelleux ; par ce procédé on obtient, à la dixième transmission, un virus qui, plutôt local, n'occasionne que très-rarement le claveau général : cet affaiblissement du virus est ici très-manifeste et mérite, dit M. Serres, toute l'attention des observateurs.

Mais toutes ces analogies empruntées à la pathologie comparée ou à la reproduction des végétaux ne constituent pas de véritables preuves en faveur de la dégénération du vaccin, elles ne font tout au plus qu'en laisser entrevoir la possibilité ; elles font comprendre que le vaccin, transmis à l'homme par une méthode artificielle, peut à la longue s'affaiblir, dégénérer même à ce point qu'il devienne nécessaire de reprendre quelquefois le virus dans les pustules de la vache afin de lui conserver toute sa puissance originaire.

Il fallait donc chercher s'il existait ailleurs des preuves de la dégénération du virus vaccinal et aborder un ordre de faits plus directs qui ressortent de la confrontation des symptômes locaux et généraux de la vaccine actuelle avec celle des premiers temps : les premières pustules vaccinales étaient, disait-on, plus grandes, plus belles ; elles étaient entourées d'une aréole inflammatoire plus prononcée ; elles avaient un brillant métallique, étaient dures au toucher, profondes et larges ; leur dépression centrale était plus prononcée ; les cicatrices qui leur succédaient étaient

plus enfoncées, plus striées que celles qu'on rencontre chez les individus vaccinés plus récemment ; mais pour établir ce parallèle on n'avait que des souvenirs plus ou moins vagues, aidés des dessins et descriptions qu'ont laissés les premiers vaccinateurs : les points d'une comparaison exacte manquaient, et il fallait, pour trancher la question, établir des expériences comparatives, et pour cela se procurer le *cowpox* de la vache. C'est ce que tenta d'abord M. Fiard, sans pouvoir produire la preuve bien certaine que le virus qu'il avait reçu d'Angleterre était de véritable *cowpox* ; aussi ses expériences, restées isolées, ne trouvèrent-elles qu'indifférence et incrédulité. Cet état de choses subsista jusqu'en 1836, époque à laquelle MM. Perdrau, Nauche et Bousquet parvinrent à se procurer en France le vaccin régénéré, sinon du pis de la vache, au moins des pustules vaccinales qu'une dame Fleury, de Passy près Paris, portait à la main et avait gagnées en trayant une vache qui fut reconnue comme ayant le véritable *cowpox*. Pour reconnaître la différence qu'il pouvait y avoir entre l'ancien vaccin et le vaccin régénéré de Passy, M. Bousquet fit les expériences les plus variées et les plus authentiques en présence des membres de la commission de vaccine, délégués par l'Académie de Médecine. Ces observations firent de M. Bousquet, adversaire déclaré de la dégénération du vaccin, l'un des plus chauds partisans de cette opinion ; c'est d'après ces expériences qu'il a fait dresser sur deux colonnes la description des éruptions produites par les deux virus, et qu'il a fait exécuter une belle planche coloriée représentant presque jour par jour le développement des pustules depuis leur naissance jusqu'à la chute des croûtes. Nous donnons plus loin cette double description modifiée et complétée par les résultats obtenus par d'autres expérimentateurs ; ces essais, en effet, ne restèrent pas bornés à Paris ; des envois du vaccin régénéré faits aux médecins vaccinateurs des différents départements fournirent l'occasion de nouvelles expériences comparatives. A la même époque la découverte faite dans le royaume de Wurtemberg, dans le duché de Bade, du véritable *cowpox* de la vache, permit de faire encore des vaccinations comparatives avec le virus ancien et le virus régénéré.



Dans ces expériences on procédait de la manière suivante : pour faciliter la comparaison entre le vaccin ancien et le vaccin régénéré de la vache, deux enfants de même âge étaient inoculés le même jour, l'un avec le nouveau virus, l'autre avec le virus ancien, avec la précaution de se servir pour ces deux opérations de deux lancettes différentes. M. Bousquet faisait trois piqûres à chaque bras, et observant les résultats des inoculations, il remarqua que jusqu'au sixième jour il y avait conformité parfaite dans la manière dont se comportaient les deux virus : à partir du septième jour, il constata une différence en faveur des nouveaux boutons qui étaient en général mieux fournis que ceux obtenus par l'ancien virus, c'est-à-dire plus plats, plus déprimés au centre, plus brillants, plus fermes que les autres : le virus qui en sortait avait toutes les apparences du cristal le plus pur. Au onzième jour, la différence entre les deux ordres de pustules était plus grande encore : à partir de cette époque les pustules de l'ancien vaccin se séchent rapidement, tandis que celles du nouveau grandissent encore et se développent pour fournir une carrière double en durée des pustules provenant du vaccin ancien.

M. Bousquet a vu son nouveau vaccin produire parfois les accidents que Jenner redoutait tant, tels qu'une inflammation trop vive et des ulcérations assez profondes ; il conseille pour cette raison de diminuer le nombre des points d'inoculation qu'on opère avec le cowpox ou avec le virus provenant de ses premières générations humaines. Les mêmes expériences furent reproduites par M. Steinbrenner au moyen du cowpox trouvé à Stuttgart par M. Héring ; cet observateur distingué n'a trouvé chez aucun de ses vaccinés ces inflammations locales dangereuses signalées par Jenner et par M. Bousquet ; il pense que ces cas violents sont des exceptions rares qui ne tiennent pas à la puissance préservatrice du virus inoculé ; ces symptômes inflammatoires, loin d'être une qualité pour le virus vaccinal, un avantage qu'on doit rechercher, sont plutôt une propriété fâcheuse qui expose les vaccinés à des accidents douloureux sans leur assurer une préservation plus complète. M. Fiaïd conclut de ses expériences que ce n'est pas le développement plus ou moins considérable des pustules

qui démontre la dégénérescence de la vaccine, mais la durée de l'éruption qui, par son abréviation, dénote l'atténuation de la force du virus recueilli sur la vache pour être transporté et entretenu artificiellement sur l'homme ; il remarque que, à dater du neuvième jour, la dessiccation de l'ancien vaccin commence pour être complète au treizième jour, tandis que le nouveau vaccin poursuit sa marche à partir du neuvième jour et n'arrive que le dix-septième à une dessiccation complète.

Voici, dans un tableau comparatif, les résultats sommaires de tant d'expériences répétées soit à l'étranger, soit sur les différents points de la France :

**Ancien vaccin.**

**2<sup>e</sup> jour.** — Les piqûres résultant de l'inoculation ont une couleur naturelle ; leurs bords sont légèrement indurés, mais très-superficiellement.

**3<sup>e</sup> jour.** — Même état que la veille.

**4<sup>e</sup> jour.** — Commencement d'inflammation bien caractérisée ; cercle rouge autour des piqûres et induration correspondant à ce cercle inflammatoire.

**5<sup>e</sup> jour.** — Développement de l'induration et de l'inflammation ; les boutons gagnent en étendue, ils sont plats et même déprimés à leur centre ; ils contiennent déjà un peu de lymph.

**6<sup>e</sup> jour.** — Les boutons grandissent et prennent une forme ombiliquée ; ils commencent à devenir d'un blanc argenté et sont entourés d'une rougeur circulaire peu étendue.

**7<sup>e</sup> jour.** — Les pustules ont encore grandi : les bords en sont relevés, le centre déprimé ; elles ont un aspect caractéristique : la rougeur qui les entoure est plus intense et se dispose en aréole.

**Nouveau vaccin.**

Les piqûres ne présentent rien de particulier, si ce n'est que leurs bords sont un peu rouges ; mais sans que cette rougeur ait rien de spécifique.

Aucun changement notable : un peu de rougeur et d'engorgement autour des piqûres.

Augmentation de la rougeur inflammatoire qui entoure les points d'inoculation : noyau d'engorgement facile à apprécier.

Les boutons sont rouges et sail-lants, reposent sur une base indurée ; ils commencent à se remplir de lymph.

Les pustules se caractérisent de plus en plus ; elles s'élargissent, tout en conservant leur forme aplatie et se dépriment à leur centre ; elles sont d'une couleur nacrée et entourées d'une légère rougeur circulaire au-dessous de laquelle on sent un engorgement profond.

Les pustules prennent leur aspect caractéristique, leurs bords sont sail-lants, elles ont un aspect brillant et argenté, comme métallique ; elles sont entourées d'un cercle rouge et enflammé, mais qui n'est pas nettement circonscrit.

**Ancien vaccin.**

**8<sup>e</sup> jour.** — L'état des pustules est le même que le jour précédent, à cette différence près qu'elles s'élargissent et s'entourent d'une aréole enflammée. Les pustules ouvertes laissent écouler une lymphé très-claire.

**9<sup>e</sup> jour.** — Les aréoles qui entourent les pustules sont bien formées ; les pustules sont plus larges et plus élevées, elles ont sept millimètres de diamètre. Leur dépression centrale se remplit et commence à être masquée par une légère croûte jaunâtre, premier indice d'une dessiccation prochaine : la lymphé qu'on en retire est légèrement trouble.

**10<sup>e</sup> jour.** — La rougeur diminue, les pustules s'affaissent, la croûte centrale s'élargit : tout annonce que la dessiccation est en voie de progrès.

**11<sup>e</sup> jour.** — Le travail de dessiccation continue : la pustule est recouverte d'une croûte jaune : l'inflammation disparaît.

**12<sup>e</sup> jour.** — Les pustules sont complètement desséchées et recouvertes d'une croûte molle et jaunâtre autour de laquelle la peau n'est plus que légèrement rouge. L'engorgement sous-cutané a disparu.

**13<sup>e</sup> jour.** — Les croûtes se dessèchent et brunissent de plus en plus.

**14<sup>e</sup> jour.** — La dessiccation est complète ; les croûtes sont dures et sèches, larges de trois à quatre millimètres.

**15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> jours.** — Les croûtes de plus en plus dures se soulèvent et tombent du dix-septième au dix-neuvième jour en laissant à leur place des dépressions rouges et superficielles.

Au bout de quelques semaines la rougeur a disparu, les cicatrices sont

**Nouveau vaccin.**

Les pustules se caractérisent de plus en plus ; elles s'élargissent encore, les bords en sont relevés à pic, leur base est dure et profonde ; la rougeur inflammatoire est plus prononcée, mais ne se dispose pas encore en aréole ; les pustules ouvertes fournissent une lymphé visqueuse et claire comme le cristal le plus pur.

Les pustules conservent leur reflet argentin : elles donnent une lymphé qui a encore le même aspect cristallin que la veille : les aréoles inflammatoires ne sont pas encore complètes.

Les aréoles sont complètes et parfaitement dessinées ; le bras est chaud et enflammé : on sent sous l'aisselle un léger engorgement ganglionnaire ; le petit vacciné est maussade et agité, son poulx est accéléré.

Les aréoles sont toujours belles ; les pustules perdent leur aspect métallique ; les glandes axillaires sont tout aussi engorgées que la veille et douloureuses au toucher.

C'est l'époque du plus grand développement des pustules, elles ont un centimètre de diamètre et reposent sur une base indurée : la dépression centrale se remplit d'une croûte d'un brun d'acajou. Les aréoles, quoique encore très-belles, commencent à perdre de leur étendue.

Les croûtes gagnent en largeur et en épaisseur : l'aréole inflammatoire persiste encore, mais les pustules commencent à se flétrir.

La dessiccation continue à se faire ; les croûtes sont de plus en plus épaisses et étendues en surface. L'aréole commence à pâlir, l'engorgement sous-jacent est moins considérable.

Du quinzième au dix-septième jour, les pustules finissent de se dessécher et se couvrent de croûtes larges et épaisses, d'un brun d'acajou foncé ; les aréoles disparaissent complètement. Les croûtes longtemps adhérentes, tombent du vingt-quatrième au vingt-sixième jour et laissent à

**Ancien vaccin.**

alors un peu plus blanches que la peau environnante ; elles sont déprimées, parsemées de points plus déprimés encore ; elles sont peu apparentes , et à quelque distance on a peine à les reconnaître.

**Nouveau vaccin.**

leur place des cicatrices profondes, traversées par des brides qui circonscrivent des espaces réticulés. — Trois semaines plus tard , la rougeur ayant disparu , les cicatrices sont blanches, comme gaufrées et pointillées dans leur fond. Elles sont très-apparentes et se remarquent très-bien, même à une grande distance ; elles persistent indéfiniment dans cet état.

De l'examen des résultats obtenus par les vaccinations comparatives faites avec le virus ancien et le virus nouveau, il résulte évidemment que le virus régénéré possède plus d'activité que le virus ancien ; que ce dernier a subi un affaiblissement graduel par ses transmissions successives d'homme à homme. Cette déperdition d'activité, dans ses manifestations locales, n'implique pas d'une manière absolue l'affaiblissement des vertus préservatrices du vaccin actuel ; cependant tout le monde reconnaît que le virus le plus actif est celui qui répondra le mieux aux indications prophylactiques, et cette seule considération imposera aux vaccinateurs le devoir de recourir, autant que possible, au vaccin régénéré, de puiser le virus à la source à laquelle Jenner et les premiers vaccinateurs l'ont puisé, c'est-à-dire sur les vaches lorsque, spontanément ou par contagion, elles sont atteintes de cowpox. Il s'agit seulement de savoir si cette maladie est assez fréquente chez la vache pour qu'il soit permis que, de cette manière, on puisse obtenir le virus régénéré aussi souvent que l'affaiblissement du vaccin nous impose l'obligation de le renouveler.

Et d'abord, quels sont les caractères propres à cette éruption que l'on connaît sous le nom de cowpox ? Voici cette description telle que nous la fournissent les meilleurs auteurs, M. Héring, de Stuttgart, en particulier.

Le *cowpox vrai* est une éruption pustuleuse qui ne se produit primitivement qu'au pis, et principalement aux trayons des vaches qui donnent du lait et qui paraît par conséquent avoir un rapport direct avec la sécrétion lactée : le cowpox se montre particulièrement au printemps. Son apparition semble être en rapport avec un changement subit dans le régime de vivre, il se mani-

festé, par exemple, lorsque les vaches passent du fourrage sec au fourrage vert, lorsque la stabulation se change en pâturage et aussi au moment du sevrage des veaux. Le cowpox est plus habituel chez les jeunes vaches; il s'annonce par des boutons qui, d'abord gros comme une lentille, se changent vers le deuxième ou troisième jour en pustules dont le centre commence à se déprimer : ces pustules sont d'un blanc bleuâtre ou livide à leur centre, et vers leur périphérie d'un blanc jaunâtre ou rougeâtre, d'autres fois elles présentent une couleur argentée : ces différences d'aspect dépendent du développement de la pustule et de sa maturation. La marche du cowpox est régulière et lente, la pustule emploie pour son plein développement huit à dix jours, sa structure est celluleuse; son contenu est un liquide clair et visqueux au commencement, plus tard purulent : tant que la lymphe est claire et visqueuse elle a toutes ses qualités qu'elle conserve jusqu'au huitième jour de l'apparition de la pustule et même jusqu'au neuvième. Vers le neuvième jour les pustules ont acquis leur plus grand développement, l'aréole qui les entoure gagne en étendue, en même temps on remarque un gonflement, une augmentation de rougeur et de sensibilité dans les parties environnantes. A cette époque les symptômes généraux tels que mouvement fébrile, inappétence, agitation, etc., qui ont souvent existé dès les premiers jours à un léger degré, ou qui ont manqué jusque là, prennent plus de développement ou paraissent pour la première fois. C'est alors que commence la formation de croûtes au centre des pustules, pendant qu'à leur périphérie la lymphe vaccinale s'épaissit et se change en pus; les croûtes tombent du dix-huitième au vingt et unième jour à moins qu'elles ne soient arrachées avant cette époque; leur grandeur est celle même de la pustule, leurs dimensions varient entre celles d'une lentille et celles d'une pièce de cinquante centimes : aux croûtes succèdent des cicatrices peu profondes, rouges, puis brunes ou blanches suivant la couleur du pis de la vache et qui finissent par disparaître complètement.

Dans son développement, dans sa marche, le cowpox présente une grande analogie avec la vaccine humaine, à cela près cepen-

dant qu'il n'offre pas la même simultanéité dans l'apparition de ses pustules ; ainsi certaines pustules de cowpox sont déjà changées en croûtes alors qu'il s'en développe encore de nouvelles.

Le *cowpox vrai* doit être distingué avec soin du *cowpox faux* qui consiste dans des éruptions également développées sur le pis des vaches : les pustules de ce dernier ont une marche plus rapide et moins régulière, elles ont le volume d'une tête d'épingle, rarement d'une lentille ; elles se sèchent promptement, se recouvrant d'une croûte mince qui tombe sans laisser de cicatrices ; elles sont plates, elles manquent d'aréole à leur circonférence et de dépression à leur centre ; leur aspect présente un grand nombre de variétés, puisque M. Héring a pu décrire jusqu'à dix espèces de faux cowpox. Enfin des éruptions non pustuleuses peuvent être confondues avec le vrai cowpox ; ce sont principalement des éruptions vésiculeuses superficielles, qui n'ont pas de structure celluleuse et s'affaissent dès qu'on les ouvre : ou bien encore ce sont des éruptions verruqueuses qui s'éloignent encore plus du véritable cowpox par l'aspect, l'insensibilité, la longue durée.

Malgré les recherches multipliées faites par un grand nombre d'observateurs sur ce sujet, on n'est point parvenu à fixer le caractère pathognomonique du cowpox : ni la couleur bleuâtre de la pustule, ni sa dépression centrale, ni sa structure aréolaire, non plus que la forme et la dimension de l'aréole ne sont des signes distinctifs certains des véritables éruptions de cowpox. Aussi longtemps que durera cette incertitude, il sera donc prudent de recommander, chaque fois qu'une éruption véritablement pustuleuse se montrera au pis d'une vache, d'essayer de l'inoculer aux enfans non vaccinés ; cette inoculation lèvera tous les doutes : il pourra arriver plus d'une fois qu'elle reste sans résultat, mais dans les occasions favorables elle fournira la possibilité de maintenir à la lymphé vaccinale toute l'activité désirable.

Quelques expérimentateurs, préoccupés de la rareté du véritable cowpox de la vache, se sont livrés à toute sorte d'essais pour arriver à la régénération du vaccin, sans attendre la chance plus ou moins probable de rencontrer le cowpox spontané. Les méthodes par lesquelles on s'est proposé d'engendrer un cowpox

artificiel sont au nombre de trois : dans la première, on inocule aux hommes ou aux vaches de la lymphe produite par une sorte d'érysipèle vésiculeux qui survient chez les chevaux aux articulations des pieds et que l'on connaît sous le nom d'*Eaux aux jambes*. La deuxième méthode consiste dans l'inoculation de la variole de l'homme à la vache, soit par l'inoculation directe du virus des pustules varioliques, soit par la méthode du docteur Sunderland, qui consiste à envelopper une vache dans une couverture ayant appartenu à un homme mort de la petite-vérole pendant sa période de suppuration.

Ces divers moyens artificiels n'ayant donné que des résultats trop incertains pour être recommandés comme propres à une production régulière et suffisante du cowpox, nous ne nous arrêterons pas à les décrire, préférant consacrer quelques lignes à la troisième méthode qui a pour but de régénérer le vaccin de l'homme en lui faisant traverser l'organisme de la vache.

On sait que retentissement M. James a donné à cette méthode qu'il a vantée comme la plus propre à opérer le renouvellement du vaccin ; après un petit nombre de transmissions de bras à bras, il reportait le virus à des génisses desquelles il le reprenait ensuite pour le passer à une nouvelle série d'enfants. Ce moyen, suivant l'auteur, conserve le vaccin au degré d'énergie nécessaire pour garantir sûrement de la variole sans exposer aux accidents inhérents à un vaccin trop fort comme celui qu'on prend directement à sa source naturelle. Mais laissons là ces exagérations pour voir les résultats qu'a fournis la méthode entre les mains d'autres observateurs.

Lorsqu'on a cherché à inoculer à la vache le vaccin humain, le lieu préféré par tous les expérimentateurs a été le pis ou ses trayons comme plus favorable que tout autre au développement du virus ; M. Bretonneau, seul, a expérimenté en inoculant des vaches et même des veaux à l'aîne et à l'oreille. On choisit pour l'exécution de la méthode une jeune vache ayant vêlé depuis quelques semaines ; on fait à chacun des trayons deux petites incisions au moyen d'une lancette chargée de vaccin pris au bras d'un enfant ; le quatrième jour les incisions s'engorgent un peu ;

les cinquième et sixième jours l'engorgement augmente au point de former un noyau de la grosseur d'un pois ; le septième jour l'engorgement se transforme en pustule pleine d'un liquide d'un blanc opale ; les huitième et neuvième jours, les pustules augmentent de volume, se dépriment à leur centre et prennent une teinte brillante, en même temps elles s'entourent d'une aréole qui va grandissant les jours suivants. Le douzième jour, les pustules perdent leur transparence, une petite croûte se forme à leur centre, s'étend, recouvre la pustule dans toute sa surface et tombe du dix-septième au vingtième jour en laissant des cicatrices superficielles. Ces éruptions n'ont donné lieu à aucuns symptômes généraux ; elles ne se sont pas communiquées aux personnes occupées à traire les vaches malades, non plus qu'aux vaches habitant la même étable, et qui ont été traitées par les mêmes personnes. Le cowpox ainsi artificiellement engendré a été employé à vacciner des enfants, il en est résulté une éruption vaccinale semblable dans son évolution à la pustule vaccinale ordinaire. La maladie produite par cette méthode ne semble pas être le véritable cowpox, et cependant ces expériences sont encouragées par M. Serres dans son rapport sur la vaccine ; le savant rapporteur espère que des inoculations continuées sur des vaches auraient pour résultat, après plusieurs générations du même vaccin, de restituer peu à peu au vaccin ses propriétés primitives et d'en faire un véritable cowpox.

Si ces prévisions se réalisent, l'inoculation du vaccin humain à la vache fournirait une ressource précieuse dans le cas où le cowpox spontané viendrait à manquer pour la régénération régulière du virus ; mais une semblable disette paraît peu probable ; en effet cette maladie éruptive n'est pas aussi rare qu'on se l'était figuré ; elle n'est pas le produit exclusif de certaines contrées privilégiées ; on la retrouve sous toutes les latitudes, dans tous les climats, dans le nord de la Russie aussi bien que dans les Indes. La fréquence de son apparition en France n'est pas douteuse : nous avons déjà vu comment le cowpox a été retrouvé en 1836 sur une vache de Passy. A peine cette découverte fut-elle annoncée qu'elle excita au plus haut degré l'attention des médecins français ;



dans un espace de temps fort court, vingt journaux annoncèrent des découvertes semblables faites sur autant de points différents de la France ; mais il s'en faut de beaucoup que toutes ces découvertes aient été authentiques; les vérifications faites par M. Bousquet lui-même ont abouti souvent à des déceptions. De toutes ces prétendues découvertes, voici celles qui ont résisté à une vérification sérieuse.

Celle de Passy d'abord, nous n'avons pas à y revenir ; puis en octobre 1836, M. Girard trouva sur quatre vaches de la bergerie royale de Rambouillet une éruption de cowpox, dont la lymphé inoculée par M. Bousquet donna les mêmes résultats heureux que celle de Passy.

Le 24 février 1841, le docteur Saunois, de Saint-Seine, dans le département de la Côte-d'Or, découvrit et recueillit sur la main d'une jeune fille de Pelerey le virus vaccinal qu'elle s'était inoculé spontanément et à son insu en trayant une vache sujette presque tous les ans à avoir des boutons au pis. Le virus extrait de ces boutons fut soumis à toutes les épreuves possibles par les Académies de Médecine de Paris et de Dijon.

Dans la même année, M. Chabrol, de Peyrilhac, apprit en faisant des vaccinations, qu'un paysan possédait depuis vingt ans une espèce de vaches fort sujettes aux éruptions pustuleuses au pis : M. Chabrol, s'étant rendu auprès des vaches malades, reconnut la nature de l'éruption et en écrivit au docteur Bleyneis, de Limoges, qui expérimenta ce cowpox avec un plein succès.

M. Magendie annonce à l'Académie de Médecine de Paris, le 27 mai 1844, qu'il vient de rencontrer le cowpox sur une vache qui lui appartient. La femme qui soigne cette vache s'étant plainte à lui qu'elle avait contracté des boutons aux mains en trayant l'animal, M. Magendie visita les trayons et y reconnut plusieurs boutons et quelques croûtes qui lui parurent appartenir au cowpox : pour plus de certitude M. Fiard, qui depuis long-temps s'occupait de vaccine, fut appelé ; il adopta l'opinion de M. Magendie. En conséquence des inoculations furent tentées sur de jeunes enfants; elles eurent un plein succès, et le vaccin renouvelé fut mis à la disposition de l'Académie qui put en vérifier l'activité.

En mai 1845, M. Steinbrenner trouve le cowpox sur une vache de la ville de Wasselonne ; il inocule ce virus avec succès à un enfant qui fournit un vaccin très-actif, par lequel il remplaça son ancien vaccin. Des envois de ce même vaccin sont faits à l'Académie de Médecine de Paris, à la Société médicale de Strasbourg et à beaucoup de médecins qui tous lui reconnaissent une activité supérieure à celle du vaccin ordinaire.

M. Décès, docteur en médecine à Reims, observa, en 1853, sur la main d'une jeune fille une éruption pustuleuse à laquelle il reconnut tous les caractères du cowpox. Ces pustules s'étaient développées sur les points précédemment piqués avec une épingle ; elles contenaient un liquide qui fut inoculé par M. Décès à un enfant de la Maternité, âgé de cinq mois : de belles pustules vaccinales se développèrent et fournirent assez de vaccin pour huit enfants et pour remplir plusieurs tubes : les vaccinations pratiquées avec ce vaccin furent de plus en plus belles ; les croûtes ne se séchaient que du dix-huitième au vingtième jour et tombaient le vingt-cinquième.

Au mois de mai 1856, M. Renuccé, médecin colonial dans la banlieue de Constantine, constata sur une vache un cas de cowpox dont il inocula la sécrétion à un enfant nouveau-né : l'opération ayant parfaitement réussi, d'autres enfants furent, à quelques jours d'intervalle, vaccinés aussi heureusement. M. Renuccé reçut à cette occasion, du ministre de la guerre, la prime attachée à la découverte du cowpox.

Les renseignements précis manquent sur les autres cowpox de France ; nous nous abstenons donc d'en parler : les faits précédents peuvent d'ailleurs donner la mesure de la fréquence du cowpox en France, car pour un cas que nous connaissons, il est permis de croire que beaucoup d'autres restent ignorés. Nul doute qu'on ne trouvât assez souvent des vaches affectées de cowpox si on voulait donner une attention spéciale à ce sujet ; cette supposition se trouve justifiée par ce qui se passe dans le Wurtemberg, pays qui n'a rien de spécialement favorable à la production de l'éruption vaccinale des vaches : cette maladie y passait pour très-rare alors que, en 1838, une ordonnance ministérielle donna

une description exacte du cowpox et promet une récompense à tout propriétaire qui avertirait l'autorité de l'existence de cet exanthème; dès ce moment le cowpox devint très-fréquent et fut signalé tous les ans dans le pays : l'authenticité en fut vérifiée par les inoculations faites à des enfants qui eurent des pustules régulières. Avec des mesures analogues on arriverait vraisemblablement au même résultat dans nos contrées, car il n'est aucune raison pour que le royaume de Wurtemberg soit plus favorisé que tout autre pays. On trouverait de cette manière, en un petit nombre d'années, plus de vaches atteintes de cowpox qu'il ne serait nécessaire pour fournir le vaccin régénéré à toute la France, grâce à l'organisation des comités de vaccine qui feraient des envois de la lymphe vaccinale renouvelée aux départements moins bien partagés.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans indiquer comme cause de l'affaiblissement du vaccin, l'habitude de prendre, pour être employé aux inoculations, le vaccin à son huitième jour, alors que l'inflammation est déjà trop intense : le vaccin le plus virulent, dit M. Trousseau, est celui du cinquième jour; cette assertion résulte d'expériences faites à l'hôpital Necker sur ce point important de pratique. Suivant l'observateur distingué que nous venons de citer, les résultats obtenus sont très-différents avec le vaccin du cinquième jour et celui du huitième ; avec ce dernier la pustule se développe mal, l'inflammation est plus faible, les phénomènes moins intenses et de moindre durée, le vaccin perd chaque année de sa virulence. Il faut aussi vacciner autant que possible de bras à bras, ou conserver le virus dans des tubes; la conservation du vaccin dans des plaques est condamnée par beaucoup de vaccineurs qui considèrent l'emploi du virus desséché comme une cause de son affaiblissement. Enfin, on comprend comment le vaccin peut dégénérer souvent par l'influence de diverses dyscrasies ou cachexies qui ont leur siège dans la constitution des vaccinés; il s'affaiblit également par son passage à travers des constitutions débiles, peu propres à le développer. Ces considérations sont autant d'avertissements pour le médecin vaccineur, de l'attention qu'il doit apporter dans le choix des individus chargés de transmettre la sécrétion vaccinale.

DEUXIÈME QUESTION : — *La vaccine ne serait-elle qu'un préservatif temporaire ?*

En maintenant au vaccin toute l'activité désirable, en renouvelant le virus chaque fois qu'il sera possible dans les éruptions du cowpox, ainsi que le recommande Jenner lui-même, nous pouvons espérer la disparition de la variole franche et primitive ; mais les vaccinés resteront encore exposés à la variole secondaire, à cette maladie née de la vaccine elle-même et dans laquelle tous les observateurs ont reconnu sous les noms de varioloïde, varicelle, petite-vérole volante, un diminutif de la variole vraie et légitime. Nonobstant la régénération du virus-vaccin, les vaccinés auront donc encore à redouter les éruptions varioliformes, d'où résulte que la vaccine entourée de toutes ces garanties, ne serait point un préservatif complet et définitif de la variole ; que la préservation conférée par elle à chaque individu vacciné subit à la longue un affaiblissement graduel qui permet le retour, sinon de la variole elle-même, tout au moins d'une variole mitigée dans ses symptômes et abrégée dans sa marche. Cette idée d'une préservation temporaire est née de la différence constatée entre les éruptions produites par le vaccin humanisé depuis nombre d'années, et celles résultant du nouveau vaccin retrouvé et propagé sur beaucoup de points ; elle est née aussi de l'observation des épidémies de variole affectant les vaccinés, et de cette remarque que les cas de variole après vaccine étaient presque nuls dans les premiers temps de l'introduction de la vaccine, alors que le temps écoulé depuis la vaccination n'avait pas encore suffi à l'affaiblissement de la force préservatrice du virus ; à cette remarque se joint encore celle-ci, que les secondes varioles sont bien plus fréquentes et plus violentes chez les adultes que chez les jeunes sujets, par ce motif sans doute que l'intensité de la maladie est en raison directe du temps écoulé depuis la vaccination !

Le spectacle de ces épidémies sans cesse renaissantes et affectant les sujets vaccinés, était bien propre à faire naître des doutes sur la constance des vertus préservatrices de la vaccine. On se demanda, en effet, si le pouvoir anti-variologique de la vaccine était

bien réellement perpétuel ; la question fut d'abord résolue affirmativement jusqu'à ce que l'opinion contraire prit une forme scientifique entre les mains des médecins qui justifièrent du nombre et de l'âge des sujets vaccinés atteints de variole secondaire. C'est ce que fit le docteur Heim à l'occasion des épidémies qui ont dévasté le royaume de Wurtemberg depuis 1831 jusqu'à 1836 ; il constata que le nombre des varioloïdes augmente dans une proportion considérable à partir de la quatorzième année, d'où résulte que la puissance préservatrice de la vaccine semble décroître peu à peu pour disparaître finalement ; ou bien, en d'autres termes, que l'aptitude à contracter la variole détruite par la vaccine, recommence après un certain nombre d'années à se régénérer graduellement jusqu'à reproduire la réceptivité aux éruptions varioliques ; il fixe à 14 ans l'âge auquel l'influence de la première vaccine semble épuisée.

M. Dézeimeris, dans la discussion qui a divisé l'Académie de Médecine sur ce sujet en 1838, soutint vivement cette opinion que la vertu préservatrice de la vaccine va sans cesse en diminuant dans chaque individu depuis le moment de son inoculation, et qu'il arrive un moment où elle cesse d'exister, et cependant l'Académie réclamait toujours la même confiance dans la vaccine pratiquée selon ses préceptes ; mais ces protestations ne suffisaient plus pour maintenir les esprits dans leur première sécurité, des faits trop nombreux avaient ébranlé les convictions, et le public reprochait à la vaccine de ne pas empêcher toujours la variole de se développer quoique sous une forme mitigée.

Ce fut au milieu de ce conflit que la question trouva accès au milieu de l'Académie des Sciences, et à dater de cette époque, elle entra dans une phase nouvelle. Le 13 août 1838, le professeur Breschet, rapporteur de la commission qui devait décerner le grand prix de médecine et de chirurgie, aborda dans son rapport le sujet de la variole et de la vaccine. Le rapporteur ne laisse subsister aucun doute sur les vues de la commission dont il fait partie ; la question n'est plus de savoir si la vaccine préserve ou ne préserve pas toujours, à ses yeux cette question est suffisamment éclairée ; il admet l'insuffisance de la vaccine telle qu'elle

se pratique et provoque de nouvelles recherches sur ce point. Ce fut dans ces circonstances, et pour répondre aux vœux de la commission, que l'Académie des Sciences mit au concours la solution des cinq questions suivantes :

1° La vertu préservative de la vaccine est-elle absolue, ou bien ne serait-elle que temporaire? — Dans ce dernier cas déterminer par des expériences précises et des faits authentiques le temps pendant lequel la vaccine préserve de la variole.

2° Le cowpox a-t-il une vertu préservative plus certaine ou plus persistante que le vaccin déjà employé un nombre de fois plus ou moins considérable dans les vaccinations successives?

3° En supposant que la qualité préservative du vaccin s'affaiblisse avec le temps, faudra-t-il le renouveler, et par quel moyen?

4° L'intensité plus ou moins grande des phénomènes locaux du vaccin a-t-elle quelque relation avec la qualité préservative de la variole?

5° Est-il nécessaire de vacciner plusieurs fois une même personne, et, dans le cas de l'affirmative, après combien d'années faut-il procéder à de nouvelles vaccinations?

Ce programme était un exposé lumineux de la question qui se trouva ainsi poussée dans une voie expérimentale ; il éveilla l'attention de tout le corps médical et provoqua de nombreuses recherches sur les moyens propres à assurer à la vaccine une force préservative plus efficace et plus constante. La vaccine qui avait été regardée jusqu'alors comme un préservatif absolu, apparut comme insuffisante, et l'utilité d'une seconde vaccination, qui achèverait de produire une préservation restée imparfaite, sortit tout naturellement de ce mouvement scientifique. C'est ainsi qu'une impulsion considérable fut donnée à la pratique des revaccinations ; le succès inattendu de ces inoculations devait faire conclure à l'existence de la réceptivité pour la vaccine et en même temps pour la variole : la revaccination vint donc offrir ainsi un nouvel argument en faveur de la préservation temporaire, car tous les individus qui sont aptes à contracter une seconde vaccine eussent présenté la même réceptivité pour le virus variolique.

Les preuves de cette nouvelle aptitude à contracter la variole sont impossibles à administrer expérimentalement, car on ne peut prouver que celui qui a eu une belle vaccine par la revaccination, eût pu, au défaut de celle-ci, contracter la variole ; et cependant, il est permis de juger par comparaison et par analogie qu'il en eût été ainsi ; n'admet-on pas, en effet, que la vaccine, contractée par une première vaccination, préserve de la variole, et cependant ce n'est là qu'une simple induction, une vue de notre esprit, dont personne ne conteste la justesse, puisque tout le monde sait qu'avant la découverte de la vaccine, presque tous les hommes étaient atteints de la variole ; actuellement presque tous les hommes contractent la vaccine et se trouvent ainsi préservés de la variole, en même temps qu'ils deviennent inhabiles à recevoir la vaccine ; donc il paraît que la vaccine pour se développer a besoin de rencontrer la même prédisposition constitutionnelle que la variole, et que là où elle peut naître, la variole peut naître aussi. Ce que nous admettons pour une première vaccine, il est simple et naturel de l'admettre à l'égard de la revaccination. Si l'individu vacciné dans sa première enfance redevient au bout de dix ou quatorze ans apte à contracter une nouvelle vaccine, concluons que l'aptitude à la réceptivité variolique avait également reparu en lui ; et si la vaccine qu'il contracte est une vaccine modifiée et atténuée, concluons qu'il eût pu, au même titre, contracter une variole mitigée dans ses symptômes, c'est-à-dire une varioloïde.

Le succès des revaccinations sert donc à démontrer l'insuffisance d'une première vaccine, car si le succès de la première vaccine démontre l'aptitude à la variole, le succès de la vaccine supplémentaire prouve nécessairement le retour de cette aptitude qui met les individus en danger de contracter une variole au moins modifiée : de plus la revaccination constitue une méthode prophylactique contre la variole des vaccinés ; c'est à ce double titre que nous devons, pour compléter ce travail, traiter de la *revaccination ou vaccine supplémentaire*.

L'insuffisance d'une première vaccine une fois reconnue, rien n'était plus naturel que de demander à la vaccine elle-même le

remède contre sa propre impuissance ; on inocula donc de nouveau le vaccin à des sujets vaccinés. Mais antérieurement à l'époque où des doutes s'élevèrent sur la préservation absolue de la vaccine, la revaccination avait été déjà pratiquée ; elle constitue même, concurremment avec l'inoculation de la variole aux vaccinés, une des épreuves qu'on faisait subir à la vaccine pour s'assurer du degré de confiance qu'on devait lui accorder. Ces épreuves, instituées dès l'origine de la découverte de Jenner, et par Jenner lui-même, ne donnèrent d'abord que des résultats négatifs, par cette raison que les expériences étaient faites à une époque trop rapprochée de la première vaccination ; on n'expérimenta d'ailleurs que sur une trop petite échelle et sans tenir compte des éruptions vaccinales qui n'avaient ni l'aspect ni la marche des pustules de la première vaccine ; enfin les varioles modifiées étaient encore peu connues ou mal appréciées, de sorte qu'il ne pouvait venir à l'idée de personne de distinguer, par analogie, une vaccine modifiée par un premier vaccin et de la comparer à l'éruption varioliforme survenue dans les mêmes circonstances. Mais plus tard, alors que les médecins vaccinateurs virent un certain nombre de leurs propres vaccinés atteints par les épidémies varioleuses, l'idée d'une seconde vaccination, qui achèverait une préservation restée imparfaite, se présenta naturellement à l'esprit. C'est alors que les expérimentations devinrent plus nombreuses et plus suivies ; elles avaient pour but de mettre les vaccinés à l'abri des récides de variole et d'abord de rechercher si les vaccinés étaient susceptibles de contracter une nouvelle éruption vaccinale.

Le docteur Harder, de Saint-Petersbourg, fut le premier qui, en 1823, envisagea cette question d'une manière rationnelle ; mieux instruit sur les faits de variole modifiée, il leur trouva des analogies incontestables avec certaines vaccines des revaccinés ; comme ces éruptions, elle suivait une marche plus rapide que la vaccine normale, elle était plus ou moins modifiée dans ses manifestations, suivant que la réceptivité elle-même se trouvait plus ou moins atténuée par la première vaccine. C'est-à-dire que Harder déduisit de ses expériences qu'il y avait des vaccines



modifiées à différents degrés ; une première vaccine devait apporter à une vaccine subséquente les mêmes changements constatés d'autre part dans la variole secondaire ; dès lors les éruptions à marche rapide obtenues par la revaccination, au lieu d'être de fausses vaccines, étaient des vaccines véritables, mais modifiées. Cette classification des produits des revaccinations était un grand progrès puisque, au lieu de négliger les éruptions vaccinales modifiées, elle permettait d'en tenir compte et de les considérer comme l'indice d'une réceptivité encore incomplète pour la vaccine et partant pour la variole ; dans tous les cas où elles étaient obtenues, la revaccination était donc nécessaire pour détruire un reste de réceptivité qui pouvait donner lieu à une variole modifiée.

La pratique de la revaccination devint de plus en plus fréquente à mesure que les épidémies de variole secondaire se multipliaient et qu'on acquérait de nouvelles occasions d'écarter les hypothèses émises pour expliquer la variole des vaccinés ; des observations multipliées avaient enfin porté dans tous les esprits la certitude que l'éruption pustuleuse des vaccinés était bien la variole elle-même modifiée dans ses manifestations. Beaucoup de médecins, affligés du nombre de vaccinés qu'ils voyaient mal préservés, recouraient à la pratique des revaccinations, et les résultats qu'ils obtenaient et qu'ils s'empressaient de proclamer stimulaient sans cesse le zèle de nouveaux expérimentateurs.

Ici encore, comme pour les recherches sur la variole des vaccinés, ce sont les médecins étrangers qui ont fourni les travaux les plus multipliés et les plus substantiels. Dès 1826, Hufeland conseille de faire des revaccinations quelque temps après la première vaccination, surtout quand les épidémies de variole surviennent. Coindet, de Genève, et le professeur Thomson, d'Edimbourg, dont il invoque l'autorité, disent que la vaccine n'est pas infallible et qu'il faut répéter cette opération au bout de quelques années.

Les résultats partiels publiés par un certain nombre de médecins étaient tantôt plus, tantôt moins favorables et se trouvaient d'ailleurs infirmés par les résultats négatifs obtenus par quelques autres expérimentateurs ; il a fallu, pour apprécier définitivement

la méthode, que des revaccinations fussent faites en masse. Ce sont les gouvernements de l'Allemagne qui, vers l'année 1828, prirent l'initiative de mesures générales à ce sujet, en recommandant et même ordonnant la révision des cicatrices vaccinales et la revaccination de tous les individus qui ne présenteraient pas des cicatrices caractéristiques. Mais quelques années plus tard, les épidémies de variole s'étendirent sur ces pays mêmes dans lesquels on avait fait toutes ces revaccinations sur les individus à cicatrices douteuses, et les ravages de l'épidémie démontrèrent que l'aspect des cicatrices vaccinales n'avait aucune valeur pour la distinction des vaccines préservatrices et des vaccines non préservatrices, puisqu'on eut occasion de remarquer que les individus portant les plus belles cicatrices avaient été atteints par la contagion. Cette théorie des cicatrices, au moyen de laquelle on avait cru pouvoir se dispenser des revaccinations générales, fut donc reconnue comme illusoire, et il fallait, pour arriver à une sécurité complète, ordonner la revaccination de tous les individus qui, par leur âge, étaient exposés à une nouvelle variole, sans avoir égard à l'aspect des cicatrices de leur première vaccination.

Nulle part les revaccinations ne furent faites sur une aussi large échelle que dans le royaume de Prusse : la fréquence des récidives de variole dans l'armée prussienne détermina les chefs de la médecine militaire à prescrire que la revaccination fût étendue à toute l'armée, et que chaque année, à partir de cette époque (1833), les jeunes soldats fussent revaccinés au moment de leur entrée dans les différents corps, sans en dispenser ceux qui présentaient de belles cicatrices vaccinales. A dater de cette année 1833, des relevés statistiques ont été faits sur les revaccinations annuelles, des rapports ont été dressés dans lesquels il est fait mention de l'état des cicatrices de la première vaccination, du succès qu'a eu la revaccination, du nombre de bonnes pustules produites, du nombre des revaccinés atteints par la varioloïde et en général de tout ce qui peut se présenter d'intéressant au sujet de la vaccine. Ces documents précieux portent sur des centaines de mille de revaccinations et donnent lieu aux remarques

suivantes : Les sept dixièmes des individus revaccinés avaient des cicatrices distinctes de leur première vaccination ; deux dixièmes environ avaient des cicatrices imparfaites et un dixième ne présentait aucune trace de la première vaccination ; nous voyons que la revaccination fut suivie d'un résultat complet sur le tiers des sujets, incomplet sur un autre tiers, et nul sur un dernier tiers. En général la revaccination avait d'autant moins de succès que l'espace de temps qui la séparait de la vaccination était moins long : les varioloïdes, varioles modifiées, etc., ont été extrêmement rares chez les revaccinés, fréquentes chez les vaccinés. La théorie des cicatrices s'est généralement trouvée en défaut ; c'est ainsi que la revaccination échoua souvent chez ceux qui ne portaient pas de cicatrices distinctes de la première vaccine, elle réussit au contraire fréquemment parmi ceux qui présentaient les plus belles cicatrices : la revaccination était répétée pour les individus chez lesquels elle n'avait pas réussi une première fois, elle finissait par donner un résultat satisfaisant ; les revaccinations en masse ont arrêté les épidémies de varioloïde qui ravageaient certaines garnisons. Nous voyons aussi que les variolés qui avaient été d'abord dispensés de la revaccination y furent plus tard astreints, quand on eut constaté chez eux l'apparition des varioloïdes.

En même temps que ces mesures étaient ordonnées pour l'armée, les administrations civiles avaient recommandé la pratique générale de la revaccination. Le gouvernement Wurtembergeois surtout s'appliqua à répandre la revaccination parmi les populations, et le docteur Heim remarqua que dès que ces revaccinations purent être faites, les épidémies de variole s'arrêtaient dans leur marche ; mais malheureusement l'empressement des populations ne répondit pas à l'attente du gouvernement ; l'utilité des revaccinations fut mal comprise par le public, et c'est à peine si l'on en obtint chaque année six mille pour tout le royaume de Wurtemberg.

Les exemples donnés par la Prusse et par le Wurtemberg furent suivis par la Bavière : le 6 avril 1836 on publia dans tout le royaume une ordonnance dans laquelle il était dit que la présér-

vation produite par la vaccine ne persistait qu'un temps limité, dont la durée peut être évaluée à dix ou quinze années; après ce laps de temps, il reparait chez certains vaccinés une réceptivité plus ou moins grande pour la variole; ce retour de réceptivité ne se fait connaître par aucun signe extérieur; l'ordonnance ajoute que le moyen de prolonger et d'assurer la préservation de la vaccine se trouve dans la revaccination.

Malgré les objections des partisans exagérés de la vaccine, il est incontestable que la revaccination présente de grands avantages pour les individus et aussi pour la société, car si quelque chose peut amener dans un avenir plus ou moins prochain la disparition des épidémies de varioloïde, c'est incontestablement la pratique généralisée des revaccinations. L'observation a démontré, en effet, que les revaccinés étaient mieux préservés que les vaccinés; nous avons déjà vu, dans l'armée prussienne, les varioloïdes diminuer rapidement à mesure qu'il s'y trouvait plus de sujets revaccinés; dans le Wurtemberg, les revaccinés ont résisté aux épidémies importées dans les différents régiments; le docteur Heim cite deux cas de varioloïde en cinq ans sur un total de quarante-quatre mille deux cents revaccinés, tandis que dans le même espace de temps on a signalé mille cinquante-huit cas de variolides chez les individus qui n'avaient été vaccinés qu'une fois et qui étaient répartis dans une population de trois cent soixante-trois mille individus composant le nombre total des habitants des villes ou villages où la variole a régné épidémiquement; de cette population, il faudrait encore retrancher la moitié environ composée d'enfants de dix ans et au-dessous qui se sont trouvés préservés par une première vaccination: le contraste de ces chiffres montre la différence énorme qui existe entre l'immunité produite par la revaccination et celle que procure une vaccination unique. Dans maintes circonstances, la revaccination pratiquée sur tous les sujets de douze à trente ans a empêché la varioloïde de pénétrer dans certaines localités de la Bavière alors qu'elle régnait dans les localités voisines; il est vrai qu'à la revaccination se joignait, comme puissant auxiliaire, la séquestration des varioleux, ces deux pratiques se sont montrées suffi-

santes pour mettre des bornes à l'extension de l'épidémie ; mais, ajoute M. Heim, là où le peuple se soumettait à la revaccination, elle était toujours une ressource incomparablement plus grande que la séquestration la plus sévère. Tous les autres renseignements sur la revaccination donnent des résultats analogues ; malgré l'intensité des épidémies, les revaccinés furent généralement préservés ; cependant un grand nombre d'entre eux habitaient pendant des semaines la même chambre et partageaient le même lit que les individus affectés des varioles les plus malignes. Il y a unanimité parmi les médecins, connus par le chiffre élevé de leurs revaccinations, à déclarer que les revaccinés ont impunément traversé les vastes épidémies varioliques, lesquelles ont atteint beaucoup d'individus simplement vaccinés.

Ces renseignements, tous fournis par des médecins étrangers, méritent toute confiance ; nous les avons cités à défaut d'observations suffisantes faites en France, car chez nous la revaccination, bien qu'ayant fait ses preuves, n'a donné encore que des résultats partiels ; elle tend à se généraliser, et bientôt nous en recueillerons les bienfaits ; déjà le Ministre de la guerre, prenant en considération les bons résultats qu'ont donnés depuis longtemps les revaccinations partielles, exécutées dans les différents corps, a décidé que l'armée entière serait soumise à la revaccination ; de plus, tous les jeunes soldats arrivant au corps, à quelque titre que ce soit, devront, avant d'être soumis aux exercices ou assujettis à aucune espèce de service, être mis à la disposition du médecin pour être vaccinés, qu'il existe ou non chez eux des cicatrices de vaccine. Enfin l'Académie impériale de Médecine, cédant à l'évidence des faits, déclara, par l'organe de M. Depaul, rapporteur de la commission de vaccine, que la revaccination était une pratique essentiellement utile et recommandable ; nous avons déjà vu que l'Académie avait été devancée dans cette voie par son illustre émule, l'Académie des Sciences, représentée par MM. Breschet et Serres ; mais ce fut en 1857 seulement que fut vaincue la longue résistance de l'Académie de Médecine, résistance motivée sur le discrédit que la nécessité d'une vaccine supplémentaire pourrait jeter sur la vaccine elle-même, comme si

une mesure qui rend impossible l'apparition des éruptions varioliformes secondaires, qui doit dans l'avenir supprimer les épidémies de varioloïde en extirpant les derniers germes d'une prédisposition qu'une première vaccine laisse subsister, comme si une pareille mesure pouvait compromettre la vaccine aux yeux du public ! n'est-elle pas au contraire le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la toute puissance de la découverte de Jenner !

Nous savons déjà que la vaccine est susceptible de se produire de nouveau chez les vaccinés, mais il nous reste à préciser les caractères de ces éruptions vaccinales secondaires. Il peut arriver que la revaccination soit suivie d'un succès complet, c'est-à-dire que les pustules ne se montrent pas avant la fin du troisième jour de l'inoculation, qu'elles restent brillantes jusqu'au huitième jour et contiennent un liquide visqueux et limpide; qu'elles aient une dépression centrale bien caractérisée, reposent sur une base indurée et s'entourent d'une aréole nette et distincte; qu'il s'y forme plus tard des croûtes brunes, semblables aux croûtes des premières vaccines. Mais dans la plupart des cas le succès est incomplet, les pustules sont modifiées par l'influence encore persistante de la première vaccination : ces éruptions modifiées paraissent être à la vaccine vraie ce que la varioloïde est à la variole ; en effet, elles ont une marche plus rapide, elles apparaissent en général douze ou quatorze heures plus tôt, elles sont rarement en retard ; le blanc nacré des pustules est moins éclatant, leur dépression centrale est moins accusée, le liquide sécrété a moins de transparence. Telle est la forme la plus fréquente de ces éruptions vaccinales supplémentaires, de celles qui se rapprochent le plus de la vaccine normale; elles annoncent par leur plus ou moins d'intensité une réceptivité plus ou moins grande pour la contagion variolique.

Chez un certain nombre de revaccinés il ne se forme que de simples efflorescences, un peu de rougeur autour des piqûres, une petite pustule conique qui n'a ni structure aréolaire, ni dépression centrale ; cette pustule, ou plutôt cette vésicale, se déchire facilement, il s'en écoule une matière gommeuse qui en se dessé-

chant ne ressemble pas mal à une cire jaunâtre. Chez d'autres, il se montre dès le second jour une papule accompagnée de fortes démangeaisons qui disparaît dès le quatrième jour. Enfin il est d'autres cas dans lesquels les piqûres faites pour l'inoculation du vaccin se sont fermées comme des piqûres simples, sans donner même lieu à ces papules.

Tous les revaccinés qui n'auront pas présenté d'éruption vaccinale devront être soumis à une troisième vaccination ; cette double revaccination devra être faite avec tout le soin possible, on devra même choisir pour l'inoculation du virus la partie interne du bras où la peau est moins dense et les vaisseaux absorbants plus nombreux qu'à sa partie externe et supérieure. Il arrivera qu'avec toutes ces précautions on produira encore quelques bonnes vaccines chez des sujets rebelles à une première revaccination.

Les symptômes d'inflammation locale sont souvent très-prononcés dans la vaccine secondaire ; tandis que les enfants vaccinés ne souffrent nullement ou se plaignent à peine, il arrive que les revaccinés au contraire éprouvent une douleur très-génante aux bras, un engorgement des glandes des aisselles et un malaise fébrile qui les empêche de se livrer à leurs occupations habituelles : ces symptômes sont occasionnés par une inflammation plus intense autour des pustules de la revaccination ; l'aréole qui les environne prend beaucoup d'extension et va quelquefois jusqu'à l'érysipèle. Habituellement modérés, ces phénomènes réactionnels ont pu donner lieu à des accidents, ainsi qu'il est arrivé chez des militaires soumis à la revaccination : sur soixante hommes revaccinés, appartenant au 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie, neuf eurent des accidents généraux de forme typhique, et locaux de forme phlegmonneuse avec ou sans engorgement des vaisseaux lymphatiques : les topiques émollients, les médicaments simples ne suffirent pas à la résolution du mal, il fallut en venir à des débridements et à des incisions multiples. M. H. Larrey, chargé par le ministre de la guerre, de constater l'état des malades, reconnut que c'était à des mouvements imprudents et à une température trop élevée, bien plus qu'à la revaccination elle-même, qu'étaient

des ces accidents phlegmonneux ; il vint exposer à l'Académie de Médecine le résultat de sa mission et put rassurer les esprits sur les craintes qu'aurait pu faire naître la mesure préservatrice dont l'armée est encore en ce moment l'objet. Ces faits cependant portent avec eux leur enseignement ; il convient de choisir pour les revaccinations la température modérée du printemps et de l'automne et d'éviter la température extrême de l'été ; il importe de ne pas trop multiplier les points d'inoculation et de recommander aux revaccinés un repos convenable et suffisamment prolongé.

L'âge auquel il devient opportun de pratiquer la revaccination ne peut être fixé que d'une manière approximative ; les auteurs qui sont d'accord pour admettre la perte de la force préservatrice de la vaccine par l'influence du temps, varient beaucoup dans leurs appréciations sur la durée de la préservation ; il faut ici consulter l'observation et l'expérience : l'observation nous apprend qu'il est rare de voir des individus connus pour avoir eu une belle vaccine, contracter dans une épidémie une variole ou une varioloïde avant l'âge de douze ou treize ans ; d'un autre côté, les revaccinations, faites aux différents âges de la vie, ne donnent pas de résultats affirmatifs avant l'âge de dix ans, et à partir de cet âge jusqu'à quinze ans les résultats affirmatifs sont en bien plus grand nombre que les résultats négatifs. Ces deux ordres de faits s'accordent donc pour prouver que les effets d'une première vaccination disparaissent entre dix et quinze ans et laissent reparaître une nouvelle aptitude à contracter la vaccine ou les éruptions varioliques : ce sont donc là des motifs qui nous déterminent à fixer l'âge de douze ans comme celui où commence l'opportunité de la revaccination ; elle augmente à partir de cet âge et n'est jamais plus grande que de vingt à trente ans. Dans cet état de choses, il est bon de revacciner à partir de la douzième année : si la revaccination a un résultat affirmatif, on peut avoir la certitude qu'on a préservé un sujet qui eût eu la varioloïde s'il se fût mis en présence de la contagion ; si le résultat est négatif, on a la preuve que le revacciné n'est point apte à contracter la maladie : ainsi donc, préservation d'un côté, sécurité de l'autre.

Il nous reste, avant de quitter ce sujet, à parler de quelques



questions accessoires d'un haut intérêt pour la pratique des revaccinations.

Nous avons déjà vu que beaucoup des pustules des revaccinés contiennent un liquide visqueux et transparent, plus ou moins abondant : il est vraisemblable que cette lymphe est aussi puissante que celle des enfants vaccinés pour la première fois et qu'elle peut aussi bien que cette dernière servir aux vaccinations et revaccinations. En effet, M. Heim rapporte que sur seize mille individus vaccinés ou revaccinés avec la lymphe prise sur des revaccinés, cette lymphe s'est trouvée aussi active que celle des premières vaccinations, il ajoute même qu'elle lui a paru plus propre à la revaccination des adultes. M. Steinbrenner a vacciné comparativement des enfants avec le virus des belles pustules des adultes et avec la lymphe des pustules de première vaccine ; il n'a pas remarqué la plus légère différence entre les deux éruptions pendant toute leur durée. Dans les revaccinations faites en masse sur l'armée prussienne on se servit fréquemment de la lymphe des revaccinés et cela avec le même succès qu'avec la lymphe des enfants : on vaccina aussi un grand nombre d'enfants avec le virus fourni par les revaccinés et on obtint de belles pustules vaccinales ; aussi, après quatre années d'expérimentation, les officiers de santé militaires furent-ils autorisés officiellement à se servir de la lymphe de leurs revaccinés pour continuer les opérations de vaccine supplémentaire. Tout se réunit donc pour prouver que la lymphe des revaccinés, quand elle est prise dans de belles pustules, vaut celle des enfants pour les vaccinations et revaccinations : cette certitude offrira un grand avantage puisque les médecins, autorisés par elle à se servir indistinctement de la lymphe des uns et des autres, pourront opérer rapidement les revaccinations dans les localités les plus populeuses.

Est-il nécessaire de vacciner les variolés ? — Il est généralement reconnu que les personnes qui ont eu la petite-vérole dans leur jeunesse peuvent être impunément mises en contact avec les varioleux et se montrent également réfractaires à l'action de la vaccine ; mais cette immunité n'est pas absolue, et il n'est pas rare de voir renaître chez elles la réceptivité qu'avait détruite une

première variole ; l'histoire de nos rois en offre un exemple remarquable : Louis XV mourut à l'âge de soixante-quatre ans d'une récidive de la variole dont il avait eu une première atteinte à quatorze ans. Il se passe donc chez les variolés quelque chose d'analogue à ce que nous avons signalé chez les vaccinés, et c'est une similitude de plus entre la vaccine et la variole que de voir, après cette dernière, l'aptitude à contracter une seconde variole. Cette aptitude a été constatée par le succès de la vaccination à laquelle ont été soumis les anciens varioleux : il serait curieux de savoir combien de temps après une véritable variole reparait l'aptitude à contracter la vaccine ; les expérimentateurs ne se prononcent pas à cet égard, mais il est vraisemblable que l'immunité conférée par la variole est d'une plus longue durée que celle qui résulte de la vaccine ; si cette immunité est de douze ans pour la vaccine, elle semblerait être de quinze pour la variole. Nous voyons en effet que la vaccine a pu se développer chez les personnes qui portaient les cicatrices manifestes d'une variole contractée, quatorze à trente-deux ans, seize à quarante ans auparavant ; la plupart de ces éruptions vaccinales étaient modifiées, quelques-unes seulement étaient régulières. Le docteur Heim, dont nous avons cité les revaccinations, rapporte que, dans l'espace de cinq ans, trois cents variolés ont été vaccinés sur les divers points du royaume de Wurtemberg : sur ce nombre il y eut quatre-vingt-quinze succès complets, soixante-seize succès modifiés et chez les cent vingt-neuf autres variolés il ne se produisit aucune éruption. Ces résultats établissent de la manière la plus positive l'opportunité de la vaccination des variolés.

Quelques médecins ont pensé, MM. Rillet et Barthéz entre autres, qu'il serait convenable de suspendre les vaccinations et revaccinations pendant le cours des épidémies de variole, dans la crainte que la vaccine, au lieu de ralentir la marche de la maladie et de la rendre moins dangereuse, ne vint au contraire l'aggraver et la rendre plus meurtrière. Cette crainte ne s'est pas justifiée, il a même été reconnu que c'est pendant les épidémies de variole qu'il importe de généraliser la pratique des vaccinations et revaccinations ; c'est un moyen souverain et unique pour combattre et

enrayer les épidémies varioleuses, et l'on a vu constamment la pratique de ces opérations largement appliquée arrêter les progrès de la maladie qui ne tarde même pas à s'éteindre faute d'aliment : de plus les vaccinateurs ont constaté que l'inoculation vaccinale n'a aucune influence sur le développement de la variole : le virus vaccinal et le virus variolique sont indépendants l'un de l'autre, le premier qui a pris domicile dans l'économie est le premier à se développer ; si le vacciné a déjà reçu le germe de la variole, s'il est dans la période d'incubation, l'inoculation vaccinale serait tout au plus inutile et pourrait même encore lui être de quelque secours ; si le vacciné n'est point encore sous l'influence de la petite-vérole, la revaccination en prévient l'apparition et éteindra toute réceptivité variolique.

Arrivé au terme de ce travail nous en déduirons les conclusions suivantes sous forme de proposition :

La vertu préservative de la vaccine est absolue pendant les premières années qui suivent son inoculation.

Vers l'âge de douze ans, d'après l'expérience des revaccinations, et plus particulièrement sous l'influence des épidémies varioliques, une partie des vaccinés devient apte à contracter la variole, ou plutôt l'éruption varioliforme connue sous le nom de varioloïde.

Outre sa vertu préservative, la vaccine introduit dans l'organisme une propriété qui atténue les symptômes de la variole, en abrège la durée et en diminue singulièrement la gravité.

Le cowpox donne aux phénomènes locaux de la vaccine une activité très-prononcée : son effet est plus certain que celui de l'ancien vaccin.

En temps ordinaire la revaccination doit être pratiquée à partir de la douzième année ; en temps d'épidémie il est prudent de devancer cette époque.

La pratique généralisée de la revaccination fera disparaître la varioloïde de même que la vaccine a fait disparaître la variole.

---

RAPPORT SUR LE MÉMOIRE CI-DESSUS,

Par M. le Dr GUÉRAULT.

---

*Séance du 3 février 1860.*

---

Les recherches de notre honorable collègue, M. le docteur Vaussin, sur l'opportunité de la revaccination, se rapportent à une question très-importante et très-complexe, qui, après de longues discussions, et, bien que le dernier mot de l'expérience n'ait pas encore été prononcé, semble toutefois marcher vers une solution prochaine, que l'hygiène publique n'attend pas moins impatiemment que la médecine.

La doctrine des revaccinations est basée tout entière sur ce fait d'observation, désormais incontestable, que la vertu préservative de la vaccine est essentiellement temporaire ; qu'elle ne met les vaccinés à l'abri de la variole que pour un certain temps, — généralement une quinzaine d'années, — et qu'après ce délai tous ou presque tous redeviennent susceptibles de la contracter, à moins d'être vaccinés de nouveau.

C'est un médecin militaire russe, le docteur Harder qui le premier, en 1823, signala, d'après ses observations, ce fait nouveau qui était complètement en opposition avec ce que Jenner avait cru et enseigné, mais qui depuis lors s'est trouvé confirmé de la manière la plus constante par l'histoire de toutes les épidémies varioleuses. La nécessité des revaccinations en ressortait clairement : les expériences se multiplièrent et réussirent partout. En 1831 et 1832, les armées bavaroise et prussienne furent revaccinées en masse par Heim et Hufeland, et d'après les résultats remarquables obtenus sur cette grande échelle, la pratique de la revaccination, reconnue utile et avantageuse, ne tarda pas à se généraliser en Russie, en Prusse et dans la plupart des états du Nord et de l'Allemagne. Chez nous, cette méthode fut moins

heureuse; malgré l'autorité des preuves déjà faites, malgré les efforts et l'appui des médecins les plus compétents, MM. Bousquet, Blache, Bouillaud et Dezeimeris, enfin malgré les conclusions hautement exprimées en sa faveur à l'Académie des Sciences en 1838 par MM. Serres et Breschet, la doctrine de Harder rencontra longtemps peu de sympathie et même une véritable opposition. L'Académie de Médecine de Paris, obéissant à un sentiment de prudence exagérée, redoutait le discrédit qui pouvait rejaillir sur la vaccine elle-même, et, pendant près de vingt ans, elle refusa de reconnaître en principe et de sanctionner de son approbation la nécessité d'une vaccine supplémentaire.

C'est en 1857 seulement que, cédant à l'évidence des résultats obtenus en France et dans presque toute l'Europe, elle reconnut enfin l'utilité de cette pratique et crut de son devoir de la recommander. Quelques mois après, le Gouvernement français, suivant l'exemple de la plupart de ceux de l'Allemagne, prescrivait officiellement (Circulaire ministérielle. Décembre 1857) la revaccination générale des armées de terre et de mer, vaste enquête encore en voie d'exécution et d'où ne peuvent manquer de sortir des conclusions d'un grand poids, et que les documents partiels déjà publiés par les médecins militaires autorisent à présager comme entièrement favorables à la revaccination.

Tel est l'histoire de la question, et les circonstances mal connues, que nous venons à dessein d'en exposer avec détail, feront justement apprécier et comprendre le vif et sérieux intérêt d'actualité qui s'attache aux recherches de M. Vaussin, dont le travail étendu, consciencieux et distingué, peut être regardé comme le tableau fidèle et le résumé complet de l'état de la science sur ce grave problème contemporain.

§ 1<sup>er</sup>.— Comme son titre l'indique, ce mémoire est divisé en deux parties distinctes :

La première est la description de la variole secondaire et modifiée, connue sous le nom de *varioloïde* qui, après une certaine période d'immunité, peut se montrer de nouveau chez les personnes vaccinées, que l'on croyait d'abord, sur la foi de Jenner, pour toujours à l'abri de cette maladie. C'est il y a 40 ans environ,

lorsque la vaccine se fut tout-à-fait généralisée, que se révéla ce fait que l'on ne croyait plus possible ; de toutes parts les vaccinateurs le signalèrent presque en même temps ; les épidémies varioliques qui, notamment en 1831, 1832 et 1833, s'étendirent sur presque toute l'Europe, vinrent ensuite lui donner la confirmation la plus évidente. Il resta démontré que la variole, tantôt avec sa violence ordinaire, tantôt et plus souvent sous une forme plus bénigne pour laquelle on créa le nom de varioloïde, reparait chez un grand nombre de personnes vaccinées.

Vainement, les médecins anglais, jaloux de conserver l'intégrité de la découverte de Jenner, cherchèrent-ils à soutenir, dans les premiers temps, que les récidives ne se produisaient que chez les individus qui avaient été mal vaccinés ou qui n'avaient présenté qu'une fausse vaccine, impropre à leur assurer les bienfaits de la véritable inoculation jennérienne. Vraisemblable, lorsque les récidives varioliques étaient encore exceptionnelles et peu nombreuses, cette explication fut bientôt repoussée, quand les faits de ce genre se furent multipliés à l'infini : il fut impossible d'admettre que dans un si grand nombre de cas la vaccination, c'est-à-dire la plus simple de toutes les opérations, avait été mal pratiquée ou la fausse vaccine méconnue.

D'autres auteurs, notamment Moreau de Jonnés, avancèrent que l'on prenait pour la véritable variole une autre éruption légère, ayant avec elle à la vérité quelques points de ressemblance, et que pour cette raison on pouvait appeler varioloïde, mais qui au fond était d'une nature tout-à-fait différente et par conséquent ne pouvait être prévenue par la vaccine.

Cette théorie ne tint pas davantage contre les faits, et l'observation a démontré ce que M. Vaussin fait parfaitement ressortir de la description des symptômes et du parallélisme des deux maladies : la varioloïde, et c'est ce qu'on admet universellement aujourd'hui, n'est pas autre chose qu'une véritable variole, le plus souvent, il est vrai, modifiée et mitigée par un reste d'action de la vaccine, mais pouvant encore par voie de contagion communiquer la petite-vérole confluente et mortelle, ou bien en s'aggravant revêtir ce type chez le même individu, par une transformation

qui démontre l'identité des deux éruptions, degrés différents de la même maladie causée par le même virus.

M. Vaussin passe soigneusement en revue l'histoire des épidémies de variole qui ont régné en France, au nombre de trente, depuis 1816 jusqu'à ces dernières années ; dans toutes il étudie la manière dont la vaccine s'est comportée aux prises avec la variole, et, cherchant à résoudre dans quelle proportion les vaccinés ont été atteints, il arrive aux remarques suivantes : Constamment on a vu les sujets non vaccinés être atteints d'abord ; les vaccinés ne viennent qu'en second lieu ; ces derniers sont entrés pour à peu près un tiers dans la somme totale des varioleux, et la maladie a été chez eux rarement fatale. Nous ajouterons ici qu'en effet, en 1837, 1840 et 1842, M. Gregory, à Londres, et MM. Serres et Chomel, à Paris, ont noté un décès environ sur 110 à 120 cas de varioloïde chez des vaccinés, tandis que la variole, aux mêmes époques, faisait une victime sur 8 1/2 chez les sujets non vaccinés.

Un autre résultat, sur lequel tous les auteurs sont d'accord, c'est que presque toujours la variole atteint les plus anciens vaccinés et respecte les nouveaux. Les relevés des tableaux publiés dans les diverses parties de l'Europe, dit M. Serres, constatent d'une manière positive qu'avant la neuvième année de vaccination, les enfants sont rarement atteints par la varioloïde. Ces mêmes relations montrent au contraire que cette maladie repa-rait de préférence sur ceux dont la vaccine remonte à dix, quinze et vingt ans, et ainsi de suite jusqu'à trente ou trente-cinq ans, époque à laquelle l'aptitude des vaccinés à contracter la petite-vérole devient si faible, qu'elle peut être regardée comme nulle et éteinte.

Si l'on est unanime à reconnaître le fait de la réapparition fréquente de la variole chez les vaccinés, il n'en est plus de même quand on passe à l'examen des causes qui peuvent, dans des cas si nombreux, produire l'insuffisance de la vaccine.

Suivant les uns, si la vaccine fait aussi fréquemment défaut, c'est que le virus vaccin a dégénéré par les innombrables transmissions qu'il a subies d'individus à individus depuis plusieurs

générations, d'où l'épuisement de sa puissance préservative et la nécessité de le renouveler, en le reprenant sur la vache, en recherchant le *cowpox*. Mais, outre la très-grande difficulté de rencontrer ce dernier ou de le reconnaître, les preuves de cette dégénération, quoique l'analogie et le raisonnement conduisent à l'admettre, n'ont pas été suffisamment établies. Toutefois, le *cowpox* ayant été retrouvé à une ou deux fois, notamment à Passy en 1836, les expériences de M. Bousquet et des vaccinateurs spéciaux ont montré qu'il y avait une légère différence entre les pustules obtenues par le nouveau vaccin et celles du vaccin ordinaire ; les premières étaient souvent suivies de phénomènes locaux un peu plus intenses. Cette seule considération suffit pour imposer aux vaccinateurs le devoir de recourir, autant que possible, au vaccin régénéré, et de profiter des rares occasions qui, en faisant découvrir sur les vaches le *cowpox*, permettent de remonter à la source où puisa Jenner.

Suivant une autre explication, la vertu préservative de la vaccine n'est que temporaire, elle s'affaiblit graduellement d'année en année et finit par se perdre complètement, laissant alors les vaccinés susceptibles de contracter de nouveau la variole, variole mitigée d'ailleurs, comme nous l'avons dit précédemment. Les observations faites dans les épidémies et qui ont été rapportées plus haut, viennent entièrement à l'appui de cette thèse, comme le montre M. Vaussin, puisqu'elles montrent que la variole récidive d'autant plus souvent et avec d'autant plus de gravité chez les vaccinés, que ceux-ci sont plus éloignés de l'époque de leur vaccination.

Aussi cette opinion défendue par Harder, Heim, Bousquet et tous les plus célèbres vaccinateurs, a-t-elle prévalu et rallié la grande majorité des médecins ; elle est, comme nous l'avons dit en commençant, la base de la doctrine des revaccinations, à l'exposition de laquelle est consacrée la seconde partie du mémoire dont nous nous occupons.

§ II. — Si la vaccine, en effet, n'est pas un préservatif absolu, mais n'a qu'une puissance temporaire et qui, d'après la statistique, s'éteint au bout de quatorze ou quinze années, il est



évident qu'il faut demander à la vaccine elle-même le remède contre sa propre impuissance, en d'autres termes recourir à une seconde vaccination qui replace l'individu dans les mêmes conditions d'immunité que lui avait conférées la première.

Mais cette seconde vaccination est-elle toujours possible, devra-t-elle prendre toujours, être infailliblement suivie de résultats positifs, de pustules vaccinales, au même titre que la première vaccination? Telle est la question que se posa Harder : le raisonnement lui répondit que la vaccine ne doit pas préserver plus longtemps contre elle-même qu'elle ne préserve contre la variole. Il s'agissait dès lors de vérifier en effet si, de même qu'au bout d'une quinzaine d'années, la variole récidivait malgré la vaccine, celle-ci pouvait après le même temps être inoculée une seconde fois avec succès. Posée sur ce terrain, la question, comme nous l'avons vu dans l'historique du commencement, ne tarda pas à être résolue affirmativement par les nombreuses expériences faites dans les armées allemandes. Ces expériences sont exposées avec toute l'étendue que comporte leur importance, dans le travail de M. Vaussin, qui en dégage les conclusions. Elles démontrent positivement que la revaccination pratiquée après la quatorzième année et à plus forte raison plus tard jusqu'à la trentième, est suivie d'un succès complet sur le tiers des individus, d'un succès incomplet sur le second tiers, et d'un résultat négatif sur le dernier. Ces résultats appartiennent désormais à la science; car ils ont été obtenus dans un grand nombre de pays différents et reposent sur des chiffres énormes, dont la valeur ne saurait être contestée et qui portent sur des centaines de mille revaccinations.

Deux points capitaux sont désormais hors de doute : c'est d'abord que la revaccination non-seulement est possible, mais encore qu'elle réussit dans une proportion considérable de cas; en second lieu, c'est qu'elle est fort avantageuse et que, sous son influence, les récidives de variole, les varioloïdes individuelles deviennent de plus en plus rares chez les revaccinés.

La revaccination en masse, appliquée à l'armée prussienne depuis 1833, en a presque complètement extirpé la variole secon-

daire ; car, pour les années 1836, 1837, 1838 et 1839, la moyenne des varioloïdes, pour toute cette armée, ne s'est élevée qu'à neuf cas par an.

Dans le royaume de Wurtemberg également, sur 14,384 militaires revaccinés vers la même époque, il n'y eut que quatre cas de varioloïde en cinq ans, tandis que dans les cinq années précédentes, par un contraste bien éloquent, il y avait eu 1,056 cas de variole chez des vaccinés.

Les avantages de la revaccination ne s'arrêtent toutefois pas là dans la pratique, et le plus simple raisonnement fait comprendre, comme on va le voir, qu'elle constituerait, en se généralisant, le plus puissant moyen d'arrêter le développement des épidémies varioleuses. Puisqu'en effet il est démontré, d'une part, que la varioloïde atteint un grand nombre de vaccinés; puisque d'autre part l'expérience a appris que cette maladie, malgré sa légèreté habituelle, pouvait cependant, par voie de contagion, propager la variole confluente et dangereuse, il est clair que la revaccination, qui tend à rendre de plus en plus rare la varioloïde, doit considérablement diminuer du même coup les conditions dans lesquelles se propageait la vraie variole, avec ses chances de mort, de cécité ou de cicatrices difformes.

Si donc la découverte de Jenner a été un immense bienfait pour les hommes, en les délivrant de ce cruel tribut de la première variole qui, autrefois, à l'entrée de la vie, n'enlevait pas moins du dixième de l'humanité, la revaccination ne rendrait pas de moins grands services à la société, si, dans l'avenir qu'on nous fait entrevoir, elle faisait disparaître cette varioloïde qui contribue à perpétuer le fléau variolique, en le reproduisant sur une échelle encore assez considérable.

Tels sont les principes, les expériences et les faits désormais presque universellement admis, qui plaident en faveur des revaccinations et que M. Vaussin a très-savamment réunis et très-habilement groupés pour établir l'utilité et l'importance de cette pratique et la nécessité bien sentie maintenant d'en recommander la généralisation.

---

---

---

GERMAIN AUDEBERT, *le Virgile orléanais* ;

Par M. G. BAGUENAUT DE VIÉVILLE.

---

Séance du 2 décembre 1859.

---

Guerrière au xv<sup>e</sup> siècle, commerçante aux siècles derniers, la ville d'Orléans était au xvi<sup>e</sup> siècle éminemment littéraire : la poésie latine, presque la seule cultivée alors que les langues modernes étaient dans la crise et les fluctuations de leur développement, y était surtout en honneur, et, parmi les beaux esprits qui s'y livraient, Germain Audebert tenait le premier rang. Sa renommée était grande en Europe ; aussi reçut-il de ses contemporains le titre glorieux de *Virgile orléanais*. Son mérite était apprécié, ses œuvres lues et applaudies dans tout le monde lettré. Aujourd'hui, son nom est à peine connu ; quelques érudits savent le titre de ses principaux ouvrages, mais combien mince est le nombre de ceux qui les ont lus ! D'où vient cet oubli et cette indifférence ? Faut-il l'attribuer à notre esprit frivole et entièrement absorbé par les intérêts matériels ? à ce qu'Audebert écrivait dans une langue universellement comprise en son temps, mais négligée de nos jours, ou à laquelle beaucoup portent rancune pour les ennuis qu'elle leur a causés en leur jeunesse ? Aucun de ces motifs n'affaiblit en rien le mérite de notre poète : je tiens à le remettre en honneur parmi vous, à vous le faire connaître et apprécier ; j'essaierai dans cette notice de rappeler ses titres à la reconnaissance de ses concitoyens, en les initiant à tout ce qui a rapport à sa vie privée, publique et littéraire.

I.

Germain Audebert naquit à Orléans, le 3 mars 1518, de Germain Audebert, modeste et honorable commerçant, et de Anne Guyot. Il ne se passa rien d'extraordinaire à sa naissance ; nous n'avons vu nulle part que, comme on le rapporte d'autres poètes, des abeilles aient entouré son berceau, et voltigé au-dessus de sa tête pour lui former une douce et harmonieuse auréole ; ni même qu'il ait bégayé sous ses langes le moindre vers hexamètre. Il fut tenu sur les fonts du baptême par sa mère Anne Guyot, par son oncle Claude Marchand, scribe de l'Université et poète lui-même, et par Etienne Audebert, son frère aîné, car l'usage était alors de donner deux parrains aux garçons, comme on donnait aux filles deux marraines.

Les soins les plus grands furent apportés à son éducation, et il sut si bien en profiter que ses parents qui réservaient probablement à leur fils aîné leur maison de commerce et leur industrie, résolurent d'envoyer Germain en Italie pour cultiver les heureuses dispositions qu'il manifestait, développer son esprit par les voyages, et perfectionner sous le célèbre Alciat les études de jurisprudence dont il avait puisé les éléments à la fameuse université de sa ville natale.

Il partit donc et passa les Alpes à peine âgé de vingt ans ; il s'arrêta à Bologne, siège d'une université renommée, où il suivit avec une égale ardeur et une assiduité égale les cours d'Alciat et ceux du savant Romulus Amazée, qui professait les belles-lettres.

Son caractère aimable qui lui avait fait beaucoup d'amis en France, lui en acquit également un grand nombre en Italie ; plusieurs l'accompagnèrent dans ses voyages ; il profitait de leurs remarques, leur faisait goûter les siennes, conserva l'amitié de tous, et entretenit avec les principaux d'entre eux des relations littéraires qui durèrent jusqu'à sa mort.

Après avoir parcouru toute l'Italie, en avoir exploré les merveilles, s'être fait connaître et distinguer des professeurs les plus renommés, et avoir recueilli des notes sur tout ce qui l'avait particulièrement frappé, il revint dans sa ville natale riche de sou-

venirs, de puissantes amitiés, et d'un esprit nourri et développé par tout ce qu'il avait vu de grand et de beau dans tous les genres.

D'après les vœux de sa famille et de ses amis qui cherchaient à le retenir près d'eux, il songea à s'établir, et épousa bientôt la sœur d'un conseiller au Parlement, Claudine Sapin. Il alla à Paris, se fit recevoir avocat au Parlement, et suivit pendant quelques années les exercices du barreau : il y contracta de nouvelles amitiés, fréquenta les savants, les gens de lettres surtout, et entretint en son cœur ce feu sacré de la poésie qui devait bientôt se développer et jeter tant d'éclat. Parmi ses amis d'alors on comptait surtout Pierre de Villars, Pierre de Lamoignon, Scevole de Sainte-Marthe, Jean Dampierre dont il édita plus tard les œuvres, et Théodore de Bèze. Son intimité avec ce dernier faillit lui devenir funeste.

Théodore de Bèze, d'un esprit vif, entreprenant, cultivé, menait à cette époque une vie fort dissipée ; il se livrait avec ardeur et succès à la poésie, et sa muse était loin de garder la chasteté, apanage sacré des neuf sœurs. Il publia vers ce temps une épître adressée à Marie de l'Estoile, sa maîtresse, sous le nom de Canidie, où il avait mêlé le nom de Audebert de la manière la plus compromettante pour ses mœurs et pour celles de son ami. Cette épître causa un certain scandale, et des accusations nombreuses qu'elle provoqua, quelques-unes rejaillirent naturellement sur Audebert. Les amis et ennemis de Théodore de Bèze prirent fait et cause pour et contre lui. Ce fut un assez triste épisode dans la vie d'un futur réformateur.

De Bèze chercha à se disculper ; ses amis l'appuyèrent chaudement ; la discussion se prolongea longtemps ; mais la bonne conduite d'Audebert, son mérite et la considération dont il jouissait déjà, devinrent pour les deux amis la justification la plus éloquente.

Nous regarderons donc la pièce incriminée comme une débauche d'esprit, comme une sorte de copie du genre et des vers légers de Catulle, dont l'auteur cherchait à saisir le tour, mais qu'il devait s'efforcer d'imiter par des endroits plus nobles et plus dignes d'un vrai poète.

La liaison de Germain Audebert avec Théodore de Bèze eut encore pour résultat de rendre suspectes ses opinions religieuses, en faisant supposer qu'il partageait celles de son ami, d'autant mieux que quelques membres de sa famille les avaient adoptées.

Il jugea donc opportun de revenir à Orléans au sein de sa famille et parmi ses anciens condisciples, ce qu'il fit en 1548, à l'âge de trente ans ; et afin de s'y fixer d'une manière immuable, il y acheta une charge de conseiller en l'élection ; dévoué de cœur à son pays natal, ses voyages ne l'avaient pas distrait de sa pensée, et le souvenir des villes magnifiques qu'il avait visitées, bien loin de le lui faire prendre en dédain, sembla le lui rendre plus cher, et justifia chez lui ce vers d'un poète :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Il y demeura donc désormais jusqu'à sa mort, partageant son temps entre les devoirs de sa charge, les soins de sa famille et la culture de son esprit.

La place qu'occupait Audebert, bien qu'honorable, n'était pas en rapport avec son mérite ; mais il pouvait y être utile sans être absorbé par ses fonctions, aussi n'en ambitionna-t-il jamais une autre plus élevée qu'il aurait pu facilement obtenir par ses protections, ses hautes amitiés et sa réputation d'intégrité. Il l'exerça pendant près de cinquante ans, et l'estime dont il jouissait était telle, que, doyen des conseillers d'élection, et en ayant à ce titre souvent tenu la présidence, Henri III lui conféra par suite tous les droits et privilèges du président, du vivant même de celui qui avait été nommé à cet emploi.

Germain Audebert eut quatre enfants : deux fils, Etienne et Nicolas ; deux filles, Suzanne et Marie.

Il avait remarqué chez Nicolas, le second de ses fils, un goût particulier pour l'étude ; il mit tous ses soins à entretenir cette inclination héréditaire ; et quand l'esprit du jeune homme fut orné et suffisamment préparé pour qu'il put profiter de sa propre expérience, Audebert se rappelant le bien qu'il avait retiré de ses voyages, et les souvenirs heureux que lui avaient laissés le séjour de l'Italie, voulut que son fils parcourut à son tour les lieux qu'il

avait visités lui-même. Nicolas partit donc d'Orléans à l'âge de 18 ans, le 2 octobre 1574, comme avait fait son père trente-six ans auparavant. La beauté du pays fit sans doute sur lui la même impression, et captivé par les grands sites, par les séductions de ce beau climat, par son goût des arts et peut-être aussi par les leçons et l'amitié des célèbres professeurs auxquels il avait été adressé, il y avait déjà près de quatre ans qu'il avait quitté son père, quand ce dernier qui trouvait la séparation bien longue pour son cœur, lui adressa une épître en vers fort touchante, où, se plaignant des infirmités qui venaient l'assiéger, il lui disait : « O mon cher fils, toi qui es dans la fleur de la jeunesse et dans toute la vigueur de ton esprit, viens soutenir le fardeau qui fait plier les épaules de ton père ; viens l'aider dans ses labeurs, et, comme le pieux Enée, en portant ton vieil Anchise, tu mériteras d'aller au ciel. »

Nicolas revint donc à ce pressant appel. Il rentra à Orléans le 27 avril 1578, après trois ans et demi d'absence. Il reprit ses études de jurisprudence et s'y livra avec tant de zèle et de succès, qu'au commencement de l'année suivante, le 27 janvier 1579, il plaida et gagna sa première cause au siège présidial, grand sujet de joie et de triomphe pour toute la famille qui enregistra ce fait dans son journal comme un des plus doux dont elle put garder le souvenir.

Nous reviendrons plus tard sur ce fils que nous retrouverons toujours un vrai modèle de piété filiale et de dévouement.

Germain Audebert n'avait jamais cessé d'aimer et de cultiver les lettres ; intimement lié avec tous les poètes de son temps, et confidant probable de leurs œuvres, son goût pour la poésie n'avait fait que croître avec l'âge. Dans sa jeunesse il s'était exercé sur des sujets légers : épîtres, élégies, épigrammes, etc., en vers phaléuces, tels que les faisaient la plupart de ses amis ; quelques-uns de ces poèmes sont imprimés dans les différents recueils, dans les *tumulus*, ou à la suite d'autres ouvrages ; plusieurs ont été réunis par l'auteur sous le titre de *Sylves*, ou mélanges de poésies, et forment deux livres qui n'ont jamais été imprimés. Mais bientôt il se sentit la force d'entreprendre des travaux plus

importants. Le souvenir toujours vivant de ses voyages en Italie lui donna l'idée de transporter dans des poèmes de longue haleine les notes qu'il avait recueillies. Il est à croire, si l'on considère l'énergie et l'imagination déployées dans ces ouvrages, qu'il n'a pas attendu pour les écrire que l'âge soit venu refroidir sa verve, et qu'il les a composés jeune encore, depuis son établissement à Orléans, dans les loisirs que lui laissait sa charge, et bien souvent, comme il le dit lui-même, pour se distraire de la pensée et du spectacle de nos discordes civiles. Il soulageait alors sa douleur par des chants, et en se reportant à des temps plus heureux, il rêvait pour sa patrie un avenir plus calme et des jours plus sereins. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils ne furent publiés que fort tard, en 1583 et 1585, Audebert ayant déjà atteint sa 65<sup>e</sup> année, et qu'on y trouve, nous le répétons, toute l'ardeur de la jeunesse unie à toute la correction de la maturité. A leur apparition le monde littéraire poussa un cri d'admiration, et les plus grands honneurs comme les suffrages les plus précieux vinrent flatter le cœur du poète et réjouir sa vieillesse.

Nous allons chercher, Messieurs, à vous donner une idée de ces trois poèmes importants moins par leur étendue que par la beauté des vers et le mérite des descriptions ; nous vous en ferons connaître le plan, la forme un peu surannée, les principaux détails, nous arrêtant à ceux qui nous ont le plus frappé. Il s'agit d'un compatriote jadis très-célèbre, aujourd'hui peu connu ; qu'il y ait donc jugement à réformer ou réhabilitation à admettre, nous réclavons toute votre attention dont nous tâcherons de ne point abuser.

## II.

Le premier publié de ces poèmes, et de beaucoup le plus considérable, est consacré à Venise. Il se divise en trois livres de douze cents vers chacun, environ. Le premier livre est dédié à Nicolas d'Aponte, doge de la république au moment de la publication ; le second, à Guy Dufaur de Pibrac, conseiller du roi, célèbre auteur des *Quatrains*, ancêtre de notre honorable collègue, homme d'Etat et homme de lettres, qui mourut l'année



suivante. Le troisième livre est dédié à Arnould Ferrier, ambassadeur de Henri III près la république de Venise. Pour bien comprendre ce poëme apologétique, il faut nous reporter au xvi<sup>e</sup> siècle, à une époque où les personnages de la Fable et tout le vieil arsenal de l'olympé poétique étaient régulièrement évoqués, où les errements de l'école étaient consciencieusement suivis ; où tout sentiment était personnifié, toute idée fondée sur une allégorie, tous les faits poétisés par l'intervention d'une divinité particulière, tous les récits enfin calqués sur un moule emprunté aux anciens modèles de l'antiquité classique.

Il faut donc se préparer tout d'abord à entrer dans le domaine du merveilleux et de l'épopée, et à renouer pacte avec les vieilles divinités du Paganisme. Rappelons-nous que si cette forme est complètement usée aujourd'hui, elle était généralement acceptée et en pleine vigueur au commencement de ce siècle ; que la jeunesse de plusieurs d'entre nous en a été imbue, et que depuis Audebert il n'a pas fallu moins de deux cent cinquante ans pour nous en lasser, et pour en délivrer notre littérature.

Le poète, après avoir exposé son sujet, raconte donc dans une sorte d'avant-propos, qu'il se livrait au sommeil, rêvant à quelques chants légers ou amoureux, quand Minerve lui apparaissant : « Que sert, lui dit-elle, de chanter Philis ou Nœnia ; laisse à la jeunesse les vers folâtres ; l'âge mûr réclame des sujets plus graves ; abandonne ces vaines frivolités, répare l'erreur du temps passé, et plus soigneux de ta gloire, choisis des sujets plus dignes et plus nobles. Si Athènes, qui m'était chère autrefois, est déchue aujourd'hui et indigne de tes soins, il est une ville nouvelle que j'ai prise sous ma protection, qui règne florissante aux bords de l'Adriatique, que tu as visitée et admirée dans ta jeunesse ; consacre lui tes chants, je serai près de toi, tu peux compter sur mon assistance. »

Sur cette promesse le poète se réveille plein d'une généreuse ardeur et d'une sainte confiance ; il voit surgir Venise dans toute sa splendeur et sa grâce, et rentrant dans son sujet par une nouvelle fiction, il nous montre tous les dieux assemblés qui viennent un jour se plaindre à Jupiter de ce que les villes les plus célèbres,

Troie, Athènes, Carthage, Rome, ont été détruites avec leurs monuments et les temples où ils étaient honorés ; de ce que leurs autels sont renversés partout, au gré du caprice et de l'ingratitude des hommes ; ils le prient de réparer l'injure faite à leur dignité, et de leur donner une ville nouvelle qui soit à l'abri des entreprises des mortels.

Jupiter entend leur plainte et leur promet une ville magnifique, éternelle, contre laquelle échoueront toutes les tentatives de la force ou de la ruse, et la colère même des dieux, puisque lui-même la protégera ; elle sera établie au sein même de la mer et dans la position la plus favorable. Il engage Neptune à lui faire un rempart de ses ondes, Apollon à lui donner les beaux arts, Minerve, la science et la sagesse, Junon, les richesses, et Mars, le cœur intrépide des anciens Romains. Plus tard, s'il faut en croire les révélations de Phœbus lui-même, chacun des autres dieux se plaira à la doter de ses attributs particuliers ; Mercure lui donnera le commerce, source première de son opulence et de sa gloire ; Vulcain ses immenses fourneaux, pour forger des armes pour sa défense ; Cérès, ses riches moissons ; Bacchus son doux nectar ; Thémis lui inspirera l'amour de la justice, pendant que Vénus accordera à ses filles la grâce et la beauté.

Bientôt viendront se joindre à son territoire et se ranger sous sa protection un grand nombre de villes importantes : et corcyre et la Crète, la ville d'Udine, Padoue fondée par Antenor, Vérone qu'arrose l'Adige et qui donna le jour à Catulle ; Brescia aux vertes campagnes, Vicence aux treilles fécondes, Bergame, Côme avec son lac transparent et ses rians rivages.

Et pour attribut elle aura non point une tête de cheval, non point la figure de la Gorgone, mais le lion, emblème de sa force et de son courage.

Le poète continue à dévoiler sous les inspirations de la muse les hautes destinées de la ville ; il montre son premier établissement, les obstacles qu'elle aura à vaincre, plus grands que ceux qu'eurent à surmonter les villes les plus fameuses ; sa fondation au sein même de la mer, confiant son salut à l'instabilité des eaux, et bravant ainsi et le fer d'Attila et les flammes des bar-

bares ; c'est de cet humble berceau qu'elle sortira arbitre des empires et souche de héros auxquels l'antiquité n'a rien à comparer, toujours prêts à donner leur vie au premier appel de la patrie.

Il fait comparaître ensuite les doges les plus célèbres qui doivent la gouverner : Les Zannuti, Orseolo, Dandolo, Contarini, Loredan, Pisani, Mocenigo, Barbadigo, Foscari, Nicolas d'Aponte, chef suprême au moment où le poète écrivait, auquel il a dédié ce présent livre, et dont il vante les vertus et la profonde sagesse, et ceux même qui doivent lui succéder dans les siècles à venir.

Il nous expose enfin qu'après que Jupiter eut ainsi tenu vis-à-vis des dieux la promesse qu'il leur avait faite en favorisant l'élévation de cette ville, Neptune plein de joie et d'orgueil de voir surgir dans son empire une cité aussi majestueuse, appelle Triton et lui ordonne de rassembler tous les dieux marins et tout le peuple des eaux, pour admirer cette merveille et venir lui rendre hommage. Aussitôt accourent au son de la trompe marine Glaucus et Protée, Thétis et Palémon, et toutes les Néréides, Doris, Cydippe, Mélite et Cymodocé, Climène, Beroë et Xantho, toutes les nymphes de l'Adriatique et celles même de l'océan que Virgile donne pour compagnes à la mère d'Aristée ; tous les tritons, les syrènes, les monstres marins de toutes formes et les habitants divers de l'onde salée, dont il fait une description particulière fort détaillée, très-poétique, depuis les énormes baleines jusqu'aux plus humbles mollusques.

Le Dieu qui les conduit leur montre le spectacle nouveau de la cité naissante, leur annonce ses glorieux destins et la place sous leur protection ; ce vaste cortège se range autour des murailles de la ville, admire les édifices, la masse imposante qui s'élève dans les airs, les salue de ses acclamations, et le rivage retentit au loin de ses transports et de ses applaudissements.

Ici finit le premier chant dont nous avons voulu seulement vous rendre la pensée et vous faire connaître le ton. On voit que l'auteur n'a point fait un vain appel au merveilleux quand il prête de si bruyants accents au peuple muet des mers.

Dans le second chant, après avoir invoqué Neptune et imploré

la faveur de Pibrac, le poète nous dit sa première entrée dans Venise sous le doge Landus, le jour même de la fête du saint patron de la ville ; il nous fait voir les colonnes en marbre de Ténare, qui se montrent d'abord autour du temple de la justice, les splendides palais, la multitude de ponts qui réunissent les flots sur lesquels la ville est bâtie, les gondoles qui glissent sur les flots qui la baignent, la place de Saint-Marc et les monuments qui la décorent ; le temple du commerce où brillent sur des parquets de mosaïque les richesses du monde entier ; les quatre chevaux d'airain fondus à Corinthe, amenés par la conquête à Constantinople, enlevés à cette ville par le doge Dandolo, qui ornent aujourd'hui le portail de Saint-Marc, et dont il nous donne une magnifique description ; les eaux du Médoac (aujourd'hui la Brenta), détournées de leur cours, circulant de rue en rue et distribuant dans tous les palais une eau douce et potable ; les manufactures de glaces et de cristaux et les vases d'argent ornés de pierres précieuses, enrichis des ciselures des plus habiles artistes.

Il décrit ensuite dans son ordre et dans toute sa pompe la cérémonie des fiançailles du doge avec la mer Adriatique sur le Bucentaure, et la remise de l'anneau d'or, gage symbolique de cette union dont il rappelle l'origine. Il nous montre le cortège imposant du souverain, et la mer disparaissant sous les barques nombreuses et sous l'écume des rameurs qui forment son escorte ; il redit le retour triomphant dans le palais ducal, et dans cette vaste salle où revivent en portraits tous les anciens doges, parmi lesquels se remarque la place vide de Faliero, traître à la république. Il retrace les fêtes qui suivent cette cérémonie, la musique, les spectacles, les réjouissances de toutes sortes, et l'ouverture de ce bazar célèbre où sont exposées pendant huit jours les richesses commerciales de tout l'univers.

De là il nous entraîne sur le port, explique sa position, ses moyens de protection et de défense ; il nous fait voir les arsenaux et les chantiers de la marine, les vastes ateliers où se fabriquent les voiles, les cordages et tous les agrès des vaisseaux, ceux où se forgent les armes, se forent les canons, se fondent les projectiles ; les tours isolées où se garde la poudre ; il nous enseigne

de quels ingrédients elle se compose, dans quelle proportion on les mêle, son emploi judicieux et le rapport calculé de son poids avec celui du boulet; le bruit épouvantable qui accompagne l'explosion; l'effet de l'artillerie dans un siège et les brèches qu'elle pratique : ses effets plus affreux encore dans une bataille rangée dont il nous fait un tableau d'une effroyable vérité.

Entrant alors dans un nouvel ordre d'idées, il nous explique la force imprimée à la poudre par la dilatation de l'air et de la vapeur, et appuie son système sur une théorie de la physique du globe, et sur de nombreuses analogies avec des faits qui nous sont familiers; émule de Lucrèce dont il invoque le génie et dont il cherche à s'approprier le style dans cette digression sur la philosophie naturelle, il dévoile les phénomènes du tonnerre, des aérolithes, les causes qui les produisent, et tout en combattant les idées du poète romain, il nous donne ses propres idées que n'admettra pas davantage une physique plus avancée : il termine ce livre en s'excusant de cette excursion sur le domaine de la science, et avec la promesse de ne plus s'occuper que de Venise.

Dans le troisième livre il expose la constitution, les rouages du gouvernement et le système politique de la république Vénitienne, sujet ingrat, dit-il, mais qui a son utilité. Il parle du doge, de son pouvoir souverain mais tempéré par la raison et par la loi; des honneurs qui lui sont rendus, de l'étendue et des bornes de ses prérogatives. Il parle des assesseurs du doge, du conseil des dix, du sénat, du grand conseil et des attributions respectives de ces corps; des modes d'élection, des conditions d'éligibilité, des titres d'admission, des incapacités, des votes par scrutin, des sanctions populaires, de la pondération des pouvoirs. Tous détails conformes à l'histoire, paraissant étrangers à la poésie, mais qui sont habilement et poétiquement exprimés.

Il nous montre le nouveau doge, paré de vêtements magnifiques, reconnu et acclamé par le peuple, salué par les grands, venant jurer par saint Marc, protecteur et patron de la ville, de se vouer au salut et à la gloire de la république, puis porté par les matelots en signe de sa domination sur les mers, et jetant à la foule des monnaies frappées en son nom et à son effigie.

Il nous fait connaître encore tous les magistrats revêtus des diverses fonctions civiles et ceux chargés de l'exécution de la justice ; la loi égale pour tous, favorable à tous, protectrice des faibles contre les puissants ; l'appui que trouvent à toute heure les accusés, les droits de chaque citoyen garantis, et l'oppression et l'iniquité devenues impossibles.

Il vante l'union de tous ces divers pouvoirs, le désintéressement et le concours de tous au bien public dans une constitution bien supérieure à celle que révèrent Platon dans sa *République* et Thomas Morus dans son *Utopie*. C'est par cette union que l'État a su maintenir sa prépondérance, et est parvenu à un degré de puissance qui le fait respecter de tous les peuples.

C'est par là qu'il a su résister à toutes les entreprises des conquérants, aux assauts des nombreuses armées de la Turquie, qu'il en a préservé l'Europe par son habileté, et sauvé la chrétienté par sa valeur à la bataille de Lépante.

Il nous montre enfin le peuple vénitien d'origine phrygienne ou gauloise toujours digne de ses aïeux, et leur ville si riche en grands citoyens, non moins féconde en hommes illustres dans les lettres. Il cite Bembo, Naugerius, Bapt. Egnatius dans la poésie ; Contarini et Venerius dans la philosophie ; les Alde Manuce dans l'imprimerie et dans les langues anciennes. « Ah ! dit-il en terminant, si l'amour de ma patrie ne l'emportait dans mon cœur, « que j'aimerais à passer dans cette ville si glorieuse les jours « que me réservent encore les dieux, dans cette ville qui surpasse « en beauté toutes les autres, et que ceux qui la visitent trouvent « encore supérieure à sa renommée. »

Tel est, Messieurs, ce poème de Venise ; épique dans son début et par son ton général, descriptif par la nature du sujet, didactique dans plusieurs de ses détails ; mais par-dessus tout remarquable par ses hautes pensées, par ses beaux vers, par les difficultés vaincues, par la richesse et l'éclat de ses tableaux : hommage d'un noble cœur pour une généreuse hospitalité.

Cet ouvrage fut publié en 1583 dans les ateliers de ces mêmes Alde Manuce dont il avait fait un si grand éloge ; il valut à son auteur, en France et en Italie, les félicitations de tout ce qu'il y

avait de distingué dans les lettres : Sannazar, de Naples, Landus, de Plaisance, Recesius, de Bologne, Bargœus, Hattœus ; ses amis de Paris : Lamoignon, Sainte-Marthe ; ses amis d'Orléans : Florent Chrestien, Louis Alleaume, Raimond de Massac, Jean Asselineau, Pierre Stuart, lui adressèrent des épîtres congratulatoires en vers grecs et latins.

La république de Venise à qui le livre avait été dédié en la personne de Nicolas, son doge, et des sénateurs et patriciens, en fut si flattée qu'elle nomma l'auteur chevalier de Saint-Marc, par lettres-patentes du 1<sup>er</sup> avril 1583, et lui envoya le collier d'or de l'ordre, qui lui fut remis à Gentilly près Paris, en présence d'un grand nombre de personnages distingués, par Jean Mauro, ambassadeur de la république près le roi de France Henri III ; dignité qui n'était accordée qu'à un mérite supérieur, et qui, d'après les lettres-patentes, conférait au titulaire tous les bénéfices, immunités, facultés, juridictions, libertés, prérogatives, droits, honneurs et privilèges de la noblesse vénitienne.

Venise était encore alors dans un état glorieux et florissant. Trois siècles plus tard, elle devint le séjour d'un autre poète de l'occident : ce poète n'était pas venu comme Audebert en Italie, dans le but de s'instruire ; et, quoique fort jeune, il n'avait plus comme lui la candeur et l'enthousiasme de la jeunesse ; mais fuyant une patrie qui le méconnaissait, le foyer domestique qu'il avait outragé, les reproches odieux de sa famille, il promenait dans les différentes contrées de l'Europe son esprit hautain, sceptique et blasé, mais doué de l'organisation poétique la plus rare ; il exprimait avec liberté toutes ses impressions : Venise l'avait séduit et le retenait alors ; mais les temps étaient bien changés, et voici quelques strophes que lui inspira la vue et le sort de cette ville autrefois si puissante :

« L'Adriatique, condamnée au veuvage, pleure aujourd'hui  
« son époux : son mariage annuel n'est plus renouvelé, et le Bu-  
« centaure dépérit comme un vêtement négligé. Saint-Marc voit  
« encore son lion dans le lieu qu'il occupait jadis, mais il n'est  
« plus qu'une dérision de la dégradation de Venise, dans cette  
« place où un empereur parut en suppliant pendant que la cité,

« fille des mers, admirée et enviée par les monarques, était une  
« reine riche d'une dot sans pareille.

« ..... Venise vaincue a vu finir ses treize siècles de liberté, et  
« disparaît comme une plante marine sous les vergues d'où elle  
« était sortie. Ah ! mieux vaudrait pour elle d'être abîmée sous  
« l'océan et de fuir dans ses profondeurs ces ennemis étran-  
« gers dont sa soumission obtient un infâme repos.

« ..... Brisées comme des statues de verre, les nombreuses  
« images des anciens doges sont réduites en poudre ; mais le  
« vaste et somptueux palais qui leur servait de demeure nous  
« retrace encore leur ancienne splendeur. Leurs sceptres et  
« leurs épées rongées par la rouille ont passé dans des mains  
« étrangères. O charmante Venise, tes palais déserts, tes rues  
« solitaires, et ces visages du nord qui te rappellent trop  
« souvent quels sont les hommes qui t'ont imposé des fers,  
« tout contribue à répandre un sombre nuage sur tes murs  
« chéris ! »

N'y a-t-il pas dans ces faits confirmés par l'histoire, lieu de méditer sur l'instabilité des choses humaines, et sur le sort que la Providence réserve aux empires, qu'elle peut abattre et relever à volonté ? Mais nous ne voulons sortir ici ni de notre cadre littéraire, ni de notre sujet auquel nous nous hâtons de revenir.

### III.

Après avoir célébré les merveilles d'une puissance moderne, d'une ville qui s'est élevée par ses institutions, sa force et son industrie au niveau des villes les plus fameuses de l'antiquité, Audebert entreprit de chanter une autre ville, reine autrefois de l'univers par la puissance des armes, déchue aujourd'hui de son éclat guerrier, mais reine encore par les souvenirs qu'elle réveille, par ses monuments, par les vestiges de son ancienne grandeur et par ses nouvelles destinées ; d'une ville qui n'asservit plus les peuples, mais qui les appelle et les retient sous un joug plus



doux ; qui a perdu toutes les conquêtes faites par la terreur de son nom, mais qui conserve encore avec fierté et amour celles faites par le génie des arts, et qu'elle montre aujourd'hui à la civilisation comme un plus pur et un moins sanglant héritage.

Ici donc la scène change complètement ; nous ne voyons plus un peuple fier de ses droits et de sa liberté, ni des doges valeureux jaloux de l'honneur du pavillon ducal ; mais une ville devenue paisible, où tous les bruits de guerre sont assoupis ; où la souveraineté se crée également par élection, mais sans délégation populaire et par une intervention plus haute et plus sacrée ; où l'anneau du chef n'est plus le gage de la domination des mers, mais le signe d'un empire plus doux et d'une autorité bien plus étendue. C'est Rome enfin, mais non plus la Rome de César, c'est la Rome de Léon X, la patrie des arts, la réunion des chefs-d'œuvre, le musée splendide de l'univers ; ce ne sont donc plus les arsenaux, le mouvement des ports, les flottes brillantes, les éclats du canon ; ce sont les temples des dieux, les cirques, les pyramides, les palais, les statues, les jardins.

Ici le poète ne réclame plus l'assistance de Calliope ou d'Apolon, il s'adresse à un illustre prince de l'Eglise, au cardinal Alexandre Farnèse à qui il a dédié son livre, et possesseur d'une partie des merveilles qu'il veut célébrer ; il s'adresse au Souverain-Pontife lui-même, Grégoire XIII, dont il avait suivi les leçons de jurisprudence à Bologné dans le temps qu'il rivalisait avec le célèbre Alciat. Il les prie de lui ouvrir les palais, les temples, les jardins qui renferment tous les objets d'art qu'il vient admirer et qu'il veut décrire.

Il appelle son fils Nicolas Audebert, qui parcourt l'Italie au moment même où écrit son père ; son fils captivé alors par les leçons de Charles Sigonius, de Pompilius Amazée, digne héritier de Romulus, de Pierre Victorius, le cygne de Florence, de Jacques Corbinelli, l'honneur de la Toscane, de Fulvius Ursinus, philosophe érudit, d'Hippolyte Salvionus, savant médecin, poète et naturaliste, et surtout de Pierre Angelo Bargœus, favori des muses.

Il indique à son fils, d'abord, dans le Vatican, le groupe de

Laocoon que chanta Sadolet, émule de Virgile, et que lui-même, Audebert, décrit en poète inspiré et en véritable artiste. La Cléopâtre de laquelle il fait un admirable récit, et qu'ont déjà immortalisée les vers de Balthazar Castiglione ; la statue de l'empereur Commode, l'Antinoüs, le combat d'Hercule et d'Anthée, la Vénus pudique et la Vénus lascive ; l'Enfant pêcheur, les blocs immenses du Nil et de l'Océan ; l'Obélisque de Jules César, dont les cendres sont, dit-on, renfermées dans la boule d'or qui le surmonte, témoignage de l'étroit espace qu'occupent les restes d'un grand homme ; les images de Rome triomphante et de la Dacie soumise, et les deux rois captifs, triste exemple des caprices de la Fortune.

Il fait admirer au Capitole la statue équestre de Marc-Aurèle, la statue moderne que Rome reconnaissante vient d'élever à Léon X, l'Hercule, la louve qui allaite Romulus et Rémus, l'enfant à l'épine, Marcus Brutus.

Dans le palais Farnèse dont il nous donne une riche description, il signale le célèbre taureau et le groupe qui l'entoure ; le pasteur dont la pose tranquille offre un doux contraste avec le sujet précédent ; la statue de la nature, l'Esculape, l'Hermaphrodite, l'Hercule Farnèse du statuaire Glycon, la Bellone, le Bacchus et une foule d'autres divinités qui respirent sous le marbre. Il ne quitte pas ces lieux sans parler de la famille Farnèse et du pape Paul III dont il exalte les vertus et la haute prudence, si nécessaire aux temps d'agitation où il vivait.

Enfin il nous montre encore dans la villa d'Adrien et dans d'autres palais, l'Adonis, les trois Grâces, le Pyrrhus, le Mar-syas, etc.

Après les statues viennent les monuments, après l'intérieur des palais, les rues et les places publiques ; le Colysée, le Pan-théon et son portique, les fontaines et les lions sculptés qui reposent à leur base, le grand Cirque, le mont Palatin, le Temple de la Paix, le théâtre de Marcellus, le môle d'Adrien.

Le souvenir des faux dieux le ramène à l'éloge des pontifes du Dieu véritable, qui font l'honneur de la Rome moderne, les cardinaux Pellevé, Rimbolletto, Abennius, Burgius, François Joyeuse.

Il admire le palais du cardinal d'Este, les jardins de Tibur, et une foule d'autres jardins que décore un nouveau peuple de statues : enfin il nous décrit les fontaines de toute sorte et de tout nom qui ornent la ville et les jardins des grands.

Il termine son poème en s'adressant de nouveau au cardinal Farnèse, et lui faisant hommage de ces vers inspirés par la reconnaissance, et dont le sort et le succès, dit-il, dépendent de son approbation.

Ce nouvel ouvrage, comme on voit, sort complètement du genre du premier : c'est une appréciation tout artistique ; le culte du beau manifesté sous une autre forme. Quelques-unes des descriptions qu'il renferme sont admirables de verve et d'expression. La sculpture et la poésie sont deux arts qui se complètent : l'une indique bien la pose et l'expression momentanée, l'autre révèle le sentiment de l'artiste, et donne la parole à sa pensée. A ce marbre muet, à ce groupe compliqué, l'interprétation est souvent nécessaire, et chez Audebert cette interprétation est toujours éloquente. Il fut un temps où les concitoyens du poète purent juger dans leur propre patrie de la justesse de son goût, de la vérité de ses appréciations : la victoire avait amené une grande partie de ces chefs-d'œuvre dans nos capitales ; mais infidèle qu'elle est, elle nous les a repris pour les rendre au ciel où ils avaient été créés, ou qu'une première conquête leur avait assigné en les enlevant au doux climat de la Grèce.

Le poète éminent que nous avons entendu tout-à-l'heure adressant à Venise de sanglants reproches sur sa grandeur éclipsée, et qui avait également compris Rome dans son immortel pèlerinage, n'était pas non plus resté insensible à la vue de ces merveilles de l'art. Le beau avait toujours prise sur son âme ardente ; et doué d'un prodigieux talent pour exprimer ses pensées, l'admiration avait dignement servi sa muse, et lui avait inspiré de ses plus beaux vers. Entendez-le célébrer l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant, il ne remonte pas comme Audebert à l'origine du sujet ; il n'étend pas en narration la pensée de l'artiste ; il la traduit en peu de mots, et de cette concision ressort parfois le drame le plus complet et le plus pathétique.

« Je vois le Gladiateur étendu devant moi, sa tête est appuyée  
« sur sa main, son mâle regard exprime qu'il consent à mourir,  
« mais qu'il dompte sa douleur ; sa tête penchée s'affaisse par  
« degrés ; les dernières gouttes de son sang s'échappent lente-  
« ment de son sein entr'ouvert et tombent une à une comme  
« les premières gouttes d'une pluie d'orage ; déjà l'arène tourne  
« autour de lui ; il va expirer avant qu'aient cessé les barbares  
« acclamations qui saluent le vainqueur.

« Il les a entendues, mais il en est peu ému ; ses yeux sont avec  
« son cœur bien loin du cirque. La victoire et la vie qu'il perd  
« ne sont rien pour lui ; mais il croit voir sa hutte sauvage  
« sur les bords du Danube, et ses petits enfants jouant autour  
« de leur mère, pendant qu'il lui, éborgné pour les fêtes de Rome....  
« Pensée affreuse qui se mêle à son agonie !... Mourra-t-il sans  
« vengeance ? Levez-vous, peuples du nord, venez assouvir  
« votre juste fureur ! etc., etc. »

Certes, ce marbre muet ne pouvait avoir un plus éloquent interprète.

Le poème de *Rome* dont le succès égala celui du poème de *Venise*, parut deux ans plus tard, en 1585. Il valut à Audebert de nouveaux honneurs, de nouvelles félicitations. Le pape Grégoire XIII le créa chevalier et citoyen romain ; ses fidèles amis orléanais, Louis Alleaume, Raymond de Massac, Maillard, Asselineau et autres, le complimentèrent de nouveau sur tous les tons et sur tous les rythmes. Son fils Nicolas Audebert se joignit à ce concert d'éloges, et sa voix ne fut ni la moins retentissante ni la moins douce au cœur paternel.

#### IV.

Cependant la veine poétique d'Audebert n'était pas tarie ; ses souvenirs n'étaient pas complètement épuisés : jusque là il nous a montré la puissance et l'industrie d'une république célèbre ; il nous a fait admirer les trésors artistiques que Rome a créés, ou qu'elle a tirés de la Grèce par la conquête ; les monuments qu'elle

a élevés pour embellir son enceinte ou rappeler ses victoires , mais il ne nous a pas fait connaître l'Italie, son ciel lumineux et transparent, sa riche nature, sa tiède atmosphère, ses horizons si purs, son climat délicieux, sa mer azurée qui n'est plus celle des lagunes, ses îles enchantées, ses lacs gracieux ou terribles, ses montagnes revêtues de verdure et de fleurs, ou noircies par les torrents de laves, ses villas pittoresques. Une contrée privilégiée possède toutes ces nouvelles, c'est Naples ; c'est à Naples qu'il les a admirées ; c'est donc Naples qu'il lui reste à nous peindre et qu'il prend pour sujet de son troisième ouvrage.

Il nous annonce donc qu'il va chanter cette ville fondée par les colonies Eubéennes, son port, ses citadelles que baigne la mer, ses jardins où se plaisaient les rois, le Pausylpe et sa grotte fameuse, le Vésuve, les villes de Pompéi et d'Herculanum, englouties sous les cendres du Volcan, les plaines fertiles de la Campanie, le cap Mysène, les îles d'Ischia et de Procida, le lac Averno et l'autre prophétique de la sybille de Cumes.

Il invoque la prêtresse inspirée d'Apollon, et s'adresse à Philippe Hurault de Chiverny, chancelier de France et gouverneur alors de l'Orléanais, qu'il appelle son Mécène et à qui il dédie ce nouveau poème. Le père de ce chancelier était mort au siège de Naples dans la guerre de 1528, compagnon de Lautrec, et le poète en plusieurs endroits fait allusion à cet événement.

Il appelle encore son fils Nicolas Audebert ; il ne doute pas qu'il ne soit curieux de connaître ce beau pays, et le conjure de braver toutes les fatigues pour voir la ville de Naples et le tombeau de Virgile, le prince des poètes : il lui prescrit le chemin qu'il doit suivre, lui indique le mont Pausylpe et le passage souterrain à la sortie duquel se déploie Naples, ses temples, ses palais et ses villas délicieuses où venaient méditer et écrire loin du bruit de Rome tous les génies célèbres de l'ancienne Italie : Cicéron, Virgile, Horace, Tite-Live, Silius Italicus, Claudien, Stace, où chantèrent plus tard Pétrarque, Sannazar et Pontanus. Il vante les jardins de Delius, montre de loin le Vésuve et fait de ses éruptions une description que n'eût désavouée aucun des poètes qu'il vient de nommer. Il gémit sur le sort des villes d'Herculanum et

de Pompéïa, et sur la mort de Pline, avertissement des dieux à ceux qui osent sonder des mystères impénétrables aux mortels.

Il décrit le château de l'Œuf, l'autre de Sérapis, le lac Agnano, les champs phlégréens, les ruines de l'Amphithéâtre, Pouzzoles et le golfe pittoresque au bord duquel elle est assise ; le temple de Jupiter, le pont de Caligula, le lac Averno, Baies et ses bains dont l'effet était si salutaire ; le tombeau d'Agrippine qui donne lieu au récit pathétique du parricide de Néron ; la piscine de Lucullus, le cap Mysène où chanta Corinne, les îles d'Ischia et de Procida, Linterne où se voit le tombeau de Scipion, la Campanie heureuse et les terres dites *de labour*, les plus fertiles en blé, en vin et en oliviers. Il signale Casilinum, célèbre par le stratagème d'Annibal, qui, pour effrayer les soldats de Fabius, chassa devant eux des bœufs dont la tête était chargée de sarments embrasés. Les villes de Sessa, ancienne capitale des Volsques, Fundi, Formies, où se plaisait Cicéron et près de laquelle il fut lâchement assassiné ; Terracine et Velletri, et la voie Appia par laquelle on rentre à Rome.

Ici le poète s'arrête un moment, puis dans un chaleureux épilogue, revenant sur tous les souvenirs d'une jeunesse passée sur cette terre sacrée, il nous rappelle qu'il était encore imberbe lorsqu'il traversa les Alpes, plein du désir de voir des villes inconnues, et d'étudier des mœurs nouvelles. C'était, dit-il, au moment où François I<sup>er</sup>, le roi au cœur généreux, à l'esprit chevaleresque, laissait, plein de confiance, le César autrichien, son ennemi, traverser le royaume de France pour aller châtier des sujets rebelles, que lui poète, descendant chez les Insubres, s'arrêtait à Bologne, la mère des fortes études, et y passait trois années à se nourrir des leçons grecques et latines de Romulus Amazée, et des doctrines du grand Alciat, le phénix des jurisconsultes, en société de deux jeunes compatriotes bien chers à son cœur, Pierre de Villars et Pierre de Lamoignon, de Mathæus Curtius, célèbre depuis dans la médecine, et d'une foule de jeunes gens qui étudiaient la philosophie, les arts et la jurisprudence.

Il redit combien ils étaient heureux dans leurs gaies prome-

nades du printemps, quand la terre était tapissée de fleurs, d'aller entendre le chant du rossignol dont il donne une longue et poétique description ; quelle fut leur joie après avoir traversé l'Eridan, de voir apparaître Ferrare aux abords gracieux, Ferrare, où régnait alors Renée de France, la fille du bon roi Louis XII, qu'habitait Olympia Morata, Lelio et Cynthio Giraldi, les poètes célèbres, et Coelius Calcagninus ; de visiter Padoue, la patrie de Tite-Live, de Lazare Bonamicus et de Montanus ; de côtoyer les monts Euganéens couverts de riches moissons, de treilles succulentes, de nombreux troupeaux ; de franchir la Brenta, le médoac des anciens, et d'entrer enfin dans Venise, but de ce premier voyage, sujet de ses premiers chants.

C'est là qu'ils voyaient accourir une foule de jeunes étudiants de toutes les parties du globe : Sarmates, Gélons, Arméniens, Ibères, qui venaient puiser à ces sources de science ; et les Français de toutes les provinces, ceux qui boivent les eaux du Rhône, de la Garonne, de la Seine, et ceux qui résident aux rives de la Loire, de cette Loire qui baigne les murs d'Orléans aux tours nombreuses, d'Orléans, terre privilégiée par sa position et son climat salubre, cœur et siège d'un grand royaume, ville toujours présente à l'affection de ses enfants, qui ne le cède qu'à l'Olympe pour son doux nectar et sa pure ambrosie. Terre à qui Cérès prodigue ses trésors, que Bacchus comble de ses dons les plus précieux, et dont les fruits du cognassier exprimés fournissent un aliment digne des dieux, et un suc plus doux que celui que nous envoie le roseau des Indes.

Parlerai-je, ajoute-t-il, des portes de la cité si nombreuses et si fortes ? De ce pavé solide qui garnit ses rues et s'étend au loin dans les faubourg, tel que n'en posséda jamais Rome dans ses voies Appienne, Flaminienne, Emilienne ou autres que les siècles ont fait disparaître ?

Parlerai-je des hommes distingués dans tous les genres auxquels elle a donné le jour, ou de ceux que Paris lui envoie pour concourir à son illustration ?

« Nommerai-je Alleaume, l'amour et l'orgueil des neuf cœurs, magistrat plein de bienveillance, et de l'intégrité la plus haute,

dont le savoir ne le dispute qu'à la prudence, et dont la bonté se révèle sur tous les traits du visage ?

« Viole, dont l'esprit plein de distinction et de candeur, semblable à un lis choisi dans un parterre, exhale en tous lieux la suave odeur que sa main répand sur les autels dans le ministère sacré qu'il exerce ?

« Philippe Hurault, enfin, issu de race armoricaine, l'un des soutiens du royaume, à l'esprit pénétrant, à la parole pleine de charme, choisi pour son mérite éminent par le roi Henri III, pour gouverner une ville chérie, un des plus précieux joyaux de sa couronne. »

Après ce mouvement patriotique auquel il mêle un éloge de Catherine de Médicis, le poète, craignant d'aller trop loin s'il se laisse emporter par l'amour de sa ville natale, suspend ses chants et dit adieu à sa muse.

Ce dernier ouvrage est donc une revue pittoresque de toute l'Italie ; l'auteur ne se renferme plus dans l'enceinte d'une ville ou dans les murs d'un musée ; il embrasse une contrée tout entière ; il initie le lecteur à son pèlerinage poétique, il l'entraîne aux plus beaux sites, aux villes les plus remarquables ; il lui fait partager toutes ses impressions ; il évoque pour l'attacher, tous les souvenirs de l'histoire, tous les phénomènes de la nature ; il enrichit son récit d'épisodes intéressants, de narrations pathétiques, tels que l'éruption du Vésuve, la mort d'Agrippine, le meurtre de Cicéron, le stratagème d'Annibal et autres que nous avons cités. C'est Audebert qui a ouvert la carrière dans laquelle est entré après lui lord Byron, qui avoue « que son cœur a toujours préféré « les beautés que nous présentent les campagnes, aux beautés de « l'art dans les galeries (1). » Comme lui, Childe Harold est admirable dans ses descriptions de cette belle contrée, quand il nous conduit au lac de Trasymène où vainquit Annibal ; au temple de Clitumne, à la fontaine d'Egérie, à la cataracte de Velino, et dans

(1)

..... I have been accustomed to entwine  
My thoughts with nature rather in the fields  
Than art in galleries.



toute l'Italie à laquelle il est redevable de son chant le plus pur et le plus beau ; dans l'Italie dont il vante la grandeur passée, dont il déplore la décadence, mais dont la grâce le séduit toujours.

« Italie, Italie, s'écrie-t-il, tu as reçu le don fatal de la beauté  
« qui est devenue pour toi une source de malheurs ; la douleur  
« et la honte ont sillonné ton front jadis si radieux, et tes annales  
« sont gravées en caractères de flammes : pourquoi les dieux ne  
« t'ont-ils pas douée de moins d'attraits ou de plus de force pour  
« défendre tes droits, et repousser au loin les brigands qui vien-  
« nent en foule répandre ton sang, et se baigner dans les larmes  
« que t'arrachent tes infortunes !

« ..... L'épée étrangère ne serait plus ta triste défense ; vaincue  
« ou triomphante tu ne serais plus condamnée à être l'esclave de  
« tes protecteurs ou de tes ennemis.

« ..... La Niobé des nations est devant vous sans enfants, sans  
« couronne, sans voix pour dire ses infortunes : ses mains flétries  
« portent une urne vide dont la poussière sacrée est dispersée  
« depuis longtemps. La tombe des Scipions ne contient plus leur  
« cendre ; les sépulcres même ont perdu leurs hôtes héroïques.  
« Peux-tu couler, antique fleuve du Tibre dans ces déserts de  
« marbre ! Soulève tes flots jaunâtres pour en couvrir comme  
« d'un manteau les affronts de Rome. »

Écoutez-le enfin dans cette stance à la fois religieuse et prophétique :

« Cependant, Italie, vainement l'histoire de tes fautes serait  
« répétée sans cesse par toutes les nations ; reine des arts comme  
« tu l'as été de la guerre, ton bras redoutable fut autrefois notre  
« sauve-garde ; tu es encore notre guide, mère de notre religion !  
« Les peuples s'agenouillent à tes pieds pour obtenir les clés du  
« ciel. L'Europe repentante de son parricide, brisera un jour tes  
« fers. Je erois voir déjà reculer avec épouvante les flots de  
« barbares qui ont inondé tes campagnes ; je les entends implorer  
« ta pitié, etc. (1). »

(1) CHILDE HAROLD, ch. IV. St. 42, 43, 79 et 47.

Pour ces divers extraits de lord BYRON nous avons adopté la traduction de M. Amédée PICHOT.

Audebert, Messieurs, ne voyait pas de si loin ; il ne s'élève pas à ce lyrisme ; il ne manifeste pas des sentiments de liberté qui ne sont pas de son siècle ; il se contente de peindre, et si sa palette n'est pas aussi riche, ses couleurs ne manquent certainement pas d'éclat. Il est plus mesuré et plus égal ; il n'est jamais acerbe, car la tournure de son esprit et la placidité de ses mœurs le disposaient mieux pour la louange que pour l'invective.

Ce dernier poème de *Naples* mit le sceau à sa réputation ; le roi Henri III dont il avait en plusieurs endroits fait l'éloge, voulut ajouter ses grâces aux honneurs dont le poète avait été comblé. Il lui conféra la noblesse pour lui et sa postérité, et lui donna pour mettre à ses armes deux fleurs de lis d'or qu'il prenait à son écusson royal de France.

V.

Il y a peu d'exemples dans l'histoire littéraire, d'un mérite aussi unanimement reconnu, aussi dignement récompensé ; tout ce qu'il y avait alors d'hommes éminents, d'esprits distingués, applaudissait à chacune de ses œuvres, et s'honorait de son amitié ; tous les écrivains de France et d'Italie chantaient ses louanges, l'accablaient de félicitations et le désignaient comme l'un des premiers poètes de son âge. Ce fut dans sa propre ville que s'élevèrent les seuls nuages qui vinrent troubler sa glorieuse vieillesse. Quelques-uns de ses concitoyens et entre autres Aignan des Contes, curé de Sainte-Catherine, lui reprochèrent d'oublier son pays natal et de le sacrifier au vain plaisir de chanter des villes étrangères. « Doit-on, disaient-ils, négliger son propre « champ pour cultiver les champs voisins ? La patrie n'a-t-elle « pas les premiers droits aux hommages de ses enfants, et leurs « vers ne doivent-ils pas être consacrés à l'honorer et à la rendre « plus célèbre ? » Disons-le, toutefois, ces reproches étaient formulés en très-bons vers, sans aucune aigreur et exprimaient plutôt un regret qu'un blâme ; néanmoins les amis d'Audebert en furent blessés, et plusieurs d'entre eux prirent vivement sa défense ; d'abord son ami Louis Alleaume, qui prétendait qu'Orléans devait se trouver satisfait de l'honneur d'avoir enfanté un si grand

poète ; Trippault, l'anagrammatiste, le défendit avec les armes qui lui étaient familières, en tirant du nom de *Germanus Audebertus*, les mots : *Agedum ter urbanus es*. « Courage, tu es trois fois notre concitoyen. » Enfin Audebert trouva dans son propre fils Nicolas un défenseur éloquent qui fit remarquer qu'Homère n'avait jamais parlé de sa patrie restée inconnue, et que Virgile a préféré chanter Rome plutôt que Mantoue qui lui avait donné le jour. Aignan des Contes qui était un homme instruit, de mœurs polies, et fort bien élevé, trouva l'argument sans réplique, s'avoua vaincu et répondit qu'il rendait les armes.

Nous ajouterons de notre côté que le reproche nous paraît également mal fondé ; qu'Audebert dans ses ouvrages n'a négligé aucune occasion de parler d'Orléans dans les termes les plus favorables, ainsi que nous l'avons vu ; qu'il a saisi toutes les allusions qui pouvaient le conduire à sa louange ; que les vers qu'il lui a consacrés sont des meilleurs qu'il ait faits. D'ailleurs, quel plus bel hommage pouvait-il rendre à sa patrie que de l'honorer par ses talents, par ses vertus, et de consacrer cinquante ans de son existence à un emploi modeste qui n'avait pour lui d'autre avantage que d'être utile à ses concitoyens.

Audebert, déjà avancé en âge lors de la publication de ses poèmes, poussa encore sa carrière assez loin. Il put jouir longtemps des honneurs qu'il avait reçus, de l'estime dont il était entouré, de l'affection de ses nombreux amis, des soins et de l'amour de ses enfants. Il mourut le 11 décembre 1598, âgé de quatre-vingts ans, ainsi qu'on peut le voir dans ce passage du journal de sa vie, rédigé par sa fille Marie :

« L'an 1598, le samedi 6 décembre, sur les 9 heures du soir, mon père, que Dieu *appevole*, demeura malade et ne dura que jusqu'au vendredy onzième dudit mois, et Dieu le retira à lui ce vendredy onzième à sept heures du *matin* ; et fust mon père, Germain Audebert, président et plus ancien eslu en la ville et élection d'Orléans, en son état plus de cinquante ans. Il a été enterré la nuict du vendredy à venir au samedi, et son cors mis en terre au cimetière devant le charnier, sous la galerie. »

Mais, particularité bien touchante, son fils et déjà son émule en poésie, Nicolas Audebert, conseiller au parlement de Bretagne, qui, à la nouvelle de la maladie d'Audebert, s'était empressé d'accourir auprès de lui pour lui rendre les derniers soins, tomba malade le jour même de la mort de son père, et mourut cinq jours après lui, le 16 décembre 1598, âgé de 42 ans. Ce que nous ne pouvons attribuer qu'au profond chagrin que lui causa la perte de ce père vénéré.

Tous les deux furent universellement regrettés par les Orléanais, d'abord, et par tous les poètes contemporains, leurs amis, qui publièrent sur leur mort un grand nombre de ces chants funèbres qu'on appelait des *tumulus*. Voici l'épithaphe qui fut faite pour Germain Audebert, et qu'on lisait sous une des arcades du grand cimetière de la ville, épithaphe qui est le résumé de sa vie :

« Ci-gît messire Germain Audebert, natif de cette ville d'Orléans, prince des poètes de son temps, qui pour sa seule vertu fut anobli lui et les siens nés et à naistre, par le très chrestien Roy de France et de Pologne Henry III, et faict chevalier ; et pour comble d'honneur sa majesté lui donna deux fleurs de lys d'or pour mettre au chef de ses armes, pour la décoration d'icelles. Nostre saint Père le Pape Grégoire XIII, et le Duc et seigneurie de Venise le firent pareillement chevalier, et ceux ci lui envoyèrent par leur ambassadeur l'ordre de Saint-Marc jusqu'en France, et nonobstant ces grands honneurs il s'est toujours plu à exercer l'état d'Esleu dans cette élection l'espace de 50 ans, tant il estait amateur de sa patrie ! Ce que considérant, sa majesté ayant créé et érigé un président et lieutenant de chaque élection de France, exempta ledit messire Audebert, et voulut qu'il présidât et précédât l'une et l'autre. Il a escrit trois livres de Venise, un de Rome, un de Naples, deux de Sylves, et trespassa l'an 1598, le onze décembre, âgé de 80 ans ou environ. »

Voici l'épithaphe de Nicolas Audebert, qui se lisait à la suite de celle de son père :

« Et sous le mesme marbre gist messire Nicolas Audebert,

« conseiller du Roy en sa cour du parlement de Bretagne, fils  
« dudit messire Germain Audebert, grand imitateur des vertus  
« paternelles, qui trespassa cinq jours après son père, en l'âge de  
« 42 ans. Leurs âmes soient entre les bienheureux ! »

Audebert avec toute sa modestie était-il insensible à la gloire ? Comme tous les grands esprits qui ont la conscience de leur valeur, il désirait revivre dans la mémoire de ses concitoyens : aussi dans son poème de Venise, quand il promet l'immortalité à cette ville alors grande et respectée, il ajoute : « Puissent mes  
« vers vivre aussi longtemps qu'elle ! »

Entre Venise autrefois si florissante, la reine du commerce, le boulevard des Ottomans, l'arbitre de la paix de l'Europe, aujourd'hui déchu de son antique splendeur ; et le poète autrefois comblé d'honneurs, décoré de tous les ordres des souverains, et depuis méconnu et délaissé dans la ville même qui l'a vu naître, il y a de frappants et mélancoliques rapports qui sans doute, Messieurs, ne vous ont point échappé.

Nos armées victorieuses avaient dernièrement pour mission de délivrer l'Italie du poids de l'influence étrangère, et de rendre à Venise une partie de son indépendance ; des motifs impérieux, des considérations supérieures que nous n'avons point à juger ici, ont arrêté l'élan de nos soldats. Espérons que le temps, la Providence, et des influences légitimes rendront à la reine de l'Adriatique quelques fleurons de son antique et glorieuse couronne.

Notre tâche ici est plus modeste, nos efforts sont tout pacifiques : ils se bornent à redemander la justice due au talent oublié et méconnu, à rappeler à la mémoire de ses compatriotes les services du citoyen, la renommée de l'homme de lettres ; nous avons la confiance que notre voix sera entendue et que notre victoire sera d'autant plus facile que la cause que nous défendons ne remue aucune passion, n'exalte aucun sentiment dangereux, et surtout qu'elle aura l'avantage de ne faire couler ni sang ni larmes.

---

RAPPORT SUR LA NOTICE CI-DESSUS ;

Par M. F. DUPUIS.

---

Séance du 6 janvier 1860.

---

Il est sur notre Parnasse un lieu fréquenté jadis, presque désert aujourd'hui, lieu que préfère et qu'affectionne la muse latine : pour elle,

*Ille terrarum..... præter omnes angulus ridet.*

Combien alors était brillante la foule qui s'y pressait. Là, Sainte-Marthe dictait des lois pour l'enfance, Rapin chantait les jardins, et Vanière la campagne en vers dignes du chantre des Géorgiques, l'Hôpital, toujours grand citoyen jusque dans ses délassements, s'écriait, au lendemain de la saint Barthélemy, *excidat illa dies* : Santeuil et Commire élevaient leurs accents vers Dieu, Sautel suivait les traces d'Ovide, Polignac empruntait le génie de Lucrèce pour combattre ses doctrines, Desbillons imitait Phèdre, et Giraud traduisait La Fontaine, l'égalant quelquefois par le bonheur de l'expression (la gent trottemenu. — *Gens pede prompta brevi*). Là se trouvaient Lebeau, Quillet, Bourbon, Moreau, Vieil et tant d'autres illustres. Parmi cette troupe d'élite se remarquait un groupe d'Orléanais, l'honneur de notre ville et de notre vieille université : P. d'Angleberme, Montaur, Jérôme Gréslot, Alleaume, Dolet, Bérault, Florent Chrestien, Petau, Jolivet, Charbuy, Cordier, et avant tous Germain Audebert.

On proclamait Audebert le prince des poètes de son temps, on le nommait le Virgile moderne ; le roi de France lui accordait d'honorables distinctions ; les souverains étrangers le comblaient de présents et d'honneurs.

Aujourd'hui, son nom, même dans sa ville natale, est à peine connu de quelques amis des lettres anciennes.

Cet oubli d'une si haute renommée peut s'expliquer quand on songe à la langue dans laquelle Audebert exerça son génie poétique, aux sujets auxquels il le consacra.

Né en 1518, trois années après celle où François I<sup>er</sup> montait sur le trône, la langue latine alors était encore exclusivement la langue du clergé, du droit et des affaires. Ce fut, on le sait, François I<sup>er</sup> qui ordonna qu'on plaidât et qu'on rédigeât les actes publics en français. Le latin était l'idiôme usuel des gens instruits, et non-seulement les traités sérieux, mais les lettres familières s'écrivaient dans cette langue. Audebert obéit donc à l'usage commun de son temps, surtout parmi les magistrats et les gens du barreau.

Toutefois, Rabelais et Marot étaient nés avant lui. La langue française, débrouillée par Ch. d'Orléans, par Villon et Commynes, sortait de page avec eux et se préparait, en s'épurant et s'assouplissant, à devenir la langue de Pascal, de Racine, et bientôt celle de l'Europe entière. A mesure qu'elle prenait faveur en se perfectionnant, et que, sans perdre au besoin de sa vigueur, elle gagnait cette clarté qui est son caractère éminent, qu'elle s'accoutumait à rendre, sous la plume de nos grands écrivains, tous les élans de la passion, tous les sentiments de l'âme, les méditations de la philosophie et jusqu'aux plus légers caprices de l'esprit, l'usage du latin allait en s'amoindrissant et s'effaçait devant elle. L'esprit trouvant à sa portée un instrument qui répondait à tous ses besoins, cessa de s'adresser à une langue étrangère. On se déshabitua d'écrire le latin, on se déshabitua de le lire.

Voilà ce qui explique l'abandon et souvent même l'oubli dans lesquels sont tombées des œuvres de mérite.

Voilà pourquoi Audebert nous est presque inconnu. Et d'ailleurs, c'est à des institutions, à des villes étrangères qu'il a consacré ses louanges et ses chants. Peut-être moins de sympathie les a-t-il accompagnés chez nous.

Est-ce une raison pour adopter sans appel l'arrêt qui semble

avoir frappé notre compatriote, si renommé jadis, et pour ne pas tâcher de lui rendre quelque rayon de son ancien éclat.

Non sans doute. Et nous devons applaudir aux efforts de M. Baguenault qui nous mettent à même de juger du talent et de la valeur d'Audebert.

Lui consacrant une notice étendue, notre collègue nous le fait connaître dans les détails de sa vie publique, de sa vie privée, dans l'appréciation de son talent. Avec lui nous le suivons en Italie, où, tout en s'initiant dans les universités à la science du droit sous d'illustres professeurs, il contracte de nobles amitiés qui l'accompagneront dans tout le cours de sa carrière, où il agrandit et orne son esprit par la culture des lettres et forme son goût par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité et de ceux dont Michel-Ange et Raphaël commençaient à embellir leur patrie.

Nous le voyons ensuite, revenu dans sa ville natale, heureux de lui consacrer le fruit de ses études, jurisconsulte éclairé, magistrat consciencieux, passer sa vie dans l'exercice assidu de ses modestes fonctions, sans en rechercher, sans en désirer d'autres.

Les loisirs qui lui restent, il les donne aux muses, ses premières, ses constantes affections. Revenant sur ses jeunes années comme il est si doux de le faire quand l'âge vient nous montrer le passé bien préférable au présent, il revoit dans sa pensée et avec tout le charme du temps regretté, l'Italie, Venise, Rome, Naples, et sous ce beau ciel renaissent pour lui tous les souvenirs de sa jeunesse : il s'en inspire et les chante en vers dignes souvent des poètes antiques du pays qu'il célèbre.

Tels sont les tableaux que notre collègue retrace successivement sous nos yeux, et il le fait avec cette exactitude, avec cette élégance à laquelle il nous a habitués.

L'analyse rapide, animée de chacun des poèmes d'Audebert, à laquelle il se livre, en fait bien comprendre l'objet et le charme en même temps.

C'est Venise qu'il nous montre avec son histoire glorieuse, sa



richesse, sa puissance militaire et commerciale, ses vaisseaux innombrables, ses fêtes, ses plaisirs, ses canaux et ses gondoles, son gouvernement qui ne ressemble à aucun autre et dont il explique les ressorts.

C'est Rome ayant perdu l'empire matériel du monde pour en reconquérir un plus étendu, plus puissant encore, Rome qui règne par les arts, par le culte du beau, et dont tous les chefs-d'œuvre sont passés en revue.

C'est Naples au séjour enchanté dont il peint le climat, les sites ravissants et dont il évoque les souvenirs. A ce propos rappelant tous ceux que lui a laissés l'Italie, il lui adresse une hymne d'admiration et de reconnaissance. Puis, par un retour sur sa ville natale, dans un touchant épilogue, il célèbre Orléans et lui consacre les derniers accents de sa lyre.

M. Baguenault, dans un heureux parallèle, rapproche des chants de bonheur et d'admiration consacrés par Audebert à l'Italie du *xv<sup>e</sup>* siècle, les stances pleines de découragement et de mélancolie du poète anglais qui parcourait et chantait aussi l'Italie il y a quelques années.

Puis s'inspirant de l'espoir que nos victoires récentes peuvent faire concevoir aux cœurs généreux, il salue de ses vœux l'aurore du jour où ces peuples, jadis si glorieux, auront par de pacifiques moyens reconquis leur indépendance et sauront en jouir au sein d'une sage liberté.

Unissons, Messieurs, nos vœux à ceux de notre collègue et félicitons-le d'avoir couronné l'éloge d'un poète à qui l'Italie fut chère et qui l'a si bien chantée par un souhait qui sans doute serait le plus ardent de tous les siens.

Sollicitons surtout M. Baguenault de poursuivre la carrière dans laquelle il vient de faire si heureusement un nouveau pas, et engageons-le à consacrer ses loisirs à l'éloge de nos écrivains orléanais qu'il connaît si bien, même quand la plupart de nous les ignorent, et qu'il sait apprécier avec autant de goût.

---

---

NOTICE HISTORIQUE SUR M. ALEXANDRE-DÉSIRÉ DU GAIGNEAU  
DE CHAMPVALLINS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ;

Par M. DE TORQUAT.

---

*Séance du 2 mars 1860.*

---

Le lundi 28 février 1860, une foule sympathique et recueillie se pressait autour d'une tombe. Tous les rangs de la société orléanaise s'y trouvaient représentés : noblesse, magistrature, clergé, commerce, industrie. Les sociétés savantes, religieuses, de bienfaisance, s'y étaient donné rendez-vous. C'était un tribut d'hommages payé à la noblesse des sentiments, à la droiture de l'esprit, à la pureté d'une vie sans reproches. Dans cette tombe venait de descendre l'un des plus anciens de nos collègues, M. Alexandre-Désiré du Gaigneau de Champvallins.

La famille du Gaigneau est originaire de Bourgogne, où elle a possédé plusieurs terres nobles : Châteaumorand, Provençy, Montplessis et Champrenaut. Ses relations intimes avec le cardinal de Coislin lui firent quitter cette province pour Orléans, lorsque Mgr. de Coislin fut nommé évêque de notre diocèse. Le prélat avait pour la famille du Gaigneau une affection si vraie, qu'il fit don à l'un de ses membres d'une somme de dix mille livres, comme il est constaté par un contrat de mariage encore existant.

Pour reconnaître les services rendus par elle à l'État, Louis XIV confirma, par lettres-patentes du mois de septembre 1676, enregistrées à la Chambre des Comptes le 28 novembre 1678, ses titres de noblesse, qui étaient bien antérieurs, ainsi que le prouvent d'anciens actes publics.

La vertu fut héréditaire comme la noblesse dans cette famille. Elle n'a jamais oublié ce vers de Juvénal, mis en tête de sa généalogie par Claude du Gaigneau :

*Nobilitas sola est atque unica virtus.*

Jean du Gaigneau mourut à Avalon, victime de sa foi et de l'honneur, vers 1565 (1).

En 1722, Alexandre du Gaigneau de Champvallins, continuateur de la généalogie commencée par Claude, adressait à ses enfants ces paroles remarquables : « Vous avez vu jusqu'à présent notre généalogie du côté paternel, et vous n'y trouverez rien qui ne vous invite à craindre et à aimer Dieu et à être honnêtes gens. Ressemblez donc à vos pères, et allez plus avant si vous pouvez. Le chemin vous est tracé. »

Une qualité distinctive, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours chez les du Gaigneau, c'est l'amour de la vie de famille, qui a entretenu la plus parfaite harmonie entre les parents, les enfants, les frères et les sœurs.

Plusieurs du Gaigneau ont porté les armes et se sont distingués par leur valeur.

En 1692, Pierre du Gaigneau de Châteaumorand, sieur de Champrenaut, capitaine au régiment de marine, conseiller du roi et du duc d'Orléans, obtint la charge de maître des eaux et forêts d'Orléans, et vint se fixer dans notre ville.

Ses vertus et sa foi l'avaient signalé à l'attention du cardinal de Vendôme, nonce du Saint-Siège auprès de Louis XIV. En vertu des pouvoirs que lui avait accordés le souverain-pontife Clément IX, le cardinal-nonce conféra à Pierre du Gaigneau, le 24 avril 1668, les titres et les privilèges : 1<sup>o</sup> de militaire et chevalier, aux insignes d'or, du sacré palais apostolique et de la cour du Vatican ; 2<sup>o</sup> de comte palatin.

(1) Les huguenots de Vézelay le surprirent chez lui, avec Claude Billot, son curé, et se préparaient à lui faire subir le sort des autres catholiques, massacrés à Vézelay, lorsque la femme du commandant de la troupe obtint sa grâce. On exigea de lui une rançon de 3,000 livres, dont on lui promettait de l'exempter, s'il voulait arquebuser Claude Billot. Jean du Gaigneau, non-seulement repoussa la proposition avec horreur, mais il offrit une seconde rançon pour son curé. Elle fut refusée. Claude Billot fut assis dans une fosse, couvert de terre jusqu'à la tête, qui servait de but aux huguenots jouant à la boule, et expira dans cet état, après les plus affreuses tortures. Jean du Gaigneau, malgré la rançon qu'il paya, fut exposé à tant de mauvais traitements, qu'il en mourut à Avalon, à l'âge de trente-trois ans.

Il épousa, en premières noces, Madeleine de la Fons, et en deuxièmes noces Marie Vaillant, fille d'Antoine Vaillant, écuyer, sieur de Champvallins. Il eut sept enfants. Deux seulement ont vécu et contracté mariage, savoir : Elisabeth Marguerite, mariée à François de Heere, chevalier, seigneur de Villermin, premier président du présidial d'Orléans; Alexandre, écuyer, sieur de Châteaumorand, de Champrenaut, du Mée en Beauce et de la Métrais. Alexandre est le premier du Gaigneau qui prit le nom de Champvallins, terre noble de la paroisse de Sandillon, qui lui venait de sa mère, Marie Vaillant, nièce et héritière d'Antoine Vaillant, chanoine de Saint-Aignan, prévôt d'Herbilly, sieur de Champvallins.

La charge de maître des eaux et forêts obtenue par Pierre du Gaigneau, en 1692, resta dans sa famille jusqu'en 1791, où elle fut supprimée par l'Assemblée constituante.

Le dernier du Gaigneau qui l'exerça fut Alexandre-Charles, écuyer, sieur de Châteaumorand et de Champvallins. Sous le Consulat, on lui proposa d'entrer dans la nouvelle administration des eaux et forêts; mais il préféra le repos que réclamaient ses années. Il avait épousé, le 19 avril 1784, M<sup>lle</sup> Marie-Félicité Tassin de Villepion, fille du procureur du roi au siège présidial d'Orléans.

De ce mariage naquit, le 6 février 1786, M. Alexandre-Désiré du Gaigneau de Champvallins, notre regrettable collègue. Il entra dans la vie presque au milieu des agitations d'une révolution sociale, politique et religieuse.

Ses premières impressions durent être celles de la Terreur; car, tout enfant, il vit deux fois son père jeté en prison, et il l'eût perdu infailliblement, sans deux circonstances qui méritent d'être signalées. Les habitants de Sandillon, informés de la captivité du seigneur de Champvallins, avec un courage qui les honore et qui révèle l'estime qu'ils avaient pour la victime, demandèrent et obtinrent une première fois son élargissement. La chute de Robespierre lui rendit une seconde fois la liberté.

Aux émotions de la crainte succéda, pour M. Alexandre-Désiré de Champvallins, le doux calme de la vie de famille, que lui appre-

naient à connaître six frères et sœurs unis par les liens d'une communauté parfaite dont on a peu d'exemples. Son éducation fut confiée à un Orléanais aussi recommandable par ses vertus qu'il est connu par ses écrits religieux, M. Picot, de Neuville, auteur de *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique contemporaine*, fondateur et rédacteur en chef du journal intitulé : *l'Ami de la Religion et du Roi*. L'étude du droit succéda à celle des auteurs classiques, et M. de Champvallins se disposa à entrer dans la magistrature. Mais avant de commencer cette noble carrière, il contracta une union qui devait exercer la plus heureuse influence sur sa vie. Le 3 décembre 1810, il épousait M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Pauline de Saint-Mesmin, dernier membre d'une famille qui donna plusieurs témoins dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, fut anoblie par Charles VII, à cause des services qu'elle avait rendus au roi et à l'Etat, et occupe une place importante dans l'histoire d'Orléans.

Quatre mois après, le 2 avril 1811, M. de Champvallins était nommé substitut du procureur impérial près le tribunal de première instance d'Orléans.

La Restauration le trouva à ce poste, et voulant tout à la fois récompenser son mérite et honorer le nom de Champvallins, elle le fit passer immédiatement à la Cour royale, où il fut installé comme conseiller, le 3 novembre 1814, en remplacement de M. d'Arnaut, décédé (1).

M. de Champvallins appartenait à une classe chez laquelle, en France, surtout, se conserve le culte des souvenirs. Il avait salué avec bonheur le retour d'une dynastie à laquelle le rattachaient les traditions paternelles; il lui resta fidèle aux jours de l'épreuve, et quitta la robe du magistrat après la constitution du 20 mars 1815. Suspendu de ses fonctions par Napoléon, ainsi que tous ceux qui devaient leur nomination à Louis XVIII, M. de Champvallins fut réintégré par décret impérial du 31 mars 1815; mais il refusa de siéger, malgré trois lettres d'invitation du procureur général et une sommation faite par exploit d'huissier, et ne rentra à la Cour

(1) Sa nomination avait eu lieu au mois de septembre 1814.

que le 16 juillet suivant, après le retour des Bourbons et par ordre du roi.

Tous les collègues de M. de Champvallins à la Cour royale savent avec quelle intégrité, quelle indépendance de caractère le jeune conseiller exerça ce sacerdoce qu'on appelle la magistrature. S'il n'avait pas l'éloquence d'un avocat, il possédait à un haut degré la clarté, la netteté, la fermeté, l'impartialité qui doivent accompagner les arrêts de la justice. Aussi fut-il souvent choisi pour présider les assises, fonction délicate, qui demande dans celui qui l'exerce l'équité jointe à la connaissance du cœur humain ; la solidité des principes, la force du caractère unies à la modération, au talent de diriger, de résumer les débats. C'est surtout dans le président d'assises qu'on doit retrouver le *vir bonus, dicendi peritus*.

Une occasion mémorable se présenta, pour M. de Champvallins, de déployer les deux grandes vertus du juge : la fermeté et l'impartialité. Des individus compromis dans l'attaque du général Berton contre Saumur, comparurent aux assises d'Orléans comme accusés. M. de Champvallins présidait. Il eut le rare talent de se concilier, dans un procès politique, l'estime de l'accusation et de la défense.

L'autorité le désigne pour aller recevoir le serment des membres du tribunal de Vendôme et leur donner l'institution royale ; la Cour le nomme commissaire pour l'examen des projets de loi sur les saisies immobilières, les faillites et les ventes judiciaires.

En 1819, l'Académie d'Orléans se constitue définitivement sous le nom de Société royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts ; M. de Champvallins est appelé un des premiers à faire partie de cette assemblée, qui réunissait tout ce que la ville renfermait d'hommes sérieusement adonnés à l'étude, et il sut toujours y occuper parfaitement sa place.

Ce n'était pas seulement les magistrats, les lettrés qui savaient distinguer le mérite de M. de Champvallins. Malgré sa modestie bien connue, les honneurs lui arrivaient de toutes parts. En 1816, il entra au conseil municipal. En 1823, il recevait du roi la croix de la Légion-d'Honneur. En 1827, il était envoyé à la

Chambre des députés par le grand collège électoral du département du Loiret ; en 1829, il était, par ordonnance royale, créé président de chambre à la Cour d'Orléans, et succédait à l'honorable M. de la Place de Montevray, nommé premier Président.

Dans toutes les assemblées où il fut appelé à délibérer, M. de Champvallins sut se concilier le respect de tous par la loyauté de son caractère et une ligne de conduite qui ne varia jamais. Ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions se plaisaient à rendre hommage à la droiture de ses intentions, à son humeur conciliante, à sa bonté inépuisable.

Il siégea à la Chambre des députés pendant les sessions mémorables de 1828 et de 1829. Il assista aux séances orageuses du mois de mars 1830 et fut un des cent quatre-vingt-un députés qui votèrent contre la fameuse adresse qui amena la dissolution de la Chambre et hâta la chute du trône.

Le 12 juillet 1830, les collèges d'arrondissement sont réunis pour procéder à de nouvelles élections. M. de Champvallins, vice-président de la deuxième section du collège d'Orléans, prononce un discours empreint de modération et de dévouement à la royauté. Il y trace le portrait suivant d'un bon et loyal député :  
« Indépendant dans ses opinions, prémuni contre toute influence,  
« son vote consciencieux est toujours le résultat de sa conviction, et il n'ira pas sacrifier à ses haines ou à ses affections  
« politiques les hauts intérêts qui lui sont confiés. »

Le 19 juillet suivant, il se portait comme candidat au grand collège du département, avec MM. de Riccé, ancien préfet, Crignon de Montigny, de Rocheplatte ; et le 22, après trois tours de scrutin, il fut écarté par trois voix seulement de majorité données à M. Crignon de Montigny.

M. de Champvallins, à la Chambre des députés, ne fut pas un homme de tribune ; mais sa valeur était appréciée dans les bureaux. Deux fois on le nomma rapporteur, et il fit partie des commissions chargées de l'examen de la proposition relative à la suppression de la censure facultative, du projet de loi relatif à la presse périodique, du projet de loi relatif à l'interprétation de

l'article 60 de la loi sur l'enregistrement. On sait toute l'importance qu'on attachait aux deux premiers projets.

Après les événements du mois de juillet 1830, fidèle à la ligne politique qu'il avait toujours suivie, M. de Champvallins refusa de prêter serment au nouveau gouvernement et rentra dans la vie privée.

Il quitta dans le même temps la toge du magistrat et la robe de l'édile. Cependant le bon sens des électeurs ne pouvait pas toujours laisser étranger aux affaires de la cité un administrateur aussi précieux que M. de Champvallins ; aussi la voix populaire le rappela-t-elle au conseil municipal dans le mois de juin 1843 ; mais en février 1848, le commissaire du gouvernement provisoire fit une épuration, et notre honorable collègue fut compris parmi ceux que la République écartait. Le vote universel, en dépit des préjugés politiques, le fit rentrer une troisième fois dans le conseil de la ville, et il y resta jusqu'au mois de juillet 1852.

A cette époque, les pouvoirs municipaux étant expirés, on procéda à de nouvelles élections, qui eurent lieu au mois d'août de la même année. Mais alors on exigeait un serment de ceux qui étaient élus ; M. de Champvallins, par un sentiment très-respectable, ne crut pas devoir l'accorder. Il déclina toute candidature et se tint à l'écart.

Tous ceux qui ont siégé avec lui pendant sa longue carrière municipale aiment à rendre justice à sa loyauté ; tous lui reconnaissent un jugement droit, une grande netteté dans les idées, un talent remarquable pour éclairer le point discuté et ramener à la question ceux qui s'en écartaient. Tous avouent qu'il ne mêla jamais les passions politiques à la discussion des intérêts de la cité.

A partir de 1852, M. de Champvallins vécut en dehors des affaires. Je me trompe, Messieurs ; le bonheur qu'il éprouvait à se rendre utile le retint au bureau de l'assistance judiciaire, dans le conseil de la fabrique de la cathédrale, dans l'administration du Crédit foncier, au comité de l'assurance mutuelle contre l'incendie, dans la commission pour l'établissement des sœurs du département, dans la réunion des protecteurs des Jeunes-Appren-



tis, et presque partout le respect qu'inspiraient ses vertus lui fit déférer la présidence.

Lorsqu'il eut renoncé à siéger comme juge, il aima toujours à remplir le rôle honorable de conseiller des familles, de conciliateur dans les différends. Souvent il fut choisi pour régler des affaires de succession ; il épargnait ainsi des frais aux héritiers et empêchait les divisions qu'amènent presque toujours les questions d'intérêt.

Possesseur d'une grande fortune, il savait donner largement. Jamais il ne resta étranger à une œuvre de charité. Généreux sans ostentation, il mettait en pratique la recommandation de l'Évangile : « Que votre main droite ignore ce que donne la gauche. » Son amour des bonnes œuvres se révèle jusque dans ses dernières volontés. Les pauvres, l'église et la commune de Sandillon, où il fonda une école pour les jeunes filles, vous diraient mieux que moi sa générosité.

Nous ne le suivrons pas au foyer domestique, ce sanctuaire sacré où la vraie vertu aime à rester ignorée. L'amour et le respect dont l'entouraient tous les siens révèlent assez ses admirables qualités comme chef de famille. Une bouche bien plus digne que la mienne a suffisamment fait son éloge dans une de ces assemblées imposantes que l'éclat de l'éloquence chrétienne réunit chaque dimanche autour de la chaire sacrée, dans la cathédrale.

Je l'avoue même, je n'aurais jamais eu, Messieurs, la témérité d'entreprendre cette biographie, si des relations dont je m'honore, et des documents que je possédais, ne m'eussent en quelque sorte imposé cette tâche, que d'autres auraient beaucoup mieux remplie. J'ai voulu honorer dans M. de Champvallins un de nos plus anciens collègues, un citoyen vertueux, un chrétien véritablement digne de ce nom, courageux dans les plus douloureuses épreuves, constant dans l'observation de ses devoirs, dont la foi n'a jamais chancelé, et qui a couronné par la mort du juste la vie d'un homme de bien.

Puissé-je, Messieurs, n'avoir pas été trop au-dessous de ma tâche ! Je le croirai, si vous voulez bien accueillir ce travail, quoique fait à la hâte, dans les *Mémoires* de votre Société.

---

## SOCIÉTÉ MÉTÉOROLOGIQUE DE FRANCE.

(24, rue du Vieux-Colombier.)

---

### AVIS.

La Société météorologique de France croit utile, dans l'intérêt de la science, de faire un appel à toutes les Sociétés savantes, à tous les professeurs de physique; à tous ceux qui font des observations météorologiques, comme à toutes les personnes qui relatent un phénomène atmosphérique quelconque, avec prière de vouloir bien donner à la Société les détails les plus circonstanciés sur le phénomène observé, et surtout de préciser *la date et l'heure* auxquelles ce phénomène s'est manifesté.

Elle croit nécessaire de faire aussi cet appel à tous les journaux de la capitale, des départements et de l'étranger, qui veulent bien publier ces relations, en les priant de ne pas oublier de mentionner exactement *la date et l'heure* dont il est question précédemment.

On lit, en effet, tous les jours dans les journaux de la capitale des nouvelles extraites des feuilles départementales, nouvelles ainsi conçues : « Hier, un ouragan s'est manifesté à..., etc., » sans que rien indique en combien de jours la feuille départementale est parvenue à Paris, ni, une fois cette feuille arrivée, après quel laps de temps le journal de la capitale a enregistré la nouvelle.

Ces renseignements indispensables, qui n'ajoutent aucune difficulté à la relation des phénomènes dont il est question ici, permettront à la Société de faire des recherches et des analyses au moyen desquelles on pourra peut-être remonter à la source et suivre la marche des orages, des trombes, des ouragans, des tempêtes, des averses de pluie et de grêle, etc., etc.

Si la Société météorologique avait été en possession de ces détails, il lui eût été possible de faire des travaux intéressants sur les tourmentes atmosphériques qui ont été si fréquentes depuis le mois d'octobre dernier jusqu'à aujourd'hui.

La Société recevra avec intérêt ces sortes de communications, ainsi que les observations météorologiques qui lui seraient adressées par des observateurs isolés, et, en réciprocité des renseignements circonstanciés qu'elle demande, elle fera connaître par les voies de publicité dont elle dispose les résultats des recherches qu'elle aura faites sur ce sujet, ainsi que les modifications dont les observateurs pourraient profiter pour le perfectionnement de leurs observations météorologiques.

Il sera utile, par exemple, de voir si l'équinoxe de l'automne prochain, qui se présente presque dans les mêmes conditions astronomiques que celui qui vient de causer la haute marée du mois de mars de cette année, sera précédé, accompagné ou suivi des ouragans que nous avons subis vers l'équinoxe du printemps dernier.

Le but de cet avis purement scientifique n'est que le complément du système de communications météorologiques au moyen de la télégraphie, système qui s'organise en ce moment et qui a pour but de signaler, à l'avance, les ouragans aux divers ports de France et de l'étranger.

---

**PRIX DE POÉSIE PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON.**

**RÉUNION DE LA SAVOIE A LA FRANCE.**

**Une médaille d'or de 600 fr.**

Les concurrents ne devront se faire connaître ni directement ni indirectement, à peine d'exclusion ; ils mettront en tête de leur manuscrit une devise ou épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté dans lequel seront renfermés leur nom et leur adresse. Ce billet ne sera ouvert, à moins d'un consentement formel de l'auteur, que s'il a obtenu le prix.

Dans tous les cas les manuscrits ne pourront être retirés, mais les auteurs seront libres d'en faire prendre une copie.

Les manuscrits seront envoyés francs de port, au Secrétaire général de l'Académie, avant le 31 mars 1861.

Le prix sera décerné dans la séance publique qui suivra la clôture du concours.

---

RAPPORT, AU NOM DE LA SECTION DE MÉDECINE, SUR L'OUVRAGE DE

M. LE DOCTEUR LIÉTARD, INTITULÉ :

*Essai sur l'histoire de la Médecine chez les Indous ;*

Par M. le docteur LEPAGE.

---

*Séance du 16 décembre 1859.*

---

Vous avez renvoyé, Messieurs, le livre de M. Liétard à l'examen de votre section de médecine qui a bien voulu m'en confier l'analyse et l'appréciation.

L'auteur, dans une savante introduction, établit que la civilisation a pris naissance sur les bords du Gange, au pied de l'Himalaya, et que plus tard, traversant l'Asie mineure, la Perse, la Grèce, l'Italie, le grand courant civilisateur est venu féconder tout l'occident; puis se livrant aux considérations les plus élevées sur l'histoire des peuples anciens, dont à peine, dans nos études, nous faisait-on soupçonner l'existence, il s'étonne avec raison que l'Inde, parvenue depuis l'antiquité la plus reculée, à un si haut degré de civilisation, avec ses sciences, ses arts, sa langue harmonieuse et poétique, sa riche et abondante littérature, n'ait pas été signalée plus tôt à l'attention du monde savant. Comment se fait-il, en effet, Messieurs, que dans nos études humanitaires on garde presque le silence sur des choses d'un si haut intérêt ? Il nous a toujours semblé qu'il existait, dans la manière d'enseigner l'histoire, une lacune, un vice, et qu'après avoir présenté l'histoire de chaque peuple en particulier, comme on se contente ordinairement de le faire, il serait bon de jeter un coup-d'œil d'ensemble sur les histoires des différents peuples et de les étudier comparativement et parallèlement, si je puis m'exprimer ainsi, de manière à pouvoir dire ce qui se passait, à une époque donnée quelconque, sur toute la surface du monde connu. Et de

quel étonnement, alors, ne serions-nous point saisis en voyant, au temps d'Abraham, Inachus, premier roi des Grecs, fondant le royaume d'Argos ; Cécrops, au temps de Moïse, venant avec sa colonie égyptienne fonder les douze villes du royaume d'Athènes, et à côté de Codrus, dernier roi de cette ville, se sacrifiant pour son peuple, David composant les psaumes que nous chantons encore dans nos temples ? Bossuet lui-même, dans son immortel discours sur l'histoire universelle, a sacrifié à l'usage, et on lui a reproché, si toutefois il est permis d'adresser un reproche au génie, d'avoir trop parlé du peuple de Dieu et pas assez des peuples contemporains aux divers âges. On m'a assuré que, depuis un certain nombre d'années, la méthode que je préconise pour l'enseignement de l'histoire était en usage dans nos écoles publiques. S'il en est ainsi, on ne peut que féliciter l'Université de ce progrès. Qu'on nous pardonne cette digression dont les motifs et les considérants seront compris et appréciés par tous ceux pour qui l'étude de l'histoire a quelque attrait. Revenons à notre sujet.

M. Liétard fait, au cours de son ouvrage, cette réflexion qui serait mieux placée, peut-être, au début de sa brillante introduction : « Le jour où, au grand scandale d'une érudition routinière, quelques savants osèrent jeter un regard timide au-delà de l'horizon gréco-latin, ils ne furent pas médiocrement surpris d'y trouver, au lieu du vide et du silence, des richesses accumulées, des peuples intelligents et civilisés, une grande activité intellectuelle. »

C'est l'impression qu'a ressentie lui-même votre rapporteur, Messieurs, lorsqu'à l'époque de sa thèse inaugurale, il y a bien longtemps déjà, cédant aux instances de son condisciple et ami, M. Abel de Rémusat, qui, passionné pour les Chinois, venait de publier lui-même une thèse latine sur un point de leur médecine, il se décida à fouiller les annales de ce peuple pour y puiser les matériaux de son histoire médicale. Trois mois de recherches assidues dans la riche bibliothèque des Missions étrangères, furent plus que suffisants pour m'initier aux secrets d'une civilisation, d'un culte pour la science, d'une perfection

dans les arts dont j'étais loin de me douter chez un peuple qu'on croit, en général, plongé dans l'ignorance, et dont le nom presque voué au ridicule, amène si souvent sur les lèvres le sourire de l'indifférence et du dédain. Emu autant qu'étonné de tant de merveilles, qui, annoncées par le curieux in-folio du P. Duhalde, ma principale source, venaient chaque jour se confirmer pour moi dans la bibliothèque ou dans les mains de mon savant collègue, j'émis le vœu que, s'inspirant des mêmes pensées, quelqu'un vînt compléter mon œuvre, en étendant mes recherches aux peuples voisins de la Chine, de manière à pouvoir constituer plus tard une histoire générale de la médecine en Orient. Plus de quarante années se sont écoulées depuis, et je ne sache pas que dans cette longue période de temps on ait tenté rien de semblable. Du moins les écrits périodiques qui ont passé sous mes yeux ne m'en ont rien appris. Je m'estime donc heureux, Messieurs, qu'une occasion vienne se présenter aujourd'hui de reporter mes regards et mon attention sur ces régions lointaines en vous entretenant d'un livre qui, sans l'atteindre encore, est pourtant un acheminement vers le but désiré ; et qui, de plus, offre un véritable intérêt tant par l'importance du sujet que par la manière supérieure dont il est traité (1).

L'ouvrage de M. le docteur Liétard se divise en deux parties principales. La première traite successivement dans trois chapitres : 1° de l'origine et des premiers développements de la médecine chez les Indous ; 2° de l'étude et de l'exercice de la médecine chez ce même peuple ; 3° de sa littérature médicale. La seconde partie est entièrement consacrée à l'analyse du principal ouvrage de médecine des Indous, appelé *l'Ayurvéda* et attribué à SUÇRUTA. Notre confrère y passe en revue dans cinq

(1) Il ne serait pas sans intérêt de se livrer à un examen comparatif de la philosophie et des doctrines médicales des Chinois et des Indous. Mais la plus simple esquisse de ce parallèle nous éloignerait trop de l'objet de ce rapport. Contentons-nous donc de dire que la philosophie de ces peuples voisins est à peu près la même, et que pour les sciences médicales, dans l'examen dont nous venons de parler, tout l'avantage resterait aux Indous pour la chirurgie et aux Chinois pour la médecine.

chapitres, comme nous le verrons plus tard, les différentes parties de la médecine.

Assez riche de son propre fonds, M. Liétard ne dédaigne pas cependant de nous initier aux belles pensées des autres et se les approprie, pour ainsi dire, en s'y associant. C'est ainsi qu'il débute par cette réflexion si profonde et si vraie de M. E. Renan, dans ses *Études d'Histoire religieuse*, page 2 : « L'Inde ne nous a « pas laissé une ligne d'histoire proprement dite ; les érudits « parfois le regrettent et paieraient au poids de l'or quelque chronique, quelque série de rois ; mais, en vérité, nous avons « mieux que tout cela ; nous avons ses poèmes, sa mythologie, « ses livres sacrés ; nous avons son âme. Dans l'histoire nous « eussions trouvé quelques faits sèchement racontés, et dont la « critique eût, à grand'peine, ressaisi le vrai caractère : la fable « nous donne, comme dans l'empreinte d'un sceau, l'image fidèle « de sa manière de sentir et de penser ; son portrait moral peint « par elle-même. »

Développant cette pensée dans son premier chapitre, notre auteur nous montre la médecine faisant essentiellement partie de la théologie, depuis les temps les plus reculés, chez les Indous, se confondant pour ainsi dire avec elle, et ne consistant uniquement, d'abord, qu'en des conjurations de la divinité, des hymnes invocatoires, sortes de prières que les Brahmanes adressaient aux dieux pour obtenir la guérison des malades. C'est donc dans les livres sacrés que l'on doit chercher tout ce qui a rapport à la médecine, et c'est ce qu'a fait M. Liétard. L'Écriture sainte des Indous porte le nom de *Véda*, qui, en langue sanscrite, veut dire science, et se divise en quatre parties principales qui sont : le *Rig-Véda*, le *Yadjour-Véda*, le *Sama-Véda* et l'*Atharva-Véda*. Ces védas, outre les hymnes sacrés (*mantras*) et les formules lithurgiques (*Brahmanas*) qui en font la base fondamentale, contiennent encore, sous forme d'annexes (*upanishads* ou *upangas*), des observations relatives aux sciences et aux arts, enregistrées sous différentes dates, en sorte qu'ils forment une véritable encyclopédie où, pendant une longue suite de siècles, les savants, qui n'étaient autres que les Brahmanes, sont venus déposer les fruits

de leur expérience et de leurs travaux. Restés longtemps à l'état de traditions orales, ce n'est guère que 1400 ans avant Jésus-Christ, vers l'époque où Sésostris entreprenait la conquête du monde, que ces matériaux furent rassemblés en un corps d'ouvrage.

Pour les Indous la médecine était une science sacrée et révélée, formant un *véda* accessoire, un *upanga* du quatrième *véda*. Ils le désignent sous le nom de *Ayurvéda*, de *Ayur*, *duratio vitæ* et *véda*, *scientia* ; science de la durée ou plutôt de la conservation de la vie. Selon la croyance des Indous, l'*Ayurvéda*, composé par Brahma lui-même, a été communiqué aux hommes par *Dhanvantari*, ministre du ciel (*divodosa*), dieu de la médecine et roi de *Kasi*, aujourd'hui *Bénarès*, à la prière de *Suçruta*, qui, après l'avoir imploré de venir au secours du genre humain désolé par les maladies, rassembla ensuite en un corps de doctrine, qui est parvenu jusqu'à nous, tous les enseignements qu'il en avait reçus. M. Liétard nous a dit que, dans le principe, la médecine indienne ne consistait que dans des prières, des invocations ou des hymnes adressés à la divinité, et il en cite quelques exemples que je ne puis résister au plaisir de reproduire ici. Ce sont d'abord quelques strophes d'un hymne intitulé : *Manas*, l'âme. Ici, Messieurs, je vous ferai remarquer, en passant, la singulière similitude entre le *manas* des Indous, notre mot *mânes* et le *mens* des Latins. On trouve beaucoup d'analogies semblables dans le cours du travail de M. Liétard, et cette remarque ne sera pas sans intérêt pour les philologues.

L'hymne dont il est question a pour but de rappeler un mort à la vie et a pour titre : l'*Ame* (*Rig-Véda*, section VIII, hymne 13).

« Ton âme qui est allée au loin, dans la contrée de Yama (1),  
« nous la rappelons pour qu'elle revienne ici, dans ta maison, à  
« la vie.

« Ton âme qui est allée au loin, visiter la terre aux quatre  
« parties, nous la rappelons pour qu'elle revienne ici, dans ta  
« maison, à la vie.

(1) Dieu de la mort.



« Ton âme qui est allée au loin, dans l'océan et ses flots écumeux, nous la rappelons, etc.

« Ton âme qui est allée au loin, dans les dernières limites de l'univers, nous la rappelons, etc.

« Ton âme qui est allée au loin, dans le passé et dans l'avenir, nous la rappelons, etc., etc. »

Voici une autre adjuration adressée aux dieux dans l'intention de hâter la délivrance de la mère dans un cas d'accouchement laborieux :

« Que l'ambroisie, la lune, le soleil et les chevaux d'*Indra* (1) daignent venir protéger ta demeure, ô toi qui souffres sur le lit de travail ! Que cette ambroisie, sortie des eaux profondes, te débarrasse sans danger de ton enfant ? que le dieu du feu, le dieu des tempêtes, le soleil et *Indra*, et avec lui tous les dieux qui ont en leur pouvoir le sel et l'eau, viennent te soulager ! Le bœuf s'est délivré du lien qui le retenait ; le rayon a quitté le soleil et est devenu libre ; toi aussi, jeune enfant, délivre-toi sans hésiter et sors, sors sans crainte. »

(*Ayurvêda* de *Suçruta*, tome II, page 3).

Pourrions-nous, Messieurs, ne pas remarquer avec l'auteur tout ce qu'il y a de poésie, de dignité, de respectueuse et douce confiance dans ces hymnes et dans ces prières ?

Ici M. Liétard met en opposition le caractère religieux et poétique des Indous avec l'esprit plus positif des Arabes ; puis il fait voir l'analogie qu'offre l'Inde avec l'Égypte et la Grèce, en ce qui concerne les rapports intimes de la théologie avec les sciences et surtout avec la médecine. Nous ne suivrons pas notre confrère dans tous les détails de ses rapprochements et de ses comparaisons, cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Qu'il nous suffise de dire qu'il y montre, comme partout ailleurs, du goût, du tact et beaucoup d'érudition.

Mais la médecine ne devait pas rester toujours entre les mains des Brahmanes, et M. Liétard nous fait voir comment, à mesure

(1) Dieu de la foudre et du tonnerre.

que les védas se remplissaient de recettes et de formules sanctionnées par l'expérience, ces prêtres durent comprendre que la médecine allait se séparer bientôt de la théologie pour former un corps de doctrine, et sentirent la nécessité d'initier des laïques à leurs connaissances, et de leur permettre non-seulement d'exercer la médecine, mais encore de conférer ce droit à d'autres. Le médecin, dit *Suçruta* (tome I<sup>er</sup>, page 5), pourra admettre comme disciple tout homme appartenant à une famille honnête, pourvu qu'il soit jeune, vigoureux, pur, aimant l'étude des livres saints, modeste, pieux, doué de mémoire et d'intelligence et jouissant d'une bonne renommée. C'est assurément plus qu'il n'en faut chez nous pour entrer dans un séminaire. Suivent encore quelques conditions plus ou moins bizarres, tirées des qualités physiques, de la forme du visage, de la régularité des traits, etc., etc. Mais sans nous arrêter à ces détails qu'on pourrait taxer de puérilités, disons, pourtant, qu'ils ne sont pas complètement dépourvus de sens, et que les qualités physiques sont bien loin d'être sans influence sur la destinée du jeune médecin.

Lorsque le disciple remplissait toutes les conditions exigées, voici comment se faisait la réception : au milieu d'une forêt, dans un espace carré de quatre coudées de côté, que le médecin enduisait de fiente de vache (animal sacré dans l'Inde) et qu'il recouvrait de *Poa* (*cynosuroides*, famille des graminées), on faisait en l'honneur des dieux, des brahmanes et des médecins, un sacrifice de fleurs, de fruits et de pierres précieuses. Alors le maître se tournant du côté du Midi, brûlait diverses plantes imbibées de lait caillé, de beurre clarifié et de miel, puis prononçait à haute voix les noms des dieux et quelques mots magiques qu'il faisait répéter au disciple. Ensuite, après avoir tourné trois fois autour de lui en tenant une torche allumée, il l'amenait auprès du feu sacré et lui adressait ces paroles : « Tu dois rester étranger à  
« l'amour, à la haine, à l'orgueil, à la jalousie, à la brusquerie,  
« à la paresse, à la ruse, au désir du gain. Porte toujours les  
« ongles et les cheveux courts, un vêtement propre et parfumé.  
« Sois esclave de la vérité ; ne parle à tes maîtres qu'avec respect.  
« Tu traiteras comme des parents les brahmanes, tes maîtres,

« tes amis, les pauvres, les ermites, tous les hommes probes et « humbles qui viendront respectueusement réclamer tes soins. » Ces belles paroles, Messieurs, n'ont pas besoin de commentaires, et rappellent le serment de Montpellier qu'on peut regretter de ne pas voir en usage dans toutes nos écoles de médecine. Mais le mal est souvent à côté du bien, et l'on est fâché de trouver à la suite de ces sages conseils des choses auxquelles ni la raison ni l'humanité ne sauraient applaudir. C'est ainsi qu'il était défendu au médecin qui venait d'être reçu de donner des soins aux chasseurs, aux oiseleurs, aux criminels, à ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque action infamante. La croyance des Indous à la transmigration des âmes peut expliquer cette défense en ce qui concerne les destructeurs d'animaux, mais rien ne saurait excuser ce qui a rapport aux criminels. Une chose que nous devons vous faire remarquer encore, c'est que les médecins indous se dispensaient de donner des soins aux personnes atteintes de maladies réputées incurables. On se demande quel pouvait être le motif d'une abstention sinon inhumaine, pour le moins assez singulière. Une fois admis à pratiquer la médecine, ce qui ne pouvait se faire qu'avec l'autorisation du Roi, l'élève recevait encore différents conseils relatifs à la manière de se gouverner dans le monde. Le jeune médecin, dit *Suçruta*, doit s'étudier à imiter son maître dans sa tenue, dans toutes ses habitudes physiques et morales. Il évitera de plaisanter avec les femmes, de rire, de s'occuper de frivolités avec elles et d'en recevoir des présents. Quelque éloignés qu'ils soient de nos mœurs et des habitudes de notre temps, on ne peut assurément s'empêcher de reconnaître la sagesse de tous ces préceptes. Mais si l'on exigeait tant des médecins dans l'Inde, au moins savait-on aussi les honorer; car, avec les ministres, les chefs de l'armée et les brahmanes, ils étaient constamment appelés à faire partie du conseil du Roi.

Le chapitre III, avons-nous dit, traite de la littérature médicale indoue. Nous ne suivrons pas M. Liétard dans ses recherches sur la filiation des médecins de l'Inde qui ont laissé des écrits sur la médecine. Trop d'obscurité règne dans ces temps anciens pour qu'on puisse rien dire de satisfaisant à cet égard. Il résulte seu-

lement des investigations de notre savant confrère, qu'il n'y a que deux de ces médecins qui aient laissé des ouvrages qui soient authentiques et dont on ne saurait révoquer l'existence en doute, puisqu'ils ont été traduits en arabe, vers le VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Ce sont *Charaka* et *Suçrûta*. De plus, le livre de ce dernier, l'*Ayurvêda*, l'ouvrage le plus estimé de toute la littérature médicale indoue, vient d'être traduit pour la première fois, du sanscrit en latin, par un savant Allemand, le docteur Hessler, de 1844 à 1850. Une question de la plus haute importance se présente naturellement ici, celle de l'âge de l'*Ayurvêda*. M. Liétard discute avec beaucoup de sagacité les opinions des savants orientalistes à ce sujet. Hessler rapporte l'apparition de cet ouvrage au X<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; mais M. Liétard, pour des motifs qu'il serait trop long de rappeler ici, et, cédant, d'ailleurs, à des autorités respectables, croit pouvoir fixer la date de ce livre au commencement de l'ère chrétienne.

Nous arrivons à la seconde partie du travail de M. Liétard, qui est entièrement consacrée à l'analyse de l'*Ayurvêda*. Dans un premier chapitre il jette un coup-d'œil général sur cet ouvrage et nous fait connaître qu'il se divise en six parties :

1<sup>o</sup> *Sutrasthana*, de *sutra*, *filum*, et de *sthana*, *locus*, *liber* ; espèce de sommaire ou de plan général de l'ouvrage, indiquant, en quarante-six chapitres, les principes de chaque partie de la science ;

2<sup>o</sup> *Nidanasthana*, de *Nidana*, cause première. C'est l'histoire de l'étiologie et des principaux symptômes de toutes les maladies, seize chapitres ;

3<sup>o</sup> *Sarirasthana*, de *sarira*, *corpus*. Cette partie comprend l'anatomie et la physiologie, dix chapitres ;

4<sup>o</sup> *Chikitsasthana*, de *chikitsita*, *therapia*. C'est la thérapeutique médicale et chirurgicale, en quarante chapitres, qui présentent le plus haut intérêt ;

5<sup>o</sup> *Kalpasthana*, de *kalpa*, poison. C'est la toxicologie ou la science des poisons et de leurs antidotes. Cette partie contient huit chapitres ;

6° *Uttaratantra*, de *uttara*, *posterior*, et de *tantra*, *doctrina*, c'est-à-dire dernier traité. C'est une partie supplémentaire et qui contient l'histoire de quelques maladies dont il n'avait pas été question dans le corps de l'ouvrage. Cette dernière partie ne contient pas moins de soixante-six chapitres.

Le peu de méthode qui règne dans chacune de ces six divisions de l'*Ayurvêda*, a déterminé M. Liétard à étudier le livre de *Suçruta*, non point selon ses divisions, mais selon l'ordre naturel des diverses parties de la science médicale.

Dans ce même et premier chapitre, il expose les doctrines philosophiques de l'Inde qui ont été longtemps spiritualistes, comme nous le savions déjà par les hymnes que nous avons cités plus haut ; et, à l'époque où vivait *Suçruta*, il n'était pas encore question des théories matérialistes que mit, plus tard, en vogue un organicien nommé *Tcharvaka*. M. Liétard nous fait même remarquer qu'au temps de *Suçruta*, la philosophie spiritualiste indoue distinguait parfaitement l'âme du principe vital, l'*animus* de l'*anima*, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de l'hymne suivant, tiré du *Rig-Vêda* :

Les sens se disputaient entre eux ; « c'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier, s'écriaient-ils, puis ils se dirent : Allons, sortons de ce corps ; celui d'entre nous qui, en sortant du corps, le fera tomber, sera le premier. La parole sortit ; l'homme ne parlait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. La vue sortit ; l'homme ne voyait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. L'ouïe sortit ; l'homme n'entendait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le principe vital, l'*animus* sortit ; l'intelligence sommeillait dans l'homme, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le souffle de vie, l'*anima* sortit ; à peine fut-il dehors que le corps tomba, le corps fut dissous, il fut anéanti. »

Pour compléter l'expérience les sens rentrent l'un après l'autre, et le souffle de vie est le seul qui rende l'existence au corps inanimé.

Si M. Liétard nous initie à la sagesse, à la philosophie religieuse des Indous, il doit nous faire connaître aussi leurs supers-

titions et leurs erreurs, et c'est avec regret qu'il nous montre, dans la première partie de l'*Ayurvêda*, trois chapitres consacrés aux augures et aux auspices, et, dans la sixième ou *uttaratantra*, dix chapitres consacrés aux maladies causées chez les enfants par les malins esprits qui pénètrent dans leurs corps sous prétexte des fautes commises par leurs mères ou leurs nourrices. A chaque classe de démons correspondent un traitement particulier et des prières spéciales.

Dans son chapitre II, M. Liétard expose l'état de l'anatomie et de la physiologie chez les Indous, et l'on y voit d'abord avec étonnement que, ne partageant point le préjugé des anciens qui n'osaient porter le scalpel sur les morts, ils étudiaient l'anatomie sur le cadavre ; mais ce dont on serait en droit de s'étonner bien plus encore, c'est que cette étude ne les ait conduits qu'à des résultats aussi erronés et aussi informes que ceux que nous allons faire connaître tout-à-l'heure. Disons d'abord qu'ils ne prenaient pour leurs travaux anatomiques que des corps d'hommes bien constitués et qui n'avaient succombé ni au poison, ni à une longue maladie, et qu'ils leur faisaient subir, avant tout, une préparation qui consistait en une immersion, pendant huit jours, dans une eau courante, après les avoir préalablement débarrassés de leurs intestins, puis en des frictions avec des substances aromatiques.

M. Liétard trace ainsi, en peu de mots, leurs idées sur l'anatomie et la physiologie ; ils admettent trois humeurs organiques : la bile, l'air et le phlegme. La bile donne lieu aux phénomènes de chaleur, de coction, rend l'énergie à la force vitale et réveille l'intelligence. L'air est l'origine des mouvements, des expansions ; il aide au développement des phénomènes moraux de discernement et de jugement. Le phlegme maintient les articulations, donne de la stabilité aux forces physiques et contribue à la confusion des idées. On se demande qu'est-ce qui a pu donner lieu à une théorie aussi bizarre et aussi ridicule. Voici qui est mieux et un peu plus conforme aux saines idées physiologiques : les principes immédiats qui entrent dans la composition du corps sont au nombre de sept : 1° Le chyle, résultat de la digestion des ali-

ments et chargé de sustenter l'économie ; 2° le sang qui naît du chyle, qui contient les cinq éléments cosmiques et qui se fait remarquer par sa couleur rouge ; 3° la chair qui émane du sang ; 4° le tissu cellulaire qui produit la sueur, donne aux organes leur mollesse et engendre les os ; 5° les os qui soutiennent le corps ; 6° la moelle contenue dans les os et qui engendre la semence virile ; 7° la semence virile, source de vie, de force et de plaisir, et instrument de génération. L'ensemble des phénomènes de ce cercle physiologique constitue la *vitalité*.

Le chyle, résultat de la digestion de nos aliments qui sont des produits de la nature, en contient nécessairement tous les éléments. Il traverse le foie et la rate où il perd sa couleur et devient rouge, puis arrive au cœur et prend alors le nom de *sang*. Les Indous connaissaient la circulation du sang longtemps avant nous, et voici ce que *Suçruta* dit à ce sujet (liv. III, ch. 31) : Du cœur naissent vingt-quatre artères qui, se subdivisant un grand nombre de fois, forment, en définitive, sept cents vaisseaux arrosant le corps à la manière des aqueducs d'un jardin ou des canaux d'un champ, en lui portant les principes de la vie. Tous ces vaisseaux se rendent à l'ombilic qui est le point vital par excellence. Les principaux troncs vasculaires sont au nombre de quarante : dix pour la bile, dix pour le phlegme, dix pour l'air et dix pour le sang. Celui-ci parcourt tout le corps dans l'espace d'une minute. M. Liétard fait remarquer avec raison que *Suçruta* a assez bien saisi l'ensemble du cercle de la vie et le mouvement continu de décomposition et de reconstitution de toutes les parties de nos organes. Il faut un mois, selon le médecin indou, pour que l'aliment devienne semence virile ; mais le régime et les médicaments excitants peuvent hâter ce travail de transformation successive. Il dit ensuite, en parlant des sécrétions qu'il passe en revue, qu'elles peuvent jouer un grand rôle dans la production des maladies. Vient après cela ce qui a rapport aux sens et à leurs perceptions, qui, selon la croyance des Indous, étaient subordonnées à la science cosmologique. Les éléments cosmiques étaient au nombre de cinq : la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther, et les cinq sens correspondaient aux cinq éléments ; le toucher à l'air, le goût à

l'eau, l'odorat à la terre, la vue au feu et l'ouïe à l'éther. C'est, à peu de chose près, la théorie d'Empédocle.

*Suçruta* attribue avec raison la diversité des tempéraments aux proportions différentes de ces éléments ou matières premières dans la constitution de nos organes. Il dit aussi des choses fort justes sur la liaison intime du physique et du moral chez l'homme. Il donne les mesures exactes des diverses parties du corps chez un homme normal, et, de la comparaison de ces mesures avec celles que présente tout autre individu, il déduit des conséquences sur la durée probable de la vie. Sa division des âges est assez curieuse ; la voici :

1° De 0 à 16 ans, enfance. — De 0 à 1 an, enfants allaités ; — de 1 an à 2 ans, enfants allaités et nourris ; — de 2 ans à 16 ans, enfants nourris ;

2° De 16 ans à 70 ans, âge moyen ;

3° De 70 ans à . . . . . vieillesse, décrépitude.

(Liv. I, ch. 35).

Mais à côté de choses raisonnables et admissibles on rencontre trop souvent des futilités ou des élucubrations ridicules. C'est ainsi, par exemple, qu'en cherchant à établir une classification des goûts, l'auteur de l'*Ayurvêda* en reconnaît cinq principaux qui, combinés deux à deux, trois à trois, etc., ne produisent rien moins que soixante variétés qu'il énumère. Quoi qu'il en soit, disons avec M. Liétard que si, malgré leur facilité d'ouvrir les corps, les Indous sont restés presque étrangers aux vraies notions de l'anatomie, et par cela même qu'ils ne la connaissent pas, leurs théories et leurs appréciations physiologiques peuvent à bon droit exciter notre étonnement et notre admiration.

M. Liétard examine dans son troisième chapitre la pathogénie et la pathologie interne chez les Indous. Voici leur pathogénie : les cinq éléments cosmiques dont il a été parlé plus haut sont la cause première de toutes nos maladies ; car les maladies consistent dans l'altération des humeurs, et ces humeurs tirant leur origine de nos aliments qui eux-mêmes sont composés des cinq



éléments précités, les symptômes pathologiques sont le résultat de l'action des humeurs viciées sur nos organes. Après une très-bonne définition de la santé et de la maladie, *Suçruta* explique comment l'altération de nos humeurs peut arriver jusqu'à l'altération de nos organes eux-mêmes, et il distingue cinq temps dans les évolutions de ces humeurs jusqu'à l'irruption de la maladie : 1<sup>o</sup> altération ou corruption des humeurs ; 2<sup>o</sup> irritation, par certaines causes, des humeurs déjà viciées ; 3<sup>o</sup> irruption des humeurs ainsi irritées hors de leur siège habituel et transport de ces humeurs vers d'autres organes ; 4<sup>o</sup> lésions des organes envahis par ces humeurs viciées ou irritées ; 5<sup>o</sup> manifestations pathologiques évidentes par suite de la lésion de ces organes. On ne peut s'empêcher de trouver ingénieuse, sinon bien exacte, cette explication de la cause première et du développement de toutes les maladies.

M. Hessler, dans sa traduction de *Suçruta*, fait remarquer, dit M. Liétard, que le médecin indou ne considère la fièvre que comme un symptôme, un effet d'une maladie quelconque, mais ne constituant pas elle-même une maladie. C'est une preuve de tact et de jugement. *Suçruta* classe ainsi les maladies d'après leurs causes :

Première classe. — Maladies dues à l'action génératrice :

A. Provenant du père par l'altération du sperme ;

B. Provenant de la mère par l'altération des menstrues.

Deuxième classe. — Maladies provenant de la grossesse ; difformités congénitales dues aux péchés de la mère.

Troisième classe. — Maladies provenant de la corruption des humeurs :

A. Lésions corporelles ;

B. Lésions psychiques.

Quatrième classe. — Blessures, lésions chirurgicales.

Cinquième classe. — Maladies dues à l'action directe des variations de l'atmosphère.

Sixième classe. — Maladies infligées par les êtres supérieurs :

A. Punition des dieux ;

B. Foudre d'Indra ;

C. Influence des démons, 1<sup>o</sup> au contact, 2<sup>o</sup> à travers l'air.

Septième classe. — Maladies de tempérament :

Idiosyncrasies, constitutions vicieuses.

Cette classification, toute bizarre et imparfaite qu'elle soit, et dans laquelle on a fait une trop large part à la superstition, est pourtant assez logique et ne manque pas d'une certaine méthode. On peut donc s'étonner que *Suçruta* ne l'ait pas suivie dans sa description des maladies où l'on ne rencontre absolument aucun ordre. Tantôt les maladies y sont décrites séparément, et tantôt groupées ensemble, quoique différentes, comme dépendant de la même cause. D'autres fois c'est un symptôme comme la soif, le dégoût des aliments, qui est pris pour une maladie et traité comme tel. Mais au milieu de toute cette confusion, M. Liétard a trouvé des descriptions exactes et bien remarquables de certaines affections, et, entre autres, celles du coryza, du catarrhe aigu des voies aériennes (laryngite et bronchite), des hémorrhoides, de la dysenterie, de l'ictère, du diabète sucré. Cette triste maladie que l'on croyait avoir été observée pour la première fois par Celse et qui a été décrite avec plus d'exactitude en 1764, par Willis, est désignée par *Suçruta* sous le nom de *Madhu-Meha* (*dulcis urina*). Il regarde cette maladie comme très-grave, et dit qu'il faut la combattre par le bitume. Cette substance, et en particulier le naphte, était pour les Indous une sorte de panacée avec laquelle ils prétendaient guérir toutes les maladies et prolonger indéfiniment l'existence.

La syphilis était connue des Indous, et *Suçruta* (liv. II, ch. 12, et liv. IV, ch. 19) indique très-bien les causes et décrit exactement les symptômes du mal vénérien.

La variole était également connue dans l'Inde, et on la combattait non-seulement par l'inoculation, mais encore, le croiriez-vous, Messieurs, par la vaccine telle que nous la pratiquons aujourd'hui. Il ne peut à cet égard s'élever ici le moindre doute, car voici ce qu'on lit dans un ouvrage attribué à *Dhanvantari* et intitulé : *Sateya-Grantha* : « Prends du vaccin, soit au pis d'une vache, soit au bras d'une personne déjà opérée; pique le bras d'une autre personne avec une lancette, entre le coude et

« l'épaule, jusqu'à effusion de sang, et quand le pus sera introduit dans la circulation, la fièvre s'allumera. » L'ouvrage d'où ce passage est extrait est probablement postérieur à l'*Ayurvêda*, car *Suçruta* se tait complètement à ce sujet. Que conclure de tout cela, Messieurs, sinon que ce n'est pas qu'à une seule époque et à un seul homme que la nature veut bien révéler ses secrets, et qu'à de grandes distances comme à d'immenses espaces de temps, les mêmes faits observés ont pu faire germer les mêmes idées dans des cerveaux différents. Mais si Jenner n'a plus la priorité pour la découverte de la vaccine, il n'en demeure pas moins à nos yeux un savant observateur et un bienfaiteur de l'humanité.

Dans son chapitre IV, M. Liétard trace l'histoire de la chirurgie, de la médecine opératoire et des accouchements chez les Indous. *Suçruta* définit très-bien la chirurgie en disant que c'est cette partie de la médecine comprenant les maladies qu'on traite non-seulement par des médicaments, mais aussi par des opérations manuelles ; et de tous les instruments chirurgicaux, le premier, dit-il, c'est la main.

Les Indous pratiquaient comme nous la saignée au bras, au pied et au col, et le procédé opératoire est décrit avec soin par *Suçruta* dans ses différents temps et dans ses moindres détails. Ils se servaient aussi pour tirer du sang, des scarifications, des ventouses scarifiées et des sangsues. La ventouse était une corne de bœuf munie, à l'intérieur, d'une petite lampe et qu'on appliquait sur une partie préalablement scarifiée. Ils connaissaient douze espèces de sangsues, différentes par la grosseur, la couleur et les taches de la peau, et dont six étaient venimeuses et six non dangereuses. L'auteur ne fait pas connaître les caractères qui distinguaient les bonnes d'avec les mauvaises. Il indique les mêmes moyens que les nôtres, le lait et le sang pour les faire prendre, et le sel pour les faire tomber.

Ils employaient, comme nous aussi, la cautérisation par les caustiques solides ou liquides. Les caustiques solides étaient le fer rouge, le poivre long, les dents de vache, les excréments de chèvre et le bois de divers arbres. Le caustique liquide était la lessive caustique dont on indique deux espèces : l'une pour l'inté-

rieur, l'autre pour l'extérieur. La première est une décoction, dans l'eau ou l'urine, des cendres de diverses plantes et de substances calcaires. La deuxième est la même que celle-ci dans laquelle on ajoute de la potasse, du chlorure de soude ou quelque autre substance alcaline.

*Suçruta* donne des conseils très-sages sur la manière de panser les plaies à l'aide de liniments, d'onguents ou d'emplâtres, et décrit un grand nombre de bandages et d'appareils. Il établit les principes généraux à suivre dans toute opération qu'il divise en trois parties : l'opération préparatoire, l'opération proprement dite et l'opération terminale ou pansement ; puis il indique les soins à apporter, les précautions à prendre dans chacune de ces trois phases d'une opération.

Voici de quoi se composait déjà, du temps de *Suçruta*, l'arsenal chirurgical des Indous :

1° Les crochets ; dix-huit espèces modelées sur la forme des dents ou des ongles de divers animaux ;

2° Les pinces avec ou sans mors ;

3° Les instruments palmiformes, simples ou doubles, pour retirer les flèches des oreilles ou du nez ;

4° Les instruments en tube, à simple ou double orifice ; sondes, spéculums, etc. ;

5° Les instruments en hameçon (*hamata*), en forme de lombric, de fer de flèche, de langue de serpent, etc. ;

6° Enfin, et l'auteur finit par où il était plus naturel de commencer, les instruments tranchants qui sont en très-grand nombre. On trouve dans l'*Ayurvêda* (liv. I, chap. 8), la description de vingt espèces de bistouris ou de scalpels, comparés, pour la forme des lames, à des feuilles de plantes ou à d'autres objets inconnus chez nous. L'auteur donne la description d'un bistouri à lame cachée, puis d'un autre à lame scutellaire qui servait pour les scarifications. Viennent ensuite des détails sur la fabrication et la trempe de ces divers instruments.

Les maladies chirurgicales indiquées dans l'*Ayurvêda* sont très-nombreuses, et les tumeurs, les ulcères, y figurent pour une

grande part. Les fistules anales très-communes dans les Indes, sans qu'on en dise la raison, sont traitées avec sagacité, et leurs moyens de guérison par l'incision ou la cautérisation, très-rationnellement indiqués. Il en est de même des hémorroïdes dont on décrit six variétés.

Le développement des calculs dans la vessie, présenté comme résultat d'une intempérance habituelle, fait le sujet d'un chapitre très-remarquable. Lorsque le traitement médical indiqué et très-compiqué ne réussit pas, il faut, comme dernière ressource, avoir recours à l'opération, et le médecin ne doit jamais la pratiquer sans se recommander aux dieux. Cela nous rappelle, Messieurs, la naïve expression du sentiment religieux de nos ancêtres dont nous aimons encore à retrouver des traces dans quelques-uns de nos anciens auteurs et en particulier dans notre vieux et vénérable Mauriceau. Voici comment se pratiquait l'opération : le malade était couché sur un bouclier, les cuisses et les jambes fléchies et fixées par des liens solides. L'opérateur en pressant le flanc de la main droite, de haut en bas, faisait baisser le calcul ; puis de la main gauche, à l'aide de l'index et du médius introduits dans l'anus, il ramenait ce calcul vers la peau. Saisissant alors un instrument tranchant de sa main droite, il faisait une incision sur la pierre qu'il retirait ensuite avec des pinces. Il n'est question ni de cathéter ni de lithotôme. L'auteur insiste beaucoup sur l'attention qu'on doit avoir de ne laisser dans la vessie aucune parcelle de la pierre qui pourrait devenir le noyau d'un nouveau calcul.

Tout le monde sait, Messieurs, que l'autoplastie, la rhinoplastie, ces belles opérations qu'on serait tenté de regarder comme des conquêtes de la chirurgie moderne, étaient connues et pratiquées dans l'Inde dès la plus haute antiquité. Personne ne se serait attendu, comme l'observe très-bien M. Liétard, à ce qu'un des plus hardis procédés chirurgicaux remontât aussi loin dans les annales de la science. Et pourtant *Suçruta* (liv. I, ch. 14), décrit la manière de réparer le lobule de l'oreille à l'aide d'une partie de la peau de la joue, et celle de restaurer par le même procédé, le nez, dans certaines lésions de cet organe. Il parle aussi

du rapprochement des lèvres fendues, et connaissait par conséquent l'opération du bec de lièvre.

Dix chapitres sont consacrés aux maladies des yeux, mais ils n'offrent rien de remarquable, et l'on n'y trouve aucune indication qui vienne justifier l'assertion de *Bohlen*, qui prétend que l'on doit aux Indous l'opération de la cataracte par abaissement.

Tout ce qui a rapport aux fractures et aux luxations est très-incomplet et laisse beaucoup à désirer.

Passons à l'obstétrique. L'embryon, selon *Sucruta*, est formé par le mélange du sperme et du sang des menstrues, et c'est pourquoi, dit-il, celles-ci ne paraissent pas pendant la grossesse. Les symptômes qui dénotent cet état de la femme sont bien indiqués, mais parfois assez bizarrement expliqués ; ainsi les désirs de certains aliments manifestés par la mère sont dus à ce *qu'elle a deux cœurs*, et ils doivent être satisfaits sous peine de difformité de l'enfant. Selon le même auteur, l'âme s'unit à l'embryon au cinquième mois, et au huitième l'enfant est viable. Les diverses positions normales ou anormales du fœtus sont convenablement indiquées ainsi que les manœuvres à employer pour chacun des cas. Voici quelques principes généraux établis pour les accouchements : si une femme meurt vers le terme de sa grossesse et que le médecin perçoive quelques mouvements dans l'abdomen, il doit immédiatement pratiquer une incision et extraire le fœtus. Le médecin peut aussi agir sur l'enfant pour le faire sortir violemment du sein de sa mère, mais seulement alors qu'il est mort. Il est de précepte de ne jamais porter l'instrument sur le fœtus vivant, parce qu'en le tuant le médecin pourrait aussi tuer la mère. Si l'enfant n'existe plus, son extraction se fera à l'aide de l'instrument tranchant et des crochets. Les Indous connaissaient donc, comme on voit, l'opération césarienne et l'embryotomie, mais ils ne les pratiquaient jamais qu'après la mort de la mère ou de l'enfant.

La chirurgie des armées tient aussi sa place dans l'*Ayurvêda*, et l'on y parle surtout de l'extraction des flèches, soit grandes ou à oreillons, soit petites et nues (*spicula*). Les flèches étaient de fer ou de corne. On avait remarqué que celles faites avec des os

pouvaient être consommées par les forces de l'organisme. L'auteur indique la toux, le vomissement, une secousse quelconque, la formation consécutive d'un abcès comme pouvant favoriser la sortie des dards et des flèches, mais il ajoute que le plus souvent on est obligé d'avoir recours à l'emploi des instruments. L'aimant dont on connaissait déjà les propriétés, est signalé comme étant en usage pour faire sortir des plaies les petites flèches ou *spicula*. Pour les grandes flèches profondément fixées dans les chairs, voici le moyen qu'on employait : on attachait leur extrémité libre et apparente à une grosse branche d'arbre fortement abaissée, puis ensuite abandonnée brusquement à son élasticité.

Dans son cinquième et dernier chapitre, M. Liétard nous apprend que la matière médicale, dans le livre de *Suçruta*, est d'une grande richesse et presque toute empruntée au règne végétal. Les Indous, quoique très-polypharmques, n'employaient que très-peu de substances minérales ; et cela se comprend facilement, les connaissances chimiques étant à peu près nulles, à cette époque, chez eux comme partout ailleurs. Quant aux moyens de guérison tirés du règne animal, nous ne remarquons que les sangsues dont nous avons déjà parlé et dont *Suçruta* décrit douze espèces. Il les recommande particulièrement pour les femmes, les enfants, les vieillards et toutes les personnes délicates. Il n'est fait aucune mention des cantharides comme aphrodisiaques, mais de diverses préparations plus ou moins bizarres, sous forme de pâtes ou de gâteaux, et dans lesquelles entrent toujours des testicules d'animaux, et surtout ceux du bouc.

Le goût des Indous pour une polypharmacie informe et souvent aveugle ne les empêchait pas de classer avec méthode et par catégories toutes les substances qui leur paraissaient avoir des propriétés analogues. Ainsi *Suçruta* (liv. I, chap. 38 de l'*Ayurvéda*) donne le catalogue d'un grand nombre de substances divisées en trente-sept classes formant autant de médications différentes.

L'administration des médicaments par inhalation était connue des Indous ; cette inhalation, par le nez ou par la bouche, avait

surtout pour but de provoquer l'éternuement, le vomissement, la purgation, de guérir la bronchite, etc., etc.

Les médecins indous attachaient beaucoup d'importance au traitement moral de leurs malades et conseillaient souvent de leur faire entendre des chants, de la musique, de leur inspirer de la gaieté, et de les entourer de toutes sortes de distractions agréables.

Ce dernier chapitre est celui auquel M. Liétard a donné le moins d'extension, et nous le regrettons parce qu'il eût été un des plus intéressants. Notre confrère donne pour raison son peu de connaissances dans les sciences naturelles ; mais nous n'admettons point cette excuse qui ne prouve rien autre chose que la modestie de l'auteur. Il allègue, en outre, pour justifier son silence, l'existence de plusieurs ouvrages importants, et entre autres de celui de Ainslie (*materia medica indica*), dans lesquels on peut se procurer, dit-il, tous les renseignements désirables sur ce sujet.

Je me résume, Messieurs ; le livre de M. Liétard est du petit nombre de ceux qu'on veut lire en entier quand on en a lu la première page, et dont l'intérêt toujours croissant devient bientôt un attrait irrésistible. L'élégance et la pureté du style, l'élévation de la pensée, la justesse des appréciations, la profondeur de l'érudition révèlent à chaque instant l'homme de lettres, le philosophe, le savant infatigable. A l'admission de M. le docteur Liétard comme membre correspondant de la Société, votre section de médecine, Messieurs, verrait donc deux avantages : honorer et récompenser le mérite ; nous honorer nous-mêmes par le choix d'un collaborateur aussi distingué.

Pendant que je m'occupais de la rédaction de ce rapport, une circonstance due au hasard vint me mettre en relation avec le fils d'un ancien armateur de Calcutta, M. Mahé-Chinal de la Bourdonnais, qui, après avoir fait une partie de ses études dans l'Inde, est venu achever son éducation en France, où il a encore quelques membres de sa famille, qui est d'origine française. Je lui ai communiqué le travail de M. Liétard, et il m'a confirmé dans l'exac-



titude de tous les détails qu'il contient. Il m'a appris, en outre, que le sanscrit était une langue morte, intelligible seulement pour les Brahmanes et les lettrés, et qu'un grand nombre d'idiômes dont il m'a indiqué les principaux étaient parlés dans les différentes parties de l'Hindoustan. Mais c'est à l'obligeance de l'un de nos honorables correspondants de Paris, le savant M. Léon de Rosny, membre du Conseil de la Société asiatique de Paris, que je dois de plus amples et plus exactes informations à ce sujet et tous les précieux détails que voici :

Le sanscrit ou la langue sacrée est bien une langue morte et quelques savants indianistes doutent même qu'elle ait jamais été parlée. Les autres idiômes de l'Inde sont à l'époque actuelle : 1<sup>o</sup> L'Hindoustani et l'Hindi, compris dans presque toute l'étendue de l'Hindoustan, et parlés spécialement dans la partie septentrionale et centrale de la presqu'île ; 2<sup>o</sup> Le Bengali à Calcutta et dans tout le Bengale ; 3<sup>o</sup> Le Mahratte ou Mahratta, à Bombay et dans tout le nord jusqu'à Bhopal ; 4<sup>o</sup> Le Tamoul, une des langues les plus riches en monuments littéraires, en traductions d'anciens livres indiens, et peut-être l'un des plus antiques idiômes de l'Inde, est parlé à Pondichéry, dans tout le territoire français et sur toute la côte sud-est de l'Hindoustan, depuis le cap Cormorin jusqu'à Madras ; 5<sup>o</sup> Le Kanara, depuis Goa jusqu'à Mysore ;

Ces cinq premiers idiômes sont les principaux et les plus répandus. L'Hindoustani et l'Hindi sont parlés par 60 millions d'hommes ; le Bengali par 30 millions ; le Mahratte par 16 millions ; le Tamoul par 12 millions, et le Kanara par 10 millions.

Viennent ensuite comme moins importants : 6<sup>o</sup> Le Pendjabi, parlé dans le Pendjâb ; 7<sup>o</sup> Le Sindhi, à Hiderabad et dans la région des bouches de l'Indus ; 8<sup>o</sup> Le Koutchi, ou idiôme de la petite presqu'île au nord du golfe de Koutch ; 9<sup>o</sup> Le Gouzerati ou Goudjérat, dans la région d'Ahmedabad ; 10<sup>o</sup> Le Malayalim, à Calicut, à Cochin, et sur toute la pointe sud-ouest de l'Hindoustan ; 11<sup>o</sup> Le Télinga, parlé au nord des pays Tamouls et à l'est de la région linguistique de Mahratta ; 12<sup>o</sup> Le Khoud, au centre de l'Hindoustan et au nord de la région linguistique du Télinga ; 13<sup>o</sup> L'Oruja, à l'ouest de la baie de Bengale ; 14<sup>o</sup> Le Népalais, dans le Népal ; 15<sup>o</sup> Le Bhotan, dialecte Thibétain, dans le Bhotan ; 16<sup>o</sup> L'Assamois, dans une grande partie de l'Assam ; 17<sup>o</sup> Le Khassia, dans la région habitée par la tribu de ce nom ;

Enfin, dans l'Inde, au-delà du Gange, dans les états demeurés jusqu'à présent indépendants, les principales langues sont : 1<sup>o</sup> Le Barman ou Myamma, dans le royaume d'Ava, dont la capitale est, depuis l'année dernière, Mendaley ; 2<sup>o</sup> Le Siamois, dans le royaume de Siam ; 3<sup>o</sup> Le Kambojien, au Kamboje ; 4<sup>o</sup> L'Annamite, dans l'empire d'Annam, c'est-à-dire en Cochinchine, au Tongkin, et même dans une partie du Kamboje ; 5<sup>o</sup> Le Malay, dans les états Malays de la presqu'île de Malâka.

Le sanscrit est regardé par les savants comme la plus riche et la plus belle de toutes les langues. Son alphabet se compose de cinquante lettres ayant assez de ressemblance avec les lettres hébraïques, quarante-huit principales et deux complémentaires, plus petites, dites assonnantes terminales minuscules, qui ne se placent qu'à la fin des mots pour en modifier l'intonation finale. Nous avons eu la pensée d'offrir ici un *fac-simile* de cet alphabet, puis un autre de l'alphabet Barman ; mais réfléchissant qu'il nous était impossible de donner tous les alphabets indiens qu'on pourrait être désireux de connaître, et qu'alors la curiosité du lecteur ne serait qu'à demi-satisfaite, nous avons mieux aimé renvoyer au bel ouvrage d'Eichhoff (1) où l'on trouvera, page 75, l'alphabet sanscrit avec le nom et la valeur de chaque lettre, et, page 492, un tableau synoptique des alphabets des principales langues de l'Orient. On y verra la similitude plus ou moins grande des caractères sanscrits, hébreux et bengalis ; arabes, hindoustanis et persans ; géorgiens et barmans, etc., etc. Si l'on veut se faire une idée de la physionomie des langues de l'Inde, on ne lira pas sans intérêt la transcription, en caractères vulgaires, de l'oraison dominicale en Hindoustani, extraite du *Polyglotte religieux* (2) :

Ai hamâre bâp jo âsman par haï, tera nâm moudaddas rahe, téri hi bâdschahat awé : terâ mourâd jaica âsmân par haï zâmin par bhi, par awe : hamâre roziné ki rôti âj hamco bakhsch aor is tarah se ki ham âpne carzdâron ko bakhschté haïn, tou âpné daïn hamko bakhsch dé aor imtschan men na dâl : balki scharr se bacha. Amin.

Les sources où nous avons puisé et que nous indiquons à ceux qui voudraient se livrer à l'étude du sanscrit sont, outre les deux ouvrages dont nous venons de parler plus haut, la *Grammaire sanscrite*, en allemand, de Bopp, publiée à Berlin en 1832; l'*Encyclopédie moderne*; la *Relation de l'ambassade anglaise* du major Michel Symes, en 1795, au royaume d'Ava, traduite de l'anglais et publiée à Paris, en 1800, par J. Castéra ; et enfin le *Voyage dans l'Hindoustan*, par M. l'abbé Perrin, ancien missionnaire des Indes, chanoine honoraire de la métropole de Bourges. Paris, 1807. Imprimerie Lenormant, 2 vol. in-8°.

Nous nous plaçons à adresser ici publiquement nos remerciements à notre savant collègue, M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville, qui a bien voulu nous aider dans nos recherches, ainsi qu'à notre honorable ami, M. l'abbé Dinomé, membre de la Société géographique de Paris, et orientaliste distingué, dont les lumières et la bibliothèque nous ont été d'un puissant secours.

(1) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. Paris, imprimerie royale, 1836.

(2) *Polyglotte religieux*, ou *l'Oraison dominicale* en 83 langues. Poissy, Olivier Fulgence, 1843.

---

RELATION CHIRURGICALE DE L'ATTAQUE DE PÉTROPAULOWSKY  
AU KAMSTCHATKA PAR L'ESCADRE ANGLO-FRANÇAISE DES MERS  
DU SUD EN 1854 ;

Par M. le docteur Henry GUÉRAULT.

---

Séance du 4 février 1859.

---

Parmi les nombreux faits scientifiques ou médicaux qu'il m'a été permis de recueillir pendant les trois années et demie de campagne que j'ai accomplies dans l'Océan Pacifique, de 1851 à 1855, comme chirurgien de la Marine impériale, à bord des frégates la *Forte* et l'*Eurydice*, il n'en est pas de plus profondément gravés dans ma mémoire, ni de plus intéressants au point de vue de la pratique de la médecine et surtout de la chirurgie navales, que ceux qui se rattachent à notre première expédition du Kamstchatka et aux combats que les escadres alliées de la France et de l'Angleterre y soutinrent en 1854 contre la place russe de Pétropaulowsky.

Couronnée de succès au commencement, moins heureuse et excessivement meurtrière dans sa dernière partie, l'expédition de Pétropaulowsky, comme épisode militaire, méritait d'avoir son historiographe : l'un des officiers de la division française, sous un pseudonyme que je ne dois pas trahir, en a publié le récit, il y a quelques mois, dans la *Revue des Deux-Mondes*, avec autant d'exactitude que de talent.

Je me bornerai donc ici à retracer les principales phases de l'entreprise, pour l'intelligence de mon travail, avant d'aborder la *Relation chirurgicale* qui en est le véritable but, et dans laquelle on trouvera la statistique de nos pertes, l'indication des *principales blessures* et leur histoire, les *opérations* qu'il fut nécessaire de pratiquer, et certains moyens particuliers, comme les

*affusions froides*, dont il fut fait usage avec un succès remarquable. Je me propose aussi de signaler les *circonstances de température et d'hygiène* qui précédèrent et suivirent l'expédition, d'apprécier leur influence sur le sort de nos blessés et sur la production du *tétanos* et du *scorbut*, enfin d'enregistrer d'une manière générale les enseignements pratiques que nous avons pu tirer de nos observations et de celles de nos collègues des deux escadres.

Le 28 mars 1854, la guerre était officiellement déclarée en Europe : la nouvelle en parvenait le 7 mai au Callao, port de Lima (Pérou), où se trouvaient réunis pour l'attendre les amiraux Febvrier-Despointes et David Price, commandant les stations navales française et anglaise de l'Océanie et des côtes occidentales d'Amérique. Les gouvernements alliés transmettaient l'ordre à ces officiers généraux de se porter ensemble avec toutes leurs forces à la recherche des navires de guerre russes qui se trouvaient dans l'Océan Pacifique et de les poursuivre jusque dans leurs possessions du nord de l'Amérique et de l'Asie.

Le 28 août suivant, après une navigation des plus pénibles, à peine interrompue par deux relâches aux Marquises, puis aux Sandwich, la division alliée attérisait sur la pointe méridionale du Kamstchatka : elle venait de franchir les dix-huit cents lieues qui séparent les côtes du Pérou de la terre d'Asie, et de passer presque sans transition de la tiède température des tropiques au climat brumeux et glacé de latitudes voisines du cercle polaire. La dernière partie de la traversée avait été rendue fort dangereuse par des vents très-violents et des brouillards si épais, que les navires, ralentis dans leur marche de conserve, étaient obligés, pour ne pas se séparer et se faire connaître incessamment leurs positions respectives, de tirer à des intervalles convenus des coups de canon très-rapprochés, alternant avec des rappels de clairons, de cloches et de tambours.

Enfin, le 29 août, une éclaircie soudaine permit de voir le soleil, de faire les observations précises dont on était privé depuis longtemps et de reconnaître la baie d'*Awatscha*, dans laquelle on entra le même jour. Diminuée de deux corvettes qu'on avait expédiées sur les côtes de Californie pour protéger les intérêts

commerciaux, l'escadre alliée était composée de la manière suivante : — Navires français : frégate amirale la *Forte*, de 60 canons ; corvette l'*Eurydice*, de 30 canons ; brick l'*Obligado*, de 12 canons. — Navires anglais : frégate amirale le *Président*, de 50 canons ; frégate la *Pique*, de 46 canons ; et le *Virago*, vapeur de 220 chevaux et de 6 canons. En tout 204 canons et plus de 2,000 hommes d'équipage. Telles étaient les forces qui, réunies sous le commandement de l'amiral anglais Price, le plus ancien des deux chefs, vinrent mouiller en ordre de bataille au fond de la baie russe d'*Avatscha*.

Trois pics volcaniques, prodigieusement élevés et revêtus de neiges éternelles forment à droite le pourtour de la rade : le dernier d'entre eux, le *Koselskoï* ou *volcan d'Awatscha*, est parfaitement conique, et, d'après Dupetit-Thouars (1), égale en hauteur le fameux pic de Ténériffe : il est en pleine activité et laisse constamment échapper un nuage de fumée qui fond la neige sur les bords du cratère. C'est à ses pieds mêmes que se trouve le port que l'on venait attaquer.

Siège du gouverneur et de la garnison du Kamtschatka (2), *Pétropaulowsky* est en outre un des lieux de déportation, où la Russie envoie les militaires qui ont déjà subi les peines graves et cruelles du nez et des oreilles coupés ; c'est aussi le port de relâche des baleiniers du Pacifique, et l'un des comptoirs de la compagnie russo-américaine formée au commencement du siècle, sous les auspices du czar Paul I<sup>er</sup>, pour le commerce des four-

(1) Campagne de la frégate la *Vénus*, autour du monde, par l'amiral DUPETIT-THOUARS. (1840).

(2) Le Kamtschatka, conquis par les Russes en 1706, sous Pierre-le-Grand, a une population indigène d'environ quatre mille âmes, qui a comme race les plus grands rapports avec les Esquimaux. Les Kamtschadales vivent de leur chasse et de leur pêche ; ils ont un grand nombre de chiens qui, attelés à leurs traîneaux, leur servent à parcourir très-rapidement de grandes distances sur la neige. Un recensement de 1820, recueilli par Dupetit-Thouars, relevait ensemble au Kamtschatka quatre mille habitants et deux mille deux cent huit chiens.

rures (1). A tous ces titres ce petit port a une véritable importance, même en temps de paix ; mais avec la guerre, il en prenait une toute nouvelle et devenait, comme nos amiraux l'avaient bien jugé, le point de refuge naturel, où les Russes devaient rallier leur marine et concentrer leur résistance.

C'est ce qui s'était vérifié en partie : trois bâtiments de guerre russes, la frégate l'*Aurora*, de quarante-quatre canons, et les corvettes de seize canons, le *Kamtschatka* et la *Dwina*, étaient arrivés depuis deux mois à Pétropaulowsky, y avaient donné l'éveil et prêté leur concours au général Zavoïka, gouverneur de la place, pour en organiser la défense ; les anciennes fortifications avaient été relevées ; de nouvelles, rapidement construites, et leur artillerie renforcée de la moitié de celle des navires.

A notre arrivée, cinq fortes batteries, presque toutes placées sur des collines et garnies de plus de trente pièces de rempart, défendaient tous les abords de la ville, dont les maisons disparaissaient en partie, masquées par cette espèce d'enceinte naturelle. La ligne de feux était complétée par les trois navires transformés en batteries flottantes et pouvant tirer, avec la moitié de leurs pièces, par-dessus une langue de sable, placée devant eux, au milieu de la seule et étroite passe qui conduit dans le port intérieur. Déjà merveilleusement abritée par sa position, la place présentait ainsi un front de défense de soixante-huit pièces, et sa garnison, jointe aux marins des frégates, formait un effectif d'environ dix-huit cents hommes.

Le 30 août, dans la matinée, toutes les dispositions furent prises pour se rapprocher des batteries et les attaquer. Vers midi, tous les navires sont en branle-bas de combat. La *Pique* s'amarré à droite du *Virago* ; la *Forte*, à gauche, et le *Président* se place à l'arrière du vapeur qui va se mettre en marche avec les trois fré-

(1) Les autres comptoirs sont : *Sitka* (nouvelle Arkhangel), sur la côte occidentale de l'Amérique du nord ; *Kodiak* (groupe des Aléutiennes) ; et *Okhotsk*, sur la côte d'Asie. On porte à cinq millions de francs le produit annuel de ce commerce qui introduit en Europe les plus belles fourrures, renards bleus, martres zibelines, etc.

gates à sa remorque et les placer à leurs postes de combat. Tout à coup, au milieu du silence solennel qui règne à bord des navires, une détonation se fait entendre. Quelques minutes après, l'ordre est donné de suspendre tout préparatif : l'amiral anglais venait de se tirer un coup de pistolet dans la région du cœur.

Dans un moment de faiblesse, comme il le déclara lui-même, la force inattendue de la place et la crainte d'un insuccès, toujours sévèrement jugé en Angleterre, avaient bouleversé l'âme de cet homme fortement trempé cependant, et l'avaient conduit à cette funeste détermination d'un suicide sans exemple sous le feu de l'ennemi. Telle fut l'explication qu'il donna spontanément, quelques instants après, étendu sur son lit, autour duquel se pressaient vainement les chirurgiens.

La balle avait pénétré entre la sixième et la septième côte, de bas en haut, et très-près de la ligne médiane du corps. Tous les secours furent inutiles, et le malheureux amiral expirait quatre heures après ; il avait conservé toute sa connaissance presque tout ce temps. Cette circonstance, jointe à la lenteur des symptômes d'épanchement et à la considération du siège extérieur de la plaie, autorisèrent à penser, comme l'autopsie le démontra, que le projectile avait atteint le ventricule droit du cœur : on sait, en effet, que, dans les blessures de cet organe, la mort survient beaucoup plus vite, quand elles intéressent les cavités gauches, que lorsqu'elles portent sur celles de droite, qui ne contiennent que du sang noir circulant avec lenteur.

Le 31, l'amiral français, devenu commandant en chef, reprenait l'attaque interrompue la veille ; les navires viennent s'embosser à six encablures (douze cents mètres) des trois principales batteries et dirigent sur elles un feu bien nourri, auquel la ville riposte vigoureusement. Pendant cette canonnade le *Virago* débarque à peu de distance du fort de droite déjà très-endommagé, un corps de soixante-quinze soldats de marine anglais et de soixante-quinze matelots d'élite français, que je reçus l'ordre d'accompagner. Protégées par le tir de nos bâtiments, ces troupes s'élancent au pas de course sur la redoute et s'en emparent sous une pluie de boulets de l'*Aurora*, qui les forcent bientôt à l'éva-

cuer, mais non sans avoir encloué les pièces et détruit les ouvrages ; puis elles regagnent le bord en bon ordre et presque sans avoir éprouvé de pertes, après une vive fusillade avec un corps russe venu pour reprendre la batterie.

Le combat d'artillerie continue pendant quatre heures contre les forts : au milieu de la journée la moitié de leurs pièces étaient démontées et hors de combat, à la fin les trois batteries russes étaient évacuées, successivement éteintes et détruites.

Les pertes de l'ennemi furent considérables : on vit emporter des batteries, un grand nombre de blessés et de cadavres : tous les coups de notre grosse artillerie portaient, et pour ne citer qu'un seul navire, la *Forte* avait tiré huit cent soixante-neuf boulets. Les Russes au contraire tiraient mal ; leur calibre était inférieur au nôtre, et beaucoup de leurs projectiles ne nous atteignaient que par ricochet.

La perte des Français se réduisit à un homme tué et dix blessés ; les Anglais avaient deux morts et onze blessés.

Tant que dure le combat à bord d'un navire, les chirurgiens, ainsi que l'aumônier, ont pour poste et ne peuvent quitter la cale du bâtiment, transformée en hôpital : des matelas y sont disposés de tous côtés ; les instruments, la charpie, les bandages sont préparés ; des seaux en bois, remplis de sable dans lequel on plante des bougies, sont destinés à éclairer les opérations délicates. C'est alors une attente douloureuse et pleine d'émotion, que celle du moment où l'on voit descendre, glissant sur ses palans, le cadre suspendu qui apporte les blessés recueillis dans les compartiments supérieurs du navire. Dans les combats d'artillerie, surtout à grande distance, le nombre des hommes atteints n'est jamais très-considérable ; mais les blessures sont horribles, ce sont d'épouvantables mutilations, le plus souvent mortelles. L'un des premiers blessés qui furent envoyés dans la cale de la *Forte*, durant ce combat du 30 au 31 août, était un jeune matelot breton, nommé Auchamp : il venait d'avoir le bras gauche et la cuisse droite littéralement emportés par un boulet, au moment où il chargeait sa pièce. L'aspect des moignons, surtout à la cuisse, était effrayant ; toutes les parties confondues et divisées à des



hauteurs inégales, les chairs excessivement mâchées; l'artère fémorale donnait cependant à la cuisse avec une certaine force, et l'on dut établir une compression directe, à l'aide du cachet chirurgical, puis du tourniquet, au triangle de Scarpa.

Les phénomènes de stupeur et de refroidissement, qui suivent d'ordinaire ces grandes mutilations par les boulets, furent excessivement marqués chez cet homme, qui, le teint livide, le pouls filiforme, n'accusait aucune douleur, ne proférait aucune parole et paraissait anéanti : il succomba, du reste, très-promptement, en moins d'une heure, et l'on dut se féliciter d'avoir renoncé tout de suite à l'amputer. Pour ces cas de mutilations énormes, en effet, l'amputation primitive, c'est-à-dire pratiquée dès les premières heures, est de règle dans les conditions ordinaires. D'après Larrey et les maîtres de l'art, elle constitue alors la seule chance de salut pour les blessés, en régularisant les moignons, substituant des plaies simples à leurs surfaces dilacérées et prévenant par suite les redoutables accidents consécutifs, comme la gangrène, le tétanos et les hémorrhagies secondaires qui compromettent si gravement l'existence. Mais les grandes opérations chirurgicales deviennent absolument contre-indiquées, lorsque la stupeur et la commotion, portées à leur comble, ne laissent aucun espoir de réaction, comme dans le cas de notre jeune matelot : il est de toute évidence, puisque ce malheureux succomba si promptement, sans qu'on ait rien fait, que nous l'eussions infailliblement vu mourir encore plus tôt, s'il eût été soumis à la double amputation, que semblait réclamer son état.

Les autres blessés avaient été atteints, les uns par des boulets à la fin de leur course, les autres par des éclats de bois qui s'étaient détachés de la muraille du bâtiment ou des mâts percés par les projectiles sur un grand nombre de points. Sept hommes avaient des *plaies contuses*, généralement assez graves, à la tête et aux membres ; les corps étrangers enlevés, on appliqua des pansements méthodiques qui furent imbibés d'eau froide pendant tout le jour, moyen excellent pour diminuer l'action du travail inflammatoire et pour prévenir l'étranglement qui peut se produire, surtout dans les régions bridées par de fortes aponévroses.

Nous avons en outre trois *fractures simples* de bras ou de jambe, qui furent immédiatement réduites et placées dans les appareils appropriés, que nous avions disposés à l'avance en très-grand nombre.

Le lendemain 4<sup>er</sup> septembre, les navires se réparèrent hors de la portée des forts : le *Virago* se dirige vers la baie de Tarinsky, au fond de la rade, où l'on inhume le corps de l'amiral anglais. Trois prisonniers sont ramenés par le vapeur : ce sont des Américains, déserteurs de navires baleiniers ; d'après les renseignements qu'ils communiquent, les commandants alliés décident en conseil de guerre de livrer une seconde attaque le 4 septembre et de la compléter par un débarquement nombreux, destiné à s'emparer d'une montagne qui leur a été représentée comme la clé de la place.

Cette journée du 4 septembre fut le dernier et le plus sanglant épisode de notre campagne : dès quatre heures du matin, le tambour appelait aux postes de combat, et l'on faisait passer sur le vapeur les troupes de débarquement composées de sept cent cinquante hommes des deux nations. Remorquées près de terre, les frégates s'embossaient cette fois à quatre encâblures (huit cents mètres) des deux batteries encore intactes, qui défendaient la plage où devait s'opérer le débarquement. Un feu terrible s'ouvrit des deux parts et continua avec la plus grande vivacité ; mais la lutte était inégale. Nos frégates avaient pour elles à la fois la supériorité du tir, du calibre et du nombre de leur artillerie : et après une héroïque résistance de trois quarts d'heure, les batteries russes, encombrées de cadavres, étaient démantelées, labourées de boulets et réduites au silence.

Les troupes purent alors être mises à terre sans obstacle et gravir sur trois côtés la pente très-escarpée de la montagne : les Russes en occupaient le haut et toutes les crêtes ; masqués par d'épais fourrés, ils ouvrirent un feu plongeant très-meurtrier sur les assaillants. Ceux-ci, quoique décimés dès le début, soutinrent longtemps la lutte et parvinrent même un instant, par une attaque très-énergique, à se rendre maîtres du sommet ; mais bientôt l'impossibilité de s'y maintenir devint évidente.

Nos pertes, déjà très-nombreuses, se multipliaient à chaque instant : le capitaine Parker des Marines anglais, et les lieutenants de vaisseau français Lefebvre-Lacave-Laplagne et Gicquel des Touches, les deux premiers, frappés de balles au front, le troisième, atteint au cœur, sont tombés morts sur divers points de la montagne.

Les Russes, recevant incessamment de nouveaux renforts de la ville, regagnent rapidement du terrain ; les commandants alliés font sonner la retraite ; ce mouvement s'opère lentement, et l'on regagne la plage en combattant.

Les frégates tirent à mitraille sur la montagne, pour empêcher les Russes d'approcher et d'inquiéter le retour des embarcations ; toutefois cette opération est très-pénible, et nos canots, découverts et chargés de monde, ne peuvent regagner les bâtiments qu'après avoir été le point de mire d'une grêle de balles qui nous font éprouver de nouvelles pertes. La plus grande des chaloupes, transformée en ambulance et remplie de blessés, est au nombre des plus maltraitées : le lieutenant de vaisseau Bourasset, qui la commande, tombe raide mort, frappé par une balle qui entre par l'épaule droite et sort par le côté gauche, traversant toute la poitrine en écharpe ; au même instant l'un de nos infirmiers et trois hommes déjà blessés reçoivent des coups mortels ; enfin l'un des chirurgiens qui s'y trouvent aussi, M. Guérin-Méneville, de l'*Eurydice*, a le bras droit fracassé par une balle.

La *perte générale* de l'escadre combinée se monta, le 4 septembre, à deux cent trente et un hommes mis hors de combat, sur sept cent cinquante débarqués : c'était par conséquent plus d'un tiers qui avait été atteint, chiffre énorme, si on le rapproche de la statistique chirurgicale de certaines batailles rangées contemporaines, d'*Alma*, par exemple, où l'armée française qui mit en ligne cinquante mille hommes, n'en eut que mille trente-neuf, c'est-à-dire un *cinquantième* tués ou blessés.

Dans la division française, nos pertes se décomposaient ainsi :

Hommes laissés à terre, dix-neuf, dont deux officiers ; hommes tués à terre, dix-sept, dont un officier ; hommes blessés à terre,

soixante-quatorze, dont cinq officiers. — Total, cent dix, dont trente-six morts.

Les Anglais, plus maltraités encore, avaient une quarantaine de morts et quatre-vingt-un blessés, en tout cent vingt et un hommes hors de combat, sur lesquels un seul officier tué, mais plusieurs grièvement atteints.

#### NATURE ET CLASSEMENT DES BLESSURES.

Dues en grande partie au débarquement, les blessures pouvaient être divisées en quatre catégories :

1° *Blessures par les boulets.* — Dans le combat du matin contre les forts, plusieurs boulets avaient touché nos mâts et percé nos murailles; le pont de la *Forte* avait été semé d'éclats volumineux qui avaient blessé quelques hommes et fracturé le bras d'un sous-officier. Sur le *Président*, à l'une des pièces, une file entière, composée de cinq servants, avait été renversée et les hommes tués ou gravement mutilés.

Mais il n'y eut aucune particularité à signaler sur ces blessures, et nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit plus haut sur les lésions produites par les boulets : c'était toujours des plaies contuses graves, ou des déchirures étendues, dont quelques-unes demandèrent des restaurations longues et délicates : on nota constamment de la stupeur locale et de la commotion générale.

2° *Brûlures.* — Nous n'eûmes qu'un seul cas de brûlure ; mais, bien que borné au second degré, il fut très-grave et compromit les jours du blessé : c'était un aspirant de l'*Eurydice*, qui, en débarquant et sautant dans le fort russe, tomba sur un paquet de gargousses abandonné et qui fit explosion ; ce jeune officier, lancé à plusieurs pieds du sol, eut la face, le cou et les mains brûlés par la poudre. La réaction fut excessivement vive : on dut le saigner deux fois dans les premières vingt-quatre heures. Ces brûlures furent traitées par l'application du coton cardé, pendant les premiers jours, puis des compresses couvertes de liniment oléo-calcaire. La guérison fut complète au bout de six semaines; les cicatrices de la face furent peu vicieuses, et il n'y eut qu'une

légère rétraction aux mains qu'on avait eu la précaution de fixer à plat sur des palettes à digitations.

3° *Blessures par armes tranchantes et piquantes.* — Les blessures de ce genre furent excessivement rares : on s'était peu abordé; nous eûmes à observer toutefois des coups de baïonnettes chez trois de nos malades. Ces plaies, situées dans les parties molles du bras et de la cuisse, offraient une forme irrégulièrement ovale ou triangulaire. N'intéressant que la peau et les muscles, elles furent regardées comme des blessures légères; toutefois elles faisaient beaucoup souffrir, et deux d'entre elles devinrent le siège d'un gonflement considérable qui mit dans la nécessité de faire des débridements.

4° *Blessures produites par les balles.* — De toutes les blessures, celles produites par les balles devaient être, d'après la nature de l'engagement, et furent en effet de beaucoup les plus nombreuses : elles entraient pour les neuf dixièmes dans le total des blessures, et ce sont elles qui nous ont fourni le plus de sujets d'observation.

Les *projectiles* employés par les Russes avaient été des balles sphériques et d'un fort calibre; généralement elles avaient pénétré, suivant une direction uniforme, de haut en bas. Sur les hommes blessés dans la montagne, elles présentaient assez souvent deux trous, celui d'entrée plus petit, net et déprimé en entonnoir; celui de sortie plus large, à bords relevés et contus. A la fin de l'action, beaucoup ayant été tirées d'une grande distance avaient perdu un peu de leur force et n'avaient produit qu'une seule ouverture, restant dans les parties molles ou dans les cavités viscérales, ou bien se déviant sur les plans osseux courbes (crâne et côtes) et décrivant des trajets sous-cutanés. (Douze cas.)

*Siège des blessures.* — Toutes les régions du corps avaient été atteintes par les balles :

*Tête.* — Deux officiers avaient été tués raides, à terre, par des balles entrées par le front.

Nous reçûmes à bord un matelot qui ne mourut qu'au bout de douze heures et qui avait le pariétal gauche percé par une balle qui s'était logée vraisemblablement dans le cerveau. Un des offi-

ciers de l'*Eurydice* eut le *crâne* labouré par une blessure qui avait divisé le cuir chevelu et dénudé les os, de la bosse frontale au sommet de la tête; il guérit en quelques semaines, après avoir eu des symptômes de commotion très-prononcés : les pansements froids furent appliqués chez lui durant plusieurs jours.

Deux hommes présentèrent des blessures à la *face*, qui étaient effrayantes au premier abord, mais dont la gravité était plus apparente que réelle ; les os de la face, en effet, sont multiples, spongieux pour la plupart ; ils forment ou renferment des cavités, et les désordres qu'ils éprouvent ne se transmettent guère au-delà et ne produisent ordinairement pas la commotion du crâne et du cerveau. Mais il survient souvent comme complications le gonflement inflammatoire de toute la face et des hémorrhagies consécutives, provenant des branches nombreuses de l'artère maxillaire interne. Chez un de nos hommes, le nommé Hidel, le trou d'entrée de la balle se voyait à côté de l'aile gauche du nez, et cette dernière devait avoir pénétré dans les sinus de la face. La recherche étant fort douloureuse, on dut y renoncer ; les fosses nasales furent soigneusement tamponnées avec de la charpie mouillée d'eau froide, et le malade saigné deux fois. Le gonflement inflammatoire disparut très-promptement, et deux mois après la balle se faisait jour par un abcès, au-dessous de la région parotidienne droite.

*Tronc.* — Une trentaine de blessures avaient porté sur le *cou* et le *tronc*.

Le matelot Balade eut la base du cou traversée par une balle qui sortit après avoir traversé et lésé les cordons du plexus cervical ; il eut une hémorrhagie légère, mais des douleurs excessives, et les mouvements du bras abolis presque complètement pendant plus de trois mois.

A la *poitrine* un grand nombre de balles se dévièrent, comme je l'ai dit, et décrivirent des trajets courbes sous la peau ; cinq ou six traversèrent la poitrine, et dans tous ces cas les malades succombèrent plus ou moins rapidement de pneumonies consécutives : un seul, le nommé Toulec, chez lequel le poumon droit avait été traversé de part en part, survécut ; après avoir eu, le

premier jour, une hémorrhagie abondante et bulleuse, des crachements de sang rose et spumeux, il présenta rapidement les signes d'une pneumonie traumatique assez franche, mais qui guérit par les émissions sanguines et les soins ordinaires; il conserva longtemps une plaie fistuleuse, par laquelle sortit à la fin une rondelle de toile provenant de sa chemise.

A l'*abdomen*, toutes les plaies sans exception furent mortelles; le cas le plus notable fut celui du gabier Minhou, de la *Forte*. cet homme avait reçu une balle qui, entrée par la base du dos, était parvenue à travers tout le bassin au côté opposé, où elle se sentait à travers la peau du ventre et le péritoine. Les douleurs étaient intolérables dans tout l'*abdomen* et la vessie, sur laquelle pesait le corps étranger; un épanchement énorme devait s'être fait dans le ventre: toutefois cet homme, doué d'une force athlétique, résista plus de quinze heures: il s'était refusé constamment à l'extraction de la balle, qui aurait pu le soulager, mais non le sauver.

Un matelot de l'*Obligado* présenta le cas assez rare d'une balle qui traversa la verge et l'*urètre*. Cette lésion donna lieu à plusieurs petites hémorrhagies consécutives qui cédèrent à la compression directe, et la cicatrisation se fit parfaitement sur une sonde qui fut entretenue à demeure dans le canal.

Les autres balles avaient atteint les *membres*, et les blessures étaient de trois catégories. Dans un petit nombre de cas, les plus favorables, les projectiles s'étaient logés dans l'épaisseur des membres, sans léser ni organes ni vaisseaux importants: dans ces cas, elles furent enlevées, quand l'extraction put se faire avec facilité, directement ou par les contre-ouvertures; dans le cas contraire, elles furent laissées dans les tissus, où elles se firent des loges isolées (deux cas).

Chez six autres, les balles sortirent, après avoir traversé les membres; dans quatre cas, il n'y eut aucun désordre grave, et les deux ouvertures marchèrent à la guérison, comme des plaies simples; mais deux de ces blessés succombèrent au tétanos.

La principale artère du membre fut divisée dans deux cas, et l'on eut à pratiquer la *ligature de l'artère Brachiale* au pli du

bras, sur l'*Obligado*, et de la *Fémorale* à bord de l'*Eurydice*. La première de ces opérations réussit pleinement ; mais il fallut recommencer la deuxième ; le défaut de plasticité du sang, par suite d'un commencement de scorbut, compromit son succès, et l'obstruction du vaisseau n'était pas encore opérée, quand tomba la ligature, forcément appliquée très-haut. Dans ce cas on dut recourir à la ligature de l'Iliaque externe qui fut heureuse, et après laquelle la circulation se rétablit, assez lentement toutefois. (Deuxième maître canonnier, Ségalen, de l'*Eurydice*.)

Enfin, dans une dernière catégorie, les balles en traversant les membres ou les extrémités, y avaient déterminé des *fractures comminutives* des os simples ou multiples : nous eûmes sept cas de ce genre, trois fort graves notamment, au poignet et à l'avant-bras, avec broiement du carpe et de l'extrémité inférieure du radius (chez les matelots Guillemot, Kernéis et Dubos), auxquels il faut ajouter notre collègue Guérin, qui avait, au niveau de l'articulation du coude, le cubitus et le radius fracassés. Les Anglais avaient de même deux officiers, les lieutenants Howard et Palmer, atteints de fractures comminutives de l'humérus.

C'est dans tous ces cas que furent appliquées les *irrigations froides et continues*. On se proposa par ce moyen d'épargner les *amputations*, qu'il était jadis de précepte absolu de pratiquer sur tous les membres dont l'os principal était fracturé comminutivement.

Le succès fut complet chez tous les blessés énoncés ci-dessus, et les résultats firent le plus grand honneur à la *chirurgie conservatrice*.

Sous l'influence des affusions froides, prolongées pendant un espace de un à deux mois, on vit la douleur, toujours très-vive dans ces lésions, diminuer rapidement ; les plaies très-irrégulières d'abord, devenir fort belles ; les escharres tomber très-vite ; les esquilles, très-nombreuses, se détacher sans accident, et la cicatrisation marcher d'une manière remarquable.

Ces irrigations se faisaient, autant que possible, à l'aide d'une éponge avec laquelle on mouillait très-souvent les pièces d'appareil recouvrant les blessures. L'eau douce à la température du



milieu ambiant fut exclusivement employée, tant que la cicatrisation ne fut pas complète. Mais on éprouva, quand les plaies étaient fermées et les fractures consolidées, que l'eau de mer offrait de grands avantages pour résoudre l'engorgement consécutif et rétablir par sa tonicité les mouvements altérés ou perdus.

C'est avec ce grand nombre de blessés que nous reprîmes la mer le 7 septembre, quittant le Kamstchatka : le même jour, à peine sortie de la rade de Pétropaulowsky, l'escadre anglo-française capturait deux transports de guerre russes : le *Sitka* et l'*Anadir*, chargés de munitions et de troupes pour la place. Les équipages et les soldats, faits prisonniers sur ces navires, furent répartis sur nos bâtiments et vinrent encore augmenter l'encombrement de nos batteries déjà remplies de blessés.

La traversée se fit péniblement, avec de très-grosses mers et par une température extrêmement froide et humide : le thermomètre fut constamment au-dessous de zéro, et les variations atmosphériques étaient continues.

Dans ces conditions défavorables nous vîmes bientôt se développer chez plusieurs de nos blessés deux complications funestes : le scorbut et le tétanos qui nous enlevèrent cinq ou six hommes, et contre lesquels nous employâmes avec quelque avantage, dans le premier cas, les pansements vineux et la poudre de charbon associée au quinquina et au camphre, sur les plaies devenues grisâtres ; les opiacés, les frictions mercurielles et le chloroforme à haute dose nous donnèrent quelques bons résultats contre la seconde affection.

Trente-cinq jours après, nous arrivions à *San-Francisco*, en *Californie* : sur soixante-dix malades soumis à nos soins, la division française en avait perdu huit à dix.

Telles sont les observations que m'a fourni l'occasion de recueillir cette campagne si pénible et si meurtrière. On me reprochera peut-être d'avoir un peu dépassé mon rôle d'historien médical ; mais il m'était bien difficile de ne pas entrer dans quelques détails et de refouler tous les souvenirs, vivants encore dans ma

mémoire, au sujet d'une affaire où j'avais pris tout au long une part obscure, mais active et dévouée.

D'ailleurs, au milieu des grands événements qui attachaient alors tous les regards sur la Baltique et la mer Noire, cet épisode lointain qui, à l'autre bout du monde, précéda de quelques semaines la bataille d'Alma, est demeuré assez mal connu et sévèrement jugé; bien qu'il faille l'avouer comme un insuccès, presque le seul d'ailleurs de toute la lutte des alliés contre la Russie, ce fut un revers honorable, du moins, et l'expédition du Kamtschatka mérite d'être réhabilitée tant par les efforts qui la signalèrent et les difficultés de tout genre qu'elle rencontra, que par tout le sang généreux dont fut marqué son dénouement.

---

ÉTUDE ANATOMIQUE SUR LES CARACTÈRES DIFFÉRENTIELS  
DE LA CONFORMATION CRANIENNE CHEZ LES LAPONS ET LES  
ESQUIMAUX ;

Par M. le docteur GUÉRAULT.

---

*Séance du 17 décembre 1859.*

---

Parmi les précieuses collections qui furent exposées l'année dernière au Palais-Royal, au retour de l'expédition scientifique de S. A. I. le Prince Napoléon dans les mers du Nord, la science ethnographique n'était pas la moins honorablement représentée : à côté d'un assez grand nombre de photographies et de moulages destinés à reproduire d'ensemble le type général et la physionomie, si mal connus, des races humaines qui habitent l'Islande et surtout le Groënland, on voyait figurer, recueillie par nos soins, une série de huit à dix crânes, de différents âges, et parfaitement conservés, dont six ou sept d'Esquimaux et les autres de Lapons. Nous nous étions procuré les premiers dans les établissements danois de la côte occidentale du Groëland, visités par notre expédition, à Godthaab, Frédérickshaab, Arh-

suk-Fiord (1) et Fishernœss ; les seconds nous avaient été donnés en Suède par le célèbre anatomiste Retzius et provenaient des salles d'ethnographie du magnifique musée Carolin (2), qu'il dirige à Stockholm.

Dans ce travail dont la nouveauté du sujet nous fera peut-être pardonner l'aridité des détails techniques, nous nous sommes proposé d'examiner et de décrire comparativement ces deux ordres de crânes qui manquaient encore à nos collections et qui sont allés enrichir la belle galerie anthropologique, dont M. le professeur Serres a récemment doté le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Il nous a semblé que ce rapprochement et cette étude en parallèle offraient quelque intérêt et pourraient faire ressortir les différences crâniologiques importantes qui existent entre les deux races, distinctes en réalité, quoiqu'on les range habituellement, et d'après des ressemblances fondées d'ailleurs, dans une même famille, à laquelle on a donné le nom de *tige hyperboréenne* (Bory de Saint-Vincent), et qui est une subdivision de la grande *race mongolique*. Nous allons montrer que la *forme globulaire* et la *disposition* dite *pyramidale*, qui, par leur réunion, donnent aux crânes de cette race leur véritable cachet ethnologique, se trouvent séparées chez le Lapon et l'Esquimau, et viennent isolément constituer leur principal caractère différentiel.

I. Les têtes de Lapons nous présentent des crânes arrondis, courts et déprimés, dans lesquels on remarque tout de suite l'extrême rétrécissement du front, contrastant avec un dévelop-

(1) C'est dans l'important gîte métallifère d'Evigtok, situé dans le fiord ou golfe d'Arksuk, que nous vîmes en exploitation une riche mine de *cryolithe* minéral composé de fluorures de sodium et d'aluminium, et qu'on n'a trouvé jusqu'ici que dans une seule localité de l'Oural. La cryolithe, qui contient 13 pour 100 d'aluminium, se prête immédiatement au traitement par le sodium et présente des facilités particulières pour l'extraction du nouveau métal dont l'industrie se préoccupe aujourd'hui à si juste titre. Les échantillons rapportés par notre compatriote, M. l'ingénieur de Chancourtois, minéralogiste de l'expédition, furent au retour soumis à l'expérience, et l'on voyait au musée du Palais-Royal un beau lingot d'aluminium, obtenu devant le Prince Napoléon, dans l'usine de M. Laveyssière, à Rouen.

(2) Du nom du roi Charles-Jean XIV (Bernadotte).

pement considérable des régions temporo-pariétales : c'est ce dernier caractère qui a fait donner le nom de *globuleuse* à cette forme de têtes qui appartient également aux Turcs modernes et qui peut s'expliquer chez eux par des croisements avec la race mongole à diverses époques, et notamment à celle de Gengiskhan, d'après M. Desmoulins (1).

Blumenbach, qui eut à sa disposition un seul crâne de Lapon, a noté avec soin cette particularité, et il note comme caractère principal : « Crâne très-grand en proportion de la stature ; « extérieur rappelant beaucoup dans l'ensemble la forme mongolique ; *régions temporales presque globuleuses.* » (5<sup>e</sup> Décade de la collection des crânes des diverses nations, page 14.)

Nous verrons plus loin que l'Esquimau présente au contraire le type assez parfait de ce que l'on appelle la forme pyramidale.

Si nous mesurons, dans le crâne lapon, la circonférence passant par la protubérance occipitale externe et les arcades sourcilières jusqu'à la bosse nasale, nous trouvons seulement 0<sup>m</sup> 50, c'est-à-dire 5 centimètres au-dessous de la moyenne dans les crânes d'Européens.

Le vertex est assez élevé, sans être proéminent ; les bosses temporo-pariétales excessivement bombées et portées un peu en avant ; les apophyses mastoïdes petites ; les insertions musculaires faiblement marquées ; l'occiput tronqué en arrière, comme l'a noté Retzius (2) ; la tubérosité occipitale courte, située au bord inférieur de la région du même nom, et un peu comprimée sur les côtés ; le trou occipital, elliptique, long d'environ 0<sup>m</sup> 035 sur 0<sup>m</sup> 031 de large.

La face postérieure de ces crânes offre, suivant la juste remarque de Retzius, la forme d'un carré à angles arrondis, les deux supérieurs formés par les bosses occipitales ; les deux inférieurs, par les apophyses mastoïdes ; et la base occipitale du crâne, qui est inférieure chez l'Européen, est postérieure chez le Lapon.

(1) DESMOULINS. *Histoire naturelle des races humaines*, 1836.

(2) RETZIUS. *De la forme du crâne des habitants du Nord*.

Les arcades zygomatiques sont grêles et très-proéminentes , ce qui explique l'élargissement prodigieux des pommettes et de la face , et la prédominance du diamètre transverse sur le diamètre vertical du visage. Les fosses temporales sont très-peu profondes : peut-être est-il permis d'attribuer cette indécision des reliefs et cette faiblesse des points destinés à l'insertion des muscles de la mastication , au régime presque exclusivement ichthyophagique du Lapon ; car nous verrons la disposition contraire et le développement très-notable des mêmes parties chez l'Esquimau , qui se nourrit principalement de la chair coriace du phoque.

Les trous auditifs sont situés en arrière de l'axe longitudinal de la tête, par rapport auquel ils sont placés en avant chez l'Européen.

Nous mentionnerons , à propos des cavités orbitaires à peu près arrondies et dont la largeur (0<sup>m</sup> 039) et la hauteur (0<sup>m</sup> 033) diffèrent peu, la légère inclinaison en bas et en-dehors de leurs angles externes. C'est l'obliquité inverse , en-dehors et en haut, de l'angle externe des paupières qui constitue la disposition (propre à tous les Mongols) à laquelle on a donné le nom d'*yeux chinois*, et qui ne tient certainement pas à l'obliquité de l'ouverture orbitaire , mais plutôt , suivant certains voyageurs , à l'habitude qu'on retrouve chez beaucoup de ces peuples de se relever fortement les cheveux et de tendre ainsi en arrière et en haut la peau du front et des tempes.

La cloison inter-orbitaire est extraordinairement épaisse chez le Lapon : elle mesure 0<sup>m</sup> 032 , c'est-à-dire plus de la moitié de ce qui existe dans le crâne de l'Esquimau , comme nous le verrons tout-à-l'heure. Cette épaisseur de la cloison diminue d'autant les orbites et donne assez exactement la différence qui existe entre les deux têtes.

Nous devons signaler encore la projection en avant des apophyses montantes des maxillaires supérieurs et celle de leurs dents , ainsi que la largeur des os du nez , qui sont articulés sous un angle assez aigu ; nous pouvons ainsi nous rendre compte de la face élargie et très-courte du Lapon , avec ses yeux ronds et

bridés, ses pommettes très écartées et son nez large et retroussé, à demi-noyé entre ses joues saillantes.

Quelques ethnographes, et Prichard, entre autres, rangent les Lapons avec les Finnois dans la même famille, les regardant comme une race aborigène. Mais le professeur Retzius, qui a étudié avec grand soin la question et qui a réuni un très-grand nombre de crânes lapons et finnois, dans sa collection du musée Carolin, le professeur Retzius repousse ce rapprochement, en se fondant sur les différences essentielles que présentent ces deux peuples, au point de vue de la forme de leurs crânes, comme sous le rapport de leur caractère national. Les Finnois, dit-il, ainsi que les Slaves, sont venus des contrées caucasiques; les Lapons, aussi loin que la tradition et l'histoire peuvent les suivre, ont habité le Nord, dont ils paraissent aborigènes.

Les Lapons ne peuvent-ils donc pas être rattachés à la race *ugorienne* ou *ugrienne*, qui paraît avoir précédé en Europe les Germains et les Slaves, par lesquels furent conquis et peuplés tous les pays scandinaves? C'est encore une question difficile à résoudre. Généralement toutes ces races primitives n'ont pas tardé à disparaître, à s'absorber dans la race conquérante, soit qu'elles aient été anéanties par les armes, soit qu'elles-mêmes elles se soient épuisées par les vices et les maladies apportés par les vainqueurs.

Nous croyons toutefois, avec les auteurs contemporains, qu'il faut continuer à ranger les Lapons parmi ces races humaines si nombreuses, disséminées sur une si grande étendue, qui peuplent les plaines de la Sibérie (Samoyèdes ou mangeurs de saumon), s'étendent de la Russie à la Chine, habitent aussi le nord de l'Amérique (Kamstchadales et Esquimaux du Labrador) et qui, avec les Esquimaux du détroit de Davis et du Groënland, proviendraient d'une seule et même tige primordiale.

Tous ces peuples, toutes ces hordes « rabougries au voisinage des pôles, » suivant l'expression de Bérard, pasteurs dans les plaines, ichthyophages ou mangeurs de chair crue (1) dans les

(1) Suivant le P. Charlevoix, le nom d'Esquimaux signifierait mangeurs de chair crue.

pays glacés, tous appartiennent originairement à la grande race Tartare, — Rongouse ou Mongole, — qui comprend aussi les Chinois, les Japonais et même les Malais.

Seulement on trouverait dans quelques familles particulières la prédominance d'un des traits génériques, tantôt la forme globuleuse comme chez le Lapon, tantôt la disposition pyramidale comme chez l'Esquimau.

A cela près, ce sont toujours, chez tous ces peuples d'origine commune, les mêmes grands traits généraux : largeur de la face, obliquité des paupières, épaisseur de la cloison inter-orbitaire, écartement des pommettes et dépression du visage, caractères qui appartiennent aussi bien aux Lapons qu'aux Samoyèdes, Kamstchadales et Esquimaux, et que nous avons observés également sur des crânes de Chinois et de Mantchoux.

Cette manière de voir se rapproche d'ailleurs de l'opinion de Blumenbach, qui considère les Lapons comme *parents des Mongols* et les appelle *gentes brachycephalæ et prognathæ*.

II. La tête de l'Esquimau est très remarquable : elle appartient évidemment aux crânes appelés *pyramidaux*, ceux que les angles de Camper et de Daubenton ne peuvent apprécier. On donne ce nom de pyramidaux aux crânes de cette espèce, parce que, vus de face, ils présentent la forme d'un losange; l'une des extrémités du losange correspondant au menton, l'autre au sommet de la tête; les deux côtés supérieurs du losange s'étendant des apophyses zygomatiques au vertex; les inférieurs, des mêmes apophyses au menton.

La circonférence du crâne esquimau, pris pour type, mesurée au-dessus de la protubérance occipitale et de la bosse nasale, n'est que de 0<sup>m</sup> 52, à peu près comme celle du Lapon.

Sa forme générale représente un ovale allongé d'arrière en avant et surtout de haut en bas.

Mesuré extérieurement et passant sur le sommet du vertex, le grand diamètre est en moyenne de 0<sup>m</sup> 20, et le diamètre transverse de 0<sup>m</sup> 14, pris d'une apophyse molaire à l'autre.

La largeur du front est de 0<sup>m</sup> 09 à 0<sup>m</sup> 10, entre les saillies très prononcées, que forment les crêtes du frontal, qui limitent en

haut et en avant les fosses temporales et donnent insertion à des muscles crotaphytes puissamment développés.

Le grand trou occipital est ovalaire et donne 0<sup>m</sup> 042 pour son diamètre antéro-postérieur, et seulement 0<sup>m</sup> 032 pour le diamètre transverse.

Cette tête, étant placée sur un même plan que le crâne globuleux d'un Lapon, le vertex dépasse celui du Lapon d'au moins 0<sup>m</sup> 028.

Pour apprécier convenablement cette forme pyramidale, il faut, le crâne reposant sur sa base, mener deux lignes en arrière de l'arcade zygomatique et près du trou auditif de chaque côté, tangentes à la suture écailleuse. Ces deux lignes s'inclinent l'une vers l'autre, et modérément prolongées, viendraient se réunir à 0<sup>m</sup> 08 au-dessus de la suture sagittale.

Dans le crâne du Lapon, comme dans celui de tous les Européens et même de la plupart des branches de la race Mongolique, ces deux lignes restent parallèles ou même sont déjetées en-dehors, à cause de la convexité des pariétaux et du développement des bosses temporo-pariétales.

La face est remarquablement large et aplatie : le maxillaire supérieur, si nous le comparons à celui du Lapon, présente une plus grande hauteur : ainsi, de l'orifice antérieur des fosses nasales à celui de l'alvéole de la seconde incisive, il y a 0<sup>m</sup> 019, tandis que nous n'en trouvons que 0<sup>m</sup> 012 chez le Lapon.

Le bord alvéolaire présente à considérer une courbure prononcée, à convexité antérieure, rappelant la disposition globuleuse signalée par Blumenbach chez un Chinois (*notabile subglobosa rotunditate partis alveolaris maxillæ superioris. — Decades gentium*).

Les orbites sont moins inclinés en-dehors et en bas et sont évidemment plus grands que chez le Lapon : dans leur diamètre transverse, ils offrent 0<sup>m</sup> 05, au lieu de 0<sup>m</sup> 04 ; dans le diamètre vertical, 0<sup>m</sup> 049 au lieu de 0<sup>m</sup> 042.

Les apophyses zygomatiques sont très fortes et très déjetées en-dehors, ainsi que les os molaires eux-mêmes, dont la face externe est très-oblique en bas et surtout en-dehors, d'où résulte l'aug-



mentation de la largeur de la face et la saillie si notable des pommettes : les angles extrêmes de ces dernières sont séparés par une distance de 0<sup>m</sup> 15, en passant au-devant de l'ouverture antérieure des fosses nasales.

Les fosses temporales sont beaucoup plus profondes : d'où la déduction de puissances musculaires plus actives, opinion confirmée par les saillies plus marquées sur les faces interne et externe des branches du maxillaire inférieur, pour l'insertion des masséters et ptérygoïdiens internes.

La branche ascendante de la mâchoire inférieure est basse, et le menton légèrement arrondi. La distance d'un angle du maxillaire à l'autre est de 0<sup>m</sup> 14 ; celle du bord inférieur du menton, au rebord alvéolaire, de 0<sup>m</sup> 031.

Nous avons déjà signalé la largeur et la profondeur plus grandes des orbites : elles tiennent en grande partie au peu d'épaisseur de la cloison inter-orbitaire, qui n'a ici que 0<sup>m</sup> 015, quand elle en offre chez le Lapon 0<sup>m</sup> 032.

Les apophyses montantes sont étroites; les os du nez n'ont que 0<sup>m</sup> 003 de largeur et sont un peu surbaissés.

On peut se faire une idée assez exacte de la face de l'Esquimau par sa largeur, son front étroit, son vertex proéminent, son nez court et aplati, et aussi la saillie considérable des os maxillaires qui le rapproche à un léger degré, il est vrai, des races *prognathes* de Prichard, races à angle facial très aigu, quelquefois nommées *racés à museau*.

Toutes les têtes d'Esquimaux, que nous avons étudiées sont celles d'individus qui ayant atteint l'âge fait, la première moitié de la vie : nous avons noté sur toutes que les sutures sagittale et fronto-pariétale étaient presque complètement disparues.

M. Gratiolay, du Muséum, a fait récemment remarquer (*Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1836), que, chez les nègres africains et les Alfours de la Nouvelle-Guinée, *le crâne se ferme d'abord en avant*, tandis que c'est le contraire dans la race caucasique.

L'Esquimau se rapprocherait donc des misérables peuplades de l'Australie et de la Guinée, sous ce rapport : « Cette durée

d'une des conditions organiques de l'enfance, dans la race caucasique, ne serait-elle pas liée, dit M. Gratiolay, à la perfectibilité, presque indéfinie, de l'intelligence dans les hommes de cette race privilégiée chez lesquels le cerveau doit demeurer capable d'un accroissement lent, mais continu et durable. »

Chez les Esquimaux l'ossification est précoce et les sutures peu compliquées; les dentelures sont rares et peu profondes. Le crâne est très-léger et en général assez mince, surtout dans la région occipitale, qui est plutôt inférieure que postérieure. Toutefois ce caractère de l'amincissement de la région occipitale ne nous a pas paru avoir toute l'importance que lui a attribuée Blumenbach, et nous pensons, avec Bérard, qu'on doit renoncer à faire un caractère de race de cette particularité.

On a dit que l'ossification était d'autant plus rapide, que la boîte crânienne était plus lourde et plus épaisse : l'Esquimau forme donc à cette règle une exception, confirmée par les observations de Retzius sur des crânes dont il avait l'âge précis, et par celles faites récemment en Danemark sur des Esquimaux qui y sont morts.

Examinée de face, la tête affecte une forme exactement losangique, avec un angle inférieur un peu arrondi, correspondant au menton.

Vues de profil, les éminences molaires sont presque sur le même plan que les incisives supérieures qui les débordent néanmoins.

Les dents sont verticales, et par le rapprochement des mâchoires, se mettent en contact dans toute l'étendue des arcades dentaires. Les incisives se correspondent exactement et ne peuvent, comme chez l'Européen, agir à la manière de ciseaux : de là l'aplatissement de leur couronne et la forme qu'elles présentent et qui permet de les comparer aux petites molaires.

Cette remarquable disposition se retrouve dans les têtes des momies égyptiennes et tient, nous le pensons du moins, à la même cause purement anatomique, et non au genre d'alimentation qui peut y contribuer sans doute, mais ne saurait seul la déterminer, comme le croit Blumenbach.

Le savant ethnologue de Goëttingue avait entrevu, en effet, cette curieuse particularité des incisives : il fait remarquer, mais sans s'y arrêter, que sur les crânes d'Esquimaux Labradoriens et Groënlandais venus en sa possession, la plus grande partie de la couronne des dents est uniformément usée et raccourcie, et il ajoute que c'est à cause de la nourriture crue et animale (*victûs crudi et durioris causâ*). Du reste, ce caractère important, qu'il ne faut pas, suivant nous, attribuer exclusivement à cette cause, et que nous avons pris soin de constater sur place chez un certain nombre d'Esquimaux vivants, est représenté d'une manière bien évidente sur les deux dessins de crânes groënlandais de l'Atlas de Blumenbach : deux incisives, presque transformées en molaires, sont visibles au maxillaire inférieur sur le crâne de l'homme; trois autres, deux à la mâchoire supérieure, une à l'inférieure, sur la tête de femme (crânes d'Esquimaux de Godthaab, 10<sup>e</sup> Décade de la collection des crânes des diverses nations, planches 36 et 37).

Signalons enfin, avant de terminer, que les condyles des maxillaires inférieurs sont notablement élargis transversalement, et que les cavités glénoïdes sont plus superficielles et moins excavées qu'elles ne le sont chez l'Européen.

Nous trouvons, en résumé, dans les Esquimaux, les principaux caractères distinctifs de la race mongolique : le crâne présente seulement au plus haut degré, en opposition à la forme globuleuse du Lapon, la disposition pyramidale qu'il partage avec un certain nombre de peuples de l'Asie, et de plus une élongation en arrière et l'amincissement de la région occipitale.

On rattache généralement, et nous venons de voir que c'est avec raison, les Esquimaux à la race mongolique : quelques anthropologues ont voulu, toutefois, les relier aux races américaines ; mais trop de différence les en séparent, et cette opinion doit être rejetée, malgré les analogies signalées par M. du Ponceau dans les constructions grammaticales de la langue des Esquimaux et de celles des Chipeways et des Algonquins, principales familles des Américains du Nord.

Enfin l'on a voulu encore y voir une race primordiale, abori-

gène, et c'est en partie avec les Esquimaux, les Boschismans des environs du Cap et les Botocudos des frontières méridionales du Brésil, que Bory de Saint-Vincent et plusieurs naturalistes ont prétendu constituer un degré inférieur à la race adamique, pour y placer ces peuplades en-dehors des classifications ordinaires.

Mais cette hypothèse ne repose ni sur une infériorité intellectuelle, ni sur des différences anthropologiques, qui puissent la soutenir; et rien n'autorise à retrancher ainsi de la grande famille humaine, une race, comme celle des Esquimaux, qui n'occupe pas moins de deux mille lieues de côtes, depuis le détroit de Davis et le Groënland jusqu'au Kamstchatka et à la mer de Behring, et, dans toute cette immense étendue, conserve incontestablement, sous quelques déviations reconnues, un type fondamental et primitif, celui des nations mongoliques.

---

RAPPORT, AU NOM DE LA SECTION DE MÉDECINE, SUR LES  
DEUX MÉMOIRES CI-DESSUS;

Par M. le docteur MOURoux.

---

*Séance du 3 février 1860.*

---

Des deux mémoires que notre jeune confrère, M. le docteur H. Guérault, a présentés à la Société et qui lui ont valu en grande partie l'honneur de lui appartenir, celui par lequel nous commencerons le compte-rendu dont votre section de médecine a bien voulu nous charger, sa relation chirurgicale de l'attaque de Petropaulowski au Kamstchatka se compose de deux parties non séparées, il est vrai, mais cependant bien distinctes; une tout-à-fait historique et une seconde entièrement chirurgicale.

La première, qui sert d'introduction à l'autre, n'étant guère qu'un extrait approprié par l'auteur à son sujet, qu'une sorte de précis de l'article relatif à la même affaire qui a été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, votre section a pensé qu'elle pouvait ne pas s'y arrêter.

La seconde, très intéressante au point de vue si important de la thérapeutique, a dû, au contraire, fixer son attention. Tous les praticiens la liront avec plaisir, nous en sommes persuadés, et beaucoup peut-être ne l'auront pas fait sans quelque profit.

Il en ressort, en effet, entre autres enseignements pratiques, ce qu'on savait depuis longtemps, sans doute, mais qui sera devenu plus évident encore, que, dans le traitement des plaies qui ont une certaine gravité, les affusions continuelles d'eau froide si justement recommandées par Percy dans son excellent article sur l'usage chirurgical de l'eau (*Dictionnaire des Sciences médicales*, tome 10, page 469), sont extrêmement avantageuses, qu'elles modèrent puissamment l'inflammation et qu'elles en préviennent les dangereuses et souvent funestes conséquences. L'auteur les a vues employer et les a employées lui-même avec le plus grand succès, non pas seulement dans certains cas, ni sur quelques individus, mais chez la plupart des nombreux blessés des deux escadres, car l'affaire de Petropaulowski a été très-meurtrière. Des 750 hommes, moitié Anglais, moitié Français, qui y ont pris part, 231, chiffre énorme, ont été mis hors de combat.

C'est surtout dans les blessures avec fracture comminutive des os simples ou multiples que l'efficacité de ces affusions se montre incontestable. Sept blessés de notre escadre qui se trouvaient dans ce fâcheux état et auxquels notre confrère a donné ses soins ont guéri parfaitement tous les sept, sans qu'on ait fait autre chose, pendant un ou deux mois, que d'arroser souvent, que de tenir continuellement imbibées d'eau froide les pièces de l'appareil, et nos alliés n'ont pas été moins heureux que nous. Deux de leurs officiers atteints de fractures comminutives de l'humérus ont aussi conservé leur bras, ont complètement guéri par l'emploi soutenu de ces irrigations.

Sous l'influence des affusions froides et prolongées, dit l'auteur, on voit la douleur, toujours très-vive dans ces lésions, diminuer rapidement ; les plaies, très-irrégulières d'abord, devenir fort belles ; les escharres tomber très vite ; les esquilles très nombreuses se détacher sans accident, et la cicatrisation marcher

d'une manière remarquable. Ces beaux résultats, nous le pensons comme M. H. Guérault, font le plus grand honneur à la chirurgie conservatrice. Ainsi l'amputation qui autrefois était de précepte dans ces cas extrêmement graves, n'est plus aujourd'hui de rigueur, et à beaucoup près, grâce surtout à cette excellente méthode.

Ces affusions, non plus d'eau douce, mais d'eau de mer, ont eu encore des avantages bien marqués après la cicatrisation des fractures et l'entière cicatrisation des plaies. L'engorgement souvent de longue durée et quelquefois assez considérable qu'elles laissent à leur suite s'est dissipé plus tôt, les mouvements altérés, ceux-mêmes qui semblaient perdus, se sont rétablis plus promptement.

M. Guérault dit, en parlant des blessures produites par des balles et qui ont fait les neuf-dixièmes de celles qu'il a observées, que le trou d'entrée de ces projectiles est petit, net et déprimé en forme d'entonnoir, et que celui de sortie est plus large, à bords relevés et contus. Nous ajouterons que cela est vrai le plus souvent, mais non pas constamment, qu'on l'observe toujours quand le coup est parti d'assez loin, mais que le contraire a lieu quand il a été reçu de près, le trou d'entrée étant alors plus large que celui de sortie, et cette remarque, ne déplaira point à notre confrère, s'il veut bien considérer avec nous qu'il pourrait être fort important de savoir, dans un cas de médecine légale, si, par exemple, le meurtrier a tiré de près ou de loin, ou à quelle distance à peu près il était de sa victime.

Dans le second de ses deux mémoires, qui nous paraît appartenir beaucoup plus à l'ethnographie qu'à l'anatomie proprement dite ou classique, M. Guérault fait connaître les curieuses différences qu'il a remarquées en examinant comparativement la forme du crâne chez les Lapons et les Esquimaux.

L'idée de cette utile et intéressante étude n'était encore venue à personne. L'auteur pense que ceux qui ne voient dans ces peuples qu'une seule et même race d'hommes ne les ont pas suffisamment étudiés ; que s'il existe de puissantes raisons pour les

réunir, il en est de très-fortes aussi qui s'y opposent ; que les Lapons et les Esquimaux diffèrent entre eux plus encore qu'ils ne se ressemblent , et qu'on doit les considérer comme deux races réelles et bien caractérisées.

Ces deux races ont du reste une origine commune. C'est du moins l'opinion de notre confrère et celle aussi des ethnographes les plus modernes.

Comme eux, il les rapporte à la grande race mongolique qui, à travers ses déviations, serait toujours reconnaissable à ses traits généraux ou fondamentaux, c'est-à-dire à la largeur de la face, à l'obliquité des paupières, à l'épaisseur de la cloison inter-orbitaire, à l'écartement des pommettes, à la dépression du visage; caractères auxquels il faudrait ajouter la forme globulaire ou pyramidale du crâne, avec cette remarque importante que, d'une part, ces formes se sont introduites dans la race caucasique par le croisement très-probable, à leur point de contact, de ces deux grandes races humaines, et de l'autre qu'elles se montrent séparées et sans altération, la première chez les Lapons et la seconde chez les Esquimaux, qui par là se trouveraient nettement distingués entre eux.

C'est de l'examen et de la comparaison de ces deux formes que se compose essentiellement le mémoire de notre confrère.

Les différences assez nombreuses qu'elles lui ont présentées auront, aux yeux de la science, un incontestable mérite, celui d'avoir été observées sur des pièces parfaitement authentiques et très-bien conservées ; sur des crânes qu'il a rapportés d'un voyage qu'il a eu l'avantage de faire dans les mers du Nord, à bord d'un des vaisseaux de l'expédition scientifique du Prince Napoléon, et qui proviennent les uns des établissements danois de la côte occidentale du Groënland, peuplés, comme on sait, d'Esquimaux, et les autres de Stockholm, nous voulons dire des riches collections ethnographiques du musée royal de Suède.

Ces pièces qui manquaient en France et que notre confrère a généreusement abandonnées à M. le professeur Serres, dont la belle galerie anthropologique fait aujourd'hui partie du Muséum

d'histoire naturelle de Paris, pourront servir aux savants que le sujet intéresserait soit à vérifier ses assertions, soit à étendre encore le cercle de ses observations.

---

RAPPORT, AU NOM DE LA SECTION DES BELLES-LETTRES,  
SUR L'OUVRAGE DE M. CROLLALANZA, INTITULÉ :

*Origine e gesta di Giovanna Darco;*

Par M. DE TORQUAT.

---

Séance du 26 mai 1860.

---

Un de nos membres correspondants étrangers, M. Crollanza da Fermo, résidant dans les Etats pontificaux, professeur et auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires, nous a fait hommage, Messieurs, d'un livre intitulé : *Origine e gesta di Giovanna Darco*. Vous avez demandé sur ce travail, à la section des Belles-Lettres, un rapport que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui en son nom.

La section dont je suis le rapporteur, Messieurs, n'a pas cru nécessaire de vous donner l'analyse d'une vie de Jeanne d'Arc dont tous les traits vous sont connus ; mais elle a rencontré dans l'ouvrage du professeur italien une opinion tout à fait neuve qu'elle se propose de discuter.

M. Crollanza voudrait établir que Jeanne d'Arc est d'origine italienne et de noble extraction. Il tire ses preuves : 1° d'une chronique manuscrite ; 2° de deux épitaphes : l'une française, l'autre italienne ; 3° d'une généalogie. Examinons la valeur de ces documents.

La chronique manuscrite qu'invoque M. Crollanza est très-ancienne, dit-il. Elle se trouve entre les mains du marquis Philippe Rinaldi, de Bologne, dont la femme était le dernier rejeton de la branche bolonaise de l'illustre famille Ghisilieri. Cette chronique dit que la libératrice d'Orléans et de la France était



filie de Ferrante Ghisilieri, qui émigra de Bologne sa patrie, en 1404, alors que Jean Bentivoglio usurpa le pouvoir à Bologne et se constitua le chef de la cité. Ferrante Ghisilieri se rendit en France, et pendant qu'il vivait exilé avec Bartolomea Ludovisi, sa femme, il lui naquit un enfant qui fut la fameuse Pucelle d'Orléans.

Mais de quelle autorité peut être le témoignage d'un chroniqueur étranger, inconnu, contre l'assertion de tous les historiens qui font naître Jeanne d'Arc de parents français et de basse extraction. Si son récit avait été livré à la publicité et se trouvait ailleurs que dans la famille Ghisilieri, intéressée à faire prévaloir une opinion qui l'honore, il y aurait lieu à examiner, mais comment s'expliquer qu'on a tenu secrète pendant quatre cents ans une vérité historique aussi intéressante que celle de l'origine de Jeanne d'Arc.

M. Crollalanza répond : Ferrante Ghisilieri, fugitif devant ses ennemis, avait intérêt à cacher son nom et sa noblesse ; et ce qui prouve que la mère de Jeanne était étrangère et italienne, c'est qu'à Domrémi on l'appelait *Romée*, nom donné alors généralement à tous ceux qui avaient visité en pèlerins Rome, ou un sanctuaire vénéré de l'Italie.

Si le père et la mère de Jeanne étaient des Italiens réfugiés à Domrémi, comment la Pucelle pouvait-elle avoir dans les environs de son village un oncle nommé Durand et d'autres parents. En supposant que la crainte leur eût fait changer leur nom, pourquoi ne le reprirent-ils pas lorsque le danger fut passé, lorsque la France les eut pris sous sa puissante protection.

La conclusion tirée par M. Crollalanza, de ce que le nom de Romée était porté par la mère de Jeanne ne paraît pas rigoureuse. Tout ce qu'on pourrait inférer de cette circonstance, c'est qu'Elisabeth Romée aurait fait le pèlerinage de Rome.

M. Crollalanza ajoute : Je ne suis pas seul à contester l'origine française de Jeanne et à la faire naître d'un Ghisilieri ; car Guillaume Marsano, dans un article publié en 1855 dans la *Gazette universelle des Théâtres, de Littérature, de Musique et de Mode de Vienne*, assure que deux historiens donnent le nom de Ghisi-

lieri à Jeanne ; qu'un seul, Verdier, dans son *Histoire de France*, l'appelle d'Arc et que tous les autres la désignent seulement sous le nom de Pucelle d'Orléans.

Marsano, lorsqu'il écrivait dans la *Gazette universelle de Vienne*, n'avait évidemment pas sous les yeux les pièces du procès de condamnation et de réhabilitation où il est dit plusieurs fois que la Pucelle était fille de deux pauvres laboureurs nommés Jacques d'Arc et Elisabeth Romée, ni les histoires écrites en France et en Allemagne, et où se retrouve continuellement le nom de Jeanne d'Arc.

A Orléans, où ont vécu la mère et les frères de la Pucelle, il n'existe aucun document qui puisse faire soupçonner l'origine étrangère de Jeanne d'Arc, et M. Crollanza le sait, puisqu'il a écrit à l'évêché d'Orléans et à l'un de nos collègues pour avoir la vérité sur ce point.

M. Crollanza est également dans l'erreur lorsqu'il déclare que la noblesse de l'origine de Jeanne se révélait dans son goût pour les exercices militaires, tels que lancer des traits, briser des lances, monter des coursiers fougueux, puisqu'elle déclare elle-même, devant ses juges, qu'elle n'est qu'une pauvre fille des champs qui ne sait ni faire la guerre ni monter à cheval.

Les deux épitaphes citées par M. Crollanza n'ont pas plus de valeur que la chronique manuscrite, d'abord parce qu'elles sont extraites de cette chronique, ensuite parce qu'elles n'ont jamais appartenu à un monument connu. Enfin parce qu'elles ont plutôt le caractère d'une fantaisie de poète que d'une inscription placée sur un tombeau. Claudine Brunaud, l'auteur de l'épitaphe française, n'est pas une autorité assez imposante pour rassurer sur l'authenticité d'un document de cette nature.

Quant à la généalogie, elle a le grand tort de faire naître Jeanne en 1424, lorsque tout prouve qu'elle naquit vers 1409. Evidemment, elle avait plus de cinq ans lorsqu'elle fit lever le siège d'Orléans.

Nous croyons M. le marquis Vincent Ghisilieri Vallemani Benigni di gesi, de bonne foi, lorsqu'il nous montre le nom du

Jeanne parmi les noms qui composent la généalogie dont il est possesseur ; mais nous voudrions d'autres preuves avant de partager sa croyance.

Quelque contestable que soit l'origine italienne de Jeanne d'Arc, un membre de la famille Ghisilieri n'en a pas moins fait faire en 1845, par le sculpteur Amici, une statue de la libératrice d'Orléans, qu'il a placée dans son palais avec cette inscription latine :

*Ne tantæ mulieris de suâ familiâ Ghisileria  
fama et gloria deesset statuam hanc  
pos. Aug. comm. hyer. anno 1845.*

Un autre artiste italien, Rinaldo Rinaldi, d'après les ordres de la comtesse Apalice Cittadella Vigodarzere, de Padoue, a également sculpté en 1841 une statue de Jeanne d'Arc qu'il représente armée de toutes pièces, son étendard à la main et volant au secours d'Orléans.

Avant de terminer ce rapport, nous demanderons à M. Crollanza pourquoi il préfère voir dans Jeanne d'Arc les hallucinations de l'illuminée plutôt que l'inspiration divine, pourquoi après avoir cité le Hollandais Enrick Gorckeim, contemporain de la Pucelle, et le capitaine Duparck, qui conservent à la vierge de Domrémy son caractère religieux et voient en elle une victime de la foi en Dieu, dans son épée, dans sa patrie ; il formule, lui, une accusation contre les historiens, les panégyristes, les poètes, les artistes qui se sont occupés de Jeanne d'Arc ? Pourquoi il leur reproche d'en faire un être fantastique appartenant à la région des songes, une sorte de sybille mêlant les traditions druidiques ou païennes aux traditions chrétiennes mal comprises de son temps ? Nous voudrions des textes qui justifiasent cette accusation. Nous n'en connaissons pas.

Nous ne dirons rien du mérite littéraire du livre de M. Crollanza. Nous ne sommes pas assez versés dans la langue italienne pour porter un jugement. Nous nous bornerons à la discussion que nous avons établie sur les preuves apportées par M. Crollanza en faveur de l'origine italienne de notre héroïne.

---

---

SÉANCE PUBLIQUE DU 30 AOUT 1860.

---

—  
PROCÈS-VERBAL.  
—

M. le Préfet ayant bien voulu mettre ses salons à la disposition de la Société, et la séance publique ayant été fixée au 30 de ce mois, à huit heures du soir, des lettres d'invitation avaient été adressées aux personnes les plus notables de la ville.

A huit heures, les places réservées étaient déjà presque toutes occupées.

A huit heures et demie, M. le président de Sainte-Marie invite, au nom de la Société, M. le Premier Président de la Cour impériale, M. le Préfet, M. le Maire de la ville, M. le Président du Conseil général, M. Becquerel, membre de l'Institut, à s'adjoindre au bureau, et, en son nom personnel, prie M. le duc de Tarente d'accepter les honneurs de la présidence.

L'objet de la réunion est la remise de deux prix, consistant chacun en une médaille d'or dont le Conseil général avait voté les fonds, et que la Société avait décernés, l'un à M. Auguste BAILLET, archiviste-paléographe de Paris, employé au ministère d'État, chargé par le Gouvernement de la mise en ordre et de la publication des lettres et mémoires de Napoléon I<sup>er</sup>, pour son *Mémoire sur le royaume d'Orléans*, et l'autre à M. Isidore PIERRE, membre correspondant de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur de chimie à la Faculté des Sciences et secrétaire de la Société d'agriculture de Caen, pour son *Mémoire sur les moyens d'obvier à la dégénérescence des prairies artificielles*.

La séance ouverte, la parole est donnée à M. le Président de la Société qui, après avoir rappelé, dans un discours très-remar-

quable, l'origine, le but, la mission des Académies en général, fait ressortir, en particulier, les avantages des Académies de province. L'orateur termine en remerciant M. le Préfet de la gracieuse hospitalité que, dans la circonstance, il a bien voulu donner à la Société.

La parole est accordée ensuite à M. Dupuis pour la lecture de son rapport, déjà adopté par la Société, sur la question historique mise au concours en 1858 et reproduite avec modification en 1859. L'honorable membre signale l'érudition et les immenses recherches qu'a nécessitées le travail de l'auteur.

Immédiatement après, M. A. Baillet reçoit sa médaille des mains de M. le Président, qui lui adresse ses félicitations.

M. G. Baguenault obtient à son tour la parole pour faire connaître le résultat du concours ouvert l'an dernier sur la question agricole des prairies artificielles. Le rapporteur passe successivement en revue les mémoires qui, parmi le grand nombre de ceux que cette importante question a fait adresser à la Société, ont été le plus remarqués. Ce travail ingrat, que M. Baguenault a su rendre intéressant, a été écouté avec beaucoup d'attention.

Après avoir remis à M. Pierre la médaille qui lui était si bien due, M. le duc de Tarente remercie la Société de l'honneur qu'elle lui a fait, et, persuadé qu'il sera l'interprète des sentiments de tout l'auditoire, émet le vœu que l'allocution de M. de Sainte-Marie \*, que les mémoires couronnés, ainsi que les rapports auxquels ils ont donné lieu, soient insérés dans le Recueil des travaux de la Société.

Cette proposition est accueillie par les applaudissements de toute l'assemblée.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée.

\* Ce discours, que M. le Président avait déposé sur le bureau et dont on doit regretter qu'il n'existe pas de copie, n'a pas été retrouvé.

---

RAPPORT SUR LES MÉMOIRES ENVOYÉS AU CONCOURS POUR LE  
PRIX D'AGRICULTURE PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ EN 1859;

Par M. G. BAGUENAUT DE VIÉVILLE.

---

Séance du 1<sup>er</sup> juin 1860.

---

S'il est un principe reconnu en agriculture, s'il est une vérité universellement proclamée par tous les organes de la presse agricole au point d'en être devenue triviale, c'est assurément celle qui proclame que les fourrages sont le point de départ des produits les plus précieux du sol ; d'où cet adage si connu et si souvent répété : *point de pré, point de blé* ; il découle de cet autre adage plus ancien dont il est la conséquence : *qui veut la fin, veut les moyens*. Cette proposition est tellement incontestée, que je crois devoir vous en épargner le développement.

Au commencement de ce siècle, alors que l'économie rurale entrait dans une phase nouvelle de progrès et que l'on sentait l'insuffisance des prairies naturelles qu'une grande partie de notre sol se refusait à produire, on chercha d'autres plantes à leur adjoindre : trois espèces de fourrages connus depuis longtemps, mais cultivés jusque là sur de petites surfaces, entrèrent dans la grande culture dont ils firent dès lors la richesse en fournissant aux animaux un aliment sain, abondant, substantiel. Ils avaient l'immense avantage d'être vivaces, c'est-à-dire qu'une fois confiés à la terre, ils lui faisaient produire une riche et nouvelle récolte pendant plusieurs années. Leur culture, bientôt généralement répandue et adoptée, emplissait tous les greniers et avait en outre le précieux privilège, disait-on, de soulager la terre et de la préparer aux céréales par un repos fécond, en fournissant par leurs débris et leurs racines un engrais qui ne coûtait rien.

Ces mérites les firent rechercher de plus en plus. L'un d'entre eux surtout, la luzerne, bien connue des Romains qui en vantaient les merveilles, pouvait avoir une durée de douze à quinze ans, en donnant chaque année trois coupes et une dépaissance : un autre, le sainfoin, avec une existence moindre qui n'était que de six à huit années, offrait un produit moins abondant, il est vrai, mais plus succulent et plus recherché. Le troisième, le trèfle, privé de ces grands avantages de durée, en présentait d'autres; il avait détrôné la jachère, y avait substitué l'alternat, et était devenu la base d'un système agricole nouveau, l'assolement triennal. La cause de l'agriculture, longtemps stationnaire et languissante, paraissait gagnée, les améliorations incontestables, les bénéfices assurés. Des bestiaux plus nombreux et d'un meilleur choix devaient mettre le comble à la prospérité des cultivateurs, quand on s'aperçut insensiblement que ces fourrages n'avaient ni la même vigueur, ni la même durée : on chercha à les ranimer par des stimulants; cette surexcitation produisit d'abord un grand effet, mais elle ne fut que momentanée et ne fit qu'avancer le mal et le moment de la réaction. Bientôt les mauvaises herbes envahirent la prairie peu de temps après sa création, salirent le sol de leurs graines, et les précieux fourrages tombaient en décadence à l'époque où primitivement ils entraient dans leur plus riche période de végétation et de rendement.

Les cultivateurs s'émurent, se racontèrent leur déception sans s'en expliquer les motifs.

La Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, justement préoccupée de l'existence du mal et des plaintes fondées qu'il excitait, s'est adressée à tous les agriculteurs du pays pour l'aider à trouver une solution à ce problème, et un moyen de remédier à cet état de choses.

Elle leur a soumis les questions suivantes :

« Quelles sont les causes qui rendent les prairies artificielles, surtout le trèfle, le sainfoin et la luzerne, moins productives et de moins longue durée qu'autrefois ?

« Quelles seront les conséquences de cet état de choses ?

« Quels sont les moyens de rendre à ces prairies leur ancienne fertilité? N'y parviendrait-on pas par la substitution d'amendements ou de fourrages nouveaux à ceux actuellement en usage? »

Cet appel n'a pas été vain, et trente-quatre mémoires nous ont été adressés de tous les points de la France, preuve que le mal était universellement senti, le remède vivement sollicité, et que depuis longtemps on s'occupait de combattre ses effets et d'en étudier les causes.

La question a donc été parfaitement comprise dans toutes ses parties, et son importance dignement appréciée. Ceux qui ont cherché à la résoudre ont toute l'autorité désirable; ce sont généralement des hommes mûris par l'expérience, habitant les champs, cultivant par eux-mêmes, consommés dans la théorie et la pratique, et poursuivant le cours d'une carrière agricole qui date, pour certains d'eux, de vingt-cinq à trente années. Ils appartiennent à toutes les parties de la France, aux départements du Nord, à la Champagne, à la Bourgogne, aux contrées de l'Ouest, du Centre et du Midi; leur accord ne peut donc être que du plus grand poids et l'expression certaine de la vérité.

Aussi, après avoir lu tous leurs mémoires avec la plus scrupuleuse attention, et avoir pesé tous leurs arguments, pouvons-nous regarder la question comme aussi complètement résolue qu'elle peut l'être dans l'état actuel de nos connaissances.

En vue de l'intérêt général, comme satisfaction à la juste impatience des agriculteurs désireux de connaître la solution, et conformément au vœu exprimé par plusieurs concurrents, nous allons donc d'abord résumer toutes les réponses faites au programme établi par la Société académique d'Orléans, et former un faisceau compacte de tous les arguments individuellement soumis à son appréciation.

Ensuite nous ferons connaître ceux des concurrents qui ont apporté à l'élucidation de toutes ces questions les efforts les plus fructueux, les raisonnements les mieux motivés, la démonstration la plus lumineuse, la méthode la plus sûre, le style le plus clair et le mieux approprié au sujet; car bien que nous ayons à nous préoccuper d'abord et surtout du fond, nous ne devons pas ou-



blier. que nous parlons au nom d'une Société agricole et littéraire, et à ce dernier titre les qualités de la forme et le mérite d'une diction nette et pure ne pouvaient nous laisser ni indifférents ni insensibles.

Enfin, après avoir proclamé les auteurs des mémoires qui nous ont paru l'emporter sur les autres, nous terminerons ce rapport par quelques considérations générales qui ne seront qu'une application des principes puisés aux sources fécondes que nous a fournies ce brillant concours.

Les concurrents sont, à la presque unanimité, d'accord sur le fait d'un rendement moindre et d'une moindre durée de nos trois plantes fourragères : pour les causes, sans aller, comme quelques-uns, les rechercher dans le refroidissement du globe, ou dans les perturbations atmosphériques qui nous ont amené depuis quelques années le choléra, les fièvres typhoïdes, l'oïdium de la vigne et la maladie des pommes-de-terre, nous n'avons simplement qu'à nous reporter à l'origine, à l'époque de l'introduction de ces plantes dans notre agriculture, et à voir dans quelles conditions elles y sont entrées.

Lors donc qu'elles ont passé de la petite culture dans la grande, les terres soumises à la jachère étaient plus propres, plus souvent labourées, mieux nettoyées par la herse. Etablies d'abord, ainsi que nous l'avons dit, sur des surfaces restreintes, mais préparées, comme on le fait pour essayer des plantes nouvelles, leur réussite engagea à les reporter avec le même soin sur des surfaces plus considérables.

Les céréales, presque seules cultivées alors, ne puisaient leur nourriture que dans les couches superficielles dont la fertilité était entretenue par les engrais et les influences de l'atmosphère auxquelles les exposaient de nombreux labours.

Les couches plus profondes du sol étaient alors vierges et enrichies d'éléments accumulés par les siècles.

Beaucoup de terres laissées incultes étaient abandonnées comme pâturages aux bestiaux qui y trouvaient une nourriture peu abon-

dante, il est vrai, mais qui n'enlevait rien aux terres en culture, et qui revenait les enrichir sous forme d'engrais.

Les graines que ne recueillait pas le cultivateur chez lui, n'étant encore que l'objet d'un commerce très-restreint, n'offraient qu'un mince appât à la spéculation; elles étaient généralement importées d'Angleterre ou de Hollande, et avaient été nettoyées avec le soin particulier aux agriculteurs de ces contrées.

Les prairies artificielles faites dans ces conditions s'élevèrent d'abord promptement dans une couche de terre bien préparée et suffisamment entretenue d'engrais, et quand les principes fertilisants de cette terre furent absorbés, les racines, par leur nature, allèrent plus profondément, et trouvant dans les couches inférieures une nourriture que rien n'avait entamée, un vieux fond naturel enrichi encore par la filtration des engrais déposés à la surface du sol, se développèrent largement et amenèrent une végétation puissante qui dura aussi longtemps que les principes tenus en réserve.

Les cultivateurs, dans leur imprévoyance, s'occupèrent peu d'entretenir ces éléments de richesse; mais ils cherchèrent à les exciter encore par des amendements stimulants tels que le plâtre. Quant aux engrais fécondants de la ferme, devenus plus abondants par l'accroissement du fourrage, ils furent réservés spécialement aux céréales qui donnèrent un beau profit, sans qu'on songeât à entretenir par eux la source de ces bénéfices. Qu'arriva-t-il alors? Que le sous-sol épuisé refusa de produire de la luzerne et du sainfoin; que les mauvaises herbes firent invasion dans les champs et étouffèrent nos précieux fourrages.

Le cultivateur alors pensa à les rompre, et leur fit succéder encore des céréales qui vinrent fort bien : il en fit de l'argent, beaucoup d'argent; mais il lui fallait des prés, il en sentait dès lors l'avantage et le besoin, car il avait augmenté le nombre de ses bestiaux. Il se hâta donc de ressemer des luzernes, du sainfoin et du trèfle; mais sa terre ne se trouvait plus dans les mêmes conditions, et il ne tarda pas à s'en apercevoir : ses fourrages levèrent, mais prirent peu de développement et cédèrent bientôt la place aux herbes adventices; car nous n'avions pas songé à

les détruire, nous avons supprimé la jachère qui en purge le sol, parce que la jachère est un temps d'arrêt dans la production, et dans notre avidité nous ne voulions pas que la terre cessât de produire; bien plus, ces herbes parasites, c'est nous le plus souvent qui les confions à nos champs, parce que pour avoir de bonnes graines, nous n'avons rien voulu sacrifier d'une coupe de fourrage avantageuse, nous avons préféré les récolter sur une dernière coupe dégénérée, salie d'herbes étrangères, ou bien les acheter chez des commerçants qui les vendent d'autant moins chères qu'elles sont moins bonnes et moins épurées, car notre système est toujours de retirer beaucoup du sol et de lui rendre le moins possible.

Ainsi donc pour nous résumer :

Négligence dans la préparation de la terre ;  
Négligence dans l'entretien des éléments de fertilité ;  
Négligence dans les soins à donner aux prairies établies ;  
Négligence dans l'ordre et la succession des récoltes ;  
Négligence dans le choix des graines ;

Excitation illimitée à la production, et par conséquent à l'épuisement, par l'emploi irréfléchi des amendements stimulants.

Telles sont les causes les mieux reconnues, les moins contestées de la dégénérescence de nos prairies artificielles.

Les conséquences de cet état de choses ne sont que trop faciles à tirer; aussi y a-t-il peu de divergence.

C'est la diminution du nombre et du profit des bestiaux.

C'est la diminution des engrais.

C'est l'affaiblissement de tous les produits du sol.

C'est la rareté et le renchérissement des choses les plus nécessaires à l'homme : du pain qui le nourrit, de la viande qui répare ses forces ; de la laine qui sert à faire ses vêtements ; des cuirs, du suif et d'une foule d'autres produits que l'agriculture fournit à l'industrie, et que l'industrie nous rend sous toutes les formes, pour tous les usages et les besoins de la vie.

Que faut-il donc à la terre pour lui rendre sa fécondité primitive ? ce qu'il faut à tous les malades épuisés :

Du repos,  
De l'air,  
Une nourriture fortifiante.

En d'autres termes, il faut à la terre :

La jachère de temps en temps, ou un travail en rapport avec ses forces ;

L'aération du sol et son exposition aux influences atmosphériques ;

Des engrais abondants, nutritifs, réparateurs.

Ces soins, que nous appellerons hygiéniques, se traduisent chez les concurrents par les prescriptions que nous allons indiquer et qui ne sont guère que la contre-partie de la première question ; car dire les causes du mal, c'est en même temps en indiquer le remède.

Il faut donc choisir une terre convenable dont on a consulté les exigences et les appétits.

La soumettre à des labours nombreux, à des défoncements profonds, à des hersages énergiques.

Lui donner de fréquentes et généreuses fumures, les enfouir autant que possible avec la conviction que les céréales en profiteront tôt ou tard.

Lui donner des éléments calcaires si la nature du sol les réclame.

Ne semer que des graines éprouvées et dont on soit parfaitement sûr, après une récolte sarclée, et avec une céréale claire et peu exigeante qui abrite la prairie dans sa jeunesse.

Une fois cette prairie établie, la couvrir souvent de fumier pendant l'hiver, l'arroser de purin au printemps, et renouveler de temps en temps le sol par des composts et des terreaudages qui rechaussent la plante et la nourrissent.

N'y point faire aller les bestiaux prématurément.

Enlever et arracher avant leur maturité les mauvaises herbes qui s'y seraient glissées.

Ne point attendre que la prairie ait cessé de donner pour la renouveler.

Enfin ne redonner au sol la même nature de plante qu'après un intervalle que plusieurs agriculteurs évaluent à une fois et demie la durée de la première, ou au moins après un temps convenable et suffisant pour que la couche de terre où les racines se nourrissent soit, par l'infiltration des engrais, pourvue de nouveau de toutes les substances qu'elles ont absorbées dans la première période.

De nouveaux amendements auront-ils le pouvoir de hâter la restauration de cette fertilité primitive?

Ici bien des avis, bien des opinions.

Le fumier suffit, dit-on, mais à de plus fortes doses; certainement; mais quels sont les moyens de l'obtenir et d'en doubler la quantité? Les engrais marins sont parfaits; mais ils ne sont que localisés. Les alcalis, cendres, sels de soude et de potasse; mais ils seraient insuffisants pour déterminer une fertilité générale. Les composts et les terreaudages; à moins d'être très-nombreux et très-répétés, ils ne peuvent qu'améliorer la surface du sol, et leurs effets ne peuvent se faire sentir aux couches profondes où vont puiser les racines de nos plantes. Les engrais et amendements nouveaux que les progrès de la science ont mis en lumière, plâtre, engrais industriels, engrais de commerce, poudrette, guano, noir animalisé, poudre d'os, etc., etc.; ces engrais, dont personne ne conteste les effets et l'utilité, sont néanmoins réprouvés par plusieurs, parce qu'ils sont rarement employés avec prudence, parce qu'en excitant la production ils ne font que hâter le moment de l'épuisement; parce qu'à l'instar des liqueurs alcooliques sur l'économie animale, ils ne donnent à la terre qu'une énergie momentanée; ils sont le coup de fouet donné au cheval, souvent précurseur de la chute, etc., etc. L'amendement le plus généralement apprécié en-dehors des fumiers de ferme est celui que fournit l'atmosphère quand on expose le sol à ses influences bienfaisantes par de fréquents labours et par la jachère; parce que, quelque avancés que nous

soyons en chimie, la nature en sait encore plus que nous, et, dans son grand laboratoire, elle opère des combinaisons que nous ne pouvons qu'imparfaitement saisir et imiter.

Mais pendant la jachère la terre ne produit rien; et si les autres dépendances du domaine ne peuvent donner le trèfle, le sainfoin et la luzerne, comment nourrir les bestiaux de la ferme, bestiaux dont le nombre a augmenté? Il faut donc trouver des aliments qu'on puisse substituer à nos trois fourrages, soit à toujours, soit temporairement. Or, en existe-t-il qui possèdent leurs avantages?

Tous les concurrents s'accordent à dire qu'aucun fourrage connu jusqu'à présent ne peut remplacer le trèfle, le sainfoin et la luzerne. L'un d'entre eux ajoute même que la découverte d'une plante capable de leur être comparée serait plus précieuse que la découverte d'une planète.

Quelles sont donc celles qu'on pourrait leur substituer provisoirement, ou leur adjoindre avec utilité?

Ici dominent les impressions locales : chacun se préoccupe plus particulièrement des plantes qui conviennent à sa contrée, à son climat, à la nature de ses terres. Les cultivateurs du Midi indiquent le maïs; ceux du Nord, où la terre est profonde, où la population est plus dense et les bras moins rares, vantent le turneps et la betterave; ceux de l'Ouest préconisent le chou cavalier et le chou moellier. Beaucoup conseillent le ray-grass, le lupin, le seigle en vert, la moutarde, le millet, la paille hachée; plusieurs les pois, les vesces, la jarosse, qui cependant ont l'inconvénient d'être de la même famille que nos trois légumineuses, de se nourrir des mêmes substances, et d'épuiser une partie des sucs que nous entendons réserver pour le moment où nous ressemerons nos trois précieux fourrages.

Quelques-uns y ajoutent le sorgho et le topinambour, et nous nous rangeons complètement de leur avis, comme témoins des grandes ressources que deux de nos éminents agriculteurs Orléanais ont su en tirer dans des terrains de médiocre qualité, mais soigneusement préparés; ressources que nous sommes heureux d'indiquer aux agriculteurs, mais que les détails de leur exposi-

tion nous forcent à rejeter, dans une note particulière, à la fin de ce rapport.

Telle est, Messieurs, la substance des réponses faites à nos questions ; tel est le résultat de l'enquête ouverte sur les besoins et les souffrances de notre agriculture. Quelques autres détails que nous avons omis se retrouveront, avec les réflexions qu'ils nous ont suggérées, dans l'examen de plusieurs mémoires auquel nous avons hâte de nous livrer.

Parmi les nombreux écrits qui nous ont été envoyés, quelques-uns sont signés, et les auteurs se sont mis par là hors des conditions du concours. Ce ne sont, du reste, que des lettres assez courtes par lesquelles ils nous font part de leurs idées sans arrière-pensée de récompense. Un certain nombre s'est contenté aussi, mais avec épigraphe et noms cachetés, d'un travail resserré entre six et dix pages ; tout en accueillant les saines opinions qu'ils peuvent avoir émises, nous n'avons pu regarder ces mémoires comme prétendant sérieusement au prix et comme ayant rempli toutes les clauses du programme. Une question de cette importance exige des développements ; il faut qu'elle soit convenablement discutée et approfondie, et que les conclusions qu'on en tire soient appuyées sur des raisonnements, des autorités et des faits. Nous n'avions pas, il est vrai, fixé les limites du travail, mais deux à trois feuilles d'impression nous semblaient une mesure convenable.

Nous n'aurons pas ce reproche à adresser au mémoire inscrit sous le n° 8 (1). Ce travail, fait avec une grande conscience et un soin particulier, n'a pas moins de 250 pages. C'est un traité d'agriculture complet, où rien ne manque à la forme ; avant-propos, considérations préliminaires, tableau indicateur et comparatif, post-scriptum, notes complémentaires, appendice, table des matières ; le tout réuni sous un élégant cartonnage avec épi-

(1) EPIGRAPHE. Qui a du foin a du pain.

graphe en découpure. L'auteur est un estimable septuagénaire qui fait, nous dit-il, la dernière étape de son congé dans le monde, et qui demande qu'on lui pardonne de s'être laissé entraîner par l'attrait de son sujet : il s'avoue modestement peu exercé à la composition d'un ouvrage d'ensemble, et nous prévient que c'est son premier essai. Il aime l'agriculture qu'il pratique depuis longtemps. Les défauts de son ouvrage ne font que témoigner de son zèle et de son ardente conviction; ils font aimer et vénérer sa personne. Son mémoire renferme de bonnes et excellentes choses exprimées parfois d'une manière vive et originale, mais aussi bien des longueurs et des hors-d'œuvre. Pourquoi nous copier, à propos du plâtre dont chacun connaît les effets, huit ou dix pages du *Traité de chimie* de Thénard? Pourquoi consacrer six pages assez inutiles au genêt? Ne pouvait-il pas, comme plusieurs l'ont fait, nous indiquer la vesce comme un excellent fourrage, sans une autre trop longue citation d'Olivier de Serres? Malgré le grand âge de l'auteur, son style est jeune, trop jeune même et trop coloré : il ne convient pas qu'un laboureur se détourne de ses importants travaux pour cueillir les fleurs qui naissent autour de lui. Il y a dans cet écrit tous les éléments d'un très-bon mémoire; il suffirait de les ordonner, de les condenser, de les discuter avec sobriété. La question est bien comprise, il y est répondu souvent avec justesse, mais avec diffusion. Nous espérons que l'auteur ne nous saura pas mauvais gré de notre franchise; c'est avec la même sincérité que nous pouvons l'assurer que son œuvre, malgré ses imperfections, se lit avec intérêt; que ce long entretien ne manque pas de charmes, et que ce doit être pour lui une douce satisfaction dans ses vieux jours d'avoir donné d'excellents conseils, et contribué à jeter de vives lumières sur une question qui touche de si près aux intérêts les plus sacrés de l'agriculture et de la prospérité publique.

La connaissance de notre programme a suggéré à l'auteur du n° 34 (1) l'idée de composer un ouvrage sur les prairies en géné-

(1) *EPICR.* Qui a foin a pain.



ral, sous le titre de *Traité pratique sur l'art de créer, de restaurer et d'entretenir en tout pays, et par des moyens aussi sûrs que simples et économiques, les prairies naturelles et artificielles*. Cet ouvrage se divise donc en deux parties; c'est la seconde partie que l'auteur soumet à notre jugement, tout en nous demandant notre avis sur l'ensemble. Il pense que nous ne nous plaindrons pas de ce qu'il nous donne plus que nous ne lui demandons; nous nous plaindrons d'autant moins que ce travail est fort bien pensé et fort bien écrit, et qu'il prouve de grandes connaissances acquises par l'observation, et accrues par des voyages à l'étranger. La deuxième partie, sur laquelle seulement nous avons à nous prononcer ici, est peut-être moins complète que l'autre; l'auteur y développe fort bien les causes de l'épuisement du sol, et donne de très-bons avis sur les moyens de restauration; il blâme fortement l'emploi de la graine prise sur le regain qui n'est qu'un fourrage de qualité inférieure, et la préférence qu'on donne trop souvent au bon marché, *la chose la plus ruineuse du monde*. Il conseille surtout la culture du ray-grass et du maïs comme fourrages supplémentaires, et s'étonne que le département du Loiret ait proportionnellement à son territoire un nombre très-restreint d'hectares en prairies; s'il y a des difficultés pour leur établissement et leur entretien, il faut des efforts pour les surmonter; car rien de bon et de durable ne se fait sans peine et sans sacrifices.

En ne jugeant cet écrit qu'au point de vue du programme que nous avons émis, c'est encore une œuvre distinguée et digne de l'attention et de l'estime de tous les agriculteurs.

Le n° 7 (1) est encore un mémoire sagement fait, bien raisonné, purement écrit; les causes qu'il donne à la dégénérescence des prairies artificielles sont celles qui sont généralement reconnues. Il recommande comme un des moyens d'obvier au mal, de renouveler les semences et de les choisir surtout dans le Midi, afin que les mauvaises graines qui s'y trouvent aient moins

(1) EPIGR. Fais ce que puis.

de chance de venir dans une terre plus septentrionale. Mieux vaudrait, je pense, mettre un soin plus minutieux à les avoir pures, ce qui n'est pas impossible, au moyen d'un instrument de nettoyage plus parfait. Les mauvaises herbes ont le privilège de germer presque partout, et, puisque la luzerne s'importe bien du Midi au Nord, ses ennemies, qui sont encore moins délicates qu'elle, la suivront sans difficulté; et d'ailleurs, elle trouvera partout des plantes indigènes pour la gêner et lui faire obstacle. C'est donc vers la terre même qu'il faut diriger nos soins; il s'agit de la purger par de nombreux labours des germes de toutes les plantes adventices, et de s'efforcer de les détruire aussitôt qu'elles paraissent.

Le mémoire n° 26 (1) a aussi de fort bonnes qualités, mais un peu de longueurs surtout dans la dernière partie où il s'étend sur les avantages de plantes généralement connues; c'est, du reste, un travail estimable, et l'on ne peut que gagner à suivre les conseils de l'auteur. Toutefois, nous ne partageons pas son opinion sur la vesce d'hiver qu'il trouve très-épuisante, à moins qu'il ne parle de cette plante venue à maturité et à graines; mais comme fourrage vert elle est très-avantageuse, rend la terre très-meuble et la prépare fort bien à une récolte de céréales.

Nous avons surtout porté notre attention sur les moyens pré-servatifs de l'épuisement du sol qui sont d'une application générale. Dans le très-petit nombre des concurrents qui ne se sont pas personnellement aperçus de la dégénérescence des récoltes de luzerne se trouve un habitant du littoral de la mer, n° 21 (2). Le maintien de la fertilité et de la durée de ses prairies tient, dit-il, aux engrais marins constamment employés sur le sol; il convient que cette ressource ne peut appartenir à tous, mais il engage à appliquer, sous une autre forme, telles que les dissolutions de soude et de potasse, les éléments dont se composent les plantes

(1) EPIGR. Si tu veux des blés, ami, fais des prés.

(2) EPIGR. Le meilleur cultivateur est le meilleur observateur.

marines : nous recueillons ce système et le reproduisons sans y avoir une entière confiance. La nature a des secrets qu'elle ne dévoile souvent qu'à moitié. Dans quelle mesure, de quelle manière ces éléments séparés des plantes qui les contiennent agiront-ils ? S'uniront-ils , se combineront-ils avec le sol dans les mêmes proportions , selon les mêmes lois ? Le voisinage de la mer, l'air imprégné de ses principes , le climat plus humide et plus tempéré, n'ont-ils pas une influence particulière sur la végétation, qui lui manquerait à une certaine distance ? Ces conditions ne concourent-elles pas à l'effet des plantes marines ? C'est ce que nous laissons à l'appréciation des cultivateurs.

Le n° 32 (1) est l'œuvre d'un praticien qui fait, dit-il, tout par lui-même dans sa ferme, et sans le concours de domestiques : travaux de labourage , soins des bestiaux , etc., rien qui ne passe par ses mains. Il se targue donc à bon droit d'une grande expérience. Il invoque et établit la loi des restitutions à faire au sol, et, toutefois, il met en doute l'imminence du danger que nous signalons au sujet des cultures fourragères. Il indique la disposition des racines de nos trois plantes pour démontrer que chacune d'elles réclame des conditions de culture particulières ; il conclut qu'il n'y a pas lieu à les remplacer, et que la durée d'une prairie bien établie n'est qu'une question de soins. Mais quels sont ces soins ?

L'auteur est-il conséquent avec son principe de restitution quand il nous dit que les profondeurs où les racines de la luzerne vont plonger, renferment une mine *inépuisable* de substances nécessaires à sa longue vie, et qu'un champ de luzerne durerait des siècles si la surface qui le porte était bien purgée d'herbes adventices ? Pourquoi dit-il à la page suivante qu'il y a rarement avantage à la laisser subsister au-delà de quinze ans ? Par quels motifs se priver ainsi des ressources d'une mine *inépuisable* ?

(1) EPIGR. La terre sera rebelle à tes efforts, tu lui demanderas ton pain à la sueur de ton front. (GENÈSE, I. I.)

L'auteur admet encore un principe aujourd'hui fort contesté, que les déjections animales sont plus riches en azote que la nourriture d'où elles proviennent. Des agronomes compétents pensent le contraire, et la science et le raisonnement sont d'accord avec eux, puisque les animaux retiennent à leur profit et s'assimilent une partie de l'azote et du phosphate des grains et fourrages qui servent au développement de leur corps et à l'entretien de leurs forces. L'avantage principal des déjections est dans la macération que les aliments ont subie et qui les rend propres à féconder immédiatement tous les sols (1).

C'est un grand avantage pour un concurrent d'avoir visité et de bien connaître toutes les grandes exploitations d'une contrée; de les avoir étudiées, comparées, et d'avoir ajouté à sa propre expérience celle des agriculteurs distingués qui vous entourent. L'auteur du n° 12 (2) possède cet avantage : il nous cite les méthodes, les essais divers des cultivateurs de notre région; il nous apprend ce qui a réussi chez l'un, ce qui est à l'étude chez un autre. Il indique le drainage comme donnant chez M. de Béhague une coupe de luzerne de plus; les avantages que M. Nouel retire du sorgho; le rôle que M. Malingié père faisait jouer à la vesce d'hiver dans son assolement, etc., etc.

Il estime que le retour des mêmes fourrages ne doit avoir lieu sur le même sol qu'après un intervalle d'une fois et demie au moins la durée de son séjour; il fait valoir avec beaucoup d'insistance et de raison les inconvénients et le haut prix d'une demi-récolte, et invite à rompre toute prairie artificielle qui cesse de donner un plein produit, se fondant sur ce qu'on pourra d'au-

(1) Il faut l'avouer avec M. Boussingault, dit M. Lecouteux, le bétail n'est pas, rigoureusement parlant, un producteur d'engrais; c'est au contraire un destructeur d'engrais qui détourne de la terre toutes les matières qu'il exhale ou qu'il s'assimile; à cet égard, pas de doute possible, car il résulte des expériences de M. Boussingault que, par exemple, 100 kilog. de poids vivant produits dans une étable, prélèvent sur les fourrages 3 k<sup>os</sup> 64 d'azote qui, par conséquent, ne vont point aux engrais, et ainsi de suite, mais avec d'autres chiffres, pour le lait, la laine, les œufs, etc.

(2) EPIGR. *Utere, sed non abutere.*

tant plus avancer son retour sur le sol avec avantage. Il y a dans ce mémoire un peu de confusion ; l'auteur avoue avoir interverti les termes du problème , mais dans un bon résumé il ramène les quatre questions un peu égarées, et en donne en peu de mots une solution claire et satisfaisante.

Le n° 13 (1), avec de plus grands développements, présente plus d'ordre et de méthode ; il prend les questions l'une après l'autre, les examine et ne les abandonne que quand il les a consciencieusement discutées et résolues ; il établit fort bien, quoique avec quelques longueurs, les causes les plus accréditées de la décadence des prairies artificielles et les moyens d'y parer ; il démontre clairement les conséquences du manque de fourrages, indique les plantes qui peuvent, sinon remplacer nos légumineuses, au moins leur être adjointes avec le plus d'avantage.

Dans la question des engrais ou amendements nouveaux, il reconnaît les ressources que peut offrir la science ; toutefois, il met en garde contre les exagérations auxquelles elle a donné lieu. Il critique notamment, et peut-être avec trop d'insistance, l'opinion de ceux qui pensaient qu'au moyen de l'application de certaines poudres végétales on pouvait à l'instant obvier aux épuisements du sol, en lui restituant sous une forme condensée tous les sels que les récoltes leur avaient fait perdre. Cette discussion n'était pas déplacée, puisque le programme, en parlant d'engrais nouveaux, invitait naturellement à examiner ceux que la chimie a récemment mis à jour ; mais il suffisait de combattre les excès d'un système qui peut être bon en lui-même, sans s'y étendre aussi longuement.

Plus sobre dans son jugement, le n° 23 (2) parle aussi des *bols alimentaires* et des engrais stimulants, mais il n'en désapprouve pas l'usage quand ils sont appliqués avec sagacité et dis-

(1) EPIGR. *Est modus in rebus, sunt certi denique fines  
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.*

(2) EPIGR. Restituer au sol les éléments constitutifs qu'une plante enlève à chaque récolte, c'est la loi inexorable de la nature.

cernement ; il en prescrit même l'emploi pour ajouter à l'insuffisance et à l'énergie des fumiers organiques. Son travail nous paraît très-remarquable et supérieur à plusieurs de ceux dont nous vous avons entretenus. Il énumère les causes de dégénérescence les plus rationnelles et les mieux fondées , émet de fort bons principes de culture , fait valoir les avantages qu'ont procurés le plâtre et la chaux dans la Mayenne ; insiste sur la destruction des plantes adventices, une des causes du mal, plantes beaucoup plus rustiques à toutes les températures que la luzerne qu'elles étouffent promptement. Il préconise surtout le sainfoin comme le meilleur des fourrages , s'il n'est le plus abondant, et réclame pour lui les plus grands soins. Ce travail est bien pensé, bien distribué , bien écrit ; néanmoins nous y blâmons trop de répétitions et une notice trop détaillée sur chacun des trois fourrages ; celle de la luzerne occupe près de la moitié de l'ouvrage. L'auteur oublie trop qu'il parle à des cultivateurs exercés qui la connaissent depuis longtemps , et cet oubli lui est commun avec plusieurs des mémoires que nous avons mentionnés. Il n'était pas très-nécessaire de s'étendre longuement sur l'origine de la luzerne, sur ses noms latins et botaniques, sur ses qualités fourragères que personne ne conteste ; nous avons supposé toutes ces choses admises ; nous demandions seulement pourquoi elle ne donne plus ce qu'elle nous donnait dans le principe , et ce que nous avons à faire pour qu'elle nous rende ses largesses. Ces légers défauts du mémoire sont plus que compensés par les qualités véritables que nous avons constatées ci-dessus.

Tous les mémoires que nous avons vus jusqu'ici sont donc arrivés, par différentes voies , aux mêmes conclusions, aux véritables motifs du mal , aux moyens curatifs les plus certains, et à l'unanimité presque complète sur toutes les questions. Les uns y ont été conduits par le raisonnement , les autres ont eu l'expérience pour guide ; quelques-uns ont tenté un autre mode d'épreuve et d'examen que nous fournit la science moderne, l'analyse chimique , qui a pleinement confirmé les conclusions de l'expérience et du raisonnement ; mais nul ne l'a fait avec plus de

développement, d'autorité et de succès que le n° 14 dont nous allons vous entretenir.

L'auteur de ce mémoire a pris pour épigraphe ces mots assez simples : *Un champ est comme une armoire, on ne peut en retirer ce qui n'y a pas été mis.* Il nous prévient dans une fort bonne introduction qu'il ne nous épargnera pas les chiffres ; nous nous en applaudissons, car dans les questions d'économie agricole les chiffres ont une éloquence que n'ont pas les plus belles théories.

Nous allons exposer la substance de ce travail important.

Il y a épuisement de la terre, personne ne le conteste ; la théorie l'indique, la pratique le confirme ; mais dans quelle mesure ? Quels sont d'abord les principes constitutifs de nos trois plantes ? Où vont-elles les puiser, est-ce dans le sol, est-ce dans l'atmosphère ? Combien en absorbent-elles dans leur période de végétation ? Combien en restituent-elles au sol qui les a nourries par leurs détritux et par leurs racines ? Ces différents apports peuvent-ils faire équilibre aux pertes qui résultent de la production des fourrages ?

S'il y a augmentation de fertilité, d'où vient que les prairies diminuent en produit et en durée ? S'il y a déficit, pourquoi les récoltes de céréales, qui succèdent aux fourrages, sont-elles généralement plus belles ? Telles sont les questions que se pose l'auteur, et qu'il discute de la manière la plus curieuse et la plus intéressante.

Il établit d'abord, tant par ses propres analyses que par celles des agronomes les plus compétents, que le trèfle, auquel il suppose une durée de deux ans, renferme par hectare, dans une bonne récolte et au moment où il est en fleur, par ses tiges, feuilles et racines, abstraction faite des substances minérales :

| 358 k. d'azote combiné et 106 d'acide phosphorique. |       |   |   |     |
|---|-------|---|---|-----|
| Le sainfoin en 5 ans.                               | 505   | — | — | 141 |
| La luzerne en 5 ans.                                | 1,105 | — | — | 416 |

Où ces plantes, se demande-t-il, ont-elles puisé ces éléments?

Ils ne peuvent provenir que de deux sources : de la terre et de l'atmosphère.

Il expose, d'après les données les plus communément acceptées, que l'atmosphère ne peut fournir aux récoltes une autre proportion d'azote que celle que les météores aqueux, pluie, rosée, brouillards apportent au sol, et qu'on peut évaluer au plus à 27 kil. par année et par hectare, ce qui fait, pour les deux années de trèfle..... 54 k. d'azote comb.

Pour les trois années de sainfoin..... 81 —

Pour les cinq années de luzerne..... 135 —

Resterait donc encore à la charge du sol :

Pour le trèfle..... 304 k. d'azote comb.

Pour le sainfoin..... 424 —

Pour la luzerne..... 970 —

Quant à l'acide phosphorique, il est bien reconnu que l'atmosphère ne peut rien en fournir.

Voyons à présent ce que ces fourrages restituent au sol par leurs détritux, racines, tiges brisées, feuilles flétries ou florains.

Il leur laisse, d'après les expériences de l'auteur :

Le trèfle en 2 ans.... 94 k. d'azote 18 d'acide phosph.

Le sainfoin en 3 ans.. 169 — 43 —

La luzerne en 5 ans.. 335 — 132 —

Le sol se trouverait donc avoir fourni seul, toute compensation faite :

Pour le trèfle..... 210 k. d'azote 88 d'acide phosph.

Pour le sainfoin..... 255 — 98 —

Pour la luzerne..... 635 — 284 —

C'est-à-dire une quantité équivalente pour le trèfle à environ 34,000 kilos de fumier de ferme; pour le sainfoin, à près de 40,000, et enfin, pour la luzerne, à plus de 100,000 kilos.

Et l'auteur se demande alors, à juste droit, comment des récoltes qui ont enlevé au sol cette quantité de substances utiles, peuvent être regardées comme améliorantes.

Et pourtant il est évident qu'une récolte de céréales qui suc-



cède à ces plantes est plus belle et plus productive ; d'où vient cette anomalie ? On en trouve l'explication dans l'examen de leurs racines pivotantes qui sont faites de manière à aller puiser leur nourriture à une profondeur que n'atteignent pas les racines des céréales , de sorte que ces dernières peuvent végéter librement dans les couches supérieures où la fertilité est entretenue et renouvelée par les détritiques des autres.

Nos plantes fourragères ont donc vécu , depuis leur introduction dans l'agriculture, sur le vieux fond naturel des couches profondes où elles ont trouvé les principes fertilisants amassés depuis longtemps , et ce fond précieux mal entretenu a fini par s'épuiser.

Ainsi, il est bien établi que c'est le sol qui fournit aux plantes fourragères la majeure partie de l'azote et la totalité des principes minéraux qu'elles renferment , et que la proportion de ces substances est plus considérable dans les plantes fourragères que dans les céréales ; qu'elles épuisent donc le sol à leur manière, c'est-à-dire à une profondeur plus ou moins grande , selon la nature de leurs racines et la durée de leur séjour.

Que ce fond généreux ne peut se restaurer que lentement par des engrais qui ne sont pas absorbés par des récoltes à racines superficielles , et dont une partie pénétrera peu à peu , par une sorte d'infiltration , sous l'influence des eaux pluviales et de la capillarité , dans les couches inférieures , à des profondeurs qui sont d'autant plus grandes que le sol est plus perméable , et que ce réservoir sera d'autant mieux garni , qu'on sera plus longtemps sans y puiser.

Or, il est bien rare qu'on laisse à la surface assez d'engrais pour ces infiltrations si nécessaires : si on est prodigue de fumier, on est pressé d'en utiliser les substances ; on vise aux céréales qui donnent un profit plus prompt, plus immédiat , et cet engrais qui devait être destiné à favoriser le développement des plantes à longues racines est aussitôt dévoré par le froment.

Et quand la terre , lassée de toujours donner , est devenue improductive , on se hâte de la mettre en sainfoin , ou en luzerne , sous prétexte de la faire reposer ; elle se repose en effet , mais

dans la stérilité : les fourrages qu'on lui confie deviennent grêles et languissants ; ils manquent de nourriture.

Pour ce qui est des conséquences de cet état de choses, il est facile de les prévoir ; l'auteur les étend même ; sans se borner à ce qui concerne les prairies artificielles, il les applique aux produits généraux de l'agriculture, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui en France, et il en fait ressortir de précieuses leçons et des conclusions qui ne laissent pas que d'être effrayantes pour l'avenir.

Il suppose un assolement de neuf années, c'est-à-dire une succession de récoltes embrassant la durée trop courte, il le dit, de la plupart de nos baux actuels. Il admet dans le cours de ce bail une période de trois années en sainfoin, et dans les six autres années une forte fumure de 25,000 kilos à l'hectare tous les trois ans, ainsi qu'il est d'usage de le faire en mettant le blé ; il consacre même une année à la jachère, comme repos accordé à la terre ; ainsi sa ferme peut passer pour sagement conduite.

En analysant les prélèvements faits sur le sol pendant ces neuf années en azote combiné et en acide phosphorique, il les évalue par le calcul à 607 kil. pour la première substance, et à 201 pour la seconde.

Comptant ensuite les restitutions faites au sol, savoir : 300 kil. d'azote combiné et 124 d'acide phosphorique, comme équivalent des 50,000 kil. de fumier, plus 243 kil. d'azote fournis par l'atmosphère pendant les neuf années (en supposant que rien n'ait échappé à l'assimilation), il retrouve encore à la fin de ce bail un déficit réel de 65 kil. d'azote combiné et de 77 kil. d'acide phosphorique ; déficit qui correspond pour l'azote à plus de ce que réclame une récolte de blé, paille et grain, et à quatre récoltes complètes pour l'acide phosphorique.

Et quelles que soient les couches du sol qui supportent ce déficit, il est certain que les récoltes suivantes en ressentiront l'influence.

L'on voit donc, si l'on n'y fait une sérieuse attention, vers quel abîme nous marchons, et combien il est important de rendre à la terre ce que nous lui dérobons.

Cette restauration sera nécessairement longue à obtenir : il faut du repos à la terre , et , en attendant , nous le répétons , il faut pourvoir à l'alimentation de nos bestiaux , sous peine d'en voir diminuer le nombre et de tarir ainsi la source de notre propre alimentation. Or , quelles espérances peut-on fonder sur la substitution de fourrages nouveaux à ceux actuellement en usage ?

Où ces nouveaux fourrages auront de longues racines pénétrant à de grandes profondeurs dans le sol , ou ils projetteront leurs racines dans la couche superficielle où pénétrent habituellement celles des céréales.

Les premiers offriront le même inconvénient que nous déplorons , et épuiseront d'autant plus qu'ils auront une valeur alimentaire plus grande.

Quant aux seconds (à racines superficielles), nous les connaissons tous ; sans parler des plantes qu'on laisse ordinairement venir à graine et qui , par conséquent , sont très-exigeantes , la minette , le trèfle incarnat , la moutarde en fleur , le sorgho soutirent encore une grande proportion d'azote et de phosphate , et leurs racines vivant dans les couches où vivent les céréales , seront de mauvais prédécesseurs du froment qui , pour bien venir après elles , demandera nécessairement un nouveau contingent d'engrais. Toutefois , vu le besoin d'alimentation des bestiaux , on peut admettre ces plantes momentanément , en les regardant comme des fourrages supplétifs et non fondamentaux , et l'auteur rappelle , à leur égard , ces paroles remarquables de M. de Gasparin : « Leur culture est un expédient ; elle ne peut « être la base d'un bon système ; restreindre en leur faveur la « culture de la luzerne , du trèfle et du sainfoin , ce serait sacrifier la ménagère à la servante. »

Examinant ensuite les avantages qu'on pourrait retirer de l'extension des cultures de racines , telles que turneps , rutabagas , carottes et betteraves , il les regarde encore comme très-épuisantes de leur nature ; elles vont chercher leur nourriture aux mêmes sources que nos trois fourrages , et comme elles croissent très-rapidement , elles sont très-exigeantes , et ont , de plus , l'inconvé-

nient d'être aqueuses et de ne pouvoir être données en toute saison à toute espèce de bestiaux. D'ailleurs, une autre raison s'oppose à leur grande propagation, ce sont les soins et les façons qu'elles réclament, en présence du manque de bras disponibles aujourd'hui pour les travaux des champs.

Passant enfin aux amendements nouveaux, l'auteur les divise 1° en substances amendantes presque exclusivement minérales, chaux, marnes, crayons, faluns, cendre, charrée, plâtre, dépôts fluviaux, substances qui pourront temporairement ranimer la puissance fourragère des terrains pauvres en carbonate de chaux, mais réclameront une suraddition d'engrais; 2° en opérations qui, sans rien ajouter directement au sol, peuvent cependant modifier sa constitution physique, telles que le drainage, les défoncements, les labours plus profonds, les irrigations.

Le drainage peut, dit-il, dans certains cas, permettre la culture de la luzerne là où le trèfle seul avait pu jusque là réussir; mais il est sans effet pour restituer à d'anciennes luzernières leur fertilité primitive.

Les irrigations ne peuvent généralement avoir lieu sur les prairies artificielles qui sont presque toujours faites sur les plateaux.

Enfin les défoncements et les labours profonds, quoique excellents, appellent, en rendant plus épaisses les couches végétales, des fumures plus abondantes.

Bien que tous ces moyens ne soient qu'incomplètement suffisants pour parer aux maux que nous avons signalés, l'auteur engage à ne point se décourager et à ne point rester spectateurs oisifs de la décadence de nos fourrages. Il engage au contraire à redoubler d'efforts, et, dans un résumé substantiel, il prescrit tous les moyens curatifs que nous avons exposés plus haut. Il engage aussi à varier les cultures, et reconnaît même, d'après la différente nature des racines de nos plantes et les différentes couches d'où elles tirent leur alimentation, que telle terre qui aura donné de la luzerne exigera, à la vérité, pour reproduire avec avantage cette même plante, un laps de temps assez long; mais qu'elle pourra, dans cet intervalle, donner de bonnes récoltes de trèfle et même de sainfoin.

« Alternance et variété rationnelles dans la nature des récoltes, restitution généreuse des éléments fertilisants, tels sont, dit-il en terminant, les principes qui doivent servir de guides pour obtenir d'abondants produits dans le présent, sans compromettre les ressources de l'avenir. »

Nous nous sommes étendus assez longuement sur ce mémoire, Messieurs, parce qu'il nous a semblé remarquable à bien des titres; par les vives lumières qu'il jette sur les questions d'épuisement du sol, par le nouveau point de vue auquel se place l'auteur, et surtout par le talent d'expérimentateur et d'écrivain dont il fait preuve.

Peut-être cet ouvrage peut-il donner lieu à quelques objections; nous n'entendons point garantir l'exactitude minutieuse de tous les dosages; nous lui laissons la responsabilité de toutes les analyses sur lesquelles les plus savants eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord; mais nous livrons cette théorie comme extrêmement curieuse et intéressante, laissant à chacun le droit de la contrôler et de la combattre.

Les conclusions qu'il en déduit sont, du reste, parfaitement conformes à celles qui ressortent du travail de tous les autres concurrents, et son résumé peut s'appliquer à l'ensemble de tous les mémoires.

Si quelques points, quelques allégations nous ont paru contestables, ils ne sont pas de nature à diminuer le mérite de cet important travail.

C'est donc à l'auteur du numéro 14 que nous croyons devoir décerner le prix.

L'auteur de ce mémoire est M. Isidore PIERRE, membre correspondant de l'Institut de France, et professeur de chimie générale et de chimie appliquée à l'agriculture près la Faculté des Sciences de Caen, etc., et originaire de l'arrondissement de Pithiviers.

Nous proposons de partager la première mention honorable entre les mémoires inscrits sous les n<sup>os</sup> 23 et 34.

Et la deuxième mention honorable entre les n<sup>os</sup> 42 et 43.

L'auteur du n° 13 est M. GIRAUD DE BOURGOIN. Ceux des autres numéros mentionnés n'ont pas encore voulu se faire connaître.

Enfin nous demandons que l'ouvrage couronné soit inséré dans les Mémoires de notre Société, et qu'il en soit même tiré à part un certain nombre d'exemplaires pour être envoyés aux principales Sociétés et Comices agricoles de France.

Quelques mots, Messieurs, avant de terminer : qu'il nous soit permis d'abord de remercier, au nom de la Société académique d'Orléans, au nom de l'agriculture de notre province, tous ceux qui sont venus apporter leurs efforts, leurs lumières et leur expérience pour la solution d'une question dont je n'ai plus besoin de vous révéler l'importance. Vous avez vu quelles fâcheuses conséquences résulteraient de la négligence et de l'inaction de nos cultivateurs, et la voie nouvelle qui leur est tracée pour recouvrer la richesse de la terre qu'ils exploitent, avancer leur bien-être, leur fortune, et accroître la prospérité du pays.

Nous leur dirons donc, vous connaissez aujourd'hui les précieuses substances que la terre vous abandonne par vos fourrages, et qu'elle met à votre disposition ; sachez en tirer profit et les lui restituer. Pourquoi de sa part tant de libéralité, pourquoi de la vôtre tant de parcimonie ? Si les fourrages sont la source de votre aisance, pourquoi ne pas les multiplier ? Vous en faites peu et vous les entretenez mal ; vous sacrifiez tout aux céréales qui vous enlèvent sans retour une partie de vos principes fertilisants, et les vastes espaces que vous couvrez ne sont encore que peu productifs, parce que vous comptez plus sur l'engrais que vous leur donnez que sur les soins qu'elles réclament. « La terre, comme le fait observer M. de Lavergne, ne demande pas seulement des engrais et des amendements ; elle a encore besoin d'être creusée, ameublie, nivelée, sarclée, travaillée dans tous les sens pour que l'eau la traverse sans y séjourner, pour que les gaz atmosphériques la pénètrent, pour que les racines des plantes utiles s'y enfoncent et s'y ramifient aisément. »

Voyez l'Angleterre ; sa prospérité agricole lui vient surtout de ses prairies : avec quel soin elle les entretient et cherche à les

rendre plus abondantes ; quand vous leur consacrez un tiers de votre assolement , elle leur en donne plus des trois quarts ; aussi comparez les résultats dans les deux pays.

L'Angleterre , avec 34 millions d'hectares , produit annuellement 860 millions de kilog. de viande de boucherie ; la France, avec 53 millions d'hectares, n'en produit que 544 millions de kil.

Non compris la viande de porc qui est de 800 millions de kil. en Angleterre, et de 400 millions seulement en France.

Ainsi, la consommation annuelle moyenne de chaque individu en Angleterre est de 64 kilog. de viande , tandis qu'en France elle n'est que de 26.

Pour les cultures , la France consacre aux céréales 15 millions d'hectares ; l'Angleterre, 5 millions 300 mille seulement.

Et cependant l'Angleterre récolte beaucoup plus d'avoine et d'orge que la France ; et pour le froment , quand notre produit moyen est de 14 hectol. à l'hectare , il est de 25 dans la Grande-Bretagne (1).

N'est-ce pas le cas de dire, avec M. Lecouteux, que *le pain est dans la viande*.

Avec la petite surface qu'elle consacre au froment, 1,800,000 hectares sur 34 millions, l'Angleterre n'en fait pas assez pour sa consommation. Elle en récoltera le double quand elle le voudra ; mais elle préfère importer ce qui lui manque , et consacrer plus de surface à l'élevage ou l'engraissement des bestiaux qui lui donnent un plus haut bénéfice et lui permettent de mieux entretenir la richesse de son sol.

Pour tout dire enfin sur l'épuisement de la terre , qui est le sujet qui nous occupe aujourd'hui , nous devons , après en avoir accusé ceux qui exploitent le sol , réserver une part de nos re-

(1) L'un des concurrents, a fait un tableau dans ce genre que nous nous proposons d'adopter ; mais ses documents nous ont paru erronés. Ainsi il énonce que l'Angleterre élève 16 millions 500 mille bêtes bovines et 60 millions de bêtes ovines ; tandis que M. Léonce de Lavergne, dans son bel ouvrage de *l'Économie agricole en Angleterre*, ne porte les bêtes ovines qu'à 8 millions, et les autres à 35 millions. C'est donc dans ce livre que nous avons puisé nos renseignements, qui, en outre de l'autorité du nom de l'écrivain , ont subi le contrôle de tous les agronomes de l'Angleterre et de la France.

proches aux propriétaires qui le donnent en fermage. Nous pensons qu'ils contribuent eux-mêmes généralement à l'appauvrissement de leur fond sur deux points principaux :

1<sup>o</sup> Par leur calcul malentendu de n'accorder des baux que d'une courte durée, sous prétexte de pouvoir augmenter plus prochainement le prix de la rente ;

2<sup>o</sup> Par l'absence dans le bail de stipulations conservatrices de la fertilité.

« Pour engager un homme à fondre son capital dans le sol, dit un critique anglais (1), et à y enfouir la fortune de sa famille, il faut que le contrat qui le lie à sa ferme ait quelque permanence, et lui laisse entrevoir comme une perspective séduisante la jouissance de la propriété. Il faut un certain nombre d'années pour que les capitaux incorporés au sol aient le temps de fructifier.

« Dans un bail court, l'intérêt du fermier est de prendre chaque année à la terre tout ce qu'il peut en tirer, et de l'épuiser atôme par atôme, sans souci de l'avenir, puisque son contrat lui assure à peine le présent. »

Sur le second point, les propriétaires ne manquent pas d'insérer dans leurs baux des clauses très-sévères et très-judicieuses, relativement à l'intégrité de leur domaine, aux empiétements des voisins et à la responsabilité du fermier ; mais la valeur de la ferme ne repose pas seulement sur son étendue ; ne feraient-ils pas également bien, tout en laissant à l'exploitant une certaine liberté d'action, de borner l'espace à donner aux plantes épuisantes, au colza principalement, de fixer l'intervalle à mettre entre leur retour, et à convenir des moyens de culture les plus propres à ménager la richesse du fond.

Aucun des mémoires du concours n'ayant fait allusion à ces précautions, nous avons cru, dans l'intérêt de la question, devoir les exposer, afin que ce rapport ait quelque utilité non-seulement pour ceux qui cultivent le sol, mais encore pour ceux qui le possèdent.

Des soins et de l'engrais, c'est donc là que gît toute la ques-

(1) Article de l'*Edinburgh review*, traduit dans la *Revue britannique*.



tion. N'épargnons point nos peines, et après avoir mis nos terres en bon état de produire, adressons, comme le dit galment le Nestor de nos concurrents, adressons nos offrandes au dieu *Sterculus*, et, s'il nous exauce, nous serons sauvés.

Nous avons cherché des renseignements précis sur la culture du topinambour et du sorgho auprès de M. Pinson et de M. Nouel-Lecomte, qui font valoir, avec une grande intelligence, l'un sa propriété des *Chapelles*, commune de Marcilly-en-Villette, l'autre le domaine de *l'Isle*, sur Saint-Denis-en-Val.

Des notes de M. Pinson, il résulte :

Que le topinambour semé dans une terre médiocre, avec 15,000 kilog. de fumier, lui donne en moyenne 300 hectolitres ou 20,000 kilog. de tubercules, et, en outre, 4,000 kilog. de fanes vertes pour les moutons qui en sont fort avides ;

Qu'il est fondé à croire, d'après son expérience et dans sa pratique, que 200 kilog. de topinambours équivalent à 100 kilog. de foin sec (1) ;

Qu'il estime à 20,000 kilog. le fumier que la consommation d'un hectare de topinambours peut produire ;

Qu'avec 2,600 kilog. de tubercules, 900 kilos de paille d'avoine et paille de litière hachées, et 300 kilog. de tourteaux de colza, on peut en cent jours engraisser une bête à cornes ;

Qu'un hectare de topinambours lui revient à 356 fr. 75 c., ainsi décomposés :

|   |              |
|---|--------------|
| Labours et hersage.....   | 70 f. » c.   |
| Semence, 15 hectol. à 1 fr. 10 c. pour trois ans ; le tiers pour une année..... | 5 75         |
| Main-d'œuvre pour semer.....  | 1 »          |
| Une façon à la main.....  | 18 »         |
| Deux hersages d'été.....  | 12 »         |
| Pour couper les fanes et les rentrer.....                                       | 10 »         |
| Ramassage de 300 hectol. à 17 c., et conduite à la ferme.....                   | 50 »         |
| Location de la terre.....   | 40 »         |
| Fumure, 15,000 kilog. à 10 c.....   | 150 »        |
|   | <hr/>        |
|   | 356 f. 75 c. |

Il retire sur cette dépense :

|   |        |
|---|--------|
| 4,000 kil. de fanes estimées.....   | 36 f   |
| 20,000 kil. de tubercules, soit 10,000 de foin, estimés à 20 fr. seulement dans l'économie de la ferme..... | 300    |
| 20,000 kil. de fumier à 10 c.....   | 200    |
|   | <hr/>  |
|   | 536 f. |

(1) MM. Payen et J. Girardin n'évaluent guère 20,000 de topinambours qu'à 7,500 ou 8,000 kilos de foin sec ; mais c'est encore ainsi un produit supérieur à ceux du sainfoin et du trèfle, et de plus on a le bénéfice des fanes.

Soit donc, par hectare, un produit net de 180 fr.

Produit en-dehors de tous les autres fourrages, qui ne fatigue pas la terre, puisque la plante est regardée comme peu épuisante et tirant beaucoup de l'atmosphère par le développement de ses feuilles, et, en outre, avantageuse en ce que sa culture remue profondément le sol, par les façons et par le travail que nécessite l'extraction du tubercule, qu'on peut faire parfaitement en hiver, et selon les besoins.

Quant à M. Nouel-Lecomte, nous avions réclamé de son obligeance une réponse à plusieurs questions que nous lui avons posées sur la culture du sorgho. Nous reproduisons les notes qu'il nous a données, notes qui établissent la valeur alimentaire de cette plante, et détruisent certains doutes et allégations qu'on avait émis sur son emploi et sur ses qualités hygiéniques.

*Quel est le produit en poids d'un hectare de sorgho ?*

Un hectare de sorgho bien réussi peut donner de 75 à 100 mille kilog. de nourriture verte ?

*Combien peut-il engraisser de bêtes à cornes ?*

Je crois que le sorgho pousse plutôt à la graisse qu'au lait. Cent jours étant suffisants en moyenne pour engraisser une bête à cornes qui consomme journellement de 50 à 60 kil. de sorgho, on pourrait, avec le produit d'un hectare, engraisser seize bêtes à cornes du poids moyen de 500 à 550 kilog. en vie.

*Donnez-vous le sorgho pur ou avec mélange ?*

Je le donne pur ordinairement ; cependant, quand je me trouve avoir d'autre nourriture, telle que sarrasin, moha, moutardes, etc., je les mélange avec le sorgho au moyen du *hache tout* ; les vaches mangent très-bien ce mélange. Au reste, il en est toujours ainsi : plus la nourriture se compose de plantes diverses, plus les animaux en sont avides et mieux ils engraisent.

*Quelle fumure donne-t-on à la terre pour produire le sorgho ?*

Comme cette plante ne verse jamais et qu'elle peut donner des résultats prodigieux, j'ai toujours été d'avis d'en faire une étendue restreinte de deux à huit hectares, mais d'y apporter les soins les plus minutieux et d'accumuler sur la surface cultivée une masse d'engrais considérable, surtout des engrais actifs. Ainsi j'ai employé en laine 4,000 kilog. à l'hectare, ou 100 mètres cubes de fumier de mouton.

*Quelle est la qualité des récoltes qui suivent ?*

Après le sorgho je n'ai pas fumé, et j'ai eu du blé qui n'est pas venu bon. Il est vrai que ma terre n'était pas ce qu'on appelle une terre à blé, mais une terre à méteil, sol éminemment propre au sorgho. Je ne me suis aperçu que pour le froment du mauvais effet du sorgho comme antécédent. Les fourrages, trèfle incarnat et vesce, sont bien venus après lui, et les racines même, en les fumant.

*Épuise-t-il beaucoup le sol ?*

Je crois qu'il épuise le sol, mais pas autant qu'on pourrait le croire ; car il doit tirer de l'atmosphère beaucoup de suc nécessaires à sa croissance. J'ai vu plusieurs fois le maïs et d'autres plantes avoir les feuilles rabattues et la verdure altérée par l'effet du grand hâle, et le sorgho, à côté d'elles, aussi vert et aussi droit que s'il était tombé de l'eau. Il a une singulière propension à attirer la rosée ; le soir, quand aucune plante n'est encore rafraîchie, il se couvre de gouttelettes d'eau, et il y a toujours sur ses feuilles une forte rosée, même dans les matinées où il n'y en a sur aucune autre plante. Du reste, pour donner des produits aussi extraordinaires, on peut admettre que le sorgho puise beaucoup de principes dans l'air ; et puis, *quelle est la plante qui n'épuise pas le sol plus ou moins ?* Au reste, le fumier que produit un hectare de sorgho est bien des fois suffisant pour rendre à cet hectare l'engrais qui lui a été enlevé. La question de l'épuisement du sol que quelques personnes regardent comme capitale, n'a pas, à mes yeux, une aussi grande importance, et ne doit pas faire bannir cette plante de la culture. Je l'ai déjà dit : la masse de fumier qu'elle produit en passant par le corps des animaux, répare bien l'épuisement qu'elle imprime au sol.

*A-t-on trouvé quelque inconvénient à l'administrer, sous le rapport de la santé des animaux ?*

J'ai fait manger du sorgho à un très-grand nombre d'animaux depuis quatre ans, et je n'ai jamais eu le plus petit cas d'indisposition. Plusieurs de mes parents et d'autres cultivateurs de ma connaissance en ont également donné sans le plus léger inconvénient. Je ne puis expliquer ces cas de mort arrivés par suite de l'usage du sorgho dans quelques fermes de la Beauce. Il y a pour moi une grande obscurité dans ces prétendus empoisonnements. Le trèfle et la luzerne, mal administrés, font bien périr les animaux, et cependant on ne trouve en eux aucun principe vénéneux. On m'avait dit que le sorgho, dont l'emploi avait eu des suites si funestes, était jeune, tendre ; qu'on l'avait coupé par la chaleur, lié en bottes et donné échauffé. J'ai mis trois vaches à part, et je leur ai donné pendant huit jours du sorgho pour unique nourriture, en me rapprochant exactement de ce qu'avaient fait mes confrères de la Beauce. Tout ce que j'ai pu constater, c'est que mes vaches se portaient à ravir et qu'elles ont eu de la peine à se remettre à leur nourriture primitive.

*Quel est le rapport du sorgho avec le bon foin au point de vue alimentaire ?*

Je ne sais comment résoudre cette question ; je pense qu'il faut chercher dans les meilleurs auteurs agricoles les parties qui traitent du rapport des divers fourrages verts avec le bon foin, et admettre le sorgho comme supérieur aux fourrages verts de première ligne, ce que j'ai reconnu dans ma pratique.

Ferme de l'Isle, mai 1860.

---

## MÉMOIRE

### SUR LA DÉGÉNÉRESCENCE DES PRAIRIES ARTIFICIELLES

#### ET LES MOYENS D'Y OBVIER ;

Par M. Isidore PIERRE ,

Membre correspondant de l'Institut de France, professeur de Chimie générale et  
de Chimie appliquée à l'agriculture près la Faculté des Sciences de Caen,  
président de la Société linnéenne de Normandie, etc.

---

« Un champ est comme une armoire,  
« on n'en peut retirer ce qui n'y a pas  
« été mis.

#### Introduction.

La production des fourrages est la base de toute bonne agriculture, et c'est de leur abondance surtout que dépend le succès d'une exploitation agricole sagement dirigée.

Quand les fourrages manquent dans une ferme, tout périlite; l'agriculteur est obligé de réduire son bétail; en réduisant son bétail, il réduit la production de ses engrais, et sans engrais suffisants il n'est pas de belles récoltes possibles.

Quand le fourrage manque, toutes les industries agricoles fondées sur une bonne et suffisante alimentation du bétail languissent : laine, viande, lait, beurre, tout diminue; fermiers et propriétaires voient bientôt avec inquiétude les sources de leurs revenus s'amoinrir et se tarir.

La Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans s'est donc placée à l'un des points de vue les plus élevés de la science agronomique en mettant au concours la série de questions suivantes :

1° *Quelles sont les causes qui rendent les prairies artificielles, et surtout le trèfle, le sainfoin et la luzerne, moins productives et de moins longue durée aujourd'hui qu'autrefois ?*

2° *Quelles seront les conséquences de cet état de choses ?*

3° *Quels sont les moyens de rendre à ces prairies leur ancienne fertilité ?*

*N'y parviendrait-on pas par la substitution d'amendements ou de fourrages nouveaux à ceux actuellement en usage ?*

Je n'ose me flatter d'avoir complètement résolu ces questions dans le travail que j'ai l'honneur de lui offrir, mais j'ai essayé du moins de réunir quelques données qui m'ont paru propres à jeter un peu de lumière sur cette branche capitale de notre agriculture actuelle.

Dans l'exposé des faits et des considérations que je me propose de soumettre à l'appréciation de la Société, je ne saurais mieux faire que de suivre l'ordre qu'elle a elle-même indiqué.

En conséquence, je diviserai mon travail en trois parties, correspondant à chacune des trois questions proposées.

Dans cet exposé, j'aurai souvent l'occasion de citer des chiffres, beaucoup de chiffres peut-être, et d'assez nombreux résultats d'analyses chimiques; mais j'ai pensé que, dans une question aussi délicate et aussi importante que celle qui préoccupe à si juste titre la Société à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser, il importait, avant tout, d'asseoir la discussion sur des bases solides et rigoureuses, et de ne pas s'exposer à sacrifier aux agréments de la forme la solidité du fond.

---

### 1<sup>re</sup> Partie.

1<sup>re</sup> QUESTION. — *Quelles sont les causes qui rendent les prairies artificielles, et surtout le trèfle, le sainfoin et la luzerne, moins productives et de moins longue durée qu'autrefois ?*

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### COMPOSITION GÉNÉRALE DU TRÈFLE, DU SAINFOIN ET DE LA LUZERNE.

Pour établir une bonne comptabilité du sol, pour prévoir, autant que nous le permettent nos connaissances agronomiques actuelles, les conséquences pratiques des opérations agricoles auxquelles nous nous livrons, il importe de chercher à nous rendre compte de ce que nous enlevons au sol par nos récoltes, et de la puissance et de l'efficacité des ressources que nous mettons à sa disposition ; il importe de connaître la mesure des efforts qu'a faits la terre pour répondre à nos exigences, et l'importance des sacrifices que nous avons faits nous-mêmes pour entretenir ou pour accroître la vigueur de ces efforts.

Rien ne vient de rien,

a dit autrefois un poète, et c'est en agriculture surtout qu'il a cent fois raison ; peut-être a-t-on perdu cet axiôme de vue, dans ces derniers temps, pour la culture des prairies artificielles ; il serait si commode de recevoir beaucoup sans presque rien donner !

Certaines idées théoriques, interprétées d'une manière inexacte, ont pu entretenir les agriculteurs dans cette tendance funeste qu'il serait imprudent de laisser se continuer plus longtemps.

On a dit :

« Les plantes qui forment la base ordinaire de nos prairies artificielles vivent exclusivement aux dépens de l'atmosphère, et, loin d'épuiser le sol qui les produit, elles le reposent et l'enrichissent. »

COMPOSITION DE LA LUZERNE EN FLEUR.

Un kilogramme de fourrage complètement privé d'humidité m'a donné les résultats suivants :

|                                   |            |
|-----------------------------------|------------|
| Matières organiques:.....         | 914 gr. 25 |
| Matières minérales (cendres)..... | 85 75      |
| Total.....                        | 1000 »»    |

Et j'ai obtenu, par l'analyse des cendres :

|                                 | Pour un kilogramme<br>de<br>cendres. | Pour un kilogramme<br>de fourrage<br>complètement desséché. |
|---------------------------------|--------------------------------------|---|
| Silice .....                    | 16 gr. 75                            | 1 gr. 436   |
| Chaux .....                     | 300 25                               | 25 746  |
| Magnésie .....                  | 85 75                                | 7 353   |
| Potasse .....                   | 67 50                                | 5 788   |
| Soude .....                     | 203 37                               | 17 439  |
| Acide phosphorique (1).....     | 94 48                                | 8 102   |
| Matières diverses non dosées .. | 234 90                               | 19 886  |
| Totaux...                       | 1000 »»                              | 85 750  |

Ce même fourrage, complètement privé d'humidité, contenait environ 22 grammes d'azote combiné par kilogramme.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que tous ces résultats d'analyses ne doivent être considérés que comme des approximations, parce que la même plante est susceptible d'éprouver des variations *sensibles* dans sa composition, suivant les années, suivant la fertilité du sol, suivant sa plus ou moins belle venue; mais, tels qu'ils sont, ces résultats peuvent être considérés comme représentant une composition moyenne qui ne doit pas être éloignée de la vérité dans la plupart des cas.

Toutes les parties de ces divers fourrages (feuilles, tiges, fleurs) n'ont pas la même composition. Nous aurons occasion, plus tard, de revenir sur ce point qui a son importance pratique. (*Voir, à la fin du Mémoire, la note justificative.*)

(1) A chaque kilogramme d'acide phosphorique correspondrait 2 kil. 1 de phosphate de chaux.

## CHAPITRE II.

### PRÉLÈVEMENTS FAIT SUR LE SOL PAR LES RÉCOLTES DE TRÈFLE, DE LUZERNE ET DE SAINFOIN.

#### I. *Trèfle.*

Si nous admettons, pour le trèfle, qui dure ordinairement deux ans, un rendement annuel moyen de 5 500 kilogrammes de fourrage complètement desséché par hectare, les deux années de récolte seront représentées par 11 000 kilogrammes.

Or nous avons vu, dans le chapitre précédent, que chaque kilogramme de trèfle complètement privé d'humidité contient 24 grammes d'azote et 6 gr. 839 d'acide phosphorique ; on y trouve encore d'autres principes dont nous avons également indiqué la nature et les proportions.

Il en résulte que les 11 000 kilogrammes de fourrage sec représentent, par hectare :

|                          |               |
|--------------------------|---------------|
| Matières organiques..... | 10 184 kilog. |
| Azote en combinaison.... | 264           |
| Acide phosphorique.....  | 75            |
| Chaux et magnésie.....   | 330           |
| Soude et potasse.....    | 222           |

#### II. *Sainfoin.*

Nous trouverons de même, en consultant les données qui se rapportent au sainfoin, et en admettant une coupe annuelle moyenne de 4 000 kilogrammes de fourrage complètement sec, que les 12 000 kilogrammes fournis par les trois années de récolte du sainfoin contiendront :

|                          |               |
|--------------------------|---------------|
| Matières organiques..... | 11 353 kilog. |
| Azote en combinaison.... | 276           |
| Acide phosphorique.....  | 88            |
| Chaux et magnésie.....   | 312           |
| Soude et potasse.....    | 88            |

Il faut encore ajouter à ces prélèvements le regain des deux premières années, dont le poids peut être évalué à 1 600 kilogrammes de matière *sèche*, dont :



|                            |       |
|----------------------------|-------|
| Matières organiques.....   | 1 506 |
| Et substances minérales... | 94    |

Suivant les analyses que j'en ai faites, ce regain contient encore 59 kilogramme d'azote en combinaison et plus de 10 kilogrammes d'acide phosphorique.

Il résulte de là que, pendant ses trois années de durée, un hectare de sainfoin produit en tout, comme substance fourragère :

|                                |               |
|--------------------------------|---------------|
| Matières organiques.....       | 12 859 kilog. |
| Azote en combinaison.....      | 335           |
| Acide phosphorique .....       | 98            |
| Chaux et magnésie, environ...  | 350           |
| Soude et potasse, environ..... | 98            |

### III. *Luzerne.*

Si nous considérons maintenant la luzerne, en admettant, pour cette plante, une durée de cinq ans et un rendement moyen annuel de 7 000 kilogrammes de fourrage sec complètement privé d'humidité, les cinq années de coupe représenteront un total de 35 mille kilogrammes de matière sèche.

En nous reportant aux données analytiques du chapitre précédent (page 190), cette masse de fourrage représenterait :

|                          |               |
|--------------------------|---------------|
| Matières organiques..... | 31 993 kilog. |
| Azote en combinaison.... | 770           |
| Acide phosphorique.....  | 284           |
| Chaux et magnésie.....   | 1 158         |
| Soude et potasse.....    | 813           |

Les nombres que nous venons de donner pour le trèfle, pour le sainfoin et pour la luzerne, sont en rapport avec les rendements que nous avons admis, et varieraient avec eux dans une proportion qu'il serait assez facile d'établir dans tous les cas qui peuvent se présenter.

Ces nombres peuvent nous servir à établir la mesure du prélevement exercé sur le sol par ces diverses récoltes fourragères.

Si nous comparons, dans ces résultats, la masse d'azote combiné et celle du fumier de ferme qui, à ce point de vue spécial, lui serait équivalente, nous trouvons :

1° Que les deux années de récolte du trèfle représenteraient 44 000 kilogrammes de *bon fumier de ferme par hectare* ;

2° Que les trois années de récolte du sainfoin en représenteraient 55 833 kilogrammes ;

3° Enfin que les cinq années de récolte de la luzerne en représenteraient 128 333 kilogrammes.

Nous verrons, par la suite, combien il importe, dans la question qui nous occupe, de faire entrer en ligne de compte ces diverses données, si l'on ne veut pas s'exposer aux erreurs agonomiques les plus graves.

### CHAPITRE III.

#### IMPORTANCE ET NATURE DES RÉSIDUS LAISSÉS DANS LA COUCHE SUPERFICIELLE DU SOL PAR LE TRÈFLE, PAR LA LUZERNE ET PAR LE SAINFOIN.

Les fourrages dont il est ici question éprouvent, pendant les manipulations dont ils sont nécessairement l'objet, avant d'être emmagasinés au fenil, des pertes assez considérables provenant de la chute des feuilles et des sommités des jeunes rameaux qui se brisent par le froissement.

Ces débris divers qui peuvent ainsi se détacher et tomber sur le sol peuvent s'élever parfois jusqu'à 15 ou 20 pour 100 du poids du fourrage, lorsque celui-ci est tendre, court, et que les manipulations se font au milieu du jour par un soleil ardent.

Nous admettrons, ce qui paraît l'expression au moins très-approchée des faits, pour une partie de la Beauce et du Gâtinais, que cette perte s'élève à 10 pour 100 pour le trèfle, la luzerne et le sainfoin.

Cette perte représenterait donc :

1° Pour les deux années de trèfle, un poids de 4 400 kilogrammes de matière sèche ;

2° Pour les trois années de sainfoin, 4 200 kilogrammes ;

3° Pour les cinq années de luzerne, 3 500 kilogrammes.

L'analyse que j'ai faite de ces débris, souvent désignés sous le nom de *fleurains*, m'a fourni :

1° Dans ceux de trèfle, 39 gr. d'azote par kilogramme de matière complètement privée d'humidité ;

2° Dans ceux de sainfoin, 32 gr. 5 d'azote par kilogramme de matière sèche ;

3° Enfin, dans ceux de luzerne, 32 gr. 4 d'azote combiné par kilogramme.

En recevant ces débris, le sol reçoit donc, en réalité, une proportion d'azote combiné sous la forme d'engrais, qui s'élève :

|                                    |                  |
|------------------------------------|------------------|
| Pour le trèfle, à environ.....     | 44 kilogrammes,  |
| Pour le sainfoin, à environ.....   | 39 kilogrammes,  |
| Et pour la luzerne, à plus de..... | 113 kilogrammes. |

Mais ces résidus ne sont pas les seuls que laissent au sol le trèfle, la luzerne et le sainfoin ; ce n'en est même pas, à beaucoup près, la partie la plus importante.

Au moment où une prairie artificielle de cette nature est rompue, ses racines ont acquis un poids et un volume considérables dont il importe au plus haut degré de tenir compte, dans une étude comme celle qui nous occupe.

Pour le *trèfle*, le poids de ces racines (non desséchées) s'élève, suivant M. Heuzé, à 5 200 kilogrammes par hectare, dans les terres moyennes de Seine-et-Oise ; et si nous admettions, avec M. de Gasparin, que ce poids de racines est égal à 83 pour 100 du rendement annuel en fourrage, nous arriverions à un chiffre beaucoup plus élevé encore ; car les 5 200 kilogrammes dont il vient d'être question ne représentent que 1 716 kilogrammes de matière sèche, tandis que l'évaluation basée sur les données de M. de Gasparin porterait ce chiffre à plus de 4 500 kilogrammes.

Suivant M. Lecorbeiller, ces racines contiennent, par kilogramme :

|                      |              |
|----------------------|--------------|
| Eau .....            | 670 grammes. |
| Matière sèche.....   | 330          |
| Cendres.....         | 53,7         |
| Azote (combiné)..... | 9,7          |

Nos 5 200 kilogrammes contiendront donc :

|                                 |              |
|---------------------------------|--------------|
| Matière sèche.....              | 1 716 kilog. |
| Matières minérales (cendres)... | 279          |
| Azote combiné.....              | 50,5         |

*L'ensemble de ces deux sortes de résidus laissés sur le sol par le trèfle représente donc plus de 94 kilogrammes d'azote combiné ; on y trouverait de même plus de 18 kilogrammes d'acide phosphorique.*

Si nous ajoutons encore les autres principes minéraux, chaux, magnésie, soude, potasse, etc., on comprendra toute l'importance de ces résidus.

Pour le *sainfoin*, le poids des racines s'élève à plus de 12 000 kilogrammes ; en nous bornant à ce chiffre, et en admettant la richesse de 10 gr. 4 d'azote par kilogramme trouvée par M. Lecorbeiller, ces racines représenteraient un total de 125 kilogrammes d'azote qui, réunis aux 39 kilogrammes contenus dans le *fleurain tombé*, forment une somme de 164 kilogrammes d'azote ; on y trouvera de même environ 43 kilogrammes d'acide phosphorique, sans compter les autres principes minéraux qui sont plus abondants que dans les résidus du trèfle, parce que la masse des résidus laissés par le *sainfoin* est elle-même plus considérable.

Enfin, si nous passons à la *luzerne*, la masse des racines est plus considérable encore ; M. Heuzé a trouvé, à Grignon, 20 000 kilogrammes par hectare ; M. de Gasparin en avait trouvé plus de 37 000 kilogrammes dans les bonnes luzernières du Midi.

Nous admettrons le premier nombre, qui se rapporte à des conditions plus en harmonie avec celles que l'on rencontre habituellement dans l'Orléanais.

M. Lecorbeiller y a trouvé 11 gr. 1 d'azote par kilogramme, ce qui fait, pour la masse entière des racines d'un hectare, 222 kilogrammes. En y ajoutant les 113 kilogrammes contenus dans les *fleurains tombés*, on arrive au chiffre énorme de 335 kilogrammes d'azote laissés sur un hectare par les débris et racines de la *luzerne* jusqu'au moment de son défrichement.

On peut estimer à 132 kilogrammes la proportion d'acide phosphorique renfermée dans ces mêmes résidus et laissée à chaque hectare de terre qui a porté de la *luzerne* pendant cinq ans, dans de bonnes conditions moyennes. Il faudrait encore y ajouter plus d'un millier de kilogrammes de substances minérales diverses, parmi lesquelles dominent la chaux, la magnésie, la potasse et la soude.

En résumant ces diverses données nous trouvons, pour les proportions d'azote, d'acide phosphorique, etc., laissés sur chaque hectare de terre par les résidus des plantes fourragères dont il est ici question :

|                  | Azote<br>combiné. | Acide<br>phosphorique. | Matières minérales<br>diverses (environ). |
|------------------|-------------------|------------------------|---|
| Trèfle . . . . . | 94                | 18                     | 275                                       |
| Sainfoin . . . . | 164               | 43                     | 450                                       |
| Luzerne . . . .  | 335               | 132                    | 1 200                                     |

#### CHAPITRE IV.

##### DE L'AMÉLIORATION DE LA COUCHE SUPÉRIEURE DU SOL PAR LA CULTURE DU TRÈFLE, DE LA LUZERNE ET DU SAINFOIN.

Quelle que soit la théorie en vogue, quelle que soit l'explication des résultats obtenus par la pratique, il est universellement reconnu que la culture des céréales réussit toujours mieux après celles du trèfle, de la luzerne ou du sainfoin; souvent, la culture préalable de ces plantes fourragères peut équivaloir à une fumure et permettre une ou plusieurs récoltes de céréales sans engrais; c'est précisément ce qui a valu à ces plantes fourragères la qualification *d'améliorantes*.

Nous pouvons maintenant nous expliquer ce rôle des plantes fourragères dans toute sa simplicité. Il suffira de consulter les données rassemblées dans le chapitre précédent.

Ainsi le trèfle laisse, par ses résidus (racines, fleurains) des éléments de fertilité qui peuvent être évalués par l'équivalent de 15 667 kilogrammes de bon fumier de ferme par hectare;

Les débris analogues laissés par le sainfoin représentent l'équivalent de 27 333 kilogrammes de bon fumier par hectare;

Enfin, les débris que laisse la luzerne, sur le champ qui l'a portée pendant cinq ans, équivalent à l'emploi de 55 833 kilogrammes de fumier de ferme par hectare, et c'est surtout au moment de la destruction de la prairie artificielle que la majeure partie de ces débris fertilisants sont mis à la disposition du sol.

Pour se faire maintenant une idée de l'influence de ces matières sur la production des céréales qui succèdent au trèfle, à la

luzerne ou au sainfoin, il suffira de se rappeler qu'une bonne récolte de blé (paille et grain réunis) prélève, sur la même terre, environ 52 kilogrammes d'azote, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de ce que nous en avons trouvé dans les débris laissés par le trèfle, un peu moins du tiers de ce qu'en renferment les débris laissés par le sainfoin, et moins de la sixième partie de ce que l'analyse chimique en indique dans les fleurains et les racines de la luzerne.

## CHAPITRE V.

### DE L'ORIGINE OU DE LA SOURCE DU POUVOIR AMÉLIORANT DU TRÈFLE, DE LA LUZERNE ET DU SAINFOIN.

Nous arrivons maintenant au point le plus délicat de la question, à l'un des véritables nœuds de la difficulté.

Où le trèfle, la luzerne et le sainfoin prélèvent-ils ces éléments de fertilité qu'ils laissent dans le sol après eux ?

Où vont-ils même chercher les principes qui constituent la substance de ces précieuses récoltes dont on craint si fort de voir trop diminuer l'abondance ?

Est-ce dans l'atmosphère seulement, comme on l'a si souvent dit ?

Pour ne pas étendre inutilement la discussion, bornons-la aux principes auxquels on attribue, soit dans les matières alimentaires, soit dans les engrais, un rôle des plus importants, l'azote et les phosphates représentés par l'acide *phosphorique*.

*Trèfle.* — Si nous réunissons au fourrage récolté les fleurains et racines qui restent sur le sol, nous voyons qu'un hectare de trèfle a dû trouver, aux sources qui entretiennent sa végétation, pendant ses deux années de durée, au moins 358 kilogrammes d'azote et 106 kilogrammes d'acide phosphorique.

*Sainfoin.* — Le sainfoin, pendant ses trois années de durée ordinaire, demande, pour la seule production du fourrage qu'il produit, 336 kilogrammes d'azote et 98 kilogrammes d'acide phosphorique ; les débris qu'il fournit, par ses fleurains et ses

racines, représentent 169 kilogrammes d'azote et 43 kilogrammes d'acide phosphorique ; le sainfoin a donc exigé, pendant son développement, une somme de 505 kilogrammes d'azote et de 144 kilogrammes d'acide phosphorique.

Enfin la *luzerne*, pendant ses cinq années d'existence, a dû emprunter aux sources qui l'ont nourrie beaucoup plus encore, puisque nous y trouvons, par hectare :

1° Pour son fourrage, 770 kilogrammes d'azote et 284 kilogrammes d'acide phosphorique ;

2° Pour la production de ses fleurains perdus et pour le développement de ses racines, 335 kilogrammes d'azote et 132 grammes d'acide phosphorique ;

En tout, l'énorme proportion de 1 105 kilogrammes d'azote et de 446 kilogrammes d'acide phosphorique.

Or, dans l'état actuel de la science chimique et agronomique, il ne paraît pas possible d'admettre que l'atmosphère fournisse aux récoltes une autre proportion quelconque de son azote que celui que les météores aqueux (pluie, rosée, brouillard, etc.) apportent au sol, soit à l'état d'ammoniaque ou de sels ammoniacaux, soit à l'état d'acide nitrique ou de nitrates, et les expériences faites dans ces derniers temps, en vue d'en évaluer la quantité moyenne, ne permettent pas de porter cette évaluation à plus de 25 à 27 kilogrammes d'azote combiné reçu annuellement par hectare.

Adoptons le chiffre le plus large, celui de 27 kilogrammes, qui est le plus favorable à l'opinion de ceux qui attribuent à l'atmosphère une grande influence, par ses éléments, dans le succès des récoltes des plantes fourragères dont il s'agit ; la part possible de l'atmosphère se trouve représentée par 54 kilogrammes d'azote pour les deux années de durée de *trèfle* sur chaque hectare ;

Pendant les trois années de durée, un hectare de *sainfoin* reçoit tout au plus, de l'atmosphère, un contingent d'azote combiné représenté par 81 kilogrammes ;

Enfin un hectare de *luzerne* ne peut en recevoir plus de 135 kilogrammes pendant ses cinq années d'existence.

Si l'on défalque ces faibles contingents des résultats que nous avons précédemment obtenus, il reste encore :

|                         |                         |
|-------------------------|-------------------------|
| Pour le trèfle.....     | 304 kilogrammes,        |
| Pour le sainfoin.....   | 424 kilogrammes,        |
| Et pour la luzerne..... | 970 kilogrammes d'azote |

combiné qui ne peuvent provenir de l'atmosphère et que *le sol a dû nécessairement fournir*.

Si nous comparons ces chiffres, en quelque sorte fabuleux, bien qu'ils ne soient que l'expression de la réalité, aux 52 kilogrammes d'azote contenus dans une récolte de froment que l'on considère comme épuisante, il semble, à première vue, que nous nous trouvions en présence d'une grande difficulté pour expliquer comment des plantes qui empruntent au sol depuis trois cents jusqu'à près de *mille* kilogrammes d'azote à l'état de combinaison, c'est-à-dire depuis près de six fois jusqu'à près de vingt fois autant qu'une récolte de froment, peuvent être appelées des plantes améliorantes.

Cependant un examen plus attentif nous permet de nous rendre compte de ce résultat, en apparence si extraordinaire.

Examinons, en effet, la forme et les dimensions des racines de ces plantes fourragères; il est facile de voir qu'elles sont conformées de manière à pouvoir aller chercher à une grande profondeur, hors de la région où vivent habituellement les racines des céréales, les principes fertilisants dispersés ou accumulés au-dessous de la couche arable ordinaire.

Celles du sainfoin, par exemple, pénètrent quelquefois jusqu'à deux mètres de profondeur et peuvent s'étendre plus loin encore dans les interstices des roches calcaires. Mais c'est surtout dans la luzerne que nous pouvons observer ces racines qui pénètrent à une profondeur considérable; M. de Gasparin en a vu de quatre mètres de longueur, et il en existe une, au musée de Berne, qui a, dit-on, *près de seize mètres*.

Mais il ne suffit pas de montrer que cette masse considérable de matière azotée, dont l'analyse nous indique la présence dans les récoltes de nos prairies artificielles, ne peut avoir sa source que dans le sol qui les a portées, il faut encore montrer que cette



source existe réellement dans le sol, et qu'aux profondeurs auxquelles peuvent parvenir les racines du trèfle, de la luzerne et du sainfoin, ces dernières pourrout trouver, en suffisantes proportions dans le sol, ces matières azotées dont elles ont besoin pour prospérer.

J'ai fait à ce sujet, dans deux champs différents, n'ayant pas reçu d'engrais depuis plusieurs années, les deux séries d'expériences dont je vais rapporter les résultats.

J'ai pratiqué, dans le premier de ces deux champs, à huit places différentes, des trous de quarante centimètres de profondeur; dans chacun de ces trous, j'ai pris un premier échantillon de terre destiné à représenter la couche supérieure, depuis la surface jusqu'à vingt centimètres de profondeur, puis un second échantillon destiné à représenter la couche comprise entre vingt et quarante centimètres de profondeur.

L'analyse de la première série d'échantillons m'a fourni une proportion d'azote combiné équivalente à 6 636 kilogrammes par hectare; l'examen de la seconde m'en a donné 4 628 kilogrammes par hectare.

La terre de ce champ, en ne considérant qu'une couche de quarante centimètres d'épaisseur, renfermait donc, dans cette couche, au moins 11 264 kilogrammes d'azote combiné par hectare, et la moitié inférieure de cette couche, située au-dessous de la couche arable, contenait encore plus des deux tiers de la proportion d'azote contenue dans la couche supérieure.

Les recherches ont été poussées, dans le second champ, jusqu'à une profondeur beaucoup plus considérable, et l'on a trouvé, dans les vingt-cinq premiers centimètres de la couche supérieure, 8 266 kilogrammes d'azote combiné par hectare;

|  |                    |
|--|--------------------|
| Depuis 25 jusqu'à 50 centimètres.....  | 5 059 kilogrammes, |
| Depuis 50 jusqu'à 75 centimètres.....  | 3 479 —            |
| Depuis 75 centimètres jusqu'à 1 mètre. | 2 816 —            |

---

En tout..... 18 620 kilogrammes,  
et dans cette somme ne sont même pas compris les nitrates dont

M. Boussingault vient tout récemment de fixer si haut la proportion dans certains cas.

Enfin, de la terre située à des profondeurs comprises entre un mètre et deux mètres contenait encore le sixième de l'azote que l'on trouvait dans le même poids de la terre de la couche supérieure.

En évaluant à vingt centimètres la profondeur des labours, à vingt-cinq centimètres même si l'on veut, et *en ne tenant pas compte des matières azotées contenues dans cette couche*, les racines des plantes fourragères trouveraient, de vingt-cinq à cinquante centimètres, au moins 5 059 kilogrammes d'azote en combinaison; elles en trouveraient 8 538 kilogrammes en descendant jusqu'à soixante-quinze centimètres; enfin, elles en trouveraient plus de 11 354 kilogrammes en descendant jusqu'à un mètre de profondeur, et elles en trouveraient encore au-delà.

Les racines des plantes fourragères pourront donc trouver, dans les régions du sol où elles pénètrent, ces principes fertilisants qui leur sont indispensables, et en proportions bien plus que suffisantes, et c'est sans aucun doute parce qu'elles les y trouvent qu'elles y pénètrent et s'y développent quelquefois si puissamment.

Si, au lieu de considérer l'azote, nous considérons l'acide phosphorique, nous pouvons affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, que rien ne nous autorise à penser que l'atmosphère contribue d'une manière un peu notable, sous ce rapport, au développement des récoltes, et que la presque totalité de ce qu'elles en contiennent doit, au contraire, avoir été fournie par le sol.

Or, l'analyse nous ayant appris qu'une bonne récolte ordinaire de blé ne contient que 19 kilogrammes d'acide phosphorique, les 106 kilogrammes d'acide phosphorique prélevés par le trèfle, les 141 kilogrammes prélevés par le sainfoin, et les 416 kilogrammes prélevés par la luzerne constituent des dépenses relativement énormes, puisqu'elles sont :

Pour le trèfle, cinq fois et demie plus considérables que pour le froment;

Pour le sainfoin, sept fois et demie ;

Et pour la luzerne, près de vingt-deux fois cette proportion dont l'analyse a constaté la présence dans une bonne récolte moyenne de froment.

Enfin, nous arriverions à des résultats comparatifs bien plus tranchés encore, en considérant les autres principes minéraux du sol, chaux, soude, potasse, etc.

Il est donc bien établi par là que c'est le sol qui fournit aux plantes fourragères la majeure partie, si ce n'est la totalité de l'azote et des principes minéraux qu'elles renferment, et que la proportion de ces substances est beaucoup plus considérable dans les plantes fourragères que dans les céréales.

## CHAPITRE VI.

### ÉPUISEMENT DES COUCHES PROFONDES DU SOL.

Nous venons de voir, dans le chapitre précédent, que c'est dans le sol qui les porte que les plantes fourragères à racines pivotantes doivent trouver la majeure partie de la proportion d'azote qui leur donne une si haute valeur pour l'alimentation des animaux, et la totalité de l'acide phosphorique ou des phosphates nécessaires à leur développement normal, et indispensable pour le travail d'accroissement ou de remplacement qui s'opère constamment dans la charpente osseuse des animaux qui s'en nourrissent.

Le sol doit encore fournir aux plantes fourragères un contingent considérable de substances minérales diverses, chaux, magnésie, soude, potasse, etc.

Il en résulte que les plantes fourragères qui nous occupent ne font pas exception à la règle générale, et que, si le froment, ou, plus généralement, que si les récoltes dont les racines vivent plus spécialement dans les couches superficielles du sol épuisent ces couches, en prélevant à leur profit certains éléments de ferti-

lité, les plantes fourragères qui, comme le trèfle, le sainfoin et la luzerne, donnent de si abondants produits, doivent épuiser plus énergiquement encore les couches profondes où leurs racines vont chercher l'énorme proportion de matières azotées, de phosphates et d'autres principes minéraux nécessaires à leur développement.

Il est d'ailleurs évident que, toutes choses égales d'ailleurs, l'épuisement sera d'autant plus rapide, d'autant plus considérable, que les récoltes seront plus fréquentes et plus abondantes.

Toute pratique, tout procédé de culture qui, sans fournir aux récoltes des prairies artificielles l'intégralité des principes qui les constituent, pourrait cependant activer leur développement, devra, par cela même, activer l'épuisement du sol sur lequel on les aura obtenues.

Si, pour maintenir ce dernier en état de produire pendant longues années, à des intervalles de temps assez rapprochés, d'abondantes récoltes de froment, il est indispensable de lui fournir de copieuses fumures; il n'est pas moins nécessaire que le sol présente aux récoltes fourragères les éléments dont nous avons reconnu pour eux l'indispensable nécessité.

En un mot, les plantes fourragères épuisent le sol à leur manière; le fait est surabondamment prouvé par la pratique, et une saine théorie conduit sans peine à reconnaître qu'il n'en saurait être autrement.

## CHAPITRE VII.

D'OU VIENNENT LES PRINCIPES FERTILISANTS QUI SE TROUVENT DANS LES COUCHES PROFONDES DU SOL? COMMENT PEUT S'ENTRETIENIR LA RICHESSE DE CES COUCHES ET, PAR SUITE, SE MAINTENIR LA FERTILITÉ SPÉCIALE DU SOL POUR LES PRAIRIES ARTIFICIELLES A RACINES PROFONDES?

Reportons-nous, par la pensée, à l'époque où furent introduites la culture de la luzerne, celle du trèfle, celle du sainfoin; ces plantes ont dû trouver d'abord, dans les couches profondes du

sol, ce que nous pourrions appeler *le vieux fonds de richesse naturelle de ces couches*, c'est-à-dire une quantité plus ou moins considérable de principes fertilisants accumulés par les siècles.

Ainsi s'expliqueraient les premiers succès de ces sortes de cultures, leur rapide extension et les immenses services qu'elles ont rendus à l'agriculture.

Mais nous savons maintenant que ce vieux fonds de richesse naturelle ne pouvait être utile qu'à la condition de s'amoinrir, et que la masse des produits dus à son influence peut nous donner une idée de son appauvrissement, et qu'à l'abondance succéderait bientôt la disette, si la sagesse de la Providence et les soins du cultivateur ne lui venaient en aide, et voici comment :

Lorsque des matières fertilisantes sont déposées à la surface du sol, c'est-à-dire mélangées avec la couche superficielle ordinairement entamée par les labours, une partie plus ou moins considérable de l'engrais s'unit intimement avec les éléments de cette couche et sert ensuite à l'alimentation des céréales ou des récoltes qui, comme elles, vivent à la surface; mais, quelle que soit la nature du sol, tout l'engrais employé n'est pas emmagasiné à la surface ou utilisé par les récoltes à racines superficielles, *une partie pénètre peu à peu, par une sorte d'infiltration, sous l'influence des eaux pluviales et de la capillarité, dans les couches inférieures, à des profondeurs qui sont, en général, d'autant plus grandes que le sol est plus perméable.*

Ces matières fertilisantes s'accumuleront dans les couches profondes du sol en proportions d'autant plus considérables, toutes choses égales d'ailleurs, que l'on sera plus longtemps sans y faire pénétrer des racines dont les sucoirs puissent s'emparer à leur profit d'une partie de ces richesses accumulées.

C'est un réservoir qui restera d'autant plus complètement et plus longtemps plein, que la pompe destinée à l'épuiser fonctionnera plus lentement ou plus rarement.

Nous avons donc, d'une part, des sources de fécondité qui alimentent les couches profondes du sol; d'autre part, des récoltes qui viennent y puiser une partie des matières fertilisantes qui s'y sont accumulées. Si, dans un temps donné, le prélèvement est

inférieur aux apports, ces couches pourront encore s'enrichir; s'il y a égalité, leur fécondité pourra se maintenir sans éprouver de changement sensible; enfin, si le prélèvement au profit des récoltes marche plus vite que les apports chargés de l'entretien, il y aura épuisement d'autant plus rapide que la différence sera plus grande.

Nous comprenons ainsi sans peine comment les récoltes peuvent ou s'augmenter dans le premier cas, se maintenir dans un état stationnaire dans le second, ou enfin aller en s'amoindrissant dans le troisième cas.

L'expérience nous a depuis longtemps appris que la luzerne, le trèfle et le sainfoin exigent, avant de pouvoir revenir avec avantage sur le même sol, qu'il se soit écoulé un certain nombre d'années, variable avec le climat, variable avec la nature et avec la richesse du sol, variable également avec la succession des cultures, avec la nature et avec l'abondance de leurs produits, variable enfin avec l'abondance des engrais employés pour les obtenir. C'est que le sol inférieur, après avoir ainsi fourni, pour subvenir aux exigences des récoltes fourragères, une proportion considérable de ses principes fertilisants disponibles, a besoin, comme la fontaine intermittente, qu'on lui donne le temps de s'alimenter suffisamment pour être en mesure de fonctionner de nouveau avec succès, pour rassembler peu à peu les éléments de sa puissance et de sa fécondité.

## CHAPITRE VIII.

COMMENT PEUT-IL ARRIVER QU'APRÈS S'ÊTRE SOUTENUE PENDANT ASSEZ LONGTEMPS, QU'APRÈS AVOIR PARU MÊME DONNER DES PRODUITS DE PLUS EN PLUS ABONDANTS, UNE TERRE SEMBLE MOINS PROPRE À CONTINUER SA PRODUCTION DE PLANTES FOURRAGÈRES AVEC LA MÊME ÉNERGIE, BIEN QUE LES RÉCOLTES ORDINAIRES DE CÉRÉALES N'AIENT SUBI AUCUNE DIMINUTION OU AIENT MÊME PU DEVENIR PLUS ABONDANTES?

Depuis longtemps déjà, dans presque toutes les exploitations, les engrais de la ferme deviennent insuffisants pour maintenir la

terre au même degré de fertilité ou pour subvenir aux exigences chaque jour plus grandes du cultivateur. Et cependant, chaque année aussi, dans les exploitations bien dirigées, la masse des engrais va en s'augmentant.

Mais il y a une chose qui tend à diminuer dans le sol ; ce sont les principes élémentaires du sol qui sont exportés sous la forme de graines (blé, avoine, orge, etc., graines fourragères ou industrielles), ou sous forme animale (bœufs, vaches, veaux, moutons, laine, beurre, œufs, etc.). Ainsi les pailles, fourrages... produits par la terre y retournent en grande partie sous forme d'engrais ; mais tout ce qui a servi à la production de la viande, du lait, du beurre, du fromage, de la laine, etc., n'y retourne pas ; tout ce que le cultivateur a vendu de céréales au marché (et c'est la partie la plus lucrative de ses récoltes) n'est pas restitué au sol qui les a produites ; le cultivateur le plus intelligent, s'il est réduit à ses propres ressources, s'il n'importe pas d'engrais du dehors, s'il n'a pas en quantité suffisante, dans le domaine qu'il exploite, des prairies naturelles soumises au bienfait des IRRIGATIONS qui lui permettent de transporter, sur ses autres terres, les principes fertilisants naturels apportés par les eaux sur ces prairies, verra donc nécessairement, tôt ou tard, diminuer le produit de ses récoltes, et l'habileté qui consiste à obtenir les meilleures récoltes possibles avec le minimum d'engrais est une habileté relative et ordinairement temporaire dont il ne faut pas s'exagérer le mérite dans tous les cas.

Certains modes de culture, l'emploi de certains agents énergiques pourront bien, pour un temps, surexciter la production du sol aux dépens de l'avenir ; mais ces moyens ressemblent à la pression que l'on exerce sur une éponge ; si la pression est trop énergique, l'éponge sera desséchée ; ces moyens ressemblent encore au coup de fouet qui forcera, pour un moment, le cheval à lutter de vitesse avec la locomotive, pour tomber bientôt exténué un peu plus loin.

Tout cela s'applique avec la même vérité à la production des plantes fourragères, aussi bien qu'à la production des céréales. A une production surexcitée par des moyens hors de proportion

avec la puissance productive du sol, doit succéder inévitablement une période de décroissance, de fatigue et d'épuisement.

On a dit souvent : « *La terre ne vieillit pas ;* » c'est possible, mais elle peut être ruinée par une mauvaise administration ; nous n'en avons que de trop fréquents exemples, et le sol qui a failli est comme le négociant qui n'a pu remplir ses engagements ; ce n'est qu'au prix des plus grands sacrifices, qu'avec le secours de la persévérance la plus soutenue qu'il peut être complètement réhabilité.

Essayons maintenant d'expliquer une sorte d'anomalie apparente qui résulte d'une diminution d'aptitude à la production fourragère dans une terre qui aurait conservé toute sa fécondité pour la production des céréales, dans laquelle cette production aurait même pu s'accroître notablement.

La tendance de nos agriculteurs actuels consiste à se rembourser le plus vite et le plus complètement possible du capital d'engrais qu'ils confient au sol, et le *nec plus ultra* de l'habileté consisterait dans la possibilité de faire absorber par les récoltes de chaque année la partie aliquote la plus considérable de l'engrais qui lui était destiné. Si nous ajoutons encore que les récoltes tendent à se succéder plus fréquemment, et que les récoltes de prédilection sont ordinairement celles des céréales ou, plus généralement, celles des plantes dont les racines vivent dans les couches superficielles du sol, nous comprendrons sans peine que, dans de pareilles conditions et avec une masse d'engrais déterminée, la partie de cet engrais destinée à favoriser le développement des plantes fourragères à longues racines pivotantes sera d'autant moins grande que les récoltes précédentes auront mieux réussi, qu'elles se seront approprié une plus forte partie des engrais confiés au sol qui les a produites.

Enfin la substitution aux fumiers de ferme d'engrais commerciaux, rapidement assimilables, devra, dans la plupart des cas, en cédant aux récoltes à racines superficielles une aliquote encore plus forte, tendre à diminuer encore davantage la richesse des couches inférieures auxquelles ne parviennent plus qu'en



trop faibles quantités ces principes si importants qui paraissent plus spécialement destinés au but de toute végétation, l'élaboration, la reproduction ou l'organisation des éléments destinés à la propagation de l'espèce.

## CHAPITRE IX.

### CONSÉQUENCES DE L'HABITUDE TROP GÉNÉRALEMENT RÉPANDUE DE SEMER LES PRAIRIES ARTIFICIELLES DANS DES TERRES ÉPUISÉES.

Lorsqu'on veut qu'un animal naissant devienne vigoureux et précoce, on entoure de soins son jeune âge, on lui donne une nourriture abondante et substantielle; lorsqu'on veut former une pépinière de plantes d'espèces quelconques, forestières, maraîchères ou industrielles, on choisit de préférence la partie de son champ la plus fertile et la mieux préparée; un succès mérité dédommage alors l'éleveur, le jardinier ou le cultivateur intelligent.

Pourquoi donc, par une inconcevable inconséquence, par une sorte de contradiction difficile à justifier, fait-on si souvent le contraire lorsqu'il s'agit d'élever une prairie artificielle?

On semble avoir pris à tâche, dans plus d'une partie de l'Orléanais, que la Société doit connaître et que, par discrétion, je m'abstiendrai de nommer, de ne confier à son champ la graine de trèfle, de sainfoin ou de luzerne, qu'après l'avoir épuisé le plus possible par la culture des céréales; *ma terre est fatiguée*, dit-on, *il faut la mettre en fourrage pour la reposer*.

Pouvons-nous être étonnés, après cela, que nos prairies artificielles ne réussissent pas toujours, comme nous l'avions espéré? Si quelque chose devait nous étonner, n'est-ce pas plutôt de les voir encore si bien réussir dans d'aussi mauvaises conditions?

Nous avons insisté, il est vrai, et à plusieurs reprises, sur ce fait que la luzerne, le trèfle et le sainfoin vont puiser une partie considérable des principes nécessaires à leur développement non pas à la surface du sol, mais à une assez grande profondeur;

mais ce n'est pas dès le jeune âge que ces précieuses plantes fourragères sont capables de fonctionner ainsi : avant d'avoir acquis assez de développement pour pouvoir pénétrer dans les couches profondes du sol, les jeunes racines de ces plantes doivent nécessairement vivre dans la couche supérieure; elles y prospéreront d'autant mieux que cette couche sera en meilleur état de culture et qu'elle contiendra une plus abondante proportion de principes fertilisants, en un mot, qu'elle sera moins épuisée.

Il y a donc avantage, pour la bonne venue d'une prairie artificielle, à la semer dans une terre encore fertile, et, le plus souvent qu'on le peut, dans une récolte *fumée*.

Vigoureusement développées dès la première période de leur végétation, les racines attaqueraient plus énergiquement les couches inférieures qui doivent ensuite subvenir à leurs besoins, et, en somme, le produit serait plus abondant et plus satisfaisant et le cultivateur serait largement indemnisé de ses avances.

Lorsqu'au contraire les plantes ont languï dans leur jeune âge, faute d'aliments suffisants, il est bien à craindre que, pendant toute leur durée, leur existence ne soit chétive et leur produit médiocre.

## CHAPITRE X.

CONSEQUENCES DE L'HABITUDE TROP FRÉQUENTE DE FAIRE PATURER  
LE TRÈFLE, LA LUZERNE ET LE SAINFOIN EN AUTOMNE, L'ANNÉE  
MÊME DE LEUR SEMIS.

Si l'on compare les soins de toute nature que l'on apportait à la culture du trèfle, de la luzerne, du sainfoin, dans les premiers temps de leur introduction dans nos campagnes, avec le laisser-aller qu'on y met aujourd'hui, l'on pourra se demander s'il est bien permis d'être étonné que ces plantes ne répondent plus toujours avec la même générosité qu'autrefois aux avances parcimonieuses du cultivateur.

L'âne et le mulet sont des serviteurs, sobres et rustiques, loin de leur en savoir gré, trop souvent on les nourrit mal et on les

surcharge ; de même aussi l'on abuse en beaucoup de pays de la rusticité des plantes fourragères qui nous occupent, on les nourrit mal et on les épuise avant l'âge, en les dépouillant prématurément des organes les plus nécessaires à leur développement.

S'il est un fait incontestable parmi les savants aussi bien que parmi les purs praticiens, c'est que, pour nos plantes usuelles, il n'y a de vie active possible qu'avec le concours des feuilles, et que la vigueur de la végétation est en rapport avec l'abondance et la vigueur des organes foliacés. Que les feuilles tombent ou qu'on les enlève, la végétation languit, se ralentit ou s'arrête.

Le trèfle, la luzerne et le sainfoin sont soumis, comme presque tous les autres végétaux, à cette loi générale de la nature ; pour-quoi donc alors certains cultivateurs trop nombreux, *mangeant*, comme on dit, *leur blé en herbe*, se hâtent-ils si vite de faire brouter par leurs vaches ou même par leurs moutons, après l'enlèvement de la céréale qui accompagnait le fourrage, les cinq ou six feuilles qui s'épanouissent sur chaque plante.

Une des conséquences naturelles inévitables de cette malencontreuse pratique, c'est l'abâtardissement de la prairie artificielle, puisqu'on la prive de ses organes essentiels au moment où ils pourraient énergiquement fonctionner à son profit.

Un autre inconvénient non moins grave à signaler est celui qui résulte du piétinement des gros animaux sur la plante encore tendre qu'ils écrasent ou qu'ils blessent profondément ; qu'ils couvrent de boue, lorsque cette dépaissance a lieu par un temps humide. Souvent aussi leur dent plus meurtrière encore, celle des moutons surtout, non contente de brouter jusqu'à la dernière de ces jeunes feuilles, s'attache encore au collet qu'elle entame en ébranlant la plante encore mal enracinée.

Si quelque chose doit nous surprendre en pareil cas, c'est que des plantes aussi maltraitées puissent encore donner d'aussi beaux produits, et loin de songer à les remplacer par d'autres, il faut faire tous ses efforts pour conserver la culture de plantes qui, outre leur grande valeur comme aliment pour le bétail, sont douées d'une aussi grande rusticité, d'une aussi grande résistance à tant de causes d'abâtardissement ou de destruction.

Tout en blâmant sans réserve une pratique si peu rationnelle, cherchons, s'il est possible, sa raison d'être, sans la justifier :

Elle s'est surtout propagée, généralisée dans les pays secs dépourvus des ressources qu'offrent en automne les prairies naturelles. Il devait sembler dur au cultivateur, dans de pareilles conditions, de se croire obligé de respecter ces jeunes plantes verdoyantes, alors que son bétail affamé venait de consommer les derniers regains qu'on ne lui avait cependant livrés qu'avec parcimonie. Il trouva bientôt de bonnes raisons pour justifier ce que nous serions tenté d'appeler du gaspillage.

Et d'abord, ce pâturage constitue pour le bétail une excellente nourriture ; la pratique et la théorie s'accordent sur ce point ; et ensuite, dans les terres légères, le piétinement des animaux d'espèce bovine, et tassant la terre, tend à rechauffer avantageusement les plantes.

Examinons successivement ces deux points de vue pour discuter le mérite des idées qu'ils représentent.

Disons tout d'abord qu'un bon coup de rouleau tasserait tout aussi bien la terre autour des plantes, si ce n'est mieux, qu'un piétinement irrégulier, en admettant que ce tassement soit utile ou nécessaire.

Reste donc la question du mérite comme fourrage de ces jeunes feuilles de trèfle ou de sainfoin, car la luzerne donne en général si peu de chose que nous ne croyons pas devoir en parler.

Dans de bonnes conditions moyennes, le poids du regain en feuilles produit sur un hectare de sainfoin peut être évalué à environ 800 kilogrammes de fourrage complètement privé d'humidité ou à 1000 kilogrammes de fourrage fané à 20 pour 100 d'eau hygrométrique ; or, j'ai trouvé, comme moyenne de plusieurs analyses, dans 800 kilog. de regain de sainfoin complètement sec ou dans 1000 kilog. de ce même regain fané à 20 pour 100 d'eau, 32 kil. 5 d'azote en combinaison et 5 kil. 25 d'acide phosphorique ; j'ai trouvé également que l'on peut évaluer du quart au cinquième de ce poids, au maximum, le produit des feuilles du jeune sainfoin semé dans l'année, en faisant le dépouillement de ces feuilles au commencement d'octobre.

Ce dépouillement fournit donc tout au plus de 8 kil. 1 à 6 kil. 5 d'azote combiné, soit par hectare l'équivalent de 422 à 361 kilog. de sainfoin fané ordinaire qui contiendrait encore 20 % d'humidité.

Les jeunes pousses de trèfle, contiennent, d'après mes analyses, 37 gr. 7 d'azote combiné par kilogramme lorsqu'elles sont entièrement privées d'humidité, et seulement 30 gr. 2 lorsqu'elles contiennent encore 20 % d'eau après le fanage. En admettant donc que les animaux puissent trouver dans un hectare de jeune trèfle 200 kilogrammes de feuilles supposées complètement desséchées ou 250 kilogrammes de fourrage fané à 20 % d'humidité, les 7 kil. 55 d'azote combiné qui font partie de cette faible quantité de fourrage représenteraient tout au plus l'équivalent 434 kilogrammes de trèfle ordinaire fané à 20 % d'humidité. Que l'on considère le trèfle ou que l'on envisage le sainfoin, il paraît évident que le faible avantage que l'on trouve dans ce maigre pâturage ne saurait compenser les graves inconvénients que nous avons signalés plus haut, et que cette pratique doit être franchement condamnée.

Dans la plaine de Caen, où le sainfoin prospère encore parfaitement, parce que la culture en est faite dans des conditions meilleures, on se garde bien de fatiguer ainsi la jeune plante fourragère par l'action de la dent ou des pieds du bétail; et l'expérience a prouvé qu'on en est largement récompensé.

D'ailleurs, lorsque ces feuilles se sont flétries avec la saison, qu'elles ont accompli leur mission providentielle de nutrition, qu'elles s'en détachent spontanément, elles ne sont pas perdues, car elles tombent au pied de la plante et peuvent, encore une fois, en se décomposant, contribuer à son alimentation et à sa prospérité.

C'est bien le cas de dire au cultivateur : voyez, pesez, et jugez vous-même.

### **Résumé de la première Partie.**

Nous pourrions maintenant résumer ainsi le développement de nos réponses à la première question :

1° L'analyse chimique des plantes qui, comme le trèfle, le sain-

foin et la luzerne , forment la base de nos meilleures prairies artificielles , nous montre que , parmi les éléments constitutifs de ces plantes , il en est de fort importants , comme les matières azotées , *que le sol peut seul leur fournir en proportions suffisantes pour assurer leur bonne venue* ; qu'il en est même dont le sol doit fournir la presque totalité , comme c'est notamment le cas pour les phosphates.

2° Il en résulte que les couches profondes du sol , où vivent les racines de ces plantes , tendent à s'appauvrir , et cela d'autant plus vite et plus énergiquement que les récoltes fourragères sont plus fréquentes et plus abondantes.

3° Que si , après la culture du trèfle , de la luzerne et du sain-foin , la terre paraît améliorée et fertilisée , cette amélioration n'a réellement lieu que pour la couche supérieure , et qu'elle se réalise aux dépens de la richesse des couches plus profondes par les débris et racines des récoltes de fourrages que la terre a portées.

4° Que l'entretien de la fertilité de ces couches profondes ne pouvant se réaliser que par une sorte d'infiltration des principes fertilisants de la couche supérieure , si les cultures produites par cette couche deviennent plus abondantes sans que la masse des engrais employés suive la même proportion , il peut arriver qu'après s'être soutenue pendant assez longtemps productive de fourrages au moyen du vieux fonds de richesse naturelle de ses couches inférieures , une terre devienne moins propre à continuer sa production de plantes fourragères avec la même énergie , bien que les récoltes ordinaires de céréales n'en aient subi aucune diminution , ou aient même pu devenir plus productives.

Si les couches inférieures donnent , dans un temps donné , plus qu'elles ne reçoivent , elles doivent nécessairement s'appauvrir et devenir moins productives.

5° Parmi les conditions peu favorables à la bonne venue des plantes fourragères vivaces , nous pouvons encore signaler l'habitude trop généralement répandue de confier leurs graines à des terres épuisées par plusieurs céréales consécutives.

6° Enfin , on doit franchement condamner l'habitude de faire pâturer les trèfle , luzerne et sainfoin l'année même de leur semis.

## 2<sup>e</sup> Partie.

2<sup>e</sup> QUESTION. — *Quelles seront les conséquences de cet état de choses ?*

Pour être en mesure de pressentir avec un degré de probabilité raisonnable les principales conséquences de l'état de choses que nous venons de signaler dans la première partie de ce travail, il importerait de connaître une foule de données premières dont plusieurs seraient assez difficiles à obtenir actuellement.

Nous allons cependant essayer de poser, sur des bases qui nous sont propres, des conclusions sur lesquelles nous appelons l'attention de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

Supposons un assolement de neuf ans, c'est-à-dire une succession de récoltes comprenant la durée *trop courte* de la plupart des baux actuels; nous admettrons que cette rotation commence par un blé fumé, et comprenne un sainfoin, c'est-à-dire la plante fourragère par excellence la plus généralement répandue, et qui, pour nos discussions, offre encore l'avantage d'avoir une durée intermédiaire entre les deux autres (trèfle et luzerne).

En tenant compte des prélèvements exercés sur le sol par chaque récolte de cet assolement, et en limitant nos indications à l'azote combiné et à l'acide phosphorique des phosphates (1), nous sommes conduits aux résultats présentés dans le tableau ci-après :

(1) A chaque kilogramme d'acide phosphorique correspondent 2 kilog. 1 de phosphate de chaux des os.

PRÉLÈVEMENTS FAITS SUR UN HECTARE.

| NATURE DES RÉCOLTES.                               | Azote combiné. |       | Acide phosphorique. |  |
|--|----------------|-------|---------------------|--|
|  | Kilog.         |       | Kilog.              |  |
| 1 <sup>re</sup> Année. — Blé fumé { Grain .....    | 41,4           | 15,3  | 5,0.                |  |
| Paille .....                                       | 20,9           |       |                     |  |
| 2 <sup>e</sup> Année. — Avoine.. { Grain .....     | 32,3           | 17,2  | 4,1                 |  |
| Paille .....                                       | 11,2           |       |                     |  |
| 3 <sup>e</sup> Année. — Jachère fumée .....        | "              | "     |                     |  |
| 4 <sup>e</sup> Année. — Blé..... { Grain... ..     | 38,9           | 14,8  | 5,2                 |  |
| Paille.....  | 21,3           |       |                     |  |
| 5 <sup>e</sup> Année. — Avoine.. { Grain .....     | 31,2           | 16,9  | 3,9                 |  |
| Paille.....  | 10,8           |       |                     |  |
| 6 <sup>e</sup> Année. — Sainfoin. { Pour les trois | 335,0          | 98,0  |                     |  |
| 7 <sup>e</sup> — — — { années de ré-               |                |       |                     |  |
| 8 <sup>e</sup> — — — { colte de fourr.)            |                |       |                     |  |
| 9 <sup>e</sup> Année. — Blé..... { Grain .....     | 42,5           | 15,8  | 5,3                 |  |
| Paille.. .....                                     | 21,6           |       |                     |  |
| Totaux.....  | 607,1          | 201,5 |                     |  |

Nous croyons nous placer dans de bonnes conditions moyennes en évaluant à 25 000 kilogrammes la quantité de fumier employée pour chacun des deux premiers blés (et nous connaissons, dans le Loiret, bon nombre de cultivateurs moins généreux à l'égard de leurs terres).

Ces deux fumures représentent un total de 50 000 kilogrammes de fumier. — Or, les dernières analyses de M. Boussingault attribuent au bon fumier de ferme 6 grammes d'azote combiné par kilogramme, et 2 gr. 48 d'acide phosphorique, c'est-à-dire que les 50 000 kilogrammes dont nous venons de parler représenteraient 300 kilogrammes d'azote et 124 kilogrammes d'acide



phosphorique. Comparant ces chiffres à ceux que nous avons obtenus pour la somme des prélèvements, nous voyons qu'il y a déficit de plus de moitié pour l'azote, c'est-à-dire de presque tout ce qu'on en trouve dans le sainfoin récolté.

En admettant qu'aucune partie de l'azote combiné fourni par l'atmosphère n'ait échappé à l'assimilation, l'on ne pourrait toujours pas évaluer à plus de  $9 \times 27 = 243$  kilogrammes la proportion d'azote assimilable qu'il est permis d'imputer à cette source, il n'en resterait pas moins encore un déficit réel d'environ 65 kilogrammes à la fin du bail, déficit qu'il faut encore augmenter de toutes les pertes de matières azotées volatilisées ou entraînées hors du champ par les eaux pluviales ou par toute autre cause.

Le déficit d'acide phosphorique s'élève à plus de 77 kilogrammes, c'est-à-dire à près du tiers du prélèvement total, et il n'est plus permis ici de faire entrer en ligne de compte ce que l'atmosphère a pu fournir, attendu que l'acide phosphorique n'a pas encore été signalé en proportions un peu notables dans les eaux pluviales.

Ce déficit correspond, pour l'azote, à plus d'une récolte de blé (paille et grain réunis); pour l'acide phosphorique, il correspond à près de quatre récoltes complètes de blé (paille et grain).

Il y aurait à se préoccuper de même de la diminution des autres principes minéraux les plus importants dont l'analyse chimique signale la présence en proportions un peu considérables dans les plantes fourragères dont il est ici question. La chaux, par exemple, est une de ces substances que l'on trouve abondamment dans les cendres du trèfle, de la luzerne et du sainfoin, et dont la présence en quantité convenable dans le sol contribue puissamment à la bonne venue de ces plantes; mais la chaux ne fait jamais entièrement défaut dans les terres à blé, puisqu'elle paraît un de leurs éléments nécessaires; d'ailleurs, le plâtrage des prairies artificielles restitue habituellement une grande partie, sinon la totalité de la chaux prélevée sur le sol par les récoltes fourragères.

Il est bien entendu que nous ne tenons pas compte ici du pré-

lèvement fait par les résidus (débris divers et racines), parce que nous n'en avons pas tenu compte non plus dans l'évaluation précédente des prélèvements exercés par les récoltes elles-mêmes.

Nous avons pris pour exemple un assolement peu chargé ; nous avons supposé qu'on n'avait *refroissé* aucune partie des jachères ; nous avons admis que toutes les substances fertilisantes des engrais employés pénétrèrent dans le sol, ainsi que celles que peut apporter l'atmosphère ; qu'il ne se perd aucune parcelle, ni par évaporation, ni par l'entraînement des eaux pluviales ; *c'est-à-dire que nous nous sommes placés dans les conditions les plus avantageuses au maintien de la fertilité du sol.* Si, au contraire, nous eussions *refroissé* une partie des jachères, si notre terrain eût été tant soit peu en pente, si nous eussions tenu compte des pertes dues à la volatilisation de certains principes résultant de la décomposition des matières azotées ; en un mot, si nous eussions défalqué les pertes dues à toutes ces causes diverses qui tendent à réduire la proportion des principes fertilisants qu'on se propose de mettre à la disposition des récoltes, le déficit eût alors été d'autant plus sensible et plus considérable, que ces diverses causes de pertes eussent été elles-mêmes plus importantes et plus multipliées.

Ainsi, dans de pareilles conditions, il y a déficit de principes réparateurs pendant la durée d'un bail ; maintenant, de deux choses l'une, ou ce déficit est entièrement supporté par la couche supérieure, et alors les récoltes de céréales et d'autres cultures analogues tendront à diminuer progressivement, tandis que les couches profondes, ne s'appauvrissant pas, seront capables de continuer avec le même succès leur production fourragère ; ou bien ce déficit sera intégralement supporté par les couches profondes du sol, et alors leur productivité fourragère ira nécessairement en s'amoindrissant ; enfin, il pourrait encore arriver que ce déficit fût réparti d'une manière quelconque entre la couche supérieure et les couches profondes, et alors nous retournerions en partie dans chacune des deux situations que nous venons de signaler.

Telles sont nécessairement les conséquences inévitables de l'état de choses que nous venons de décrire.

Si cet état de choses se continuait dans les mêmes conditions, et *à fortiori* s'il s'empirait encore, le cultivateur serait dans l'alternative suivante : ou il n'introduira pas de nouvelles plantes destinées à combler son déficit de fourrages, et alors il sera obligé d'augmenter l'étendue de ses terres consacrées aux anciennes plantes fourragères (trèfle, luzerne, sainfoin), et l'inconvénient dont on se plaint, la trop fréquente répétition ne fera que s'accroître, le mal s'aggravera de plus en plus, tout en restreignant les autres cultures, ce qui restreindrait en même temps les bénéfices de l'exploitation; ou bien le cultivateur ne restreindra pas l'étendue de ses terres consacrées aux autres cultures, et alors il récoltera moins de fourrages, et, par suite, il devra diminuer son bétail; mais en diminuant son bétail, il diminuera ses fumiers, et en tarissant ainsi la source de ses engrais, il tarit la source de ses produits, il voit s'amoindrir encore ses profits.

N'existe-t-il donc aucun moyen de rendre aux prairies artificielles leur ancienne fertilité, de revenir à ces anciennes conditions dont le changement préoccupe si vivement la Société d'Agriculture d'Orléans? C'est ce que nous allons essayer d'étudier dans la troisième et dernière partie de ce travail.

### 3<sup>e</sup> et dernière Partie.

3<sup>e</sup> QUESTION. — *Quels sont les moyens de rendre aux prairies artificielles leur ancienne fertilité?*

*N'y parviendrait-on pas par la substitution d'amendements ou de fourrages nouveaux à ceux actuellement en usage?*

Dans les deux premières parties de ce travail, nous avons exposé les motifs qui nous conduisent à penser que la cause principale de la décadence actuelle des récoltes fourragères des

prairies artificielles à base de trèfle, de luzerne ou de sainfoin, là où cette décadence se fait sentir, peut être attribuée aux suites d'une restitution incomplète de principes fertilisants, et c'est en conséquence de cette conviction que nous avons placé en tête de notre travail cette devise :

*Un champ est comme une armoire, on n'en peut retirer ce qui n'y a pas été mis.*

Avant toutes choses, il faut donc compléter et continuer ces restitutions pour ne pas voir s'aggraver encore la situation actuelle, et pour avoir quelque droit de compter, dans l'avenir, sur une situation meilleure.

Toutefois, nous restons toujours en présence d'une difficulté ; l'épuisement des couches profondes s'est fait lentement ; combien de temps leur faudra-t-il pour s'enrichir par de nouvelles infiltrations et revenir à leur ancien état ? C'est ce qu'il serait assez difficile de dire, dans l'état actuel de nos connaissances agronomiques. — Nous payons la peine de notre avidité passée ; mais il est rassurant de voir l'avare consentir à se corriger. Qu'il accorde du temps à son débiteur pour se libérer ; qu'il lui fasse des avances à un taux modéré ; l'avenir le récompensera de ses sacrifices !

L'avenir, dira-t-on, nous voulons bien croire à ses promesses ; nous voulons bien lui accorder des témoignages de notre confiance ; mais il s'agit aujourd'hui du présent ; il importe d'aviser aux moyens de s'assurer actuellement des fourrages en quantité suffisante, tout en ménageant les ressources de l'avenir.

Telle est la question délicate qu'il s'agirait de résoudre, et sur laquelle nous allons essayer de jeter quelque lumière.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

PEUT-ON FONDER DE GRANDES ESPÉRANCES SUR LA SUBSTITUTION DE FOURRAGES NOUVEAUX A CEUX ACTUELLEMENT EN USAGE ?

Parmi les plantes connues ou inconnues que l'on pourrait se proposer de cultiver pour remplacer, temporairement ou à toujours, le trèfle, le sainfoin ou la luzerne, ou pour suppléer à l'in-

suffisance de leur produit, les unes auront, comme ces dernières, de longues racines pénétrant à de grandes profondeurs dans le sol; les autres, annuelles ou vivaces, projetteront leurs racines dans la couche superficielle où pénétrent habituellement les racines des céréales.

*Les premières*, à moins de différer beaucoup, par la nature de leurs principes constitutifs, de la luzerne, du trèfle et du sainfoin, se trouveront soumises à des influences analogues, et, par suite, pourront offrir les mêmes inconvénients, sans compter ceux qui résultent inévitablement, du moins pour un temps, des incertitudes et des tâtonnements inhérents à toute espèce de nouveauté en fait de culture.

Dans tous les cas, l'expérience des cultivateurs s'accorde avec les données de la théorie pour établir que la valeur alimentaire des fourrages *analogues* a un rapport très-intime avec leur richesse en principes azotés assimilables et en phosphates; si les nouvelles plantes ont à peu près la même valeur alimentaire, elles seront tout aussi épuisantes, et comme l'épuisement portera sur les mêmes principes, qu'il aura lieu dans les mêmes régions du sol, le changement, c'est-à-dire la substitution, ne saurait, dans de pareilles conditions, offrir aucun avantage réellement important.

Si ces nouvelles plantes ont une moindre valeur alimentaire que celles qu'elles sont destinées à remplacer, il deviendra nécessaire d'augmenter l'étendue des terres consacrées à leur culture, ce qui ne pourrait avoir lieu qu'au détriment des cultures de céréales, et serait difficilement accepté par les cultivateurs. Ce ne serait, d'ailleurs, que la menue monnaie d'une pièce de grande valeur diminuée des frais du change.

Examinons maintenant les plantes fourragères qui pourraient appartenir au *second groupe*, les plantes à racines superficielles, et voyons quels avantages on pourrait espérer de leur substitution au trèfle, à la luzerne et au sainfoin.

Choisissons de préférence les plus connues, celles dont la réussite est depuis longtemps assurée sous le climat auquel on les destine, comme les *vesces*, les *pois*, les *gesses* ou *jarosses*, et

ajoutons-y, si l'on veut, le *sorgho* dont on a fait si grand bruit dans ces derniers temps.

Une récolte de *vesces* qui rend, graine comprise, 4 150 kilogrammes de fourrage fané par hectare, prélève sur le sol plus de 85 kilogrammes d'azote en combinaison, et nous pouvons mettre à peu près sur la même ligne une récolte de *jarosse*;

Une récolte de *minette* ou lupuline représentée par 3 500 kilogrammes de fourrage fané, prélève au moins 87 kilogrammes d'azote combiné sur le champ qui l'a produite ;

Une récolte de *pois gris* ou bisaille pesant, grain compris, 5 580 kilogrammes, emprunte au sol plus de 100 kilogrammes par hectare ;

Enfin le sorgho, soit qu'on en fasse deux coupes, l'une fin juillet, l'autre à la fin d'octobre, soit qu'on ne le coupe qu'une seule fois dans le courant d'octobre, prélève sur le sol, lorsqu'il y réussit convenablement, de 200 à 250 kilogrammes d'azote par hectare, et l'équivalent de 170 à 225 kilogrammes de phosphate. La moins épuisante de ces récoltes l'est encore beaucoup plus que celle du blé, et le sorgho en particulier peut être considéré comme exigeant du sol *trois fois autant* qu'une bonne récolte de froment.

Si, laissant pour un moment les plantes fourragères susceptibles d'être fanées, nous considérons quelques-unes des plantes plus particulièrement consommées en vert, comme le trèfle incarnat et la moutarde, nous trouvons, par des analyses qui nous sont propres, que le *trèfle incarnat* prélève plus de 80 kilogrammes d'azote par hectare, si l'on admet un rendement de 20 000 kilogrammes de fourrage vert coupé en pleine fleur.

Nous trouvons de même qu'une récolte de *moutarde* du même poids, prise en fleur, prend au sol au moins 90 kilogrammes d'azote combiné.

Nous arrivons donc encore, pour les plantes fourragères de cette catégorie, à des résultats analogues, c'est-à-dire qu'au lieu d'être, pour la couche *céréalisifère* du sol, un temps de repos relatif, elles sont pour ces couches une nouvelle cause d'épuisement, et qu'elles sont même plus épuisantes que le blé.

Toutes ces plantes sont annuelles, elles exigent, pour donner d'abondants produits, une terre convenablement fertilisée; leurs racines puisent principalement leur nourriture dans les couches où vivent les racines des céréales et sont, par conséquent, de mauvais prédécesseurs pour le froment. Elles parcourent les diverses phases de leur végétation dans une courte période de temps; elles doivent donc s'approprier la partie la plus facilement assimilable des engrais, et les céréales qui leur succèdent en demandent nécessairement un nouveau contingent.

A la rigueur, toutes ces plantes fourragères annuelles pourraient suppléer au déficit des récoltes de trèfle, de luzerne et de sainfoin; mais il est facile de comprendre que leur emploi exclusif serait loin de présenter les mêmes avantages. En effet, outre qu'elles font aux céréales une concurrence inévitable qui doit nécessiter de plus abondantes fumures, elles ne profitent pas, comme les plantes fourragères vivaces à longues racines, de la partie des engrais qui s'infiltre dans les couches profondes du sol.

Elles se présentent encore, par rapport aux plantes fourragères dont la dégénérescence nous préoccupe en ce moment, dans des conditions d'infériorité d'un autre genre, parce que, si le semis vient à mal réussir, il devient assez difficile de parer, en temps utile, à un déficit qu'on n'a pu prévoir; tandis que si l'on sème un trèfle, une luzerne ou un sainfoin, et que sa réussite ne soit pas satisfaisante, on peut y suppléer temporairement par ces plantes fourragères annuelles, et c'est là plutôt leur véritable rôle; ce sont des fourrages supplétifs et non des fourrages fondamentaux; « leur culture est un expédient, dit avec raison M. de Gasparin, elle ne peut être la base d'un bon système. Reste-treindre en leur faveur la culture de la luzerne, du trèfle et du sainfoin, ce serait sacrifier la ménagère à la servante. »

Voyons maintenant quels secours nous pouvons attendre de l'extension des cultures de RACINES, telles que turneps, rutabagas, carottes ou betteraves.

Une récolte de *turneps* représentée par 30 000 kilogrammes de racines et par 12 000 kilogrammes de feuilles peut emprunter au sol plus de 120 kilogrammes d'azote combiné;

Une récolte de *rutabagas* de 50 000 kilogrammes de racines et de 16 000 kilogrammes de feuilles empruntera au sol 130 kilogrammes d'azote par hectare :

Une récolte de *carottes* composée de 40 000 kilogrammes de racines et de 8 000 kilogrammes de feuilles demande au sol 150 kilogrammes d'azote par hectare;

Enfin une récolte de betteraves de 50 à 60 000 kilogrammes de racines et de 15 à 20 000 kilogrammes de feuilles prélèvera sur le sol au moins 160 à 180 kilogrammes d'azote et 70 à 85 kilogrammes de phosphates.

Par la forme de leurs racines, ces dernières plantes fourragères se rattachent à celles qu'elles seraient destinées à remplacer, parce qu'elles vont également puiser aux sources profondes du sol ; mais comme leur végétation s'accomplit beaucoup plus rapidement, elles sont beaucoup plus exigeantes, et d'ailleurs elles sont souvent un obstacle aux semailles hâtives, lorsqu'on leur fait succéder un blé d'automne; enfin leur principal inconvénient, comme aliment, est d'être beaucoup trop aqueuse, et de ne pouvoir, comme les bons fourrages actuels, être données en toutes saisons, seules, et à toute espèce d'animaux.

Ainsi, tout en reconnaissant à chacune des plantes fourragères annuelles que nous venons d'énumérer son genre de mérite spécial, nous sommes obligés de reconnaître qu'aucune d'elles ne satisfait au même degré que le trèfle, la luzerne et le sainfoin aux principales conditions qui ont motivé l'extension de la culture de ces dernières plantes, et les ont fait, avec raison, considérer comme la base la plus solide de toute bonne économie agricole.

La culture de toutes les autres plantes fourragères que nous avons citées est plus chanceuse et plus dispendieuse, et les produits de plusieurs d'entre elles ne peuvent entrer que partiellement dans toute bonne et saine alimentation du bétail.

En résumé, il nous paraît difficile de pouvoir compter sur l'introduction de nouvelles plantes fourragères pour remplacer entièrement et avantageusement celles qui constituent la base ordinaire de nos prairies artificielles actuelles. Nous ne pouvons



les considérer que comme des *auxiliaires* utiles, dont la culture mérite sans aucun doute d'être encouragée dans une certaine mesure, mais sur lesquelles il ne faudrait pas *exclusivement* compter, à moins de modifier *profondément* l'économie agricole actuelle de l'Orléanais, ce qui rentrerait dans une série d'idées nouvelles qui ne nous paraissent nullement rentrer dans l'esprit du programme proposé par la savante Compagnie (1).

Il nous reste à voir maintenant quels secours nous pouvons attendre de la substitution d'amendements nouveaux à ceux auxquels on a présentement recours.

## CHAPITRE II.

### PEUT-ON FONDER DE GRANDES ESPÉRANCES SUR L'INTRODUCTION D'AMENDEMENTS NOUVEAUX?

Nous entendons par amendements :

1° L'emploi de substances presque exclusivement minérales, ayant plus spécialement pour effet de modifier le sol dans une certaine mesure, soit dans sa nature chimique, soit dans ses propriétés physiques et mécaniques.

Nous pouvons citer, parmi les substances amendantes, la *chaux*, les *marnes*, les *crayons*, les *sables* ou produits marins connus sous les noms de *tangue*, *trèz*, *merl*, etc., les *faluns*, les *cendres*, les *charrées*, le *plâtre*, etc. Enfin les dépôts fluviaux connus sous les noms de *terrage* et de *colmatage*.

2° Des opérations qui, sans rien ajouter directement au sol, peuvent cependant modifier sa constitution physique et même la constitution chimique de quelques-unes de ses parties, et le rendre ainsi plus apte à donner certains produits; tels sont, par exemple, des *labours plus profonds* ou des *défoncements*, qui ont

(1) Nous n'avons pas cru devoir non plus citer ici une foule de plantes fourragères nouvelles ou retrouvées, comme la serradelle et beaucoup d'autres plantes dont la culture est encore à l'étude.

pour effet , soit de mélanger des couches hétérogènes , soit d'ameubler les couches profondes et de les rendre plus perméables aux engrais et aux racines ; telles sont encore les opérations du *drainage* et des *irrigations*.

Le *drainage* , en assainissant le sol , peut le rendre apte à produire des plantes fourragères vivaces qu'il ne pouvait produire auparavant ; il peut , dans certains cas , permettre la culture de la luzerne là où le trèfle seul avait pu jusqu'alors réussir , mais il serait à peu près sans effet bien marqué pour restituer à d'anciennes luzernières leur fécondité primitive ; il peut contribuer puissamment à accroître la production fourragère dans les sols trop frais où elle avait toujours été languissante , mais ses effets seront peu énergiques sur les terrains où , jusqu'à présent , le trèfle , le sainfoin et surtout la luzerne prospéraient avec succès.

Quant aux *irrigations* , il est certain que , partout où elles pourront être avantageusement pratiquées , surtout sur des terrains perméables , elles pourront activer puissamment la production des luzernes , en apportant au sol des principes fertilisants dont le bienfait vient s'ajouter à celui de la fraîcheur , pendant la saison sèche et chaude où la végétation est exposée à languir. Mais nous devons ajouter que les circonstances où il sera possible d'irriguer avantageusement des prairies *artificielles* seront , dans le département du Loiret surtout , des circonstances exceptionnelles que nous ne citons ici que pour mémoire.

Les *labours profonds* et les *défoncements* produiront des effets d'une autre nature ; en mélangeant avec les couches superficielles des couches plus pauvres , ils enrichiront les couches profondes ; mais en appauvrissant ainsi les couches destinées aux céréales , ils appelleront nécessairement sur celles-ci des fumures plus abondantes , sous peine d'amoindrir considérablement les récoltes ; ces copieuses fumures fourniront aux couches sous-jacentes un contingent plus considérable de principes fertilisants , par leur abondance d'abord , et ensuite à cause de la plus grande perméabilité de ces couches. La productivité de celles-ci pourra s'en trouver ainsi notablement augmentée ; mais on voit que le secret

principal réside dans une augmentation de principes fertilisants confiés à la terre.

Les substances *amendantes* de nature *minérale* sont généralement riches en *calcaire*. L'addition de ces substances pourra bien ranimer la puissance productive fourragère des terrains très-pauvres en carbonate de chaux, en modifiant la nature et la consistance du sol, en lui fournissant des principes que l'on trouve en abondance dans les cendres des fourrages de nos prairies artificielles; mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit beaucoup moins ici, d'après les conditions du programme, de faire produire à une terre médiocrement productive de fourrages des récoltes qu'on n'y avait jamais vues, que de conserver en elle ou de ranimer son pouvoir producteur dégénéré. Cependant les amendements calcaires agiront toujours favorablement sur les terres fortes ou sur les terrains frais siliceux.

Ajoutons encore que tout marnage, que tout amendement calcaire appelle toujours après lui une suraddition d'engrais, autrement son efficacité serait nulle ou peu sensible.

Le *chaulage* en particulier est une opération que l'on ne devra pratiquer qu'avec la plus grande prudence, même dans les terres pauvres en calcaire.

La théorie conçoit, en effet, que l'emploi de la chaux puisse mettre momentanément en action une plus forte proportion des principes assimilables que la nature tient en réserve pour les besoins de l'avenir, mais cette surexcitation de productivité aurait lieu aux dépens des récoltes futures. La pratique de nos jours a trop souvent reconnu que l'emploi de la chaux peut être le coup de fouet précurseur de la chute, et les merveilles éphémères obtenues tout-à-coup par l'épuisement à outrance du vieux fonds de fertilité naturelle qu'on n'a pas suffisamment entretenu, ont dévoré en même temps le capital et le revenu; les trop gros dividendes ont absorbé le fonds social; il ne reste plus qu'à faire un nouvel appel de fonds.

Telle est l'histoire de tous les pays qui ont abusé du chaulage; telle sera bientôt, si l'on n'y prend garde, l'histoire de la

Mayenne, où cette pratique ne donne déjà plus d'aussi brillants résultats que par le passé.

Faut-il conclure, de tout ce qui précède, que nous sommes forcément condamnés à rester spectateurs inactifs de la décadence de nos prairies artificielles là où elle est déjà manifeste ?

Loin de nous cette pensée décourageante, et si nous ne parlons pas toutes les illusions du jour, nous ne pensons pas non plus qu'il faille désespérer.

Si nous avons pris tant de soin d'établir des prémisses, c'était dans le but d'essayer d'en tirer quelques conclusions.

Il fallait sonder la plaie jusqu'au vif, si c'était possible, avant d'en essayer la cure.

Suivant nous, la cause du mal la voici, ou du moins c'en est la principale :

On a demandé au sol plus qu'on ne lui a donné; soyons à l'avenir ou moins exigeants, ou plus généreux; ne demandons plus au sol qu'il nous fasse une restitution hors de proportion avec les avances que nous lui avons accordées.

Si telle est réellement la principale cause du mal, le remède semble se présenter de lui-même.

Enrichissons notre sol par des fumures plus abondantes, plus riches en principes azotés, en phosphates et en sels alcalins ou alcalino-terreux; répandons largement sur nos champs tous les principes dont l'analyse indique l'abondance dans les plantes fourragères légumineuses dont nous voulons prévenir la dégénérescence; qu'à l'aide de labours progressivement plus profonds, ou avec le secours de la charrue sous-sol, nous hâtons le mélange des nouveaux principes fertilisants avec les couches profondes du sol, et nous verrons bientôt renaître la vigueur et la fécondité de nos prairies artificielles.

Si nous craignons la verse pour nos céréales, sous l'influence de ces fumures copieuses, faisons-les précéder de cultures sarclées qui, comme les racines ou le colza, ne craignent pas les fortes fumures et laissent le sol en bon état de propreté.

Varions davantage nos cultures en multipliant celles qui com-

portent et paient le plus largement les fortes fumures , afin de pouvoir enrichir le sol plus économiquement .

Conservons à tout prix la culture du trèfle, celle de la luzerne et celle du sainfoin , ces précieuses conquêtes de nos aïeux , qui feront encore notre fortune et celle de nos enfants , si nous leur marchandons moins les engrais dont elles ont besoin.

Mais surtout veillons mieux à la bonne qualité des graines , car il paraît démontré que *les graines qui n'ont pas acquis tout leur développement*, dans lesquelles une maturité incomplète n'a pas perfectionné toutes les qualités de l'espèce qu'elles représentent , ne donnent, la plupart du temps, que des produits dégénérés.

Pourquoi trouve-t-on plus souvent aujourd'hui qu'autrefois dans le commerce des graines incomplètement mûres ?

C'est que les producteurs savent par expérience que, plus mûre est la graine , moins valent comme fourrage les tiges qui l'ont portée ; en récoltant la graine un peu avant sa complète maturité, ils récoltent en même temps un meilleur fourrage et y peuvent trouver plus de profit.

Je terminerai par une dernière observation , elle est relative à l'abondance et à la qualité des fumiers de ferme.

Les pailles dont on se sert aujourd'hui comme litière n'ont pas tout-à-fait la même valeur qu'autrefois ; je ne veux pas dire par là que ces pailles aient dégénéré, mais voici ce qui est arrivé :

Autrefois le blé était coupé à la faucille, c'est-à-dire à une hauteur au-dessus du sol comprise entre 15 et 25 centimètres, soit, si l'on veut, à 20 centimètres en moyenne ; aujourd'hui, le blé se coupe à la faux ou à la sape, aussi près de terre que possible.

Le chaume qui restait , lorsque le blé était coupé à la faucille, représentait à peu près le cinquième du poids total de la paille. Ce chaume, qui restait sur le sol et servait d'engrais, équivalait à plus de 500 kilogrammes de fumier par hectare ; c'est déjà autant de perdu pour le champ qui le produit aujourd'hui.

L'analyse comparative de ce chaume et de la paille entière nous a montré que la richesse du premier en phosphates et en matières azotées atteint à peine , à *poids égal*, les deux tiers de

celle de la paille ; par conséquent , lorsque ce chaume faisant partie de la paille fauchée, remplace un poids égal de la partie supérieure de la paille pour la confection des fumiers, cette substitution a donc pour effet inévitable d'affaiblir d'une manière sensible la valeur de celui-ci. Il résulte de là que , si la dose de fumier n'augmente pas, la fumure réelle diminue pour deux raisons :

1° Par l'enlèvement du chaume qui servait autrefois d'engrais ;

2° Par suite de l'emploi d'un engrais d'une moindre valeur à poids égal.

Il en résulte encore que , si l'accroissement de fumure ne dépasse pas certaines limites , elle pourra être plus apparente que réelle, et ne pas constituer pour cela une restitution suffisante de principes fertilisants.

---

### Résumé et conclusions générales.

Nous croyons pouvoir ainsi résumer l'ensemble des conclusions auxquelles nous a conduit le travail que nous avons l'honneur de soumettre au jugement de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans :

1° L'analyse chimique des plantes qui , comme le trèfle , le sainfoin et la luzerne , forme la base actuelle de nos meilleures prairies artificielles , nous apprend que , parmi les éléments constitutifs de ces plantes , il en est de fort importants , comme les matières azotées, *que le sol peut seul fournir en proportions suffisantes pour assurer leur bonne venue* ; qu'il en est même dont le sol fournit à peu près exclusivement *la totalité*, comme c'est notamment le cas pour les *phosphates*.

2° Il en résulte que les couches profondes du sol , où vivent les racines de ces plantes , tendent à s'appauvrir, et cela d'autant plus vite et plus énergiquement que les récoltes fourragères sont plus fréquentes et plus abondantes.

3° Que si, après la culture du trèfle, de la luzerne ou du sain-foin, la terre paraît améliorée et fertilisée, cette amélioration n'a réellement lieu que *pour la couche supérieure*, et qu'elle se réalise aux dépens de la richesse des couches plus profondes, par les débris et racines des récoltes de fourrages que la terre a portées.

4° Que l'entretien de la fertilité de ces couches profondes ne pouvant se réaliser que par une sorte d'infiltration des principes fertilisants de la couche supérieure, si les récoltes produites par cette couche deviennent plus abondantes sans que la masse des engrais employés suive la même proportion, il peut arriver qu'après s'être maintenue pendant assez longtemps productive de fourrages au moyen du vieux fonds de richesse naturelle de ses couches inférieures, une terre devienne moins propre à continuer sa production de plantes fourragères avec la même énergie, bien que les récoltes ordinaires de céréales n'en aient subi aucune diminution ou aient même pu devenir plus productives.

Si les couches inférieures donnent, dans un temps déterminé, plus qu'elles ne reçoivent, elles doivent nécessairement s'appauvrir et devenir moins productives.

5° Parmi les conditions peu favorables à la bonne venue des plantes fourragères vivaces, nous pouvons encore signaler l'habitude encore trop généralement répandue dans certaines parties de l'Orléanais de confier les graines de ces plantes à des terres épuisées par plusieurs céréales consécutives et de faire pâturer en automne les prairies artificielles l'année même de leur semis.

6° Les conséquences les plus ordinaires de l'état de choses que nous venons de rappeler sommairement dans les numéros qui précèdent sont un déficit dans les principes les plus essentiels à la bonne venue des plantes fourragères à longues racines.

7° La substitution complète de nouveaux fourrages à ceux actuellement en usage ne nous paraît pas susceptible de remédier à ce déficit d'une manière avantageuse et durable.

8° L'introduction de nouveaux amendements *minéraux* peut, dans certains cas, améliorer la production des prairies artifi-

cielles, mais on peut dire, d'une manière générale, que l'emploi de ces amendements ne saurait apporter d'améliorations bien importantes là où les céréales viennent bien et où les prairies artificielles dont il s'agit avaient, jusqu'à ce jour, prospéré d'une manière satisfaisante.

9° Dans tous les cas, si les *chaulages* pouvaient offrir quelques avantages, ils ne devraient toujours être entrepris qu'avec prudence.

10° Le *drainage*, en assainissant le sol, peut le rendre apte à produire des plantes fourragères qu'il ne pouvait produire auparavant; *il peut, dans certains cas, permettre la culture de la luzerne là où le trèfle seul avait pu jusqu'alors réussir*; mais il serait à peu près sans effet bien marqué pour restituer à d'anciennes luzernières leur fécondité primitive.

Le drainage peut contribuer puissamment à accroître la production fourragère dans les sols trop frais où elle avait toujours été languissante; mais ses effets seraient peu énergiques sur des terrains où jusqu'à présent le trèfle, le sainfoin et surtout la *luzerne* prospéraient avec succès.

11° Il est permis d'espérer de bons résultats de labours dont la profondeur serait successivement augmentée, mais à la condition de fumer beaucoup plus copieusement qu'auparavant.

12° Deux objections peuvent être faites à ces copieuses fumures, les plus grandes chances de verse des céréales et l'accroissement de la dépense.

On peut répondre à la dernière de ces objections qu'en variant davantage les cultures, qu'en multipliant davantage celles qui supportent le plus facilement et paient le plus largement ces fortes fumures, il sera permis ainsi d'enrichir le sol plus économiquement, c'est-à-dire avec un moindre excédant réel de dépenses.

On peut répondre à la première objection qu'en faisant précéder les céréales, dans les champs si fortement fumés, par des plantes sarclées qui ne craignent pas la verse et permettent en même temps de laisser après elles le sol propre et net, les chances de verse des céréales seront considérablement diminuées,



sans que le produit de ces récoltes cesse d'être convenablement rémunérateur dans les temps ordinaires.

13° Ne demandons plus au sol des produits hors de proportion avec les avances que nous lui avons faites.

14° Mettons toute notre sollicitude à conserver dans nos prairies artificielles le trèfle, le sainfoin et la luzerne, ces précieuses conquêtes de nos pères, qui feront encore la fortune de nos enfants, si nous les traitons assez généreusement.

15° Veillons mieux au choix de nos graines, car de la graine incomplètement développée ou altérée on ne peut attendre que des produits dégénérés.

16° Puisque les racines du trèfle pénètrent moins profondément que celles du sainfoin, et que la première plante occupe le sol moins longtemps que la seconde ;

Puisque les racines du sainfoin lui-même, par la profondeur à laquelle elles pénètrent, par le temps pendant lequel elles occupent le sol, par les produits qu'elles donnent pendant toute la durée de la prairie artificielle, épuisent moins les couches profondes que celles de la luzerne ;

En un mot, puisque chacune de ces plantes, dans des conditions normales, a sa région spéciale au-dessous de laquelle elle descend rarement, il doit en résulter, pour chacune d'elles, un pouvoir épuisant spécial qui rend leur *alternance* plus rationnelle et plus avantageuse que leur succession trop souvent répétée dans le même sol.

Ainsi telle terre qui aura produit de la luzerne exigera, pour reproduire avec avantage cette même plante, un laps de temps plus ou moins long, pendant lequel elle pourra donner de bonnes récoltes de trèfle et même de sainfoin.

---

Alternance et variété rationnelles dans la nature des récoltes ; restitutions généreuses de principes fertilisants, tels nous paraissent être les principes qui doivent servir de guides pour obtenir d'abondants produits dans le présent, sans compromettre les ressources de l'avenir.

---

**NOTE JUSTIFICATIVE.**

Nous avons annoncé, page 190, que les différentes parties de la luzerne, du trèfle et du sainfoin n'ont pas la même composition chimique; il nous suffira, pour mettre le fait en évidence, de citer quelques-uns des résultats des analyses que nous avons faites de ces différentes parties.

Pour plus de simplicité, nous envisagerons seulement ces matières à l'état de complète dessiccation :

| TRÈFLE.   | Azote par kilogramme<br>de matières sèches,<br>pris dans chaque partie. |       |
|---|---|-------|
|   |   |       |
| Fleurs .....  | 36  | gr. 3 |
| Feuilles. ....  | 40  | 4     |
| Partie supérieure, 1/3 des tiges dépouillées de<br>feuilles et de fleurs..... | 18  | 1     |
| Partie inférieure, 2/3 de ces mêmes tiges.....                                | 11  | 5     |
| Fleurain . ....   | 39  | 0     |

| SAINFOIN.  | Azote par kilogramme<br>de matières sèches,<br>pris dans chaque partie. |       |
|--|---|-------|
|  |   |       |
| Fleurs.....  | 34  | gr. 6 |
| Feuilles.....  | 34  | 0     |
| Partie supérieure 1/3 des tiges dépouillées de<br>feuilles et de fleurs..... | 18  | 7     |
| Partie inférieure 2/3 de ces mêmes tiges.....                                | 12  | 6     |
| Fleurain.....  | 28  | 8     |

| LUZERNE.   | Azote par kilogramme<br>de matières sèches,<br>pris dans chaque partie. |       |
|--|---|-------|
|  |   |       |
| Fleurs.....  | 46  | gr. 9 |
| Feuilles .....   | 42  | 7     |
| Partie supérieure 1/3 des tiges dépouillées de<br>feuilles et de fleurs..... | 24  | 0     |
| Partie inférieure 2/3 de ces mêmes tiges.....                                | 15  | 5     |
| Fleurain.....  | 34  | 5     |

Si, au lieu de considérer la richesse en azote combiné de ces différentes parties, nous les comparons au point de vue des substances minérales, nous trouverons, en bornant au sainfoin nos citations, les résultats suivants :

T. V.

*Matières minérales provenant de l'incinération d'un kilogramme de  
matières complètement dépouillées d'humidité.*

|                                       |    |       |                 |
|---------------------------------------|----|-------|-----------------|
| Fleurs.....                           | 58 | gr. 9 | par kilogramme. |
| Feuilles .....                        | 88 | 4     | —               |
| 1/3 supérieur des tiges nues.....     | 47 | 8     | —               |
| 2/3 inférieurs de ces mêmes tiges.... | 27 | 5     | —               |
| Sainfoin considéré dans son entier... | 53 | 95    | —               |

Si, au lieu d'envisager en bloc l'ensemble des matières minérales provenant de ces différentes parties du sainfoin, nous cherchons à spécifier la nature et les proportions de ces divers principes minéraux, nous trouvons, dans un kilogramme de chacune de ces parties de la plante complètement sèche, des résultats que, pour économiser l'espace, nous avons rassemblés sous forme de tableau synoptique.

| PARTIES<br>de<br>LA PLANTE.            | NATURE ET PROPORTIONS<br>des substances minérales contenues dans un kilog. de<br>matières sèches. |         |        |           |          |        |
|--|---|---------|--------|-----------|----------|--------|
|  | Acide<br>phospho-<br>rique.   | Silice. | Chaux. | Magnésie. | Potasse. | Soude. |
|  | gr.   | gr.     | gr.    | gr.       | gr.      | gr.    |
| Fleurs .....                           | 11 2  | 0 047   | 23 651 | 2 491     | 7 522    | 2 927  |
| Feuilles. ....                         | 9 6   | 0 080   | 44 801 | 2 829     | 3 315    | 2 970  |
| 1/3 supérieur des<br>tiges.....        | 6 5   | 0 440   | 17 203 | 4 264     | 3 437    | 3 312  |
| 2/3 inférieurs des<br>tiges.....       | 5 0   | 0 945   | 10 726 | 4 974     | 3 707    | 4 227  |
| Plante considérée<br>dans son entier.. | 7 332   | 0 815   | 22 675 | 3 286     | 4 823    | 2 525  |

Ces résultats fournissent une preuve surabondante du fait que nous signalions. Des différences du même ordre existent dans la composition des diverses parties du trèfle et de la luzerne.



---

RAPPORT, AU NOM DE LA SECTION DES BELLES-LETTRES,  
SUR LE PRIX PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ POUR  
*L'Histoire du Royaume d'Orléans;*

Par M. F. DUPUIS.

---

Il y a deux ans, la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts mit au concours, comme sujet de prix, l'*Histoire du royaume d'Orléans*, et elle annonça qu'elle décernerait à l'auteur du mémoire qu'elle jugerait digne de cet honneur la médaille que le Conseil général du département met chaque année à sa disposition.

Elle s'était bornée à cette simple énonciation et n'avait ajouté aucun détail qui indiquât la manière dont elle souhaitait que ce sujet fût traité.

Il le fut d'une façon qui ne la satisfit pas complètement.

C'est, en effet, au point de vue historique qu'il avait été considéré; et, sous cet aspect, les événements qui se rapportent au royaume d'Orléans se lient tellement et sont mêlés d'une manière si intime à l'histoire générale de la France, qu'il semble impossible d'en former un récit séparé de cette histoire, et qui s'applique plus spécialement à notre ville et aux contrées dont elle était la capitale qu'au reste du Pays.

Clovis, ce grand chef des peuplades frankes, avait réussi, à force de persévérance, de courage, de crimes et d'habileté, à s'approprier le commandement suprême sur toutes les tribus de sa race et à réunir sous son épée puissante toutes les parties de la Gaule conquises par ces peuplades victorieuses.

Protégeant les évêques entre les mains de qui, dans ces temps d'anarchie, était passée avec le pouvoir moral une grande partie de l'administration, et soutenu par eux à son tour; courtoisé

des empereurs de Rome qu'il avait vaincus plusieurs fois, qui aimaient mieux l'avoir pour ami douteux que pour ennemi déclaré, et qui d'ailleurs voyaient dans sa puissance une barrière contre l'invasion et les ravages de nouveaux barbares; son empire s'étendait sur la presque totalité de ce qui devait un jour être la France : mais cet empire était loin d'être ce que, dans nos idées actuelles, nous appelons un Etat : ce n'était au total qu'un vaste *domaine* qu'il possédait selon les idées frankes. Entre ses diverses parties il n'y avait aucune liaison, aucun accord qui en fit un tout homogène : aucune idée de nationalité ne s'attachait surtout à leur réunion sous le même sceptre. Les Franks, toujours armés, toujours prêts à la guerre et la faisant au moindre prétexte, dès que le besoin ou l'amour du pillage se faisait sentir, n'étaient que campés pour ainsi dire et vivaient oisifs dans des contrées que les Gaulois et les Romains cultivaient comme fermiers, comme esclaves en quelque sorte.

Si Clovis, ainsi que Charlemagne plus tard, eût fourni une longue carrière, son génie eût peut-être pu modifier cet état de choses : mais il mourut à quarante-cinq ans.

Ce ne fut pas un royaume qu'il transmit à un successeur, ce fut un héritage qu'il laissa à ses enfants.

Il avait quatre fils : son domaine se divisa en quatre parts à peu près égales. Cela était conforme à la loi salique : les fils se partageaient les biens-fonds comme les trésors ; et le commandement militaire était la suite nécessaire de la possession des terres, des colons et des esclaves.

Ce fut ainsi que le deuxième fils de Clovis, Clodomir, l'aîné des enfants de Clotilde, eut dans son lot la Touraine, l'Anjou, le Maine, la Bourgogne, l'Orléanais. Et prenant pour habitation le point le plus central de son domaine, il fit sa résidence habituelle à Orléans.

Cet amour de l'égalité dans les partages était poussé si loin que les pays d'outre-Loire des États de Clovis, la partie méridionale de la France, fut divisée en quatre parts, en quatre lambeaux pour bien dire, sans aucune convenance, sans aucune commodité pour ceux qui les possédaient, et tellement mêlés,

tellement enchevêtrés entre eux, qu'aucun des quatre possesseurs ne pouvait pénétrer sur son domaine sans traverser celui des autres.

Veut-on une preuve plus frappante encore de ce système de partage et en même temps de la méfiance de ceux qui y procédaient ? Dans un des partages qui, par la suite, eut lieu entre trois héritiers, Paris et Marseille furent divisés de telle sorte que chacun des ayant-droit eut dans son lot le tiers de chacune de ces villes avec cette condition, qu'aucun d'eux n'aurait la faculté d'y mettre le pied.

Orléans fut donc la résidence ordinaire de Clodomir, et c'est de là que les historiens ont appelé son empire le royaume d'Orléans, comme ils ont donné le nom de royaume de Paris, de Soissons et de Metz aux possessions des trois autres fils de Clovis, appellations bonnes à mettre de l'ordre dans les idées, mais inexactes en elles-mêmes, car jamais les fils de Clovis et leurs descendants ne prirent le nom de rois d'Orléans, de Paris ou de Metz : ils ne se donnaient d'autre titre que celui de roi des Franks.

L'héritage de Clovis ainsi partagé, il se passa plus d'un siècle, de 511 à 628, avènement de Dagobert I<sup>er</sup>, avant que tous les pays qui le composaient fussent réunis d'une manière stable sous la même main.

Pendant ce temps ce ne sont que changements perpétuels.

Et à quelles causes ces changements sont-ils dus, par quels moyens sont-ils obtenus ? Vous le savez, Messieurs, c'est rarement la mort naturelle des rois qui les amène ; c'est la rivalité incessante de ces princes continuellement en guerre et en querelles par suite de traités faits et rompus avec la même facilité, selon l'intérêt du moment ; de ligues, de coalitions de ces frères, de ces oncles, de ces neveux toujours prêts à se jurer de fausses amitiés et à manquer à leurs serments, ayant toujours en réserve une vengeance à exercer, un ancien outrage à venger ; toujours disposés à se soulever, à se combattre, à se trahir et à se tuer par le poignard ou le poison.

Tel est le tableau de ces temps mérovingiens, époque triste et

sanglante de notre histoire, où l'intérêt personnel, l'intérêt matériel des princes est tout et où le peuple ne compte que comme victime ; époque de crimes lâches et sans énergie, de princes mêlant à la grossièreté du barbare tous les amollissements du luxe et de la débauche, chrétiens de nom et de pratiques, mais ignorants de toute morale et de toute charité ; dévoués à leurs seules passions ; et au milieu desquels apparaissent et dominent les deux grandes figures d'énergique et sanguinaire ambition de Frédégonde et de Brunehaud. Tels sont pourtant l'origine, le berceau, l'enfantement de notre nationalité !

Séparer au point de vue des événemens l'histoire du royaume d'Orléans de celle des autres royaumes est, on le sent, d'une difficulté qui touche à l'impossibilité, et c'est cet écueil qui n'avait pas été évité dans le concours de 1858 : c'est en effet au point de vue historique que la question avait été envisagée.

La Société, à ce moment, jugea que son intention n'avait pas été comprise, que le but qu'elle avait souhaité n'avait pas été atteint.

Elle décida qu'il ne serait pas donné de prix.

Mais elle remit le sujet au concours, en développant cette fois sa pensée et en indiquant qu'elle désirait qu'il fût traité au point de vue géographique.

C'est ainsi que l'a envisagé l'auteur du mémoire dont nous avons à vous entretenir : et ce sont les changements, les variations de l'étendue du territoire du royaume dont Orléans a été la capitale qui font l'objet de son travail.

Là encore les difficultés sont grandes ; et c'est surtout à ce point de vue que le sujet est plein d'obscurités et d'incertitudes. On n'a pour se guider que des historiens ou plutôt des chroniqueurs en petit nombre, souvent en désaccord entre eux, et fréquemment il faut se borner, pour se décider, à s'appuyer sur des probabilités, des conjectures et des vraisemblances. On en est réduit à procéder par induction. Tel évêque, par exemple, a-t-il souscrit dans un concile convoqué par un roi ou qui s'est tenu dans une ville possédée par lui, on en conclut que le diocèse de cet évêque faisait partie des domaines de ce roi ; et c'est à l'aide

de moyens semblables qu'il est possible de constituer à un moment donné l'étendue du royaume et de déterminer ses limites : étendue et limites variables presque à chaque moment.

En effet , un roi mourait-il sans enfants , ses frères devaient , selon la loi , se diviser son royaume , et le plus souvent chacun d'eux s'efforçant de gagner les autres de vitesse , s'empressait , suivant l'usage constant des Francks , de s'emparer de trois choses qui emportaient signe de possession , la capitale du défunt , son trésor et sa femme.

Et ce n'était là que les causes les moins fréquentes de changement : les guerres , les usurpations , les révoltes en amenaient de bien plus habituelles.

En ce qui regarde le royaume d'Orléans , pendant le siècle qui s'écoula de Clovis à Clotaire II , il ne fut peut-être pas d'une même étendue pendant cinq années de suite.

On peut dès lors apprécier toute la difficulté du sujet proposé par la Société.

L'auteur du mémoire dont l'examen nous a été soumis l'a abordé avec courage , l'a étudié avec érudition et l'a traité avec succès.

Remontant au partage des Etats de Clovis , il fait remarquer l'influence qu'eut ce premier partage sur tous les autres ; les villes qui furent les capitales de cette division primitive étant toujours restées , de nom , capitales des divisions qui eurent lieu ensuite , bien que les rois fissent ailleurs leur résidence habituelle.

Orléans fut ainsi la capitale fictive d'un royaume qui , en réalité , était celui de Bourgogne , et ce royaume , à chaque instant , pour ainsi dire , changeait de forme et d'étendue ; tantôt englobant d'autres royaumes , tantôt englobé par eux ; aujourd'hui restreint dans d'assez étroites limites , demain s'étendant de telle sorte qu'il s'avancât au-delà des Alpes jusqu'au milieu du Valais , comprenait Nantes et la Bretagne , quelquefois la Provence et Marseille.

L'auteur , se conformant au désir exprimé par l'Académie , a rejeté tous les faits , tous les détails qui appartenaient à l'histoire générale , et n'a conservé que ceux qui étaient nécessaires à l'in-



telligence de son sujet, abrégeant autant qu'il a pu, écartant surtout les développements biographiques ; en un mot, s'éloignant du point de vue politique, pour traiter de tous les changements, des conquêtes, des usurpations, des résultats de ces guerres incessantes, au point de vue géographique.

Il l'a fait avec une conscience et une autorité remarquables, ne marchant jamais qu'appuyé de textes et justifiant toujours son opinion par des citations dont la source est indiquée avec exactitude.

C'est ainsi qu'entre autres, Adrien Valois, Foncemagne, les Bollandistes, le Gallia Christiana, Agathias, la vie des Saints, Aimoin, Frédégaire et surtout Grégoire de Tours sont appelés par lui à chaque page en confirmation des faits qu'il énonce.

Ce n'est pas sans doute l'agrément et l'intérêt d'un récit attrayant que le lecteur devra chercher dans ce mémoire, et ce n'était pas là, en effet, ce que pouvait espérer l'Académie en mettant un tel sujet au concours : mais quiconque voudra sur cette période aride, obscure, ingrate de notre histoire locale trouver des notions exactes et utiles, devra les demander au consciencieux et remarquable travail que vous avez soumis à l'appréciation de votre section des lettres.

Son avis a donc été que la Société décernât le prix à l'auteur du mémoire qui vous a été adressé avec l'épigraphe suivante :

*La géographie est l'auxiliaire indispensable de l'histoire : ces deux sciences sont même si étroitement unies que les erreurs géographiques deviennent une source féconde d'erreurs historiques.*

(DE PÉTIGNY.)

Et elle insiste pour qu'en l'insérant dans les Mémoires de la Société on y joigne la carte qui l'accompagne.

Couronner cet ouvrage, ce sera récompenser un travail sérieux et utile ; ce sera encourager les études fortes et consciencieuses. En agissant ainsi, l'Académie remplira dignement la haute mission qui lui est confiée.

---

---

# HISTOIRE

## DU ROYAUME D'ORLÉANS

Par M. Auguste BAILLET,

Ancien élève-pensionnaire de l'école des Chartes.

---

### Préliminaires.

#### I.

##### *Importance du sujet.*

L'histoire de France, telle qu'on la lit dans nos historiens les plus accrédités, telle qu'on l'enseigne même aujourd'hui, offre encore de singulières inexactitudes. Les grands travaux de la science de ce siècle n'ont pas tout éclairci; plus d'une question est restée douteuse; on en pourrait citer auxquelles on n'a pas touché. Les origines de notre histoire présentent donc des difficultés sérieuses qui n'ont pas été vaincues, que personne même quelquefois n'a étudiées. De ce nombre sont les questions de géographie les plus importantes pour l'histoire, par exemple, toutes celles qui se rapportent aux partages politiques qui intervinrent en Gaule, surtout au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère.

Si l'on ouvre les ouvrages d'ailleurs si recommandables des Bénédictins ou même de quelques illustres savants restés en dehors de la célèbre congrégation, on est étonné de voir des hommes aussi patients et aussi laborieux que l'étaient Adrien de Valois (1), Foncemagne (2), Dom Bouquet (3) ou Hensche-

(1) HADR. VALES. *Rerum Franc.* lib. VIII, p. 321.

(2) *Acad. des I. et B. L.*, t. VIII.

(3) *Historiens de France*, t. II, p. XXXI.

nus (1), écarter ces questions sous les prétextes les plus spécieux. Ils se plaisent à exagérer les difficultés que peut présenter la détermination des parts de tous ces rois de la première race. Non que je prétende que l'on puisse tracer les limites de leurs Etats toujours avec certitude : l'expérience d'un travail de plusieurs années m'a convaincu du contraire ; mais au moins peut-on le faire en beaucoup de cas, et est-il très-intéressant de savoir où s'arrête la certitude, où commencent le doute, la probabilité ou l'ignorance complète.

Quant aux écrivains plus modernes que ceux que je viens de citer, je parle même des plus récents (2), on est frappé de leur insuffisance sur une matière aussi grave, des contradictions où ils tombent soit avec leurs prédécesseurs des siècles derniers, soit entre eux. On est arrêté dans la lecture attentive de leurs ouvrages par les obscurités qu'amène dans le récit le défaut de n'avoir pas éclairci une question aussi importante que celle du partage d'un territoire comme celui des Gaules entre six, sept ou huit monarchies indépendantes les unes des autres.

On ne s'étonnera donc pas que sous l'impression laissée dans mon esprit par la lecture de tous ces historiens, je me sois adonné à l'étude de cette géographie : sujet neuf, c'est-à-dire que personne n'avait étudié ni exposé dans son ensemble ; où des notions partielles ou sommaires avaient fait entrer plus d'erreurs que de vérités ; mais qui promettait, à qui voudrait entreprendre avec patience cette longue et difficile tâche, des résultats d'autant plus précieux que là rien ne devait être donné à l'hypothèse ou à l'esprit de système, mais que tout devait s'appuyer uniquement sur les faits de l'histoire.

Telle est aussi l'importance du sujet mis au concours par la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

Examinons maintenant quelle en peut être l'étendue.

(1) Collect. des Bolland. — 1<sup>er</sup> février, *Vie de S. Sigebert*.

(2) Comme l'*Histoire des Français*, de SISMONDI, l'*Histoire de France*, de M. Henri MARTIN, la *Géographie du Moyen-Age*, de MM. DURUY et WALLON.

## II.

*Qu'est-ce que le Royaume d'Orléans ?*

Il ne s'agit point ici de faire un exposé historique. La question doit être envisagée (tel est le désir de la Société) seulement par le côté géographique. Point de détails sur les actions des membres de la famille des rois dont Orléans fut la capitale, actions dont le récit appartient à l'histoire générale du pays : mais étude approfondie des variations qu'a subies dans son étendue le Royaume d'Orléans, démembrement du grand domaine de Clovis.

Qu'est-ce donc que le Royaume d'Orléans ? Quand a-t-il commencé ? Combien de temps a-t-il duré ?

Il faut descendre jusqu'à l'auteur des *Gesta Regum Francorum*, pour trouver un roi franc désigné par le nom de la province qui lui obéissait : *Theodoricus vero, rex Burgundiae, pulcher erat et strenuus* (1). Tous les rois de la première race, dans les diplômes authentiques qui nous restent d'eux, prennent le titre de *Roi des Francs, rex Francorum*, sans jamais se distinguer par le nom du pays sur lequel ils régnaient. Les historiens qui ont vécu au vi<sup>e</sup> siècle et les autres auteurs leurs contemporains ne les ont jamais désigné autrement. Pour n'en citer qu'un exemple entre mille, parce qu'il touche directement mon sujet, on lit dans la Chronique de Marius d'Avenche : *Eo anno contra Chlodomerem, regem Francorum, Viseruntia praeliavit ibique interfectus est Chlodomeres*, en 524.

Avec l'Appendice à la Chronique de Marius, on voit apparaître un nouvel usage, qui devint général au vii<sup>e</sup> siècle, lorsque l'empire des Francs resta habituellement séparé en deux royaumes. On appela alors *Rex Francorum*, le roi qui siégeait à Paris, et *Rex Austrasiorum*, celui dont Metz était la capitale. Mais ce

(1) *Gesta Regum Francorum*, c. 37.

changement même, bien postérieur au temps où il y avait un roi résidant à Orléans, confirme ce que j'ai avancé.

Il est vrai qu'à cette époque on trouve quelques noms particuliers donnés aux royaumes des rois francs. Ainsi Grégoire de Tours dit assez souvent *Burgundia* et *Burgundiae*, pour désigner le royaume qui avait appartenu aux rois des Bourguignons et qui échet à Gontran. Il applique le nom de *Francia* aux pays occupés par les Francs et quelquefois au royaume de Thierry I<sup>er</sup> et de ses successeurs (1) ; il parle deux fois des *Austrasii*, ce qui suppose dès son temps l'usage de l'appellation d'*Austrasia* qui devient très-fréquent au siècle suivant. Mais jamais Grégoire de Tours et ses contemporains, ni Frédégaire et tous les continuateurs de l'histoire des Francs ne se sont servis des appellations de *Rex Aurelianensis* ou *Regnum Aurelianense*.

Il est très-certain que Clodomir ne devait recevoir que le titre de *Chlodomerus*, *Rex Francorum*, *vir inluster*, et que son royaume n'eut jamais de titre particulier. Si donc nous nous attachons à ne pas introduire dans l'histoire des idées étrangères aux époques qu'elle raconte, nous ne dirons pas plus, que Clodomir fut *roi d'Orléans* ou *du Royaume d'Orléans*, sous prétexte qu'il a résidé à Orléans, que nous ne commencerions la liste des empereurs romains à Fabius, à Scipion, à Pompée ou à César, sous prétexte que les soldats vainqueurs sous leur commandement les ont salués du titre d'*imperator*. Rejetons des dénominations inutiles, avec d'autant plus de raison ici qu'elles ne sont pas sans danger, et je le prouve par un exemple.

Si l'on adopte ce genre de dénomination pour le royaume de Clodomir, il faut s'en servir aussi pour les autres royaumes francs. C'est une conséquence tellement forcée que personne n'a manqué de le faire depuis la Renaissance. Adrien de Valois, pour ne citer qu'un nom célèbre, ne fait aucune difficulté de dire

(1) Édit. Taranne, *Hist.*, lib. IV, cc. 14, 16, etc. — De même dans l'*Append. ad Chronicon Marcellini*, anno DLVI. — FORTUNAT emploie, pour désigner ce même royaume, les mots *Germania* (lib. VI, carm. 2, v. 95 ; lib. VII, carm. 5, v. 21 ; et peut-être lib. IX, carm. 16, v. 5) ou *Germanica regna* (lib. VI, carm. 7, v. 11) ; FRÉDÉGAIRE, *Chron.*, c. 16, le nomme *Auster*.

*regnum Aurelianense, regnum Parisiorum, etc.* (1). Les historiens sérieux les plus récents ont seuls renoncé à ces locutions vicieuses si contraires aux habitudes des contemporains. Or, on lit dans Grégoire de Tours : *Dedit sors... Chilperico regnum Chlothacharii patris ejus cathedramque Suessionas habere* (2). C'est pourquoi l'on donne à Chilpéric, comme à Clotaire I<sup>er</sup>, le nom de *Roi de Soissons*; en effet, il conserva Soissons toute sa vie. Aussitôt après avoir énoncé ce second partage de la monarchie des Francs, Grégoire de Tours parle d'une campagne de Sigebert contre les Huns et de l'invasion de son royaume par son frère Chilpéric, qui lui enleva Reims et d'autres villes (en 567, selon Valois). Sigebert, vainqueur des Huns, à son retour, assiégea et prit Soissons. *Rediens autem Sigebertus, victor à Chunis Suessionas civitatem occupat* (3). En 576, Chilpéric résidait à Soissons et y emmena son fils Mérovée : *Post paucos dies, assumpto secum Merovecho, Suessionas rediit* (4). — *Cumque ibidem commorarentur, collecti aliqui de Campania, Suessionas urbem aggrediuntur, fugataque ex ea Fredegunde regina atque Chlodovecho filio Chilperici, volebant sibi civitatem subdere : quod ut Chilpericus rex comperit, cum exercitu illuc direxit... commissoque prælio invaluit pars Chilperici atque fugavit partem sibi adversam... Suessionas ingreditur* (5). En même temps il fit don à sa basilique de Saint-Médard, de terres situées dans le territoire de Soissons : *Villas vero quas ei Rex de fisco in territorio Suessionico indulserat, abstulit et basilicæ contulit beati Medardi* (6). A la fin du même chapitre il est parlé d'une seconde confiscation sur un des

(1) Il dit même que le nom de *Rex Parisiorum* est dans Grégoire de Tours. C'est là une fausse réminiscence; sa mémoire l'a trompé; je le crois d'autant plus que dans les deux endroits où il en parle (*Notitia Gall.*, v<sup>e</sup> FRANCIA, p. 226, col. 2, et *Rerum Franc.*, lib. VII) il ne cite pas de textes; et pour moi je n'en ai pas trouvé.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 22.

(3) *Ibid.*, c. 23.

(4) *Ibid.*, lib. V, c. 2.

(5) *Ibid.*, lib. V, c. 3.

(6) *Ibid.*, loc. cit.

leudes qui avaient trahi Chilpéric : *Resque ejus quas in Suessionico habuerat, Ansoaldus obtinuit.* — On sait que Chilpéric fit bâtir un cirque à Soissons : *Quod ille despiciens, apud Suessionas atque Parisius circos ædificare præcepit eosque populis spectaculum præbens* (1). En 580, il quitta une de ses maisons de campagne pour venir à Soissons : *Theodebertum vero componentes in feretro Suessionas ad basilicam S. Medardi direxerunt projicientesque eum ad sanctum sepulcrum, voverunt vota pro eo, etc.* (2); la maison de campagne d'où il venait, était Braine, à l'Est de Soissons. — Quatre ans après, il perdit encore un fils à Soissons : *Sed Chilperico regi, egresso de Parisius ut in pagum Suessionicum accederet, novus luctus advenit : filius ejus... spiritum exhalavit* (3). — Cette année même Chilpéric fut assassiné à Chelles.

Ainsi il est prouvé par tous les textes de Grégoire de Tours, qui parlent de Soissons, que Chilpéric conserva cette ville jusqu'à sa mort et qu'il ne la perdit jamais que momentanément par le sort de la guerre. Mais il n'en fut pas de même pour son jeune fils Clotaire II.

Dès l'année qui suivit la mort de Chilpéric (585), Soissons était entre les mains de Childebert II, son neveu, qui y résidait lorsque Frédégonde voulut l'y faire assassiner : *Dimisit eos : qui pergentes et ad urbem Suessionas accedentes a Rauchino dace capti discussique omnia referunt et sic in carcerem delegati sunt. Post dies vero paucos Fredegundis incerta..... misit puerum inquirere quid aut rumor populi ferret aut si aliquem inveniret qui diceret Childebertum jam interemptum fuisse. Egressus igitur puer ab ea Suessionas urbem venit* (4). Tous les textes qui se réfèrent à Soissons prouvent qu'il resta depuis à Childebert. En 587, Rauching, comte de Soissons, se ligua avec les leudes du royaume de Clotaire II, dans l'intention de mettre à mort Childebert et de gouverner au nom de ses fils ; mais Gontran en prévint Childe-

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 18.

(2) *Ibid.*, lib. V, c. 35.

(3) *Ibid.*, lib. VI, c. 34.

(4) *Ibid.*, lib. VIII, c. 9.

bert, qui fit mettre à mort Rauching, probablement à Soissons même : *Quo interfecto, protinus unus puerorum ejus cursu evolans nuntiavit conjugī ejus quæ acta erant. Hæc per plateam Suessionicæ civitatis compta... ad basilicam sancti Crispini properabat... In basilicam sancti Medardi antistitis aufugit* (1).

Bien plus, Soissons et Meaux ne tardèrent pas à former un Etat à part, en 589 : *Tunc viri fortiores qui in urbe erant Suessionica sive Meldensi venerunt ad Childebertum dicentes : Da nobis unum de filiis tuis, etc. At ille gavisus nuntio Theodebertum filium suum seniore illuc dirigens destinat* (2). Enfin remarquons que, tant que vécut Gontran et Childebert II, Clotaire ne leur fit point la guerre. Ce fut seulement en 596 qu'il porta les armes contre les fils de Childebert II et leur enleva Paris et d'autres villes que Frédégaire, l'auteur contemporain de cette histoire, ne nomme pas : *Eo anno Fredegundis cum filio Chlothario rege Parisius vel reliquas civitates ritu barbaro occupavit* ; mais, quatre ans plus tard, il fut forcé à un traité qui ne lui laissa que douze pagi le long de la mer : *duodecim tantum pagi inter Isaram et Sigonam et mare littoris Oceani Chlothario remanserunt* (3).

Pendant tout ce temps Clotaire II eut pour capitale Rouen ou Tournai ; du moins est-ce dans ces villes qu'on voit toujours résider Frédégonde et son fils. En 586 : *Dum hæc agerentur et Fredegundis apud Rothomagensē urbem commoraretur, etc.* (4). Une dispute s'éleva entre les habitants de la ville de Tournai : Frédégonde ne pouvant la terminer, les invita à un festin et les fit tuer pendant le repas ; mais leurs parents s'emparèrent de Frédégonde et la retinrent prisonnière : on peut croire que tout cela se passa à Tournai en 591 (5).

Il est donc bien établi que Clotaire II ne posséda jamais Soissons, si ce n'est après 612, lorsqu'il devint seul maître des Gaules

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 39.

(2) *Ibid.*, lib. IX, c. 36.

(3) FREDEG. *Chronicon*, c. 17 et 20.

(4) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 31.

(5) *Ibid.*, lib. X, c. 27.



par l'extinction prématurée de la postérité de Childebert II ; mais alors il n'y a pas de raison pour l'appeler plutôt *Roi de Soissons* que *Roi de Paris*, *d'Orléans* ou de *Metz*, d'autant moins que, dans tous les chroniqueurs, il est nommé *Rex Francorum*, roi des Francs de France ou de Neustrie, par opposition à l'Austrasie. Cependant nombre de précis, abrégés d'histoire de France ou histoires de France, lui donnent le nom de *Roi de Soissons*, et c'est ainsi qu'il est désigné dans les cours professés dans nos lycées. Citons quelques exemples à l'appui. On lit dans l'*Histoire de France* de M. Ozaneau : « C'est cette cause (celle des grands) que défendait Clotaire II, le *roi de Soissons* » et en parlant du traité de l'an 600 qui réduisit Clotaire aux douze *pagi* : « On ne lui laisse avec Soissons, sa capitale, que le pays qui s'étendait de là jusqu'à la mer. » On vient de voir s'il y a lieu de croire que Soissons resta à Clotaire. J'ajouterai même une citation qui montre que Quersy situé sur l'Oise était encore en 605 au royaume d'Austrasie, et que l'Oise formait la limite des deux Etats : *Cum loco nomine Caraciaco Theudericus cum exercitu castra metasset, hortabatur a leudibus suis ut cum Theudeberto pacem iniret*(1). De même ouvrons l'Atlas historique de M. Ansart, nous verrons qu'il place Soissons dans le royaume de Clotaire, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, et qu'il donne à ce royaume le titre de *Royaume de Soissons* (2). C'est là une chose fâcheuse pour l'enseignement de l'histoire. Je signale ici une erreur : on en pourrait relever d'autres encore.

En voilà assez pour qu'il soit bien démontré : 1<sup>o</sup> qu'il n'y eut jamais dans les Gaules d'Etat appelé *Royaume d'Orléans*, ni de roi qualifié *Roi d'Orléans*, 2<sup>o</sup> qu'on a eu tort d'employer ces dénominations, et que nous devons nous hâter de les abandonner.

(1) FREDEG. *Chron.*, c. 27. — Il y eut bien l'année précédente une déclaration de guerre entre Clotaire et Théodebert ; mais Frédégaire témoigne qu'ils ne firent pas de conquêtes l'un sur l'autre : *Uterque... illæsus rediit ad propria* (*Ibid.*, c. 26).

(2) Peut-on encore voir phrase plus étrange que celle-ci : « Gontran, roi d'Orléans, ayant établi sa cour à *Châlon-sur-Saône*, se fit appeler plus communément roi des Bourguignons. » (SISMONDI, *Histoire de France*, t. I<sup>er</sup>, p. 311).

Puisqu'on ne voulait pas étudier les limites des royaumes francs, il fallait dire *Royaume de Clodomir, de Clotaire*, etc. C'était tout aussi clair et bien moins dangereux.

Mais sous peine de ne pouvoir traiter la question proposée par la Société, il faut adopter ici le sens qu'on donne à ces mots *Royaume d'Orléans* : cela signifie le royaume dont Orléans fut la capitale.

Son premier roi fut Clodomir, comme nous l'apprend Grégoire de Tours, en disant que Gontran, son neveu, eut son royaume et Orléans pour capitale : *Dedit sors... Guntchramno regnum Chlodomeris ac tenere sedem Aurelianensem* (1).

### III.

*Combien dura ce royaume ?*

Écoutons Adrien de Valois : « Clodomir, la treizième année de son règne, fut tué par les Bourguignons, et ses frères, Childebert et Clotaire, égorgeant leurs neveux, divisèrent entre eux son royaume. Ainsi le royaume d'Orléans ne dura pas plus de treize ans : il commença et finit dans la personne de Clodomir, roi des Francs, et Orléans ne fut la résidence que d'un seul roi, sa demeure royale et la capitale d'un royaume du même nom, seulement pendant treize ans » (2).

Selon moi, c'est bien trop raccourcir la durée de ce royaume.

D'abord Clodomir laissait trois fils pour lui succéder suivant l'usage des Francs. Ce sont eux qui furent mis à mort par leurs oncles ; mais ce ne fut que quelque temps après la mort de leur père, un an comme je le crois, deux selon la date adoptée généralement et neuf selon Adrien de Valois lui-même ; de sorte que

(1) GREG. TURON., *Hist.*, lib. IV, c. 22.

(2) *Sed Chlodomeris anno regni XIII a Burgundionibus est interfectus regnumque ejus Childebertus et Clotharius, jugulatis fratris filiis, inter se divisere ; itaque regnum Aurelianense non amplius annis XIII duravit et in Chlodomere, Francorum rege, cepit et desiit ; et Aureliani unius tantum regis sedes aut regia caputque regni cognominis per annos solummodo XIII fuit* (Notitia Gall., p. 326, 1<sup>re</sup> col.).

je ne vois pas pourquoi il ne fait pas durer le royaume d'Orléans de 511 à 533. /

Pour moi qui ne vois nulle part de royaume d'Orléans, je dis qu'il y eut un roi dont Orléans fut la capitale, de 511 à 524, et que ses fils lui succédèrent ; mais qu'un an après ils furent tués et le royaume de Clodomir démembré et partagé entre ses frères en 525. Je suis l'histoire des villes qui en avaient fait partie jusqu'en 561, époque de la mort de Clotaire I<sup>er</sup>, qui avait réuni sur sa tête la monarchie des Francs.

A cette date je retrouve un royaume dont Orléans fut la capitale : *Dedit sors . . . Guntchramno regnum Chlodomeris ac tenere sedem Aurelianensem* ; et ce royaume est appelé *Burgundia* et *Regnum Burgundiæ*. En effet, Gontran posséda au moins une très-grande partie du royaume de son oncle Clodomir, et il eut, de plus que lui, à très-peu de chose près (la cité d'Avignon), le royaume que possédaient en 500 les rois des Bourguignons. C'est ce que mettent hors de doute plusieurs passages d'auteurs contemporains. D'abord le texte déjà cité du livre IV, chapitre 22, de Grégoire de Tours, et en outre les suivants : *Cum autem Guntchramnus rex, regni partem sicut fratres sui obtinuisset, amoto Agrecula patricio, Celsum patriciatus honore donavit* (1). On sait que les rois des Bourguignons avaient reçu des empereurs le titre de *patrices*, et qu'après avoir soumis leurs Etats, les rois francs conservèrent le même titre aux officiers qu'ils chargeaient du gouvernement de cette province de leur empire. *Guntchramnus in Burgundia regnans in locum Agricolanis patricii Celsum instituit* (2). A Celsus succéda Amatus, et à celui-ci, vers 572, Mummolus, comte d'Auxerre : *Eunius quoque, cognomento Mummolus, a rege Guntchramno patriciatum promeruit* (3). La chronique de Frédégaire commence par cette phrase : *Guntchramnus rex Francorum cum jam annos XXIII Burgundiæ regnum . . . . regeret.*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 24.

(2) FREDEG. *Epit.*, c. 35.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 42.

Ajoutons enfin qu'on ne voit jamais d'autre roi que Gontran intervenir dans ce royaume.

Seulement je ferai observer que ni Grégoire de Tours, ni Frédégaire, ni tout autre chroniqueur de ce temps ou même des siècles postérieurs, n'appelle Gontran *roi d'Orléans* ou *roi de Bourgogne*; bien qu'il gouvernât le royaume qui avait appartenu aux rois bourguignons; il était *roi des Francs* et ne porta jamais d'autre titre : c'est ce que marque bien d'ailleurs la phrase de Frédégaire qui vient d'être citée.

Je crois aussi que Gontran eut Orléans pour capitale : 1° puisque Grégoire de Tours nous l'affirme, et que cet historien vivait du temps de Gontran ; 2° qu'Orléans est encore donné formellement pour capitale à Thierry II, qui commença à gouverner le royaume de Gontran, trois ans environ après la mort de celui-ci (1) : *Theudericus accepit regnum Guntchramni in Burgundia, sedem habens Aurelianus* (2).

Il faut que j'insiste ici longuement sur ce point, parce qu'Adrien de Valois soutient qu'Orléans ne fut pas capitale du nouveau royaume de Bourgogne ; et que de nos jours des historiens donnent pour capitale, à Gontran, la ville de Châlon-sur-Saône. Il est facile, du reste, d'en deviner la cause. C'est que, le plus souvent, c'est à Châlon-sur-Saône que Gontran réside ; il y reçoit des ambassadeurs ; il y fait venir ceux qu'il veut juger ; quand il réunit un concile, ce n'est plus à Orléans que sa position centrale sans doute avait fait choisir jusqu'ici, mais à Châlon ou dans les cités voisines de Mâcon et de Lyon. Grégoire de Tours ne fait jamais mention du séjour ordinaire de Gontran à Orléans. Au contraire, chaque fois qu'il parle de la venue de ce roi dans cette ville, c'est en termes qui montrent qu'il n'y était qu'accidentellement. Ainsi au chapitre 25 du livre IV : *Guntchramnus autem rex bonus primo Venerandam pro concubina thoro junxit, de qua Gundobadum suscepit. Postea vero Mercatrudem, filiam Magnacha-*

(1) Gontran mourut en 593 ; l'avènement de Thierry eut lieu en 596.

(2) FREDEG. *Chron.*, c. 16.

*rii in matrimonium accepit ; Gundobadum vero filium suum Aureliani transmisit. Æmula autem Mercatrudis, post habitum filium, in hujus mortem grassatur : et, transmissum, ut aiunt, venenum in potum, occidit.* Si Gontran, pour soustraire son fils à la jalousie de sa belle-mère, l'envoie à Orléans, c'est que lui-même n'y résidait pas d'ordinaire. Au livre VIII, chapitre 1 : *Igitur Guntchramnus rex, anno XXIV regni sui (1), de Cabillono progressus, Nivernensium urbem aggreditur. Invitatus enim Parisius veniebat ut Chilperici filium quem jam Chlothacharium vocabat, a sacro regenerationis fonte deberet excipere. Digressus vero a Niverno ad Aurelianensem urbem venit. . . quarto nonas mensis quinti (4 juillet), etc.*; ce qui fait voir encore parfaitement Gontran quittant sa résidence habituelle de Châlon pour se rendre à Paris, et visitant, en passant, Nevers et Orléans, où Grégoire de Tours nous montre qu'il est reçu comme un roi qu'on ne voyait pas souvent. Le peuple va à sa rencontre avec des étendards et crie : *Vivat rex regnumque ejus in diversis populis annis innumeris dilatetur.* Gontran accepte des diners d'apparat chez les principaux habitants ; il visite les églises ; il reçoit les évêques de la province.

Je sais bien qu'au contraire les textes de Grégoire de Tours témoignent que Gontran choisit Châlon pour sa résidence. Au dernier passage que je viens de citer, on peut en ajouter un grand nombre. En 584, Gontran, de retour d'un voyage qu'il fit alors à Paris (2), rentre à Châlon, sa demeure habituelle : *His ita gestis, cum rex Guntchramnus Cabillonum regressus mortem fratris conaretur inquirere...* De même, l'année suivante, Gontran vient de nouveau à Paris : *Post hæc rex Parisius venit* (3), puis retourne encoré à Châlon : *Rex vero Cabillonum regressus jussit Boantum qui semper fuerat infidelis, gladio percuti* (4). En 587; *Venientes vero legati* (5) *qui ad Guntchramnum directi erant*

(1) En 585.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VII, c. 5, 6 et 18.

(3) *Ibid.*, lib. VIII, c. 9.

(4) *Ibid.*, lib. VIII, c. 11.

(5) Les ambassadeurs de Récaré, roi des Visigoths d'Espagne.

*apud Matascense oppidum jussi sunt residere ; ibique transmissis viris rex causas cognovit, sed recipere noluit verba eorum* (1). Ces députés, dirigés vers Gontran, s'arrêtent à Mâcon ; pourquoi ? parce qu'ils se rendaient à Châlon auprès du roi. Au livre IX, chapitre 3, on lit : *Interea advenit festivitas sancti Marcelli, quæ apud urbem Cabillonensem mense septimo celebratur et Guntchramnus rex adfuit*. Au moment où il s'approchait de l'autel pour communier, un envoyé de Frédégonde s'avança vers lui pour l'assassiner. Frédégonde envoyait donc son émissaire à la résidence bien connue de Gontran, pour y attendre une occasion d'exécuter son dessein. *Rex adfuit*, c'est-à-dire le roi n'était pas absent de sa résidence ordinaire. — C'est encore à Châlon que Gontran fait amener Baddon, autre envoyé de Frédégonde chargé d'assassiner le roi (2) : *Guntchramnus vero Baddonem quem pro crimine superius vinctum diximus, in præsentiam suam venire jussit et transmittens usque Parisius, ait : Si eum Fredegundis ab hac actione, qua impetitur immunem fecerit, abcedat liber . . . Sed veniens Parisius nullus parte memoratæ mulieris adfuit, qui eum idoneum reddere posset. Tunc vinctus et catenis oneratus sub ardua custodia ad urbem Cabillonensem REDUCTUS est* (3). Ainsi Gontran interroge Baddon à Châlon, où il avait été arrêté, puis il l'envoie à Paris pour que Frédégonde y présente des témoins pour le justifier, et enfin il le fait reconduire à Châlon sous bonne garde, afin d'avoir toujours sous la main cet ennemi dangereux et précieux aussi par les révélations qu'il pouvait faire. — Ce fut à Châlon que Gontran reçut, en 588, Grégoire de Tours lui-même, ambassadeur de Childeberty : *Eo anno quoque decimo tertio regis Childeberti, cum ad occursum ejus usque Mettensem urbem properassemus, jussi sumus ad Guntchramnum regem ad legationem accedere. Quem apud Cabillonensem urbem reperiimus* (4). — Une jeune fille avait tué le duc

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 44.

(2) *Ibid.*, lib. IX, c. 1.

(3) *Ibid.*, lib. IX, c. 13.

(4) *Ibid.*, lib. IX, c. 20.

Amalus, qui avait voulu lui faire violence ; elle se réfugia à Châlon et se jeta aux pieds du roi Gontran dans la basilique de saint Marcel, afin d'obtenir sa grâce pour le meurtre qu'elle avait commis : *Per noctem Cabillonensem urbem adiit quæ est sita ab eo loco quasi millia trigenta quinque, ibique basilicam sancti Marcelli ingressa regis prostrata pedibus, etc.* (1). En 591, lorsque Gontran vient à Nanterre pour le baptême de Clotaire II, il emmène avec lui l'évêque de Châlon. *Hæc audiens rex, commetis episcopis, id est Ætherio Lugdunense, Syagrio Augustidunense, Flavioque Cabillonense et reliquis quos voluit, Parisius accedere jubet* (2). Enfin il est probable que ce fut à Châlon qu'il mourut : du moins ce fut là qu'il fut enseveli : *Eo anno V kalendas aprilis* (3) *rex moritur ; sepultus est in ecclesia sancti Marcelli in monasterio quod ipse construxerat* (4).

Voilà beaucoup de textes qui témoignent de la prédilection de Gontran pour Châlon. On ne doit pas nier qu'il y ait fait sa résidence habituelle ; mais il ne faut pas soutenir non plus que Châlon fut la capitale de son royaume. Je maintiens ce titre à Orléans, avec Grégoire de Tours et Frédégaire. On ne peut confondre la capitale d'un royaume avec la résidence d'un roi : la capitale ne change pas, la résidence est variable ; les rois de cette race avaient de nombreuses maisons de campagne et des palais dans différentes villes qu'ils habitaient selon leurs caprices ; mais la capitale officielle, si je puis me servir de ce mot, restait toujours la même. Qui donnerait pour capitale à l'Austrasie telle ou telle ville du Rhin, parce que les rois de cette partie des Gaules y ont résidé ? On l'a fait, mais qui le soutiendrait encore ? De même Gontran montre toute sa prédilection pour Châlon par le séjour ordinaire qu'il y fait, mais il n'en conserve pas moins Orléans pour capitale. La preuve en est dans l'assertion de Grégoire de Tours : *Sedem habens Aurelianensem*, dans la remarque de Fré-

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 27.

(2) *Ibid.*, lib. X, c. 28.

(3) Le 27 mars 593.

(4) FREDEG. *Chron.*, c. 14.

dégair, que le second successeur de Gontran avait encore Orléans pour capitale. On voit que Soissons, capitale d'un des Etats du nord, après avoir passé de la domination de Chilpéric sous celle de Childeberr, demanda à celui-ci un de ses fils pour la gouverner afin qu'elle ne parut pas perdre son titre de capitale; peut-être se passa-t-il quelque chose de semblable pour Orléans; sans vouloir que cette cité formât comme Soissons un Etat séparé du royaume auquel elle appartenait, il est possible que Gontran ait envoyé, comme nous l'avons vu (1), son fils aîné à Orléans pour consoler ses habitants de ce que le roi ne faisait plus sa résidence parmi eux. Passons par-dessus plus de dix siècles, nous verrons Louis XIV faire sa résidence constante à Versailles; mais Paris n'en reste pas moins la capitale du royaume. Et il y avait une excellente raison pour qu'Orléans fût la capitale du royaume de Gontran: c'est qu'il avait été celle du royaume de Clodomir; car Grégoire de Tours nous atteste en plusieurs endroits l'influence que le premier partage eût sur ceux qui le suivirent. Il devint une loi; les autres furent faits suivant cette loi: *Divisionem legitimam faciunt* (2). Les formes durent être les mêmes; on fit quatre lots et on les tira au sort; les capitales ne changèrent pas, ni Soissons, ni Paris, ni Metz, ni par conséquent Orléans. D'ailleurs comment croire que Grégoire de Tours se soit trompé sur la capitale d'un roi à la cour duquel il fut reçu, ni Frédégair sur celle d'un roi, son contemporain.

J'avais besoin d'établir ces faits par de longs détails; car si Châlon devait être considéré comme la capitale du royaume de Gontran, alors il n'y aurait plus eu, dès 525, de royaume dont Orléans fut la capitale, plus de ROYAUME D'ORLÉANS, *brevitatis causa*. L'histoire de ce royaume se bornerait au règne de Clodomir et de ses fils, de 511 à 525: une question géographique, les limites du royaume de Clodomir; une expédition militaire, la guerre contre les Bourguignons; le meurtre des fils de Clodomir, raconté d'une manière si dramatique par Grégoire de Tours, tels seraient

(1) Voyez page 252.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 22.



les seuls points dont s'occuperait l'historien de la ville d'Orléans, et le premier seul fût entré dans le cadre de cette dissertation. Mais je crois (et je pense avoir exposé suffisamment les bases solides de ma conviction et l'avoir fait partager à mes lecteurs) je crois que ce serait une erreur ; qu'il faut étudier cette histoire pendant la durée du <sup>vi</sup> siècle, la prolonger dans le siècle suivant et ne s'arrêter qu'en 613.

Voici donc quelle sera la liste des rois dont nous nous occupons :

Clodomir (511-524) ;

Ses fils (524-525) ;

{ Thierry I<sup>er</sup> (525-534), Théodebert I<sup>er</sup> (537-547) et Théodebald (547-554) ;

{ Childebert I<sup>er</sup> (525-558) ;

{ Clotaire I<sup>er</sup> (525-561) ;

Gontran (561-593) ;

Childebert II (593-596) ;

Thierry II et ses fils (596-613).

Avec ce dernier s'arrêtera notre étude ; car, depuis, le royaume de Bourgogne (1) cessa d'exister. « Clotaire II, petit-fils de Clotaire I<sup>er</sup> par Chilpéric, joignit à la Neustrie ou France qu'il gouvernait déjà, la Bourgogne et l'Austrasie, et réunit ainsi en un seul les trois royaumes des Francs. Peu de temps après il donna l'Austrasie à son fils Dagobert, se réservant la Neustrie et la Bourgogne. Dès lors la Neustrie et la Bourgogne, unies en un seul Etat, eurent toujours un même roi dont Paris fut la capitale. » Ce résumé montre bien que, après la mort de Thierry II, fils de Childebert II, la Bourgogne cessa d'avoir ses rois particuliers, et Orléans d'être la capitale d'aucun royaume.

(1) C'est l'appellation adoptée par les contemporains.

§ 1<sup>er</sup>. — PARTAGE DES ÉTATS DE CLOVIS.

I.

Avec Clovis commence la grande influence et la supériorité de la nation des Francs sur les peuples qui s'étaient partagé l'empire romain. Au moment où Clovis devint chef, par la mort de son père, de la petite tribu franque qui devait conquérir toutes les Gaules sous son règne et sous celui de ses fils, cette contrée était soumise à un assez grand nombre de gouvernements distincts. Tous n'occupaient pas le sol au même titre : la plupart n'y étaient que parce que les souverains légitimes, ou, pour mieux dire, ceux qui les avaient précédés, ne pouvaient les chasser.

Le v<sup>e</sup> siècle vit se constituer nettement en Gaule une douzaine de dominations de toute espèce : États romains ou barbares, royautes de fait ou de droit, toutes prêtes à se détruire par la force ou par la ruse.

Mais de 481 à 511, entre l'avènement et la mort de Clovis, la configuration politique des Gaules changea complètement. La guerre fit disparaître plus d'un État et amoindrit ceux qui se conservèrent encore : sur leurs ruines s'étendit celui des Francs.

Toutes les tribus de cette confédération n'en formaient plus qu'une seule en 511, sous l'autorité de Clovis.

La domination romaine était effacée depuis la bataille de Soissons (486).

Les Allemands, tant de Gaule que de Germanie, avaient été soumis depuis la bataille de Tolbiac (496).

Les cités armoricaines s'étaient données à Clovis après sa conversion.

Ce chef avait enlevé, en 507 et dans les années suivantes, aux Visigoths, presque toutes leurs possessions en Gaule, où ils ne conservèrent que le territoire compris entre les Cévennes, le Rhône et la mer.

En 500, Clovis avait fait la guerre aux Bourguignons, et quoi qu'il ne leur eût rien enlevé, ils n'en avaient pas moins perdu

quelques cités qu'ils avaient été forcés de céder aux Ostrogoths d'Italie, dont le royaume s'étendit ainsi dans les Gaules.

Enfin, à l'ouest, la presqu'île armoricaine avait ses chefs particuliers qui, s'ils n'avaient pas été soumis par la guerre, avaient du moins reconnu la suprématie du chef des Francs.

Ainsi donc, en 511, des douze ou treize peuples ou tribus qui se partageaient, en 481, le territoire des Gaules, il ne restait plus de vraiment important que les Francs dont l'empire étendu et les guerriers sans cesse recrutés sur les bords du Rhin, toujours avides de combats et de pillage, menaçaient les royaumes des Bourguignons, des Visigoths, des Ostrogoths et des Bretons.

Ce fut l'œuvre des descendants de Clovis de soumettre ou de combattre et d'affaiblir encore ces derniers peuples.

## II.

L'empire ainsi agrandi que Clovis laissait à ses fils, la coutume des Francs voulait qu'il fût divisé entre eux, et qu'il y eût autant d'Etats que le souverain décédé avait d'héritiers et que l'on faisait de parts dans son patrimoine privé.

Ce sont les variations dans l'étendue de l'un de ces royaumes que nous allons étudier dans autant de paragraphes qu'elle reçut de modifications. Car bien que Clovis et son fils Clotaire aient laissé à leur mort un même nombre d'héritiers, les parts furent toutes différentes, par suite des conquêtes que les Francs avaient faites récemment en Gaule; d'ailleurs la mort des co-partageants amenait de nouvelles divisions dont il faut suivre les traces.

## III.

*Defuncto igitur Chlodovecho rege, quatuor filii ejus, id est Theudericus, Chlodomeris, Childeberchtus atque Chlotacharius regnum ejus accipiunt et inter se æqua lance dividunt (1). —*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 1.

Οὗτοι δὲ ἐπειδὴ αὐτοῖς Χλωθοαῖος ὁ πατὴρ ἐτεθνήκει, διενείμαντο τέτραχα τὴν βασιλείαν, κατὰ τε πολεῖς καὶ ἔθνη, ἐς ὅσον οἶμαι τῶν Ἰσων ἐκάστῳ μετεῖναι (1). Telles sont les paroles par lesquelles Grégoire de Tours et Agathias nous annoncent qu'il fut fait un partage des Etats de Clovis après sa mort : c'est aussi tout ce qu'ils nous en apprennent, nous laissant dans l'ignorance des limites de la part fixée à chacun des quatre rois.

Ces deux textes soulèvent tout d'abord une question : celle de la prétendue égalité des royaumes des fils de Clovis, attestée par Grégoire de Tours et par Agathias. Tous les auteurs qui ont écrit après eux répètent à l'envi les expressions de *æquo ordine* (2) — *æqualiter* (3) — *æqua lance* (4) — ou de *quatuor easdem partes* (5). Il était permis à Agathias, historien grec, qui vivait à la cour de Bysance et même à Grégoire de Tours, qui ne naquit que sous les successeurs de Clovis, d'avancer une opinion dont ils n'avaient sans doute pas les moyens de vérifier l'exactitude. Mais l'était-il à un académicien, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de prendre cette assertion au sérieux et de s'évertuer à démontrer quelque chose d'une fausseté aussi évidente. Car, soit qu'on considère l'étendue des pays, soit leur richesse ou le nombre des Francs qui devaient se trouver dans chacun d'eux, l'inégalité paraît manifeste. L'abbé Dubos, dont l'érudition était si grande, n'avait qu'à réunir les mentions éparses dans les chroniques et les vies des saints, comme je l'ai fait, pour savoir à quoi s'en tenir. Adrien de Valois et Henschenius se sont gardés de tomber dans la même erreur.

Ce point reconnu, comment expliquer l'inégalité mise entre les quatre frères, de façon qu'après la mort de Clovis, le roi Clodomir paraît le moins bien partagé ; car son royaume, théâtre des guerres soutenues par Clovis contre les Romains et les Visigoths,

(1) AGATHIAS, *Hist.*, liv. I<sup>er</sup>, page 14 de l'édition de 1660.

(2) FREDEG. *Epit.*, c. 30. — *Chron. Moissac.*

(3) *Gesta Franc.*, c. 19. — *Chron. S. Medardi*, anno DXII. — *Vita S. Chlotildis reginæ*, c. 9.

(4) AIMOIN., lib. II, c. 1. — *Chron. Virdun.*

(5) RORICO.

ne devait pas être plus riche que ceux de ses frères ; il était moins vaste que ceux de Thierry et de Childebert , et devait être habité par bien moins de Francs que les autres.

Faut-il y voir avec Fonce-magne « un désir sincère d'égaliser de « bonne foi les lots des co-héritiers selon la différence du terrain « plus ou moins fertile dans diverses provinces, ou selon la différence du nombre de leurs habitants, » ou bien y soupçonner un effet de la perfidie de Thierry et de la jeunesse et de l'inexpérience de ses frères, comme le pense Adrien de Valois ? Est-ce seulement absence des connaissances en géographie et en statistique nécessaires pour parvenir à faire des parts égales, comme je le croirais volontiers ? Et même y aurait-il eu moyen d'arriver à cette égalité ?

La question serait facilement tranchée si on admettait avec Adrien de Valois , dans un autre passage, que Clovis, avant de mourir, fit le partage de ses Etats entre ses fils ; et avec God. Henschenius, qu'il fit même preuve de sagesse en donnant à Thierry, l'aîné, les provinces voisines du Rhin et l'Auvergne qu'il fallait défendre, les unes contre les Germains, l'autre contre les Visigoths. Mais Fonce-magne a démontré que cette opinion d'Adrien de Valois était mal fondée. J'ajouterai aux arguments tirés des textes qu'il développe, que si l'on avait senti la nécessité de ne pas mettre de jeunes rois à la tête des provinces les plus exposées, cette nécessité était la même lors du second partage (561) ; or cette fois on tira les parts au sort et ce fut précisément au plus jeune qu'échut le royaume qu'avait eu Thierry. Secondement, en parlant du second partage, Grégoire de Tours dit : *Hi... divisionem LEGITIMAM faciunt* (1) ; pour marquer, selon le même Fonce-magne, que le mode adopté pour le premier partage fit loi pour le second. Or, Grégoire de Tours ajoute immédiatement : *deditque sors Chariberto regnum Childeberti*, etc. Ainsi le sort dut décider quel serait le royaume de chacun des fils de Clovis ; ce qui peut bien faire penser que ceux qui firent les quatre parts crurent bien n'avoir pas mis entre elles d'inégalité trop marquée.

(1) GREG. TUR., lib. IV, c. 22.

IV.

Grégoire de Tours ni Agathias ne nous disent les noms des royaumes des quatre fils de Clovis. Et en effet ils n'en devaient point avoir. Tous les rois de la première race, dans les diplômes authentiques (1) qui nous restent d'eux, prennent indistinctement le titre de : *Rex Francorum*, sans se distinguer par le nom du pays sur lequel ils régnaient. Ce n'est qu'au siècle suivant qu'un usage différent se montre chez les chroniqueurs. Donc Clodomir ne devait avoir d'autre titre que celui de *Chlodomer*, *rex Francorum*, *vir inluster*; et son royaume n'avait pas de nom particulier (2).

Les mêmes auteurs nous taisent également le nom des capitales des quatre rois. Ce n'est qu'incidemment en parlant du partage de 561, que Grégoire de Tours nous en instruit : *Deditque sors Chariberto regnum Childeberti sedemque habere Parisius; Guntchramno vero regnum Chlodomeris, ac tenere sedem Aurelianensem; Chilperico vero regnum Chlothacharii cathedramque Suessionas habere; Sigeberto quoque regnum Theoderici et sedem habere Remensem* (3).

Ainsi Orléans était la capitale de Clodomir; car il paraît très-probable que Gontran ayant, selon Grégoire de Tours, le même royaume que Clodomir, eut la même capitale. On peut encore l'induire de ce fait que ce fut dans le diocèse d'Orléans que Clodomir fit mettre à mort Sigismond, roi des Burgundes, son prisonnier, avant d'entreprendre sa seconde campagne contre les Etats de ce roi (4).

(1) Les mentions contraires sont même excessivement rares dans les diplômes refaits au ix<sup>e</sup> siècle et au x<sup>e</sup>.

(2) Il n'y a que le royaume de Thierri, qui ait ainsi un nom particulier. Il porte le nom de *Francia* dans Grégoire de Tours, et celui de *Germania*, dans Fortunat. Voyez page 244, note.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 22.

(4) *Ibid.*, lib. III, c. 6.

V.

Voyons enfin quelle était l'étendue du royaume de Clodomir.

La vie de ce roi a été tellement courte et son règne si dépourvu d'événements qu'il n'est resté de lui que peu de mentions dans nos auteurs. C'est surtout au moyen du partage qui fut fait de ses Etats qu'on en peut connaître l'étendue. On me permettra, pour ne point anticiper sur l'exposition de ce sujet, d'y renvoyer pour la plus grande partie de ce paragraphe.

C'est une vieille idée reçue dans toutes les histoires de France, que les fils de Clovis, après s'être partagé les provinces des Gaules au nord de la Loire et des royaumes de Bourgogne, divisèrent de même entre eux les trois Aquitaines, afin, dit-on souvent, que chacun d'eux put s'enrichir ainsi que ses guerriers, par des expéditions militaires et par le pillage de provinces opulentes, soumises récemment et exposées aux invasions des Visigoths. On applique encore la même division au second partage général en 561. Voyons sur quoi se fonde ce système, ce qu'il a de vrai et ce qu'il y entre d'erreur principalement par rapport aux Etats de Clodomir.

Il n'y a point de texte qui établisse ce fait d'une manière positive. On sait déjà combien sont insuffisants les exposés de nos anciens chroniqueurs. Ceux dont les récits sont le plus étendus ne vont pas plus loin que de nous nommer les quatre capitales : Paris, Soissons, Orléans, Reims ou Metz.

Mais on a remarqué, sans doute, dans ces derniers temps, que Childeberr, Clodomir et Thierri ont possédé des villes dans les Aquitaines et qu'il en fut de même de leurs neveux. De ces faits particuliers on a induit le principe général que les fils de Clovis et ceux de Clotaire I<sup>er</sup> avaient eu à la fois des Etats au nord et au midi de la Loire. Je ne vois rien autre chose sur quoi l'on ait pu appuyer cette conjecture.

Il ne s'agissait plus que de faire des parts pour chaque roi. On donna à Childeberr la première Aquitaine ; à Clotaire, les uns

disent une partie de l'Aquitaine, sans déterminer laquelle, les autres, les cités de Limoges et de Cahors ; à Thierrî une partie de la première Aquitaine.

L'objection capitale qu'on peut faire à ce système, est de n'être pas appuyé sur des textes ; à toutes ces énumérations, d'être incomplètes et contredites par des passages des chroniqueurs et des agiographes (1).

En ce qui touche spécialement le royaume de Clodomir, il était impossible qu'ayant sa capitale à Orléans, il ne fût pas assis sur les deux rives de la Loire ; aussi eut-il, sur la rive droite, le Mans, Angers et une partie de Tours et d'Orléans, sur la gauche, Poitiers, Bourges et l'autre partie de Tours et d'Orléans. Il n'en pouvait être autrement. Quoi qu'on en ait pu dire, les Francs cherchèrent à rendre ces Etats quelque peu compacts ; et je rejette les systèmes qui voient dans les partages un parti pris de créer des enclaves d'un royaume dans l'autre. Les textes démontrent que, lorsque les cités ne se touchaient pas toutes, au moins formaient-elles deux groupes à peu près égaux, également forts par leur étendue.

Grégoire de Tours nous apprend que Clodomir était maître d'Orléans, en nous disant que son neveu Gontran eut son royaume et Orléans pour capitale (2). Ce que confirme le même auteur en racontant la mort de saint Sigismond, roi de Bourgogne : *Sigismundus vero, dum ad saltus Agaunos fugere nititur, a Chlodomere captus cum uxore et filiis abducitur, atque intra terminum Aurelianensis urbis in custodia positus detinetur. . . . Interfecto Sigismundo cum uxore et filiis apud Columnnam, Aurelianensis urbis vicum, in puteum jactari præcipiens Burgundias petiit (Chlodomerus)* (3).

(1) Les preuves de cette objection se trouvent dans l'examen de la part de chacun des quatre frères. J'ai fait ce travail ; mais cet examen dépasserait trop les bornes de la question proposée à ce concours, pour que je m'y livre dans cette dissertation.

(2) Voyez page 261.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 6.



D'autres textes de Grégoire de Tours font connaître directement qu'il dominait à Tours. Il y nomma l'évêque en 524 : *Igitur Dinifio episcopo apud Turonos decedente, Ommatius... ex jussu Chlodomeris regis ordinatus est* (1).

Pour le reste il suffira de donner ici l'énumération des villes qui lui appartenaient et de renvoyer au paragraphe qui traitera du partage de ce royaume.

Clodomir fut maître de :

Sens, Auxerre, Orléans, dans la province de Sens ;

Bourges ;

Tours, Angers, du Mans, dans la province de Tours ;

Poitiers, dans celle de Bordeaux ;

Enfin peut-être encore de la Novempoulanie.

Cependant, comme plusieurs de ces diocèses touchent au royaume de Bourgogne (*Burgundiæ* ou *regnum Burgundiæ*), il faut prouver qu'ils avaient appartenu à Clovis, et ne sont point une conquête postérieure à l'avènement de Clodomir ; ce qui est facile à faire par les souscriptions du concile d'Orléans où Clovis convoqua tous les évêques de ses Etats, l'année même de sa mort. On y lit : *Tetradius, episcopus ecclesiæ Bituricæ metropolis, subscripsi* — et *Theodorus episcopus ecclesiæ Autissiodorensis subscripsi*.

Enfin, il reste à démontrer que tous les diocèses qui entourent ceux que j'ai énumérés étaient dans le lot des frères de Clodomir.

Dès 515 Thierry intervint dans la nomination d'un évêque de Clermont : *Apud Arvernus vero, post obitum beati Aprunculi, sanctus Euphrasius duodecimus episcopus habebatur. Hic quatuor annos post Chlodovechi obitum vixit... Cum autem hæc nunciata fuissent Theoderico jussit inibi sanctum Quintianum constitui* (2), et depuis, ce diocèse resta toujours entre les mains du roi du Nord (3).

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 17 et lib. X, c. 31, n° 11.

(2) *Ibid.*, lib. III, c. 2.

(3) Pour Thierry, voyez GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 9, 12, 13, et *Glor. Mart.*, c. 52. — FORTUNAT., lib. IV, carm. 4.

Pagi assigne Troyes à ce même royaume. Les textes que j'ai trouvés ne paraissent pas concluants. On voit bien, dans la vie de saint Fale, que Thierry, de retour de son expédition d'Auvergne, passa par Troyes. Malheureusement ce texte rappelle un fait qui a lieu après la mort de Clodomir, c'est-à-dire que Troyes aurait pu être échu à Thierry dans la succession de son frère, et d'ailleurs Thierry aurait pu obtenir d'un de ses frères l'autorisation de traverser Troyes, puisqu'il fallait bien que les deux parties séparées de ses Etats communiquassent ainsi. Cependant l'autorité de Pagi, jointe surtout à cette considération que Troyes fit partie du royaume de Sigebert, m'engage à le placer également dans celui de Thierry.

Il n'y a point de doute que Paris ne fit partie du royaume de Childeberrt : c'était sa capitale. Mais pour Meaux, Chartres, toute la province de Rouen, *secunda Lugdunensis*, les deux diocèses de Rennes et de Nantes, ceux de Saintes, d'Angoulême et de Limoges, si l'on trouve un grand nombre de textes qui les attribuent aux frères de Clodomir, il faut dire que ces textes rapportent ou des événements dont ils n'indiquent pas la date, ou des faits postérieurs à la mort de Clodomir. Cependant on doit remarquer :

1° Qu'aucune de ces cités n'est nulle part attribuée à Clodomir ;

2° Qu'il est peu probable que Meaux lui ait appartenu ; car il aurait été enfermé entre Soissons, qui était à Clotaire, et Paris capitale de Childeberrt, et n'aurait touché que par une extrémité peu étendue au reste des Etats de Clodomir. Bien que plusieurs de ces royaumes fussent coupés en deux parties, on prit soin de ne pas tomber dans un système de morcellement poussé à l'excès ;

3° Si on retranchait des Etats de Childeberrt la seconde Lyonnaise et Chartres pour les attribuer à Clodomir (car ils n'ont point appartenu à Thierry ni à Clotaire) on laisserait Paris isolé ;

4° Si donc la province de Rouen, dont tous les diocèses sont prouvés (sauf un seul pour lequel on ne trouve aucun texte) avoir

appartenu à Childebert; si cette province, dis-je, a fait partie de son lot dès 511, c'est avec vraisemblance encore que divers auteurs lui attribuent Rennes, Nantes et Vannes, car la Bretagne est dite en plusieurs endroits vassale de Childebert (1). Il faut pour cela qu'elle ait eu avec ses États quelque point de contact : elle a dû être dépendante d'un prince qui pouvait défendre la frontière de ce côté. C'est ce qui m'engage à donner à Childebert Dol, Rennes, Nantes et Vannes, qui appartenaient aux Francs et qu'aucun texte n'attribue à ses frères ;

5° Enfin pour attribuer à Thierry et à Childebert les diocèses que je donne pour bornes septentrionales et méridionales au royaume de Clodomir, on peut invoquer la similitude attestée par Grégoire de Tours : *Sors dedit... Guntchramno regnum Chlodomeris ac tenere sedem Aurelianensem*. Or, aucun de ces diocèses n'appartint à Gontran.

En résumé il paraît que Clodomir régna sur sept diocèses du bassin de la Loire, situés au centre de l'empire des Francs, entourés au nord et au midi par les États de ses frères, touchant à l'occident à la mer et au levant aux royaumes de Bourgogne. A cela on pourra ajouter, si l'on veut, mais sans preuve certaine, quelques diocèses du bassin de la Garonne, soumis par Clovis, mais exposés aux incursions des Visigoths, qui occupaient encore à la fin de son règne la Narbonnaise et les diocèses les plus voisins des Pyrénées.

## VI.

Chacun des royaumes francs était divisé, sous le rapport administratif, judiciaire et militaire en *duchés*, comprenant un certain nombre de *comtés* subdivisés eux-mêmes en districts plus restreints.

(1) *Vita S. Pauli, episc. Leon.*, c. 43. — *Vita S. Samson.*, c. 53. — *Vita S. Maglorii, episc. Dol.*, c. 3.

A l'aide des textes des auteurs du vi<sup>e</sup> siècle on peut signaler quelques-unes de ces grandes divisions pour la partie des Gaules qui a composé le royaume de Clodomir :

I. Au temps des fils de Clovis, le diocèse du Mans formait un duché : *Tempore ergo Childeberti et Chlotarii, regum Francorum, Cenomannicum adeuntes ducatum, etc.* (1). — *Roccolenum ducem Gontramnum quoque ducem persequendum Turonos transmisit (Chilpericus)* (2), et Grégoire de Tours en parlant du même fait dit : *Tunc Roccolenus cum Cenomannicis Turonis venit* (3). — *His diebus Roccolenus ab Chilperico missus, Turonis advenit cum magna jactantia . . . Ipsos quoque clavos Cenomannici, qui tunc cum eodem advenerant, impletis follibus, portant, annonas everunt, etc.* (4).

II. Tours et Poitiers formaient un second duché : *Ad civitatem vero Turonicam Berulfus dux cum Eunomio comite fabulam fingit quod Guntchramnus rex capere vellet Turonicam civitatem, etc.* (5). — *Berulfus vero dux, cum Bituriges mussitare quod Turonicum terminum ingrederentur, audiisset, exercitum commovet* (6). — *Turonicis atque Pictavis Ennodius dux datus est. Berulfus autem qui his civitatibus ante præfuerat, etc.* (7). — *Ennodius cum ducatum Turonicæ atque Pictavæ urbis administraret, etc.* (8).

Le duché comprenait deux comtés :

1<sup>o</sup> Le comté de Tours. Je choisis entre des textes assez nombreux les deux suivants : *Audiens Chilpericus omnia mala quæ faciebat Leudastes ecclesiis Turonicis et omni populo, Ansoaldum illuc dirigit : qui veniens ad festivitatem sancti Martini, data nobis*

(1) *Vita sancti Constantiani, sancti Mauri discipuli, ab auctore coelestino scripta.*

(2) FREDEG. *Epit.*, c. 74.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 1.

(4) *Ibid.*, lib. V, c. 4.

(5) *Ibid.*, lib. V, c. 50.

(6) *Ibid.*, lib. VI, c. 12.

(7) *Ibid.*, lib. VIII, c. 26.

(8) *Ibid.*, lib. IX, c. 7.

*et populo optione, Eunomius in comitatum erigitur* (1). — *Sed euntibus comitibus Turonicæ atque Pictavæ urbis ad regem Chilpericum, etc.* (2).

2° Et le comté de Poitiers : *Chilpericus quoque rex Pictavum pervasit atque nepotis sui homines ab ejus sunt hominibus fugati : Ennodium ex comitatu ad reges præsentiam perduxerunt.*

Il y avait des ducs dans les villes où il y avait des comtes ; la juridiction des uns n'excluait pas celle des autres. C'est un point mis hors de doute par ces mêmes passages de Grégoire de Tours, où l'on voit qu'Eunomius était comte de Tours, et Ennodius, comte de Poitiers, pendant que Bérulfe était duc du *Turonensis et Pictavensis ducatus*. La promotion faisait passer des fonctions de comte à celles de duc : ainsi Ennodius succéda à Bérulfe.

III. *Comté d'Angers*. Il nous est déjà connu par plusieurs passages de la vie de saint Maur. On lit dans Grégoire de Tours : *Guntchramnus vero rex. . . Theodulfum Andegavis comitem esse decrevit* (3). Après le partage du royaume de Caribert et les conquêtes de Gontran, Angers et plusieurs cités voisines formèrent un duché qui fut longtemps gouverné par le duc Beppolen (4).

IV. Il est à croire que toutes les autres cités étaient également commandées, pour les rois, par des ducs et des comtes. Toutes plus tard ont formé des comtés.

---

## § 2. — RÈGNE DES FILS DE CLODOMIR.

### I.

Clodomir périt en 524 à la bataille de Vézeronce, près de Vienne, que son armée gagna sur les Bourguignons.

Il laissa sa femme Gondieue avec trois fils : Théodovald, Gonthaire et Clodoald. L'aîné n'avait que neuf ans.

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 48.

(2) *Ibid.*, lib. IX, c. 7. — Voyez encore *ibid.*, lib. V, c. 14, 49, 50, et lib. VII, c. 23.

(3) *Ibid.*, lib. VIII, c. 18.

(4) *Ibid.*, notamment lib. VI, c. 31 ; lib. VIII, c. 42 ; lib. IX, c. 9. — Sous Chilpéric ce duché était moins étendu.

Peu de temps après la mort de son frère, Clotaire épousa sa veuve. Alors la reine Clotilde fit venir près d'elle ses petits-fils, probablement à Tours, où elle faisait sa résidence habituelle (1).

Le royaume de Clodomir fut-il divisé immédiatement entre ses frères ? Quels furent ses successeurs.

Grégoire de Tours dit seulement que Clotaire I<sup>er</sup> se hâta d'épouser la veuve de son frère, ce qui, jusqu'à un certain point impliquerait chez un roi de France, l'intention de s'emparer de ses Etats (2), et que la reine Clotilde prit ses petits-fils auprès d'elle, ce qui n'indique pas qu'ils aient succédé à leur père : *Nec mora Chlothacharius uxorem germani sui, Gontheucam nomine, sibi in matrimonium sociavit; filios quoque ejus Chrotechildis regina, exactis diebus luctus, secum recepit et tenuit* (3). Il faut aller chercher ailleurs quelque éclaircissement.

D'abord on doit éliminer les frères de Clodomir. Puisqu'ils ne partagèrent entre eux ses Etats qu'après avoir tué ses fils, c'est qu'eux-mêmes n'en furent pas maîtres immédiatement après sa mort. La chronique de saint Médard va plus loin et donne à Clodomir ses fils pour successeurs : *Chlotarius et Childebertus frater ejus, peremptis nepotibus, scilicet duobus filiis Chlodomeris fratris sui jam defuncti, partem regni Francorum, quam tenebant, inter se dividerunt* (4). La vie de saint Cloud donne la même idée : *Denique dum Childebertus resideret Parisius, suasu antiqui serpentis instigatus ut regnum fratris INVADERET et injuste possideret, etc. Tertius... Chlodoaldus non potuit reperiri, nutu Dei omnipotentis protectus et auxilio fortium virorum heres patris solus est institutus* (5).

Ce ne fut donc pas immédiatement que le royaume de Clodomir dut être divisé entre ses frères, puisqu'il laissait trois fils pour lui

(1) GREG. TUR., lib. II, c. 43; lib. III, c. 6.

(2) J'aurai l'occasion d'en citer plus loin deux autres exemples, pages 278 et 283.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 6. Elle vivait retirée à Tours, visitant rarement Paris. (*Ibid.*, lib. II, c. 53.)

(4) *Chron. S. Medardi*, DXVII.

(5) *Vita S. Clodoaldi*, c. 5.

succéder, selon la coutume des Francs, qui voulait que les fils d'un roi lui succédassent, quel que fût leur âge, comme l'atteste Agathias en parlant de Théodebald, petit-fils de Thiérri : ὁς δὴ εἰ καὶ νέος ἦν κομιδῇ, καὶ ἔτι ὑπο παιδοκόμῳ τιθηνούμενος, ἀλλ' ἐκάλει τε αὐτὸν εἰς τὴν ἡγεμονίαν ὁ πάτριος νόμος (1).

Toutefois, s'il est vrai que les fils de Clodomir furent ses successeurs, il faut dire que ce furent leurs oncles et non leur mère, comme l'a prétendu l'abbé Dubos, qui gouvernèrent pour eux pendant leur jeune âge. En effet, Childebert exprime ses craintes que Clotilde ne voulût leur faire rendre ou remettre le gouvernement : *Metuens ne favente regina admitterentur in regnum, misit clam ad fratrem suum Chlothacharium, dicens : « Mater nostra filios fratris nostri secum retinet et vult eis REGNUM DARE, etc. (2). »*

J'ai établi que les frères de Clodomir n'étaient pas souverains dans ses Etats depuis sa mort, et que ses fils furent rois ; que signifie donc REGNUM dans ces phrases ? Ce n'est pas *l'exercice de la royauté*, puisque l'aîné n'avait que dix ans ; ce n'est pas *la dignité de rois*, ils l'étaient. Je pense qu'il faut l'entendre d'une déclaration solennelle, l'élévation sur le pavois qui aurait peut-être privé ses oncles de l'administration qu'ils avaient de fait, pour la remettre aux leudes et aux officiers du palais de leurs neveux.

## II.

Y eut-il partage des Etats de Clodomir entre ses fils ?

Je le crois. On sait, en effet, par l'histoire des Francs, que le partage en ce cas était de règle, et qu'Ebrouin, le premier, fit régner plusieurs rois sans diviser entre eux les Etats de leur père.

Mais on ignore comment se fit ce partage. Comme il n'a point laissé de traces dans l'ordre politique, il n'en a point laissé chez

(1) AGATHIAS, *Hist.*, liv. I<sup>er</sup>, page 15 *in fine*.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 18.

les historiens. A moins toutefois qu'on ne présume que les trois oncles ne prirent chacun la part de l'un de leurs neveux. En ce cas le partage se serait fait comme il sera exposé dans le paragraphe suivant. Mais ce n'est là qu'une conjecture.

### § 3. — PARTAGE DES ÉTATS DES FILS DE CLODOMIR.

#### I.

La date de ce partage, la première des variations du royaume d'Orléans a besoin d'être fixée.

Ce n'est qu'après avoir raconté la suite des événements qui se placent entre 524 et 533, que Grégoire de Tours parle du meurtre des fils de Clodomir ; mais il n'en faut pas conclure que cet événement n'a eu lieu qu'en 533 (Valois est tombé dans cette erreur) ; car Grégoire de Tours ne donne à l'aîné que dix ans, au cadet sept, et comme ils étaient trois, l'aîné n'a dû naître qu'en 519 (1) au plus tard. Le massacre a donc eu lieu avant 530.

Mais on peut faire remonter encore plus haut cet événement. En effet, il dut s'écouler peu de temps entre la mort de Clodomir et le massacre de ses fils ; car : 1° ceux-ci n'avaient pas encore été proclamés solennellement, et l'on sait par l'exemple de Clotaire II, de Childebart II et de beaucoup d'autres rois de leur race, qu'on proclamait rois les fils de rois, même enfants, aussitôt après la mort de leur père ; 2° cet intervalle fut si court que l'historien Agathias a cru que Clodomir a eu ses frères pour successeurs immédiats : οὕτω δὲ τοῦ Χλωδομήρου διάφθοράντος, αὐτίκα ἐς τοὺς ἀδελφούς (οὗ γὰρ δὴ παῖς αὐτῷ ἐγγεγόνει) ἡ ἐκείνου ἀρχὴ ἐμερίζετο (2).

Dom Ruinart et l'abbé Dubos ont adopté 526. Autant qu'il est permis de le conjecturer, c'est une erreur. L'expédition de Bour-

(1) Clodomir périt en 524, vers le milieu de l'année, époque des expéditions militaires. En supposant son dernier fils âgé d'un an, il serait né en 523 ; le second en 522 ou 521 (car Grégoire de Tours ne marque pas l'intervalle entre l'âge de saint Cloud et celui de son frère), et l'aîné, qui avait trois ans de plus, en 519 ou 518.

(2) AGATH., *Hist.*, liv. I<sup>er</sup>, page 14.



gogne fut suspendue par l'hiver de 524-525, et Clotilde attendait sans doute une assemblée générale des Francs, au printemps de 525, pour faire proclamer ses petits-fils. Cette hypothèse rend donc fort bien compte des textes. C'est ce qui me fait placer le partage en 525.

## II.

Vient ensuite la question du nombre des co-partageants.

Il est à remarquer que Grégoire de Tours ne fait aucune mention de Thierry en racontant ces événements, et les autres auteurs imitent son silence : *Hi quoque* (il n'a parlé que de Clotaire et de Childeberr qui viennent de massacrer leurs neveux) *hi quoque regnum Chlodomeris inter se æqua lance dividerunt* (1). — *Regnumque ejus* (Chlodomeris) *Clotarius accepit, interfectis ejus filiis* (2). Les autres chroniqueurs racontent la mort des fils de Clodomir, mais ne disent point quels de ses frères partagèrent son royaume.

Tout ceci donnerait à croire que Clotaire et Childeberr, auteurs du crime, furent aussi seuls à en profiter, mais l'examen des détails vient donner tort à Grégoire de Tours et à tous ceux qui l'ont suivi, et il faut admettre que Thierry entra dans le partage auquel lui donnait droit la loi civile et politique des Francs.

## III.

I. SENS échut à Childeberr. Saint Severin, abbé de Saint-Maurice-en-Valais, avait ordonné à deux de ses disciples de l'ensevelir dans sa patrie, Châteaulandon en Gâtinais. Childeberr fit construire une église sur son tombeau : *Mons est cujus vocabulum est Castra Nantonense : ibidem corpusculum meum a Paschasio et Ursicino erit tumulandum... Post paucos dies successit in regnum Childeberrus rex, et, ut vidit quia sanctus Severinus super*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 18.

(2) *Chron. Moissac.*

genitorem suum suas tantum ostendit virtutes, tunc ad ordinationem ipsius super sepulchrum beati viri ædificare jussit ecclesiam (1).

Le même Childebert tenta d'ériger Melun en évêché ; il dut céder aux réclamations de l'évêque de Sens : *Novum item episcopatum in castro Melodunensi constituere tentaverat rex Childebertus primus : at, reclamante Leone Senonum episcopo, ad cujus diæcesim locus ille pertinebat, res infecta fuit* (2).

II. AUXERRE. On ne peut déterminer à qui cette ville échut.

III. BOURGES échut aussi à Childebert. *Interea Arcadius sceleris illius auctor . . . Biturigas urbem petiit. Erat autem tunc temporis (531) urbs illa in regno Childeberti regis* (3). C'est ce que confirme le passage de ce roi par Bourges à son retour de la guerre contre l'Espagne. *De ejus (S. Eusycii) quoque actibus edoctus, iter suum revertendo decrevit dirigi ad virum Dei*. Il ordonna aux siens de faire des présents au saint et lui fit construire lui-même un monastère qui prit le nom de *Cella sancti Eusycii* (4) : *Ipse vero viro Dei Eusycio monasterium, in quo primum se fecit monachum, subjugavit* (5). Grégoire de Tours parle d'une visite que Childebert aurait faite au même saint à son départ pour l'Espagne (6). Lorsque le siège épiscopal de Nantes vint à vaquer, Childebert y nomma saint Félix qui était de Bourges (7).

La vie de saint Désidérat, évêque de Bourges, écrite bien postérieurement, ne peut faire autorité contre le témoignage de Grégoire de Tours.

IV. ORLÉANS, capitale de Clodomir, échut à Thierry et passa à son fils Théodebert. Ce fut à ce dernier que l'abbé du monastère de Saint-Maurice-en-Valais s'adressa pour obtenir les restes du

(1) *Vita S. Severini a Fausto discipulo ejus scripta*, c. 8.

(2) DOM RUINART, *Præfatio ad Greg. Tur.*, c. 23.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 12.

(4) Selles-en-Berri.

(5) *Vita S. Eusycii*.

(6) GREG. TUR., *De gloria confess.*, c. 82.

(7) *Gallia christ. vetus*, c. III.

roi Sigismond et de sa famille : *Tunc ad Ansemundum burgundionem, qui, usque in diem passionis, sanctis viris* (Sigismond et ses fils Gistald et Gondebaut) *fidem firmissimam visus est conservare, missos suos direxit ut ad gloriosum principem Theodebertum, regem Francorum, suam petitionem pariter et suggestionem deportaret, etc.* (1).

Ce premier texte ne laisse aucun doute que Thierry ait partagé avec ses deux frères les Etats de Clodomir.

V. TOURS échut à Clotaire. En 557, il y nomma un évêque : *Turonici, audientes regressum fuisse regem de cæde Saxonum, facto consensu in Eufonium, presbyterum, ad eum* (Clotaire) *pergunt, etc.* (2). Il est vrai que Clotaire aurait pu n'avoir eu cette ville qu'en 553 ; mais un passage de la vie de sainte Radegonde, marque que la Touraine avait appartenu à Clotaire dès 525, car il y fit des donations à cette reine en 544 : *Postquam, operante divina potentia, a rege terreno discessit, quod sua vita poscebat, dum Suaedas* (3) *in villa, quam ei rex dederat, resideret, in primo anno conversionis suæ, vidit in visu, etc.* (4).

VI. POITIERS échut également à Clotaire : *Supradicta domina Radegundis, mente tota intenta ad Christum, Pictavis, inspirante et cooperante Deo, monasterium sibi per ordinationem præcelsi regis Chlotarii construxit* (5).

VII. ANGERS. En 544, Florus était gouverneur de l'Anjou pour Théodebert, fils de Thierry : *Prædictus denique vir Florus cum in omni regno Theodeberti regis summam obtineret potentiam ac vice comitis in Andegavensi eo tempore fungeretur pago, etc.* (6). Ce passage choisi entre bien d'autres du même auteur suffit pour établir que l'Anjou échut à Thierry. Car il faut que Thierry l'ait reçu en 525 pour que son fils le possédât en 544 ; et d'ailleurs on

(1) *Vita S. Sigismundi*, c. 10.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 13.

(3) Saïs, entre Tours et Poitiers.

(4) *Vita S. Radegundis*, c. 3.

(5) *Ibid.*, c. 5.

(6) *Vita S. Mauri*, c. 44.

peut accorder toute confiance à la vie de saint Maur, écrite par Faustus, son compagnon (1).

VII. LE MANS. Bertchram, évêque du Mans, avait demandé à saint Benoît de lui envoyer quelques-uns de ses disciples pour fonder un monastère sur les terres de son église. Saint Benoît fit partir saint Maur et quatre autres de ses disciples (2). Mais lorsqu'ils furent arrivés, Bertchram ne voulut plus tenir ses promesses. L'archidiacre Herdrade, qui les avait reçus, s'adressa à Florus, comte d'Angers, qui fit part à Théodebert de ce qui se passait : *Qui (Florus) cum relatu nuntii quem ei Herderadus direxerat, tam beatum Maurum quam et nos advenisse cognovisset et quia Cenomannicus antistes recipere nos noluisset, illico accedens ad regem, etc.* (3).

Je ne comprends pas comment on a pu voir dans ces faits que le diocèse du Mans échet à Thierri en même temps que l'Anjou. J'y trouve manifestement la preuve du contraire. Si Thierri avait eu quelque autorité sur ce diocèse, il eût sommé l'évêque de tenir ses promesses ; mais, comme le diocèse lui était étranger, il ne put que dédommager les moines en permettant à Florus de les établir à Glanfeuil (4). Il n'y a rien, du reste, d'étonnant à ce que l'archidiacre s'adressât à Florus, qui était son parent. C'est un point dont Mabillon avait sans doute jugé comme je le fais, car lorsqu'il démontre que l'Anjou appartenait à Thierri, il ne parle pas du Mans en même temps. C'est qu'en effet d'autres faits prouvent que ce diocèse appartenait à Childebert (5).

1° L'acte de fondation du monastère de Saint-Calais. Il est daté du 13 des calendes de février, la quatrième année du règne de Childebert, ce que ne peut s'entendre de 515, époque où Childebert était encore mineur et non encore marié à Ultrogothe, qui figure dans l'acte ; ce qui au contraire s'explique naturellement,

(1) Opinion de Mabillon sur cet ouvrage.

(2) *Vita S. Mauri*, c. 16.

(3) *Ibid.*, c. 40.

(4) Aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire.

(5) Ailleurs (*Ann. ordinis S. Bened.*), Mabillon dit que le Mans appartient à Clodomir, puis à Childebert, et ne fait pas mention de Thierri.

si on place la quatrième année en 528 ou 529, après que Childebert eut succédé au Mans à Clodomir (1). On sait qu'il était d'usage que les rois eussent une date de règne différente pour toutes les provinces qu'ils n'avaient pas commencé à gouverner en même temps. Ainsi, par exemple, dans l'ouest des Gaules, on datait le règne de Clovis de 492 (2), et, au midi de la Loire, de 507. Grégoire de Tours en fournit un exemple dans son Histoire, livre II, chapitre 43.

2° L'évêque du Mans, Innocent, voulant régler certaines affaires de son diocèse, envoya saint Bomer vers Childebert : *Sane cum pro quibusdam negotiis ecclesiasticis, ab Innocente, episcopo Cenomannico, missus est ad Childebertum, etc.* (3).

3° Le même roi fit don à saint Rigomer de deux villages du Maine : *Quapropter rex, munerare eos volens, eis binas villas in pago Cenomannico concessit* (4).

Il ne reste plus que la Novempopulanie. On peut considérer comme tenus par les évêques du royaume de Thierri les deux conciles de Clermont : les textes ne s'y opposent point. Or, parmi les souscriptions de celui de 549, est celle de l'évêque d'Eauze : *Aspasius ecclesie Elosensis episcopus subscripsi*. Ne faut-il pas en conclure que la Novempopulanie était à Clodomir, et qu'ensuite Eauze échut à Thierri ? Je n'ose insister. C'est là le seul texte que j'aie trouvé sur cette province.

Ainsi donc, parmi les diocèses qui composèrent le royaume de Clodomir, il faut attribuer dans le partage de 528 :

1° A Thierri I<sup>er</sup>, Orléans et Angers ;

2° A Clotaire I<sup>er</sup>, Tours et Poitiers ;

3° A Childebert I<sup>er</sup>, Sens, Bourges et le Mans.

Auxerre reste seul sans attribution connue.

En Novempopulanie (si toutefois elle a fait partie des Etats de Clodomir), Eauze échut à Thierri.

(1) *Vita S. Carilephi*, c. 20. — PARDESSUS, *Diplom.*, t. II, page 78.

(2) Dom RUINART.

(3) *Vita S. Baomiri*.

(4) *Vita S. Rigomiri*.

§ 4. — SUCCESSION DE THÉODEBALD.

En 534, Orléans et Angers changèrent de souverain par la mort de Thierry. Théodebert, son fils, était alors occupé à repousser les Visigoths qui depuis la mort de Clovis avaient envahi la partie méridionale des États de son fils aîné. Childebert et Clotaire crurent pouvoir profiter de l'éloignement de leur neveu pour s'emparer des États de leur frère ; mais les leudes de Thierry conservèrent à Théodebert le royaume de son père. Le nouveau roi se réconcilia avec ses oncles et fut même adopté par Childebert, qui n'avait pas d'enfants (1).

Théodebert mourut la quatorzième année de son règne et eut pour successeur son fils Théodebald, en 547 (2).

Théodebald mourut en 554 (3), laissant pour lui succéder ses deux oncles. On ne voit pas que l'adoption que Childebert avait faite de Théodebert lui ait donné aucun droit à la succession de

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 21-24. — AGATH. *Hist.*, lib. 1. Page... — *Vita S. Nicetii, Trever. episc.*, c. 2. — FREDEG. *Epit.*, c. 40, et les chroniques subséquentes.

(2) MARI AVENT., *Chron.*, anno DXLVIII. — GREG. TUR., *Hist.*, lib. III, c. 36-37 ; lib. IV, c. 52. — FREDEG. *Epit.*, c. 46. — PROCOP. *De bello Goth.* lib. II, c. 24. — AGATH. *Hist.*, lib. 1. Page... — *Vita S. Mauri*, c. 59, et les chroniques subséquentes.

(3) En 553, selon D. Ruinart et D. Bouquet. Mais Thierry mourut en 534 ; car Grégoire de Tours (*Hist.*, lib. IV, ch. 52) veut qu'il se soit écoulé 39 ans entre l'avènement de Théodebert et la mort de Sigebert, assassiné en 575 ; ce qui donne : 575—39=534.

Théodebert, son fils, mourut la quatorzième année de son règne, c'est-à-dire qu'il avait régné 13 ans : 534+13=547 ; mais l'année commencée de Thierry et les premiers mois de la quatorzième de Théodebert doivent reporter l'époque de la mort de celui-ci à la fin de 547, sans qu'elle puisse dépasser cette année.

D'après ce calcul, la sixième année de Théodebald est 553, et la septième, pendant laquelle il mourut, 554.

Théodebald. Au contraire, ce fut Clotaire seul qui hérita des États de celui-ci.

Grégoire de Tours nous dit : *Regnum Theodebaldi Chlothacharius rex accepit, copulans Wuldotradam uxorem ejus strato suo* (1); et plus loin : *Igitur Chlothacharius, post mortem Theodebaldi, cum regnum Franciæ accepisset*, etc. (2); et Marius, évêque d'Avenche : *Hoc anno Theobaldus rex Francorum obiit et obtinuit regnum ejus Chlothacharius patruus patris ejus* (3) — *Theodebaldus rex Francorum moritur et regnum ejus uxoremque Wanderingam Chlotharius rex, patris ejus patruus, accepit* (4).

On remarque ici l'usage constant des rois Francs. Lorsque l'un d'eux meurt, celui qui veut lui succéder, lorsqu'il n'est pas son fils, doit prendre soin de s'emparer de trois choses : sa capitale, son trésor et sa femme (5).

Ces textes ne font pas mention de Childebart, l'aîné de Clotaire cependant; et l'on voit par Grégoire de Tours, Clotaire maître d'un certain nombre des cités qui avaient appartenu à Théodebald, tandis qu'on ne voit pas Childebart en posséder aucune.

Ainsi, à la nouvelle de la mort de Théodebald, Clotaire s'empresse d'occuper la portion de l'Aquitaine qui faisait partie de ses États. A la phrase citée plus haut, Grégoire de Tours ajoute : *Sed increpitus à sacerdotibus reliquit eam, dans ei Garibaldum ducem, dirigensque Arvernus Chramnum filium suum* (6). Pendant son séjour dans cette cité, Chramn destitua Firmin, comte de Clermont, *Chramnus vero his diebus apud Arvernos residebat*....

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 9.

(2) *Ibid.*, c. 14.

(3) *Chron.*, anno DLV.

(4) *Appendix ad Chron. Marcellini*, anno DLIII. — Remarquez que tout en plaçant le fait sous un consulat qui répond à 553, l'auteur ajoute à la phrase citée : *Qui jam XLIV annis regnabat*; 511 (année de la mort de Clovis) + 43 (années écoulées du règne de Clotaire I<sup>er</sup>) = 554, qui correspond exactement à 553 du calcul de Marius d'Avenche.

(5) Cf. pages 269 et 283.

(6) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 9.

*Firminus a comitatu urbis injuriatum abegit* (1). On voit encore Clotaire exercer sa souveraineté sur ce pays en choisissant un prêtre de l'église de Clermont pour le mettre sur le siège épiscopal de Tours : *Decedente vero apud urbem Turoicam Gunthario episcopo, per emissionem, ferunt, Cantini episcopi* (de Clermont) *Cato presbyter ad gubernandam Turoicæ urbis ecclesiam petebatur. Unde factum est ut conjuncti clerici..... cum magno apparatu Arvernorum properarent; cumque Catoni Regis voluntatem patefecissent, etc.* (2). Le même Cantin fit enfermer un prêtre dans un sépulchre. Le prêtre étant parvenu à s'échapper, vint se plaindre à Clotaire de l'abominable traitement qu'on lui avait fait subir : *Ad Chlothacharium regem defert indicans qualiter ab episcopo suo vivens sepulture fuerat mancipatus* (3).

Mais rien ne fait mieux ressortir ce qui se passa au sujet de cette succession que le récit de la rébellion de Chramn contre son père Clotaire.

Chramn gouvernait, au nom de son père, le duché de Tours et Poitiers, et c'était dans cette dernière ville qu'il avait fixé sa résidence : *Chramnus autem, ab Arverno regressus, ad Pictavos civitatem venit* (4). Le mot *regressus*, si on peut le prendre dans un sens rigoureux, indiquerait même que Chramn avait ce gouvernement avant 554 et que ce fut de Poitiers qu'il partit pour soumettre l'Auvergne à Clotaire.

Childebert mécontent de l'exclusion que lui avait fait subir son frère essaya de lui causer de puissants embarras en poussant Chramn à la révolte contre son père. *Ubi cum magna potentia resideret, seductus per malorum consilium, ad Childebertum patruum suum transire cupit, patri insidias parare disponens..... Tunc per occultos nuntios inter se conjurati contra Chlothacharium unanimiter conspirant* (5). — *Eo anno Chramnus filius Chlothachari-*

(1) GREG. TUR. *Hist.*, lib. IV, c. 13.

(2) *Ibid.*, lib. IV, c. 11. — Il ne peut s'agir ici que de Clotaire, dont il est question au chapitre 10, et à qui Tours appartenait.

(3) *Ibid.*, lib. IV, c. 12.

(4) *Ibid.*, lib. IV, c. 16.

(5) *Ibid.*, lib. IV, c. 16.



*charii regis, sollicitante Childebarto patriuo suo, ad ipsum latebram dedit* (1). — *His diebus Chramnus patri suo Chlothario, annuente patriuo Hildeberto, rebellans, regnum Francorum seditione perturbat* (2).

L'occasion était bien choisie, car Clotaire avait alors une guerre à soutenir contre les Saxons (3).

Chramn, après s'être allié à son oncle se mit en marche. Il prit Limoges et s'avança vers Clermont. Grégoire de Tours marque bien que ces villes et celles qu'il nomme encore plus loin appartenaient à Clotaire : *Chramnus, hoc fœdere inito, Lemovicino rediit, et illud, per quod prius ambulaverat in regno patris sui, in sua dominatione redegit*. Notre historien emploie encore l'expression de *regnum Chlothacharii* deux chapitres plus loin pour désigner Poitiers qu'il avait dès 225 (4). De Limoges, Chramn passa en Auvergne où il mit le siège devant Clermont : *Tunc Arvernus populus infra muros tenebatur inclusus et diversis infirmitatibus oppressus graviter interibat* (5).

Clotaire envoya contre lui ses deux fils Caribert et Gontran, qui dégagèrent Clermont et repoussèrent Chramn jusqu'à Limoges. Une tempête seule empêcha les trois frères de se livrer bataille : *Porro Chlothacharius rex duos filios suos, id est Charibertum et Gontchramnum ad eum dirigit ; qui per Arvernum venientes audientesque quod in Lemovicino esset, usque ad montem quem Nigrum vocant, accedunt..... Subito exorta tempestas...* (6).

Chramn se défit de ses adversaires par la ruse. *Chramnus dolose per extraneam personam patris mortem fratribus pronuntiat. Eo enim tempore, bellum contra Saxones..... gerebatur. At illi timentes cum summa velocitate Burgundiam redierunt. Chramn les poursuivit jusqu'à Châlon : Chramnus vero, cum exercitu post*

(1) *MARI AVENT. Chron.*, anno DLX.

(2) *Appendix ad Chron. Marcell.*, anno DLVI.

(3) *GREG. TUR.*, *Hist.*, lib. IV, c. 16, 17. — *MARI AVENT. Chron.*, anno DLV. — *Appendix ad Chron. Marcell.*, annis DLIII, DLV, DLVI.

(4) *GREG. TUR.*, *Hist.*, lib. IV, c. 16, 18.

(5) *Ibid.*, lib. IV, c. 16.

(6) *Ibid.*

*eos dirigens, usque civitatem Cavillonensem venit eamque obsidens acquisivit. Mais il fut arrêté par le siège du château de Dijon : Exinde usque Divionense castrum pertendit..... Infra tamen muros Divionenses non est permixtus intrare.*

Ainsi se termina la campagne de cette année. Chramn profita de l'hiver pour revenir en Auvergne, où il épousa la fille du duc Wiliachaire (1), et surtout pour faire une alliance plus étroite avec son oncle qu'il vint trouver à Paris : *Tunc Chramnus, jam accepta Wiliachari filia, Parisius accedens, secum Childebertum regem astringit in fide atque caritate, jurans se patri esse certissimum inimicum* (2).

Au printemps, pendant que Clotaire, toujours occupé par les Saxons, était éloigné, Childebert envahit le diocèse de Reims : *Childebertus autem rex, dum Chlothacharius contra Saxones decertaret, in Campaniam Remensem accedit et usque Remis civitatem properans cuncta prædis et incendio devastavit* (3). — *Saxones factione Childeberti in Francia prædas egerunt. Childebertus Remensem Campaniam populatur* (4). Chramn de son côté dévastait le royaume de son père : *Ipsius diebus Chramnus, collecto exercitu, regionem patris sui devastat* (5).

La mort de Childebert survenue sur ces entrefaites réconcilia au moins momentanément Chramn et son père (6).

Maintenant que les faits nous sont connus, voici les conséquences certaines qu'il faut en tirer :

1° Childebert n'eut rien dans la partie septentrionale des États de Théodebald, puisque, lorsqu'il veut attaquer son frère, c'est en Champagne, c'est-à-dire sur la limite même du royaume de

(1) Aimoin l'appelle *Aquitaniæ dux*; Grégoire de Tours, en parlant de cette province, se sert de l'expression *ducatu Arvernensis*.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 17.

(3) *Ibid.*

(4) *Appendix ad Chron. Marcell.*, anno DLVI.

(5) MARII AVENT. *Chron.*, anno DLVI.

(6) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 1 — MARII AVENT. *Chron.*, anno DLVIII.  
— *Appendix ad Chron. Marcell.*, anno DLVII.

Théodebald que commence la guerre et qu'il lui faut prendre Reims dont Clotaire s'était emparé.

2° La guerre de Chramn contre son père montre que l'Aquitaine première, qui appartenait presque tout entière (le *Ducatus Arvernensis*) à Théodebald, fut saisie par Clotaire ou son fils Chramn qui ne la quitta que pour retourner dans son gouvernement de Poitiers et Tours, et revint peu de temps après l'enlever à son père.

Limoges, qui peut-être alors faisait partie du duché d'Auvergne, est mentionné dans les mêmes circonstances.

3° Dans le partage de la Bourgogne en 534, Thierry avait pris soin de se faire donner les diocèses de Vindisch, Besançon, Langres, Autun, Châlon, etc., qui mettaient les deux parties de ses États en communication entre elles. Et l'on voit encore par le récit de l'expédition de Chramn que Clotaire sut s'emparer également de la portion de la Bourgogne qui était échue à Thierry et avait passé à ses deux successeurs.

Ainsi se trouve pleinement vérifié le témoignage de Grégoire de Tours, de Marius d'Avenche et du continuateur de Marcellinus, que Clotaire succéda seul, au préjudice de son frère, à Théodebald.

J'arrive donc à cette dernière conclusion qu'Orléans et Angers, peut-être aussi Auxerre, après avoir appartenu à Clodomir et à ses fils (511-525), puis à Thierry et à ses deux descendants (525-534), tombèrent entre les mains de Clotaire I<sup>er</sup>, qui les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 561.

Par la mort de Childebart, Clotaire hérita également en 558 des États du troisième de ses frères et entre autres des villes de Sens, de Bourges et du Mans. Tout l'empire des Francs obéit alors, pendant trois ans environ, à un seul chef, pour être divisé encore en quatre parties à sa mort (1).

(1) Outre les passages de Grégoire de Tours, de Marius d'Avenche et du continuateur de Marcellinus que j'ai rapportés, on peut citer Agathias (*Hist.*, lib. II) qui essaie d'expliquer l'usurpation de Clotaire; la vie de saint Maur, c. 60; la vie de saint Médard, c. 11; et toutes les chroniques auxquelles j'ai déjà eu l'occasion de renvoyer, page 277.

§. 5. — ROYAUME DE BOURGOGNE.

Des sept fils de Clotaire, quatre lui survécurent.

Aussitôt après les funérailles, Chilpéric, le second d'entre eux, courut à Braine se faire livrer les trésors de son père ; il gagna les principaux chefs par des présents et se hâta d'arriver à Paris, qu'il occupa. Il aurait réussi à recueillir seul la succession paternelle (1) sans l'union de ses frères, qui vinrent le chasser de Paris et le forcèrent à se contenter de la part que devait lui désigner le sort.

*Inter se hi quatuor, id est, Charibertus, Guntchramnus, Chilpericus et Sigebertus divisionem legitimam faciunt.* « Ils firent un partage légitime, » c'est-à-dire tel que la loi salique voulait qu'il fût fait, par égales portions entre les quatre frères ; tel que l'avait consacré l'observance des partages antérieurs avec composition des parts, faite dans une assemblée des leudes et des évêques, puis tirage au sort : *Deditque sors Chariberto regnum Childeberti sedemque habere Parisius; Guntchramno regnum Chlodomeris ac tenere sedem Aurelianensem; Chilperico vero regnum Chlothacharii patris ejus cathedramque habere Suesionas; Sigeberto quoque regnum Theoderici sedemque habere Remensem* (2).

Gontran, le second fils de Clotaire 1<sup>er</sup>, eut le royaume de son oncle Clodomir et Orléans pour capitale, deux points de ressemblance que Grégoire de Tours met sur la même ligne et qu'il est intéressant d'examiner.

Nous savons déjà que le royaume de Gontran porte le nom de *Burgundia*, *regnum Burgundiæ* et qu'Orléans fut sa capitale (3). Ainsi se trouve vérifiée l'assertion de Grégoire de Tours : *Dedit sors..... tenere sedem Aurelianensem*. Examinons en second lieu si l'étendue des deux royaumes fut la même.

(1) Voyez pages 269 et 278.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 22.

(3) Voyez plus haut, pages 250 et suiv.

Nous avons vu que le royaume de Clodomir comprenait le Mans, Angers, Poitiers, Tours, Bourges, Orléans, Sens, Auxerre et peut-être la Novempopulanie. Reprenons cette énumération en détail.

Le texte des canons du second concile de Tours, portant qu'il fut tenu, *juxta convenientiam gloriosissimi domini Chariberti regis annuentis*, en 567, *anno VI domini nostri Chariberti gloriosissimi regis*, attribue à ce roi Le Mans, Angers et Tours, car leurs évêques souscrivirent les canons de ce concile.

Le texte du traité d'Andelot donne encore Tours et Poitiers comme échus à Sigebert et à son fils Childebert à la mort de Caribert : *Pari conditione civitates Meldis, et duas partes Silvanectis, Turonis, Pictavis, Abrincatas, etc., domnus Childebertus rex cum territoriis a præsenti die sua vindicet potestati* (1).

Clotaire I<sup>er</sup> avait donné un coadjuteur à saint Pient, évêque de Poitiers, avec promesse de lui succéder : *Futurum ut, decedente Pientio antistite qui tunc Pictavam regebat ecclesiam, ipse succederet. Sed rex Charibertus in aliud vertit sententiam... Pascentius qui tunc erat abbas basilicæ S. Hilarii ei succedit ex jussu Chariberti regis* (2).

En 562, Caribert montra plus de respect pour la volonté de son père. Cette année, Léontius, évêque de Bordeaux, assembla tous les évêques de sa province (3) pour déposer Émérius, évêque de Saintes, nommé par Clotaire I<sup>er</sup>, contre l'observance des canons. Néanmoins Caribert le maintint et punit d'une amende les évêques qui avaient assisté au concile (4). Ce qui prouve que cette

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 20.

(2) *Ibid.*, lib. IV, c. 18.

(3) 562 selon Pagi, 566 selon Baronius, 564 selon d'autres.

(4) *Hujus regis tempore apud Santonicam urbem Leontius, congregatis provinciae suæ episcopis, Emerium ab episcopatu depulit, adserens non canonice eum fuisse hoc honore donatum. Decretum enim Chlothacharii habuerat ut absque metropolitani consilio benediceretur, qui non erat præsens. Quo ejecto, consensum fecere in Heraclium tunc Burdigalensis ecclesiæ presbyterum, quod regi Chariberto suscriptum propriis manibus*

province entière, et par conséquent Poitiers, étaient sous son obéissance; car il n'eût pu en agir ainsi envers des évêques du royaume de ses frères.

En résumant les données fournies par ces quatre documents, nous voyons que Caribert eut dans sa part Le Mans, Angers, Tours et Poitiers; c'est-à-dire que quatre des huit cités qui avaient appartenu à Clodomir ne firent pas partie du royaume de Gontran.

Orléans resta toujours dans le royaume de Gontran. Il ne paraît même pas que la ville elle-même ait été attaquée dans toutes les guerres qui eurent lieu aux environs (1). Elle avait conservé ses murailles qui la mettaient à l'abri des armées barbares. Ainsi l'on voit qu'en 604 les Francs de Neustrie vinrent inutilement la bloquer (2).

Entre Orléans et Tours est la ville de Blois. Grégoire de Tours est le premier auteur qui en fasse mention. Adrien de Valois (3), la *Nova Gallia christiana* (4) et M. Guérard (5) veulent que le diocèse de Blois ait été formé de celui de Chartres. J'ai peine à admettre cette opinion telle qu'on la présente. Lorsque Grégoire de Tours parle de Blois, c'est pour nous le montrer ligué avec Orléans, une première fois contre Châteaudun et Chartres, une seconde contre Tours. *Defuncto igitur Chilperico inventaque quam diu quæsierat morte, Aurelianenses cum Ble-*

*per nuncupatum presbyterum, transmiserunt : qui veniens Turonis rem gestam beato Eufronio pandit, deprecans ut hoc consensum suscribere dignaretur : quod vir Dei manifeste respuit. Igitur postquam presbyter Parisiacæ urbis portas ingressus regis præsentiam adiit, hæc effatus : « Salve, rex gloriose, ... » Hoc eo dicente, frendens rex eum a suis conspectibus extrahi jussit, ... dicens : « Pulasne quod non es super quisquam de filiis Chlothacharii regis qui patris facta custodiat, quod hi episcopum quem ejus voluntas elegit, absque nostro judicio projecerunt ? » Et statim directis viris religiosis, episcopum in loco restituit, dirigens etiam quosdam de camerariis qui, exactis a Leontio episcopo mille aureis, reliquos juxta possibilitatem condemnarent episcopos (GREG. TUR., Hist., lib. IV, c. 26).*

(1) On peut consulter principalement Grégoire de Tours, *Hist.*, lib. IV, c. 22, 23; lib. VII, c. 2, 13, 21, 46; lib. VIII, c. 1; lib. IX, c. 18, 33.

(2) FREDEG. *Chron.*, c. 25.

(3) *Notit. Gall.*, page 129.

(4) .....

(5) *Divisions de la Gaule.*

*sensibus juncti super Dunenses irruunt eosque inopinantes proterunt..... Quibus discedentibus, conjuncti Dunenses cum reliquis Carnotensis de vestigio subsequuntur, simili sorte eos efficientes, qua ipsi affecti fuerant (1). Gontran voulait faire périr dans les supplices le chambellan Ebérulfe, accusé du meurtre de Chilpéric ainsi que toute sa famille ut per horum necem consuetudo auferetur iniqua ne reges amplius interficerentur. Quod cum Eberulfus comperisset basilicam sancti Martini cujus res sæpe pervaserat expetivit. Tunc, data occasione ut custodiretur, Aurelianenses atque Blesenses vicissim ad has excubias veniebant, impletisque quindecim diebus cum multa præda revertébantur, abducentes jumenta, pecora vel quodcumque diripere potuissent, etc.(2). Par la première citation on voit que Châteaudun, Chartres et Vendôme formaient à eux seuls le pays chartrain conjuncti Dunenses cum reliquis Carnotensis; dans la seconde, Gontran confie aux Orléanais et aux Blésois la garde de Tours, c'est-à-dire que Blois était détaché du diocèse de Chartres, qui appartenait à Caribert, puis à Sigebert et à son fils, et faisait comme Orléans partie du royaume de Gontran.*

Jusqu'ici on peut croire cependant que le diocèse de Chartres a pu être divisé entre Gontran et Sigebert en 567, mais il faut remarquer que dans le texte du traité d'Andelot on eut soin de spécifier que Chartres, Châteaudun et Vendôme, villes du royaume de Caribert, seraient à Gontran; et si ces villes d'un même diocèse sont mentionnées en particulier, tandis que Blois est omis, n'est-ce pas la preuve que cette ville, à cette époque reculée, faisait partie du diocèse d'Orléans et du royaume de Gontran, qui n'eut pas besoin de s'en faire confirmer la possession?

Ma solution, d'après ces trois textes, serait que le diocèse de Blois n'aurait pas été démembré du seul diocèse de Chartres, mais pris à la fois sur les deux diocèses de Chartres et d'Orléans, ou, ce qui est encore plus probable, Blois, à une époque dont la date nous est inconnue, passa du diocèse d'Orléans dans celui de

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VII, c. 2.

(2) *Ibid.*, lib VII, c. 21.

Chartres, de sorte que la *Nova Gallia christiana* et M. Guérard auraient alors raison de dire que le diocèse de Blois aurait été pris entièrement sur Chartres. Ces changements de diocèses ne sont pas sans exemples ; ainsi le pays de Retz, *Ratiatensis pagus*, fit partie du diocèse de Poitiers avant de passer dans celui de Nantes ; le pays d'*Aristum*, à l'époque même dont nous nous occupons, appartient aux diocèses d'Uzès, de Cahors et de Rhodéz.

Au midi du diocèse d'Orléans se trouve Bourges. Il fit partie du royaume de Bourgogne comme il avait fait partie de celui de Clodomir. Après l'année 561, Grégoire de Tours ne parle de Bourges qu'à l'année 581 : il y a donc lieu de croire que dans cet intervalle il n'a pas changé de domination. En cette dernière année le duc Bérulf, général de Chilpéric, marcha de Tours sur le Berri : *Berulfus vero dux, cum Biturigas mussitare quod Turonicum terminum ingrederentur audisset, exercitum commovet et se in ipsos fines statuit* (1). En 583, Childebert II et Chilpéric s'allièrent contre Gontran et firent envahir le Berri ; l'armée de Gontran fut battue à Château-Meillant. *Berulfus vero dux cum Turonicis, Pictavis Andegavisque atque Namneticis ad terminum Biturigum venit. Desiderius vero et Bladastes cum omni exercitu provincie sibi commissæ* (les cités de Périgueux, d'Agen, etc., enlevées en 581 à Gontran) *ab alia parte Bituricum vallant..... Biturici vero cum quindecim millibus ad Mediolanense castrum conflunt..... Duces quoque..... ad civitatem pervenerunt cuncta diripientes*, etc. (2). Au contraire, Gontran envoya les habitants du Berri contre Tours en 584, contre Poitiers en 585, et contre les Visigoths en 586 : *Rex Guntchramnus, commotis gentibus regni sui, magnum junxit exercitum, sed pars major cum Aurelianensibus et Bituricis Pictavum petiit* (3).—*Igitur Guntchramnus rex comites suos ad comprehendendas civitates, quas quondam Sigebertus de regno Chariberti fratris sui acceperat, direxit..... Turonici vero atque*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VI, c. 12.

(2) *Ibid.*, lib. VI, c. 31.

(3) *Ibid.*, lib. VII, c. 24.



*Pictavi ad Childebertum, Sigeberti filium transire voluerunt ; sed commoti Biturici contra eos venire disponunt (1) — Igitur Guntchramnus rex commoveri exercitum in Hispanias præcepit .... Biturici, Santonici cum Petragoricis, Egolimensibus et reliquarum urbium populo, qui tunc ad antedicti regis imperium pertinebant, usque ad Carcassonam urbem devecti similia mala egerunt (2). En 584 et 591, Gontran nomma les évêques de Bourges : Remigius Biturigum episcopus obiit.... Sulpicius in ipsa urbe ad sacerdotium, Guntchramno rege favente, præeligitur (3). — Obiit et Sulpicius, Bituricæ urbis pontifex, cathedramque ejus Eustasius Augustidunensis diaconus sortitus est (4). — Enfin, Remi et Sulpice assistèrent aux conciles de Mâcon en 581 et 585. — On peut encore citer le texte suivant de la vie de saint Austregisile : Austregisilus, natus Agundino patre, Bituricæ civitatis indigena fuit.... Cum a pueritia sacris litteris fuisset institutus et a minore ad robustiorem transisset ætatem, in obsequium gloriosi regis Guntchramni deputatur a patre, ubi non modicum temporis spatium sub seculari disciplina prudenter militavit (5). — Comme saint Austregisile naquit en 551 (6), ce dut être dans les cinq ou six premières années du règne de Gontran qu'il fut envoyé près de ce roi, ce qui nous rapproche beaucoup de 561.*

En dernier lieu je citerai un texte qui me semble intelligible, si on n'y change un mot. Un meurtrier, voulant échapper à la colère de Brunehaut, se réfugia à Bourges, dans le royaume de Gontran : *Cum regina Brunichildis graviter accepisset, eo quod in ejus verbo Sicharius positus, taliter fuerit interfectus, frondere in eum (Chramnisind, le meurtrier) cæpit. At ille, cum vidisset eam adversam sibi, Vosagensem territorii Biturici pagum*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VII, c. 12.

(2) *Ibid.*, lib. VIII, c. 30.

(3) *Ibid.*, lib. VI, c. 39.

(4) *Ibid.*, lib. X, c. 26.

(5) *Vita S. Austreg. Bituric. episc. ab anonymo coævo scripta.* — Cf. AIMOIN, lib. IV, c. 2.

(6) Selon Dom BOUQUET, t. III, p. 467.

*expetiit, in quo ejus parentes degebant, eo quod in regno Childeberti regis invisus haberetur* (2). Le texte porte *Guntchramni regis* ; de sorte que, pour fuir la colère de Brunehaut, Chramnisind s'enfuit dans un canton du diocèse de Bourges. Mais à qui donc était Bourges ? Ce n'était pas à Gontran, dit le texte, car comment concevoir que Chramnisind s'y réfugie précisément *parce qu'il y était haï*. Était-ce à Clotaire II, le roi de Neustrie ? pas davantage : nous sommes en 587 ; or, en 586 Bourges était à Gontran et lui appartenait encore en 594, et depuis 586, comme avant cette année, Clotaire II n'avait pas pris part à la guerre. Mais alors il ne reste que Childebert : or, comment Chramnisind, pour échapper à Brunehaut, se fut-il réfugié dans une ville qui eût été à elle ? Tout devient clair si à *Guntchramni* on substitue *Childeberti*, comme je l'ai fait. Chramnisind, haï par Brunehaut dans le royaume de Childebert, se réfugie sur le territoire de Bourges, dans celui de Gontran. Et en effet, dans le même chapitre, Grégoire de Tours dit que Chramnisind vint trouver Gontran par deux fois, et qu'on décida qu'il lui suffirait, pour se justifier, de prouver que Sigaire avait tué ses parents : ce qu'il fit.

En résumé, il semble que Bourges, depuis 564 jusqu'en 584, dut appartenir à Gontran ; car Grégoire de Tours ne nous fait pas connaître qu'il lui ait été enlevé : la vie de saint Austrégisile parle d'un fait qui se passa vers 565. A partir de 584 jusqu'en 594 des faits nombreux prouvent, presque pour chaque année, que Bourges fit partie du royaume de Gontran, et ce roi mourut deux ans plus tard (593).

Passons aux diocèses du bassin de la Seine.

Selon toute probabilité, le diocèse de Sens fit partie du royaume de Clodomir. L'abbé Vély (1) pense que cette ville entra aussi dans la part de Gontran. Cette opinion est vraie, au moins en partie.

On lit dans Grégoire de Tours, livre IV, chapitre 50 : *Cum Sigebertus gentes illas [quæ ultra Rhenum habentur] adducens venisset, et Chilpericus de alia parte cum exercitu suo resideret,*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 19.

(2) *Hist. de France*, t. I, page 93.

*nec haberet rex Sigebertus, super fratrem suum iturus, ubi Sequanam fluvium transmearet, fratri suo Guntchramno mandatum mittit dicens : « Nisi me permiseris per tuam sortem hunc fluvium transire, cum omni exercitu meo super te pergam. » Quod ille timens fœdus cum eo inivit eumque transire permisit.* Or, le diocèse de Paris appartenait alors à Chilpéric ; il faut donc que le passage de la Seine ait eut lieu dans le diocèse de Sens, entre Melun, qui est à la limite de ce diocèse, et Sens. Des auteurs pensent que ce fut à Melun même, en 574. Le mot *sortem* indique encore que Gontran possédait Sens avant 567, dès 561, car les quatre frères, à la mort de Clotaire I<sup>er</sup>, tirèrent au sort leurs royaumes, *dedit sors* (1), au lieu que le royaume de Caribert fut partagé par traité : *per pactum* (2), *conscripta pactione* (3). Il est sûr que cette ville appartenait à Gontran en 588, puisqu'il accourut la défendre contre Chilpéric et battit son frère sur son territoire : *Chilpericus vero jussit exercitum qui ad eum accessit, per Parisius transire. Quo transeunte et ipse transiit atque ad Miglidunense castrum abiit cuncta incendio tradens... Guntchramnus vero rex contra fratrem suum advenit, etc.* (4). — L'évêque de Sens assista aux conciles de Mâcon en 581 et 585. L'année suivante Gontran l'envoya en Neustrie avec ceux de Troyes et de Cavaillon pour demander une enquête sur la mort de Prétextat, évêque de Rouen : *Misit tres episcopos ad filium qui dicitur esse Chilperici, quem superius Clotharium scripsimus vocitatum, id est Arthemium Senonensem, Veranum Cavellionensem et Agrecium Tricassinum* (5). Enfin, en 591, Gontran se rendant à Paris traversa Sens : *Clotharius vero.... graviter ægrotavit et in tantum desperatus est habitus, ut regi Guntchramno obitus ejus fuisset nuntiatus : unde factum est ut, egrediens de Cabillono quasi Parisius accedere cupiens, usque*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 22.

(2) *Ibid.*, lib. IV, c. 46.

(3) *Ibid.*, lib. IX, c. 20. Voyez page suivante, deuxième alinéa.

(4) *Ibid.*, lib. V, c. 31.

(5) *Ibid.*, lib. VIII, c. 31.

*ad terminos Senonicæ t̃urbis accederet* (1). Le roi Clotaire II était à Rouen, alors la capitale de son royaume ; Paris appartenait à Gontran qui s'y rendait pour empêcher sans doute son autre neveu, Childeberr II, de s'emparer de la succession de son cousin.

Mais il est certain, par le texte du traité d'Andelot, que la partie occidentale de cet évêché, le pays d'Etampes était à Caribert : *Quæ ad dominum Sigebertum de regno Chariberti, conscripta pactione, pervenerant, cum castellis Duno, Vindocino et quidquid de pago Stampensi vel Carnoteno in pervio illo antefatus rex cum terminis et populo suo perceperat* (2).

Le diocèse d'Auxerre, voisin de celui de Sens, appartient à Gontran. En 571, il nomma patrice de Bourgogne, le comte d'Auxerre, Mummolus. *Hic etenim, Peonio patre ortus, Autissiodorensis incola fuit. Peonius vero hujus minicipii comitatum regebat. Cumque ad renovandam actionem munera regi per filium transmisit, ille, datis rebus paternis, patris comitatum ambivit supplantavitque genitorem..... Quibus decedentibus* (id est Langobardis a Gallia prædata), *Mummolus, arcessitus a rege, patriciatus culmen meruit* (3). En 577, le duc Erpon arrêta Mérovée, fils de Chilpéric, pendant qu'il traversait le diocèse d'Auxerre, pour se rendre en Austrasie. *Egressus autem basilicam sanctam cum iter ageret per Autissiodorense territorium, ab Erpone, duce Guntchramni regis, comprehensus est* (4). Auna-chaire, évêque d'Auxerre, assista aux deux conciles de Mâcon en 584 et 585. En 589, il souscrivit une lettre écrite par les évêques de Bourgogne aux évêques réunis à Poitiers pour juger Basine et Chrodielda, en révolte contre leur supérieure, l'abbesse de Poitiers (5). Saint Austrégisile obtint de Gontran, par l'entremise d'Éthérius, l'un des seigneurs de la cour de Gontran,

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. X, c. 11.

(2) *Ibid.*, lib. IX, c. 20.

(3) *Ibid.*, lib. IV, c. 42.

(4) *Ibid.*, lib. V, c. 14.

(5) *Conciliorum tomus XIII.*

comme lui plus tard évêque de Lyon, la liberté de quitter le palais du roi et sa charge pour se faire ordonner clerc par l'évêque d'Auxerre (1).

Par tout ce qui précède, on voit que, sur huit diocèses qui formèrent le royaume de Clodémir, Gontran n'en eut que quatre. Mais, d'autre part, son royaume s'agrandit considérablement par l'adjonction de la Bourgogne, comme nous l'avons déjà vu (2).

Cette grande province, au nord et à l'est, a les mêmes limites que l'ancien royaume des *Burgundii* ; on y trouve toujours :

Langres, dont l'évêque assista, en 567, au concile assemblé à Lyon par Gontran pour juger la conduite des deux évêques de Gap et d'Embrun, et aux deux conciles de Mâcon en 581 et 585. Gontran avait nommé d'avance le successeur de Tetricus, évêque de Langres ; mais apprenant qu'il avait favorisé une attaque de Sigebert contre lui, il le destitua : *Mundericus a rege indultus ac tonsuratus episcopus ordinatur, sub ea quidem specie ut, dum beatus Tetricus viveret, hic Ternodurensse castrum* (3) *ut archipresbyter regeret..... In quo castro dum habitaret, iram regis incurrit. Asserebatur enim contra eum quod ipse Sigeberto regi adversus Guntchramnum venienti alimenta et munera prae-buisset* (4). En 584, Gontran fit de nombreux dons aux églises de son royaume parmi lesquelles fut saint Bénigne de Dijon, au diocèse de Langres : *Guntchramnus, rex Francorum, cum jam anno vicesimo tertio regnum Burgundiæ feliciter regeret, videns liberos sibi non superesse, cepit thesauros suos in eleemosinis pauperum distribuere, monasteria et loca sancta ex ipsis thesauris ditare. Ipse denique dominus Guntchramnus præexcellētissimus rex dedit sancto Benigno vicum, etc., etc.* (5). Notons encore la visite de Gontran à Saint Vérolus, à Marcennai : *Con-*

(1) *Vita S. Austregisili, episcopi Bituricensis*, c. 4.

(2) Voyez *Préliminaires*, III.

(3) Tonnerre.

(4) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 5. — En 574 ?

(5) FREDEG. *Chron.*, c. 1.

*tigit venerandum regem Burgundionum dominum Gunderamnum per Marcennacum villam, in qua Dei famulus sacerdotali fungebatur officio, transitum fecisse, etc. (1);*

Besançon, dont l'évêque souscrivit les actes des trois conciles de 567, 581 et 585 ;

Avenche et Sion, dont les évêques assistèrent au concile de Mâcon, en 585 ;

Maurienne, dont l'évêché fut fondé par Gontran : *Audiens autem Guntchramnus rex tanta et talia miracula quæ ibi Dominus per electum suum Johannem operatus est, legatos Maurianam misit præcipiens ut confines episcopi et comites qui in terminis ipsius episcopatus fuerunt, quales fuerunt manifeste declararent, et ecclesiam in honore sanctæ Mariæ sanctique Johannis Baptistæ fabricari fecit, etc. (2).* L'évêque de Saint-Jean-de-Maurienne assista aux deux conciles de Mâcon ;

Tarentaise (3), dont l'évêque assista au concile de Valence, où Gontran fit confirmer, en 584, tous les dons qu'il avait faits aux églises de son royaume ;

Gap et Embrun, dont les évêques Sagittaire et Saloine, plutôt chefs militaires que pasteurs d'âmes, pendant la guerre, aidaient le patrice Mummolus à chasser de Bourgogne les Lombards et les Saxons, et, pendant la paix, se jetaient en brigands sur les diocèses des évêques leurs voisins, tellement que Gontran fut forcé d'assembler des conciles pour les arrêter. Le concile de Lyon, en 567, les envoya au pape, qui les maintint dans leurs sièges. De nouveaux excès firent porter de nouvelles plaintes auprès du roi, qui les fit enfermer dans des monastères, mais il les remit encore en liberté. Enfin, en 579, un concile réuni à Châlon-sur-Saône les déposa : *Apud Cabillonum civitatem synodus acta est ex jussu principis Guntchramni... contra Salonium et Sagittarium episcopos..... De qua causa ab episcopatu dis-*

(1) *Vita S. Veroli.*

(2) *Vita sanctæ Tigræ*, n° 11.

(3) Aujourd'hui Moutier-en-Tarentaise, département de la Savoie.

*cincti, in basilicam beati Marcelli sub custodia detruduntur* (1). Leurs successeurs assistèrent aux conciles de Mâcon en 581 et 585 (2).

On a pu remarquer que j'ai laissé de côté le diocèse de Vindisch. En effet, je n'ai rien trouvé qui apprit à quel royaume il appartenait. Mais, comme il fit partie de l'ancien royaume de Bourgogne (3) et d'une province qui fut donnée tout entière à Gontran, il y a lieu de croire que Vindisch fut aussi joint à ses États.

Arrivée aux extrémités du diocèse d'Embrun, la limite du royaume de Gontran n'est plus celle de l'ancien royaume de Bourgogne. Entre la Durance et la mer s'étendaient les conquêtes faites par les Francs, en 537, sur les Ostrogoths. Le partage qui eut lieu à cette époque en attribua une portion aux trois fils de Clovis qui vivaient alors. Mais il est à présumer que, dans le partage de 561, elles ne furent divisées qu'en deux parts, entre Sigebert et Gontran ; du moins, les textes ne mentionnent-ils que ces deux rois comme maîtres de ce pays, qui prit plus tard le nom de Provence (*Provincia*). Au temps de Grégoire de Tours il formait deux provinces, l'une à Gontran, la province d'Arles ; l'autre à Sigebert, la province de Marseille.

La province d'Arles, *Arelatensis provincia* (4) avait à sa tête un gouverneur auquel on donnait les noms de *patricius* (5) *rector* (6) ou même *dux* (7). Des textes peu nombreux ne per-

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 28. — Pour les faits précités, voir les chap. 42 et 43 du liv. IV et 21 du liv. V, qu'il serait trop long de citer ici *in extenso*.

(2) *Conciliorum tomus XIII*.

(3) Car l'évêque de cette cité assista en 517 au concile d'Epaone convoqué par Sigismond, roi des Bourguignons.

(4) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 5, 45 ; lib. VIII, c. 30 ; lib. IX, c. 7 ; lib. X, c. 25.

(5) FREDER. *Chron.*, c. 5. — FORTUNAT., epitaph. VIII apud D. Bouquet, t. II, page 534.

(6) FORTUNAT., loc. cit.

(7) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 30.

mettent pas d'établir complètement ce qu'elle comprenait. J'ai déjà dit que tous les évêques de Provence assistèrent au concile de Mâcon en 585 : on ne peut donc plus ici, comme plus haut, se servir des suscriptions des actes de cette assemblée (1) : ou Childebert avait permis aux évêques de ses États de ce côté de prendre part à ce concile, ou Gontran avait enlevé à son neveu ce qu'il avait reçu le long de la Méditerranée : dans les deux cas le résultat est le même. On peut cependant assigner à Gontran Arles, Aix, Riez, Digne et une partie de la cité de Marseille.

1° Arles. C'était la capitale de la province à laquelle elle donnait son nom. En 566, Sigebert voulut l'enlever à Gontran : *Sigebertus vero rex Arelatensem urbem capere cupiens, Arvernos commoveri præcepit* (2). Dix ans après, toute la province d'Arles fut ravagée par les Lombards et délivrée par le patrice de Bourgogne, Mummolus. *Post hæc tres Langobardorum duces, id est Amo, Zaban et Rhodanus, Gallias irrupere..... Et Amo quoque Arelatensem debellavit provinciam cum urbibus quæ circumsitæ sunt..... Quæ cum Mummolo perlata fuissent exercitum movit* (3). L'évêque assista en 584 au concile de Valence. Gontran, en 586, eut encore à défendre la province d'Arles contre les Visigoths : *Hæc audiens rex Leudegisilum in locum Calumniosi, cognomento OEgilanis, ducem dirigens, omnem ei provinciam Arelatensem commisit* (4). Gontran nomma évêques d'Arles, en 586, Licérius, en 588, Virgilius : *Obiit et Sabaudus Arelatensis episcopus, in cujus locum Licerius regis Guntchramni referendarius est adscitus* (5). — *Obiit autem Licerius Arelaten-*

(1) Et même plus haut elles n'ont que la valeur d'inductions concordant avec les convenances de position des diocèses, ou confirmant d'autres textes.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 30.

(3) *Ibid.*, lib. IV, c. 45.

(4) *Ibid.*, lib. VIII, c. 30.

(5) *Ibid.*, lib. VIII, 39. — Je dois dire que cette nomination, à elle seule, ne prouverait pas grand'chose, puisqu'il n'est pas sûr qu'à cette époque Gontran ne se soit pas emparé de toute la Provence. Il n'en est pas de même de la seconde qui eut lieu en 588, après le traité d'Andelot. De l'ensemble des faits, il résulte qu'Arles n'a jamais cessé d'appartenir à Gontran.



*sis episcopus in cujus ecclesiam Virgilius, abbas Augustidunensis, opitulante Syagrio episcopo, substitutus est* (1).

2° Aix. Cette ville, assiégée par les Lombards en 576, avant l'arrivée de Mummolus, se racheta du pillage par une somme d'argent : *Aquensibus autem obsidionem paravit (Anno dux Langobardorum) ; de quibus, XXII libris argenti acceptis, abcessit* (2). Gontran ayant fait arrêter, en 581, l'évêque de Marseille le fit passer par Aix, preuve que cette ville était à lui, car il venait alors de se brouiller avec son neveu : *Cumque per Aquensem præterirent urbem, Pientius, episcopus loci, condolens fratri, datis clericis ad solatium impositisque necessariis abire, permisit* (3).

3° Riez. Le territoire de Riez fut envahi en 573 par les Saxons, qui furent battus par Mummolus : *Post hæc Saxones, qui cum Langobardis in Italiam venerant, iterum prorumpunt in Gallias et infra territorium Regense, id est, apud Stablonem villam castra ponunt... Quod quum Mummolus comperisset exercitum movet irruensque super eos multa ex his millia interfecit* (4). L'évêque de Riez assista au concile de Valence, en 584 ; il souscrivit la lettre que les évêques qui se trouvaient auprès de Gontran envoyèrent à des évêques de la province de Bordeaux, en 589 (5).

4° Digne. L'évêque de Digne souscrivit les actes du concile de Lyon en 581.

5° Marseille. Cette importante cité, en 537, époque où la Provence fut cédée aux Francs par les Ostrogoths, appartenait à Théodebert ; à la mort de son fils Théodebald, elle passa à Clotaire I<sup>er</sup> (6). En 561, elle tomba par indivis dans les lots de Sigebert et de Gontran. Celui-ci se la fit abandonner tout entière par Childebart en 575, et ne lui rendit sa moitié qu'en 584. *Childe-*

(1) *Ibid.*, lib. IX, c. 23.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 45.

(3) *Ibid.*, lib. VI, c. 11 *in fine*.

(4) *Ibid.*, lib. IV, c. 42.

(5) *Concilliorum, tomus XIII*, p. 142.

(6) Peut-être même Clotaire en possédait-il déjà une partie.

*bertus vero, postquam cum Chilperico pacificatus est, legatos ad Guntchramnum regem mittit ut medietatem Massiliæ, quam ei post obitum patris dederat, reddere deberet, etc.* (1). On voit dans le texte de ce chapitre que Childebert fut remis en possession de Marseille, mais que cependant Gontran en conserva la moitié. C'est encore ce que confirme la lecture des chapitres 24, 31 et 33 du même livre. *Anno nono Childeberti regis* (584) *partem Massiliæ Guntchramnus rex nepoti suo refudit* (2).

D'après ce qui précède, Gontran aurait eu la plupart des diocèses septentrionaux de la Provence, Aix, Riez et Digne, c'est-à-dire ceux qui touchaient à ses Etats (3). On pourrait donc, par conjecture, y ajouter Senez et Glandève. A ces diocèses se joignent celui d'Arles et une partie de Marseille.

Sigebert, de son côté, possédait en Provence sur la frontière du royaume de Gontran, Marseille, Avignon, Aix, Vence, et peut-être les diocèses intermédiaires le long de la côte, sous le nom de *Massiliensis Provincia* (4) ou simplement *Provincia* (5) ou encore *Massiliæ regnum* (6), gouvernée par un *rector* (7) ou *dux* (8), comme nous avons vu que l'était l'*Arelatensis provincia* (9).

1° Marseille appartient, au moins en partie, à Sigebert : *Se patrocinio Lupi ducis, cum ad urbem Massiliensem, ex jussu regis Sigeberti accederet, commendavit* (Andarchius) (10).

2° Avignon. Un seul texte suffira pour prouver qu'il était à

(1) GREG. TUR., *Hist. lib.*, VI, c. 14.

(2) *Ibid.*, lib. VI, c. 33.

(3) Thierry I<sup>er</sup> avait pris le même soin de se faire attribuer les cités voisines de ses Etats, dans le partage de la Bourgogne en 534. Voyez ci-dessus page 282.

(4) GREG. TUR., *Hist.*, lib. II, c. 32; lib. VIII, c. 43; lib. X, c. 25.

(5) *Ibid.*, lib. IV, c. 44; lib. VI, c. 7.

(6) FORTUNAT., lib. VI, *carm.* 8, vers. 5.

(7) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 44; lib. VI, c. 7; lib. VIII, c. 43.

(8) *Ibid.*, lib. VIII, c. 12.

(9) Voyez page 294.

(10) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 47. — Cf. page précédente, note 3.

Sigebert avant la mort de Caribert. Dès 566 (1), Gontran l'enleva à son frère : *Sigebertus vero rex Arelatensem civitatem capere cupiens, Arvernus commoveri præcepit..... Quod cum Guntchramnus rex comperisset, Celsum patricium illuc dirigit, qui abiens Avennicam urbem abstulit*. A la paix, Gontran recouvra Arles et rendit Avignon (2). Et l'on ne voit pas que depuis il l'ait repris. En effet, quand Grégoire de Tours en reparle, c'est en 581 (3). A cette date, Mummolus, Patrice de Bourgogne, brouillé avec Gontran, s'y réfugia et y soutint un siège : *Mummolus a regno Guntchramni fuga dilabitur et se infra murorum Avennicorum munitionem concludit* (4). Il y resta ainsi de            jusqu'en 584 qu'il livra cette ville à Gondovald (5). Enfin, un monument épigraphique important, l'építaphe de Césaria, femme de Valens, évêque d'Avignon, vient aussi prouver qu'Avignon obéissait encore à Childeberr II en 587 : OBIIT BON. M. CAESARIA MEDIVM NOCTIS D. DOMINICO INLVISCENTE VI IDVS DECEMB. QUADRAGIES ET SEX P. C. BASILII IVNIORIS V. CC. ANN. XII REGNI DOMNI CHILDEBERTI REGIS INDICTIONE QVARTA.

3<sup>e</sup> Aix. Les deux textes cités plus haut ne sont pas concluants ; car Mummolus, venant protéger les villes de la province d'Arles contre les Lombards, dut défendre en même temps les villes de Sigebert ; et secondement, en 581, comme Gontran et Childeberr venaient de se brouiller, il serait possible que Gontran eût pris Aix à son neveu. Il faut un texte qui montre Sigebert exerçant sa souveraineté en dehors de circonstances de ce genre. Tel est le suivant, qui fait voir Sigebert jugeant et condamnant l'évêque d'Aix. *Tempore igitur cum Franco episcopus hujus municipii ecclesiam gubernaret, Chilpericus, qui tunc primus apud Sigebertum regem habebatur, villam ejus competit, dicens quia in-*

(1) Selon Dom Ruinart.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 30.

(3) Je ne cite pas les chapitres 43 et 45 du livre IV, dont il me semble qu'on ne peut rien conclure.

(4) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, 1 et 26.

(5) *Ibid.*, lib. VII, c. 10.

*juste ab Aquensi ecclesia retineretur..... Denique condemnatus spoliatusque sacerdos ad urbem rediit, etc. (1).*

4<sup>o</sup> Vence. Childebert II donna, en 588, le siège épiscopal de cette ville à Fronimius, chassé d'Agde par les Visigoths et réfugié près de lui : *Obiit autem et Deuterius Vinciensis in cuius locum subrogatus est [Fronimius], etc. (2).*

Le royaume de Gontran touchait au royaume des Visigoths et n'en était séparé que par le Rhône, dont Beaucaire et Arles défendaient le passage. La première de ces places fut prise deux fois par les Goths en 586 et en 587 : *Ugernum Arelatense castrum irrupit resque cunctas cum hominibus abstulit et sic se infra muros Nemausensis urbis inclusit (3).* — *Gothi vero propter superioris anni devastationem, quam in Septimania regis Guntchramni exercitus fecerat, in Arelatensem provinciam proruperunt. Unum etiam castrum Ugernum nomine cum rebus atque habitatoribus desolantes, nullo resistente regressi sunt (4).*

Après Avignon reviennent les limites de l'ancien royaume de Bourgogne. Les actes des conciles de Lyon (567), de Mâcon (581), de Lyon (583), de Valence (584), et la lettre des évêques de Bourgogne à ceux des provinces de Bordeaux et de Tours, en 589, prouvent que du côté du Rhône Gontran avait Cavaillon, Carpentras, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Valence, Vienne, Lyon et Autun, et que, sur l'autre rive, le duché d'Auvergne, composé des comtés de Clermont, de Rhodéz, d'Uzès, du Velay et du Gévaudan, appartenait à Sigebert. Comme ceci n'a jamais pu faire l'ombre d'un doute, je ne rapporterai pas les textes de Grégoire de Tours qui concernent ces diocèses.

En résumé, Gontran eut :

1<sup>o</sup> Une partie du royaume de son oncle Clodomir, c'est-à-dire Orléans, Bourges, Sens, Melun et Auxerre ;

2<sup>o</sup> Tout l'ancien royaume des Bourguignons, sauf peut-être le

(1) GREG. TUR., *De gloria confessorum*, c. 71.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 24.

(3) *Ibid.*, lib. VIII, c. 30.

(4) *Ibid.*, lib. IX, c. 7.

diocèse de Viviers, dont l'évêque n'assista à aucun des conciles du royaume de Gontran ;

3° La province d'Arles, comprenant les diocèses d'Arles, d'Aix, de Riez et de Digne, c'est-à-dire ceux qui touchaient à la Bourgogne, et une partie de Marseille.

Gontran avait ainsi des États dont toutes les provinces étaient contiguës : ce qui n'arriva pas à ses frères. Sa capitale était Orléans. Sa résidence la plus habituelle était Châlon-sur-Saône.

## II.

Il nout est maintenant facile de vérifier, au moins pour les royaumes de Clodomir et de Gontran, en quoi est vrai le texte de Grégoire de Tours, qui assimile le partage de 561 à celui de 511 ; jusqu'à quel point il est inexact.

Selon moi, Grégoire de Tours, voulant donner une idée de la position des quatre royaumes de 561, cherche quelque part un point de comparaison : il n'en pouvait trouver de plus exact que le partage de 511, ni mieux faire que de rappeler les capitales. A ce point de vue, il est innocent de tous les reproches d'inexactitude qu'on lui a faits.

C'est en recherchant quelquefois l'étendue plus précise des huit royaumes qu'on s'est aperçu qu'ils différaient entre eux. On a eu raison de dire que « le partage de 511 avait servi de modèle à celui de 561 sans y être reproduit (1) ; » mais il ne faut pas prêter à Grégoire de Tours la prétention d'avoir voulu fixer en quatre lignes les limites de ces quatre royaumes aux deux époques.

## III.

Ce second partage fut-il plus irrégulier que le premier (2)? Je n'en crois rien. Je vois dans tous les deux de grandes provinces

(1) H. MARTIN, *Hist. de France*.

(2) Sismondi pense que « les enfants de Clotaire I<sup>er</sup> cherchèrent à s'arrondir un peu mieux que n'avaient fait leurs oncles, et leurs nouveaux royaumes

d'un même royaume séparées les unes des autres; des cités divisées entre plusieurs rois; aucun respect des divisions civiles romaines ou des divisions ecclésiastiques. Seulement, comme nous avons plus de documents sur le second partage que sur le premier, les limites des royaumes de 511 offrent quelquefois moins de découpures que celles des États de 561.

Pour les différences, il est aisé d'en trouver la cause. Du moment qu'on n'admettait pas que chaque roi dût avoir sa portion dans chaque province de la monarchie (1), il était évident que la conquête de la Bourgogne (en 534) et l'acquisition de la Provence (en 537) devaient influencer sur le second partage. Caribert fut exclu de la Provence; il fallut l'en dédommager en étendant ses États de la Garonne aux Pyrénées. On dédommagera Sigebert de la perte de deux grandes cités en Aquitaine par une plus large part en Provence. De même, comme on annexait toute la Bourgogne au royaume qu'avait eu Clodomir, on dut retrancher à Gontran quelques cités, Tours, Poitiers, Angers, Le Mans.

---

#### § 6. — AGRANDISSEMENT DU ROYAUME DE GONTRAN (567).

Sept ans ne s'étaient pas écoulés depuis le commencement du règne de Gontran, qu'un événement inattendu vint accroître l'étendue de son royaume. Le roi Caribert mourut et ses trois frères partagèrent entre eux ses États, parce qu'il ne laissait que deux filles.

1° Dans le partage, le Mans échut à Gontran. Les États de Caribert formaient trois groupes : les provinces au nord de la

furent en même temps plus compactes et plus étrangers l'un à l'autre. » (t. 1<sup>er</sup>, p. 304.) Au contraire, H. Martin prétend « que le partage fut encore plus irrégulier que l'ancien et n'annonce guère de progrès dans la politique franque » (t. II, p. 54). Il est vrai que l'auteur se trompe dans l'attribution qu'il fait de plusieurs villes.

(1) Plusieurs auteurs (l'abbé Dubos, Aug. Thierry, etc.) se sont mépris, selon moi, en soutenant l'opinion contraire.

Loire, les provinces entre la Loire et la Garonne, et celles d'outre-Garonne, ou, si l'on aime mieux, les Lyonnaises, les Aquitaines et la Novempopulanie. On peut remarquer que Chilpéric et Sigebert eurent des possessions dans chacune de ces trois divisions ; ce qui me fournit *a priori* la présomption qu'il dut en être de même pour Gontran. Or, si ce n'est le Mans, on ne voit entre ses mains aucune autre province au nord de la Loire qui ait appartenu d'abord à Caribert.

En second lieu, si l'on réduit Gontran aux diocèses qu'il eut en Aquitaine et en Novempopulanie, il sera vrai de dire qu'il eut un désavantage marqué sur ses frères dans ce partage : sa portion serait loin de valoir celles qu'ils obtinrent ; car sur trente-six diocèses qui formaient le royaume de Caribert, seize furent attribués à Chilpéric, neuf et demi à Sigebert et cinq et demi à Gontran (1). En lui assignant de plus le diocèse étendu du Mans, on rétablit un peu mieux l'équilibre.

Il est vrai qu'en 577 et 578, le Mans appartenait à Chilpéric, qui fit enfermer son fils Mérovée au monastère de Saint-Calais et envoya les habitants du Mans avec ceux de plusieurs autres cités contre les Bretons (2) ; mais cela était dû aux changements apportés par les guerres que se firent les trois frères depuis 570. En 576, le Mans obéissait encore à Gontran, qui envoya Roccolen, comte du Mans, contre Tours dont Chilpéric était alors maître (3) : *Tunc Roccolenus cum Cenomannis Turonis venit et prædas egit* (4). Il y a lieu de penser qu'entre 567 et 576, le Mans ne changea pas de domination, puisque Grégoire de Tours, si soigneux de nous rapporter toutes les expéditions militaires de cette période, ne nous parle d'aucune mutation pour le Mans.

2° Le texte du traité d'Andelot constate que le traité de partage qui suivit la mort de Caribert (567), assigna à la part de Gontran un tiers de Paris, un tiers du pays de Resson et un tiers

(1) Les textes ne m'ont pas fourni de renseignements sur les quatre autres.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 14 et 27.

(3) *Ibid.*, lib. V, c. 2.

(4) *Ibid.*, lib. V, c. 1.

de Senlis. *Id inter ipsos constat fixa deliberatione finitum ut in illam tertiam portionem de Parisiensi civitate cum terminis et populo suo, quæ ad dominum Sigebertum de regno Chariberti conscripta pactione pervenerat, etc. Simili modo convenit ut Silvanectis dominus Childebertus in integritate teneat, et, quantum tertiæ domni Guntchramni exinde debita competit, de tertia domni Childeberti, quæ est in Rossontensi, domni Guntchramni partibus compensetur* (1).

Toutefois, Sigebert s'empara de Paris, en 575. Mais la même année Chilpéric le reprit et y fit prisonnières Brunehaut et ses filles (2). Enfin, en 584, Gontran s'en rendit seul maître à la mort de son frère, prétendant que Paris lui revenait à lui seul, comme il était convenu par le traité du partage des États de Caribert, qui défendait à l'un des trois frères survivants d'y entrer sans la permission des autres, sous peine de perdre sa part. Gontran conserva depuis Paris jusqu'à sa mort (3).

Cependant, quoique Paris eut été partagé en 567 entre les trois frères de Caribert, il paraîtrait que le territoire environnant fut donné à Chilpéric. Ainsi, en 574, dans une guerre contre son frère, Sigebert mit à feu et à sang la campagne, et emmena les habitants en captivité : *Vicos quoque, qui circa Parisios erant, maxime tunc flamma consumpsit, et tam domus quam res reliquæ ab hoste direpte sunt, ut etiam et captivi ducerentur* (4), à moins qu'on ne suppose que Chilpéric ne se fût emparé de Paris, avant cette année même ; mais Grégoire de Tours n'en dit rien. Après la mort de Sigebert, Chilpéric resta maître de Paris et du Parisis, où on le voit posséder Chelles, Noisi et Saint-Cloud ou Nogent (5).

Pour Senlis et Resson, je n'ai rien à ajouter au texte du traité d'Andelot.

Outre le Mans, Paris, Senlis et Resson, dans la partie septen-

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 20.

(2) *Ibid.*, lib. V, c. 1.

(3) *Ibid.*, lib. IV, c. 31 et 32 ; lib. V, c. 18, 19 et 35 ; lib. VI, c. 27, 31, 34 et 46 ; lib. VII, c. 4, 5, 6 et 18 ; lib. VIII, c. 9, lib. IX, c. 13, 20, 28 et 32 ; lib. X, c. 11. — Plusieurs de ces textes prouvent que Gontran resta seul maître de Paris même après le traité d'Andelot (587).

(4) *Ibid.*, lib. IV, c. 50.

(5) *Ibid.*, lib. V, c. 40 ; lib. VI, c. 3 et 19.



trionale des Etats de Caribert, le royaume de Bourgogne s'agrandit encore, en 567, de Saintes, de Périgueux et d'Agen, dans l'Aquitaine, d'Auch et d'Eauze, dans la Novempopulanie.

En 576, Chilpéric envoya son fils Clovis contre Saintes ; Gontran lui opposa le patrice Mummolus. *Chilpericus rex Chlodovechum filium suum Turonis transmisit : qui, congregato exercitu, in terminum Turisticum et Andegavense usque Santonas transiit, eamque pervasit. Mummolus vero, patricius Guntchramni regis, cum magno exercitu usque Lemovicum transiit* (1). L'évêque encourut la disgrâce de Gontran pour s'être mis sous l'obéissance de l'usurpateur Gondovald : *Tunc Bertchramnus, Burdigalensis episcopus cum Palladio Santonico valde regi infensus erat propter susceptionem Gondovaldi, sed et Palladius episcopus ob hoc maxime regis iram incurrerat quod ei sæpius fallacias intulisset*, le mot *sæpius* semble faire allusion à des faits de rébellion antérieurs à 584 (2).

En 581, Chilpéric enleva Périgueux et Agen à Gontran : *Igitur Chilpericus rex, cernens has discordias inter fratrem ac nepotem suum pullulare, Desiderium ducem evocat. . . Ille, commoto exercitu, Ragnovaldo duce fugato, Petrogoricum pervadit ; exactoque sacramento Aginnum pergit* (3).

En ce qui touche Eauze et Auch, on voit bien Gontran y nommer des évêques en 586 (4), et Chilpéric le Saxon, que Childerberr II avait nommé duc des provinces d'outre-Garonne, accusé de plusieurs crimes, se réfugier à Auch, en 590 : *Childericus vero Saxo, post diversa scelera, homicidia, seditiones, multa improba quæ gessit, ad Ausciensem urbem, in qua possessio uxoris erat abiit* (5) ; mais ces textes ne fournissent qu'une faible induction, ou, pour mieux dire, il ne faut les citer que pour mémoire ; car il pourrait se faire que Gontran n'ait acquis ces cités qu'après la mort de Chilpéric, lorsqu'il se rendit maître de toute sa part au midi de la Loire.

(1) GRÉG. TUR., lib. V, c. 13.

(2) *Ibid.*, lib. VIII, c. 2.

(3) *Ibid.*, lib. VI, c. 12.

(4) *Ibid.*, lib. VIII, c. 22.

(5) *Ibid.*, lib. X, c. 22.

§ 7. — CONQUÊTES DE CHILPÉRIC.

Tant que dura pour les Francs la période d'établissement, et qu'ils eurent à craindre dans la Gaule même des voisins puissants et jaloux de leurs progrès, ils exercèrent contre eux leur amour des luttes et du pillage ; mais, quand leurs ennemis furent vaincus, de leur esprit remuant et belliqueux naquirent les guerres civiles. Les deux plus jeunes fils de Clotaire en furent principalement les auteurs ; deux pays limitrophes des Etats de Gontran en furent ordinairement le théâtre : la Champagne, *Campania* (1) et le duché de Tours et Poitiers, *Ducatus Turonensis et Pictaven-sis*. Gontran, forcé d'y prendre part malgré son amour pour la paix, y perdit tout d'abord une partie de ses Etats.

Un bref récit de ces guerres devient donc nécessaire pour suivre les variations dans l'étendue du royaume de Gontran.

A quelque époque que ce soit, on ne voit pas que Sigebert ait rien enlevé à Gontran de ses Etats. Ainsi on trouve Gontran maître de Besançon en 567 (2), de Langres et de Tonnerre ; en 574 (3) d'Auxerre en 570 et années précédentes (4) de Sens et de Melun en 574 (5), d'Orléans et de Bourges à toutes les époques de son règne (6), sans que jamais aucun texte fasse soupçonner que ces cités aient pu changer de domination avant la mort de Sigebert ni même après.

(1) M. Alf. Jacobs veut que *Campania* soit synonyme de *pagus* (Revue des Sociétés savantes, sept. 1859, page 313, *Géogr. de Frédégaire II de ses continuateurs*) ; certains textes de Grégoire de Tours et de Frédégaire ne me paraissent pas susceptibles de cette interprétation absolue, notamment lorsqu'ils emploient *Campania* seul, sans autre désignation, ce qui arrive souvent ; au moins est-il certain qu'alors ce mot correspond aussi à la désignation territoriale de la Champagne.

(2) Voyez page 293.

(3) Voyez page 292.

(4) Voyez page 291.

(5) Voyez page 289 et suiv.

(6) Voyez page 283 et suiv., page 287 et suiv.

Paris ferait seule exception ; mais on sait que Paris était dans une situation particulière ; Sigebert en dépouilla ses deux frères en 575, et après sa mort Chilpéric s'en empara en 576 (1).

A l'extrémité occidentale du royaume de Gontran se faisaient d'autres guerres.

567-573. Tours et Poitiers avaient été attribués à Sigebert dans le partage de 567. Ils lui furent bientôt disputés par Chilpéric, qui s'en empara. Mais Gontran, s'unissant à Sigebert, envoya contre Tours Mummolus, le vainqueur des Lombards, qui en chassa Clovis, fils de Chilpéric. Ce jeune prince, s'étant retiré à Bordeaux, en fut également chassé par Sigulf, partisan de Sigebert. Gontran, vainqueur, songea aussitôt à la paix. Il fit assembler un concile à Paris pour apaiser le différend qui s'était élevé entre ses frères : ses efforts restèrent inutiles. Théodebert, fils aîné de Chilpéric, envahit la Touraine et le Poitou. Tours n'évita l'incendie et le pillage que par une prompte soumission, et Théodebert battit complètement le duc Gondebaut en Poitou ; puis il s'empara du Limousin et du Querci, et soumit toute l'Aquitaine : *Commoto exercitu Lemovicinum Cadurcinum vel reliquas eorum provincias, pervadit, vastat...* (2). Le parti de Chilpéric triomphait. Sigebert et Gontran étaient dépouillés de leur part au-delà de la Loire (3).

574. — Gontran n'osa refuser son alliance à Chilpéric. Mais Sigebert recrutait une armée au-delà du Rhin. Il recommença la guerre civile en 574, en marchant contre ses deux frères. Il traversa le diocèse de Langres qui appartenait à Gontran, en passant par Tonnerre ; puis remontant la Seine, pour trouver un passage, et menaçant Gontran de marcher contre lui avec toute son armée, il se fit livrer le pont de Melun. Chilpéric, se voyant trahi, se retira jusqu'à Alluie (*Avalocium*) près de Chartres, suivi de près par son frère. « Mais Chilpéric craignant, nous dit

(1) Voyez page 302.

(2) GREG. TUR., lib. IV, c. 48.

(3) Voyez GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 46 à 49. — La campagne de 573 coïncide avec l'invasion des Lombards et des Saxons : ce qui explique la disparition de Mummolus et les conquêtes de Chilpéric.

Grégoire de Tours, que les deux armées en se détruisant n'amenaient la ruine des deux royaumes, demanda la paix et rendit les villes injustement envahies par Théodebert. » Sigebert retourna dans ses Etats, en passant par Paris avec son armée de barbares mécontente de n'avoir pas combattu et ravageant tout sur sa route (1).

575. — Pendant l'hiver, Chilpéric réussit à s'allier de nouveau à Gontran, et marcha aussitôt contre Reims. A cette nouvelle, Sigebert, convoquant les peuples d'outre-Rhin, se porta d'une marche rapide vers Paris et envoya les ducs Godégisile et Gontran contre Théodebert en Aquitaine. Celui-ci fut battu et périt dans sa défaite. Cependant Sigebert soumit toutes les villes du cours de la Seine jusqu'à Rouen ; puis il revint à Paris d'où il s'avança vers Tournai où son frère s'était réfugié. Déjà les Francs de Neustrie le saluaient roi, quand sa mort rendit toute la supériorité à Chilpéric. Profitant de la minorité de son neveu, Childebert II, et d'une nouvelle invasion des Lombards en Bourgogne (576), triomphant de son frère Gontran, il réunit à sa part héréditaire presque toute celle de Caribert (2).

A sa part héréditaire reconquise, à celle qu'il avait acquise dans le partage du royaume de Caribert, en 561, Chilpéric I<sup>er</sup> joignit successivement Tours et Poitiers (3), Senlis (4), Meaux (5), la partie du Soissonnais qu'il n'avait pas (6), et peut-être Albi (7), qui avaient été attribués par le partage de 567, à Sigebert, Paris en entier (8), le Mans (9), Saintes (10),

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 50 et lib. V, c. 5. Voyez ci-dessus, page 289 et 292.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IV, c. 51 et 52.

(3) *Ibid.*, lib. V, c. 2, 12 et 14; Childebert II recouvra Poitiers en 577, (*Ibid.*, lib. V, c. 24 et 27); Chilpéric le reprit l'année suivante (*Ibid.*, lib. V, c. 42 et 48; lib. VI, c. 12, 31, 32 et 45; lib. VIII, c. 13).

(4) *Ibid.*, lib. VI, c. 46.

(5) *Ibid.*, lib. V, c. 1.

(6) *Ibid.*, lib. V, c. 26, 36 et 40.

(7) *Ibid.*, lib. V, c. 45.

(8) *Ibid.*, lib. V, c. 1.

(9) *Ibid.*, lib. V, c. 14 et 27.

(10) *Ibid.*, lib. V, c. 13.

Périgueux, Agen et toutes les possessions de Gontran en Aquitaine : *Desiderius vero cunctas civitates, quæ in parte illa ad regem Guntchramnum aspiciabant, abstulit, et ditionibus Chilperici subegit* (1).

Tel fut le résultat de ces guerres : Gontran et Chilpéric furent dépouillés de tout ce qu'ils avaient eu dans le partage du royaume de Caribert. Il fallut à Chilpéric six ans pour reprendre ses Etats et faire ces conquêtes (576-581) qu'il garda jusqu'à sa mort en 584.

La campagne de 581 intéresse principalement la partie du royaume de Bourgogne qui avait appartenu à Clodomir. Elle nous donne en même temps la preuve que Gontran n'avait rien perdu des Etats qu'il avait reçus en 561.

Childebert, abandonnant Gontran, venait de faire alliance avec Chilpéric ; celui-ci envoya dans le bassin de la Garonne, Didier, qui soumit le reste des villes qui tenaient encore pour Gontran de ce côté. Pendant ce temps Bérulf, duc de Tours et Poitiers, marcha sur le Berri : « Le duc Bérulf, apprenant que ceux de Bourges méditaient une invasion sur le territoire de Tours, leva une armée et s'établit dans leur pays. » Toutefois les habitants du Berri surent le repousser, car Grégoire de Tours parle des ravages qu'ils exercèrent dans les *pagus Sciodorensis et pagus Bar-ravensis*. « Alors les cantons d'Izeures et de Barrou (2), de la cité de Tours, furent cruellement dévastés (3). »

L'année suivante Gontran rassembla une armée dans cette même partie de son royaume, ou bien il la traversa pour venir attaquer un poste important que Chilpéric avait établi au passage de l'Orge pour arrêter les armées de Gontran et protéger Paris ; l'ancien duc Asclépius, par une marche rapide, surprit, pendant la nuit, le poste qui gardait le pont, tua tous ses défenseurs et

(1) GREG. TUR., lib. VI, c. 12.

(2) Deux villages des cantons de Preuilly et de Pressigny-le-Grand, arrondissement de Loches, département d'Indre-et-Loire.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 12.

ravagea cruellement les environs. A la suite de ce fait d'armes les deux rois conclurent la paix (1).

Elle ne dura pas un an. Childebert II, toujours irrité de ce que Gontran refusait de lui rendre la partie de Marseille, qu'il lui avait cédée à la mort de son père, ou, pour mieux dire, les grands d'Austrasie saisissant ce prétexte, envoyèrent Egidius, évêque de Reims, proposer à Chilpéric une alliance contre Gontran. Ce fut encore le Berri, et aussi le duché de Sens, qui fut le théâtre de cette nouvelle guerre (583), pour laquelle Chilpéric employa toutes ses forces. Trois armées s'avancèrent sur Sens et sur Bourges par les trois voies romaines partant de Paris, de Tours et de Limoges. C'était la première fois que le domaine patrimonial de Gontran était aussi sérieusement menacé. Aussi cette campagne fut-elle marquée par une résistance désespérée et par d'affreux ravages. Didier, général de Chilpéric, détruisit une armée de Gontran, à Châteaumeillant, mais Gontran surprit son frère près de Melun. Les deux rois s'envoyèrent réciproquement des députés et firent la paix. Gontran avait certainement été plus adroit que son frère; les succès de Didier restèrent inutiles. L'armée de Childebert se souleva contre Egidius et peu s'en fallut qu'il n'y périt (2).

Ce fut la dernière guerre qui précéda la mort de Chilpéric, assassiné en 584.

D'autre part on voit les évêques d'Auxerre, de Sens, de Langres et de Besançon continuer à assister, dans les années suivantes, aux conciles tenus en Bourgogne (3).

Ainsi les conquêtes de Chilpéric n'eurent d'autre résultat sur le royaume de Gontran, que de lui enlever la partie dont il s'était agrandi à la mort de Caribert en 567. Gontran ne conserva que le royaume dont il avait hérité en 561 (4).

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VI, c. 19.

(2) *Ibid.*, lib. VI, c. 31 et 41.

(3) Voyez les textes cités, pages 289 à 293.

(4) Notons seulement la possession de Marseille enlevé en partie à son neveu.

§ 8. — GONDOVALD.

Ce que la guerre ajoutait au royaume de Neustrie, la guerre le lui enleva trois ans plus tard. A la domination de Chilpéric en Aquitaine succéda celle de Gondevald.

Appelé en Gaule (1) par le patrice Mummolus et par plusieurs autres grands seigneurs, Gondevald, qui se disait fils de Clotaire I<sup>er</sup>, attendit, d'abord dans une île de la Méditerranée, puis dans les murs d'Avignon, une occasion favorable pour faire valoir ses prétentions au titre de roi des Francs. Il crut la rencontrer dans l'agitation que causa la mort de Chilpéric.

Quittant Avignon avec les seigneurs qui l'entouraient, il traversa l'Auvergne, et arrivé en Limousin (2), il se fit proclamer roi à Brives-la-Gaillarde (3), selon l'usage des Francs, par l'élévation sur le pavois, en décembre 584 (4). Puis il se mit à parcourir l'Aquitaine et la Novempopulanie pour se créer des États et une armée. En cette occasion, comme en plusieurs autres, il ne manqua pas d'une certaine habileté. Sans crainte du côté de Clotaire II, il ne songea qu'à diviser Childebert et Gontran. Voici quelle marche il suivit : dans les cités qui avaient appartenu à Sigebert, il se faisait prêter serment au nom de Childebert, dans toutes les autres il se faisait jurer fidélité à lui-même (5). Ce système lui réussit, car on ne voit pas que Childebert se soit joint à son oncle Gontran, avant que celui-ci eut déjà remporté des succès et qu'il lui eut promis de lui rendre tout ce qui avait appartenu à Sigebert, dans le royaume de Caribert (6).

L'armée que Gontran rassemblait à Poitiers lui fit craindre à ses débuts d'attaquer cette cité : *Gundovaldus vero Pictavum ac-*

(1) Il vivait à Constantinople.

(2) Childebert s'était hâté de s'en emparer à la mort de Chilpéric.

(3) *Brivam currentiam*.

(4) *REG. TUR., Hist.*, lib. VII, c. 10.

(5) *ibid.*, lib. VI, c. 26.

(6) *ibid.*, lib. VI, c. 33.

*cedere voluit sed timuit; audierat enim contra se exercitum commoveri* (1). Mais il soumit le reste de l'Aquitaine depuis la Charente jusqu'aux Pyrénées.

Il acquit en peu de temps, le long de la mer, Saintes, Bordeaux, Bazas et Dax : *Erat tunc temporis Gundovaldus in urbe Burdigalensi a Bertchramno episcopo valde dilectus..... Dum autem in hac urbe moraretur Faustinum presbyterum Aquensi urbi episcopum ordinari præcipiunt..... Bertchramnus autem episcopus, qui erat metropolis, cavens futura, Palladium Santonicum injungit qui eum benediceret..... Fuit autem ad hanc ordinationem et Orestes Vasatensis episcopus : sed negavit hoc coram rege [Guntchramno] (2); Gontran les fit plus tard condamner pour ce fait au concile de Mâcon en 585 : *Faustianum autem, qui ex jussu Gondovaldi Aquensis urbis episcopus ordinatus fuerat, ea conditione removetur ut Bertchramnus Orestesque sive Palladius, qui eum benedixerant, vicibus pascere* (3).*

Il acquit de même :

Angoulême et Périgueux : *Post hæc Egoismam accessit, susceptisque sacramentis muneratisque prioribus, Petragoricum aggregitur; graviter episcopum tunc injuriatum reliquit pro eo quod susceptus ab eodem non fuisset* (4);

Cahors : *Igitur Gundovaldus duos amicos suos legatos direxit clericos utique : ex quibus unus, abbas Cadurcincæ urbis, litteras quas acceperat, cavata codicis tabula, sub cera recondidit* (5); l'évêque de Cahors fut excommunié au concile de Mâcon pour s'être déclaré en faveur de Gondovald : *Ursicinus Cadurcenſis episcopus excommunicatur pro eo quod Gundovaldum excepisse publice est confessus* (6);

Agen : *Quibus (Guntchramni duces) properantibus, venerunt*

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VI, c. 26.

(2) *Ibid.*, lib. VII, c. 31.

(3) *Ibid.*, lib. VIII, c. 30.

(4) *Ibid.*, lib. VII, c. 26.

(5) *Ibid.*, lib. VII, c. 30.

(6) *Ibid.*, lib. VIII, c. 20.



(Gundovaldus et cæteri) *ad balsilicam sancti Vincentii quæ est juxta terminum Agennensis urbis, etc.* (1);

Et Toulouse : *Exinde Tholosam digressus emisit nuntios ad Magnulfum episcopum civitatis ut ab eo susciperetur. Adveniente Gundobaldo cum magno exercitu, cum vidissent quod sustinere non possent, susceperunt eum* (2). Gundovald avait promis le siège épiscopal de cette ville à Sagittaire, évêque de Gap, déposé par Gontran, pour ses désordres : *Sagittarius enim jam promissionem de episcopatu Tholosano acceperat* (3).

Enfin, il soumit toutes les cités situées entre la Dordogne et les Pyrénées. Grégoire de Tours, dans un discours qu'il prête aux députés que Gundovald envoya à Gontran, leur fait dire qu'il a rangé tout ce pays sous son obéissance : *Omnes enim viri fortissimi regionis illius, quæ, ultra Dorononiam sita, ad Galliam pertinet, ei conjuncti sunt* (4).

Mais ces États assez vastes, si rapidement acquis, Gundovald les perdit aussi vite. Poursuivi par l'armée que Gontran avait rassemblée à Poitiers, il n'osa pas livrer bataille quoiqu'il eut des forces considérables (5). Il s'enferma dans *Convenæ* (6), où il périt par trahison (7).

---

### § 9. — CONQUÊTES DE GONTRAN.

Ce fut Gontran qui en définitive gagna à la tentative de Gundovald et à la mort de Chilpéric, qui l'avait précédée. S'il ne soumit pas tous les États de Chilpéric, c'est qu'il s'était déclaré

(1) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VII, c. 35.

(2) *Ibid.*, lib. VII, c. 27.

(3) *Ibid.*, lib. VII, c. 28.

(4) *Ibid.*, lib. VII, c. 32.

(5) *Cum magno exercitu* (*Ibid.*, lib. VII, c. 27), *cum ingenti hostium multitudine.* (*Ibid.*, c. 35.)

(6) Ville rebâtie au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, sous le nom de Saint-Bertrad-de-Comminges, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Gaudens, département de la Haute-Garonne.

(7) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VII, c. 33-37.

le protecteur de son fils ; c'est qu'il rencontra des résistances d'autant plus fortes qu'il attaquait les cités plus voisines du centre des États de Clotaire II, de sorte que ce jeune roi conserva toutes les possessions de son père dans le nord de la Gaule, le long de la mer, de l'Escaut à la Vilaine, et perdit tout le reste.

Nous avons déjà vu que Childebert reprit Meaux à Clotaire II, et qu'il lui enleva Soissons (1) ; Gontran lui ôta encore bien davantage :

Paris, qu'il prétendit devoir lui rester parce que ses frères y avaient perdu leur part pour y être entrés sans le consentement commun, malgré les prescriptions du traité de partage et la foi jurée (2) ;

Chartres, qu'il se fit céder par Childebert II, dans le traité d'Andelot, en 587 (3) ;

Poitiers, où il rassembla une armée pour marcher contre Gondovald (4) ;

Tours, dont les habitants firent partie de cette même armée : *Post hæc exercitus ab urbe Pictava remotus inantea post Gondovaldum proficiscitur. Secutique sunt eum de Turonicis multi, lucri causa* (5) ; ils avaient, ainsi que ceux de Poitiers, désiré, à la mort de Chilpéric, retourner sous la domination de Childebert ; mais Gontran les força à lui prêter serment (6), et remplaça le duc Bérulf par Ennodius, comte de Poitiers (7). En vain Turs et Poitiers essayèrent-ils de se révolter. Dans une autre occasion le territoire de Tours fut envahi par les habitants de Blois et d'Orléans qui y commirent d'affreux ravages (8), et Gontran

(1) Voyez page 246.

(2) Voyez page 303.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. IX, c. 20.

(4) *Ibid.*, lib. VII, c. 26. — Voyez page 310.

(5) *Ibid.*, lib. VII, c. 28.

(6) *Ibid.*, lib. VII, c. 12 et 13.

(7) *Ibid.*, lib. VII, c. 26.

(8) *Ibid.*, lib. VII, c. 21. — Voyez page 286.

marcha lui-même, contre Poitiers révolté, avec un corps d'armée tiré de Bourges et d'Orléans (1);

Saintes, Bordeaux, Bazas et Cahors, dont Gontran fit condamner les évêques au concile de Mâcon pour s'être soumis à Gondoald (2);

Angoulême (3);

Et Agen (4);

En 586, Gontran envoya de Bourges, de Saintes, de Périgueux, d'Angoulême « *et reliquarum urbium quæ tunc ad antedicti regis imperium pertinebant* » une armée contre les Goths (5); et une autre en 589 de Saintes, de Périgueux, de Bordeaux, d'Agen et de Toulouse (6);

Enfin, d'après le traité d'Andelot, il faut y ajouter encore plusieurs villes que Chilpéric avait reçues dans le partage de 567, ou qu'il avait enlevées à Sigebert : dans le nord, Avranches, Ressons, Senlis, Étampes, Chartres, Châteaudun et Vendôme; en Aquitaine : Aire, *Conсорani* (Conserans ou Saint-Lizier), Bayonne (*Lapurdum*), Albi, Limoges, le Béarn, le Bigorre (7).

Il est donc bien constant que Gontran, soit vers la fin de 584, soit en 585, réduisit sous sa puissance toute l'Aquitaine, aussi bien ce qui avait appartenu à Chilpéric que la part de Sigebert. On ne peut que présumer une exception en faveur du duché d'Auvergne (*Ducatus Arvernensis*, composé des comtés de Clermont, de Rhodéz, d'Uzès, du Velay et du Gévaudan). Nulle part il n'est parlé d'aucune tentative contre ces cités. On voit seulement qu'en 586 au moment où Gontran envoyait deux armées de ses États contre la Septimanie, une troisième partait d'Auvergne, pour la même expédition (8).

(1) GREG. TUR., lib. VII, c. 24.

(2) Voyez le § 8.

(3) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 2, 6, 7 et 20.

(4) *Ibid.*, lib. VIII, c. 2.

(5) *Ibid.*, lib. VIII, c. 30.

(6) *Ibid.*, lib. IX, c. 31.

(7) Voir le texte du traité d'Andelot (*Ibid.*, lib. IX, c. 20), et ci-après le § 10.

(8) Voyez GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 30.

Toutefois, Gontran ne garda pas toutes ces conquêtes. Pour empêcher Childeberr de se déclarer contre lui en faveur de Gondovald (1), il lui promit de lui rendre la part de Sigebert dans les États de Caribert (2); convention qui fut réglée en 587 par le traité d'Andelot.

---

§ 10. — ÉTATS DE GONTRAN APRÈS LE TRAITÉ D'ANDELOT.  
(587.)

Gontran rendit, par le traité d'Andelot en 587, à Childeberr la part de Caribert qui était échue à Sigebert. Ses États étaient donc moins étendus à sa mort que nous ne les avons vus en 585, après la défaite et la mort de Gondovald.

Il serait trop long de citer ici le texte du traité d'Andelot. Le lecteur voudra bien s'y reporter dans l'histoire de Grégoire de Tours, livre IX, chapitre 20. Le résumé va s'en trouver tout naturellement dans le tableau suivant de l'étendue du royaume de Gontran à sa mort.

La partie la plus septentrionale de ses États se composait : 1° du pays de Resson (*Rossotensis*), dont il avait enlevé un tiers au royaume de Neustrie et acheté de Childeberr l'autre tiers, qui ne lui appartenait pas, par l'abandon de son tiers de Senlis ; 2° de Paris, des places de Châteaudun, de Vendôme, du pays d'Étampes et de Chartres, qu'il se fit abandonner par le traité d'Andelot, quoi qu'ils eussent appartenu à Sigebert ; 3° du Mass, qu'il avait repris à Clotaire II.

Les diocèses d'Orléans, de Bourges, de Sens et d'Auxerre réunissaient la Bourgogne (*Burgundia*, *regnum Burgundii*, ancien royaume des Bourguignons) à la partie de l'Aquitaine qui appartenait à Gontran.

(1) Voyez page 310.

(2) GREG. TUR., *Hist.*, lib. VIII, c. 32.

Les possessions de ce roi dans le bassin du Rhône n'avaient point changé : il y possédait toujours l'ancien royaume de Bourgogne et la province d'Arles. Seulement, dans cette dernière province Childebert avait recouvré la partie de Marseille qu'il avait cédée à Gontran : *Anno IX Childeberti regis (584) partem Massiliæ Guntchramnus rex nepoti suo refudit* (1).

En Aquitaine, il conserva presque toute la partie occidentale : 1<sup>o</sup> Saintes, Périgueux, Agen, Eauze, Auch, qu'il avait reçus en 567 dans le partage du royaume de Caribert ; 2<sup>o</sup> Angoulême, Bazas, Dax, *Convenæ* et Toulouse, qu'il acquit en 585 ; 3<sup>o</sup> Bordeaux, Limoges, *Benarnum* (Lescar) et *Begorra* (Saint-Lizier), dont Gontran garda la jouissance jusqu'à sa mort (2).

Childebert recouvrait en Aquitaine le duché d'Auvergne (3), Cahors, Poitiers, Albi, le Conserans, Bayonne et Aire.

Le royaume de Gontran touchait de tous côtés aux États de Childebert, et par Paris, Chartres et le Mans, il confinait aussi à ceux de Clotaire II. Enfin, ses possessions d'Aquitaine enclavaient Aire (*Vicus julius*) qui était à Childebert. Il avait encore pour voisins les Visigoths en Espagne et en Septimanie ou Gothie, et les Lombards en Italie ; assez souvent en guerre contre les premiers, tranquille du côté des autres depuis les victoires de Mummolus.

---

#### § 11. — FIN DU ROYAUME DE BOURGOGNE. — (593-613.)

##### I.

En 577, Gontran, qui venait de perdre ses deux derniers fils, adopta Childebert. Malgré plusieurs querelles entre eux, Gontran ne cessa pas de chérir son neveu, de lui donner le nom de fils,

(1) GRÉG. TUR., *Hist.*, lib. VI, c. 33.

(2) Je rappelle qu'en 567 Chilpéric donna en morgengabe à Galsuinthe : Bordeaux, Limoges, Cahors, *Benarnum* et *Begorra*. L'assemblée des Francs en attribua la possession à Brunehaut après le meurtre de sa sœur. Chilpéric les lui enleva en 576 et années suivantes. Gondovald les prit à Clotaire II en 585, et Gontran les recouvra sur lui. Il ne rendit en 587 à Brunehaut que Cahors.

(3) Voyez ce qui en a été dit page 314.

de l'aider de ses conseils ; il renouvela plusieurs fois son adoption et la tradition de ses États (1).

En 588, Gontran disait à Félix et à Grégoire de Tours lui-même, ambassadeurs de Childebert : « Fasse le ciel que mon « neveu garde les promesses qu'il m'a faites ! car tout ce que je « possède est à lui... Je donnerai à Clotaire, si je le reconnais « pour mon neveu, deux ou trois cités dans quelque partie de mon « royaume, afin qu'il n'ait pas l'air d'en être déshérité et pour « éviter toute difficulté à celui qui recevra le reste (2). »

Gontran reconnut plus tard Clotaire pour son neveu et le tint sur les fonts baptismaux. Mit-il à exécution le projet qu'il avait formé à son égard ? on ne sait ; car il n'en est parlé nulle autre part, et le texte de Frédégaire est si peu détaillé qu'on n'y trouve aucun éclaircissement. Childebert hérita donc, en 593, du royaume de Gontran ; mais il est possible que ce dernier en ait distrait quelques portions en faveur de Clotaire II.

Les trois années du règne de Childebert II en Bourgogne furent marquées par une invasion de Quintrion, duc de Champagne, dans le royaume de Clotaire II ; par une guerre entre les Francs et les Bretons et par la révolte des Varnes. Mais aucun de ces événements, comme on le voit, n'intéresse de près le royaume de Bourgogne.

## II.

Childebert en mourant laissa deux fils (596) : le plus jeune eut le royaume de Bourgogne. Le nouveau roi, Thierry II, n'avait que neuf ans ; son frère, Théodebert II, roi d'Austrasie, dix et Clotaire II, roi de Neustrie, était dans sa douzième année. Ces enfants ne pouvaient gouverner. Ils avaient près d'eux, pour commander en leur place, un grand officier de leur cour, élu par

(1) Voyez GREG. TUR., *Hist.*, lib. V, c. 48 ; lib. VII, c. 33 ; lib. VII, c. 3, 4, 13 ; lib. IX, c. 20.

(2) *Ibid.*, lib. IX, c. 20.

les seigneurs eux-mêmes : c'est alors que commence chez les Francs la puissance des *Maires du palais*.

*Anno IV postquam Childebertus regnum acceperat Guntchamni, defunctus est regnumque ejus filii sui Theudebertus et Theudericus accipiunt. Theudebertus sortitus est Auster sedem habens Mettensem; Theudericus accepit regnum Guntchramni in Burgundia sedem habens Aurelianis* (1). Les détails manquent pour préciser davantage : il faut, je crois, s'en rapporter au tableau que j'ai tracé du royaume de Gontran. Quelques observations seulement sont nécessaires.

1° On voit dans Frédégaire qu'Orléans continua à être la capitale du royaume de Bourgogne, *sedem habens Aurelianis*; et plus loin il dit encore : *Cumque Nantechildis regina cum filio suo Clodoveo rege post discessum Eganæ Aurelianis in Burgundia venisset*, etc. (2).

2° Brunehaut, chassée d'Austrasie et réfugiée à la cour de Thierry, fit donner l'évêché d'Auxerre à un paysan qui l'avait conduite auprès de son fils : *Eo anno Brunichildis ab Austrasia ejecta est et in Arciacensi Campania a quodam homine paupere reperitur, secundum ejus petitionem, eam ad Theudericum perducit... Hujus vicissitudine meriti episcopatum Autissiodorensem, faciente Brunichilde, adumpsit* (3).

3° *Wulfus patricius idemque Brunichilde instigante consilio, qui in morte Protadii consenserat, Fauriniaco villa, jubente Theuderico, occiditur* (4). Or *Fauriniacum* peut-être Favernach en Brisgau, près Fribourg, ce qui est la moins probable des conjectures, à cause de l'éloignement de cette localité de la cour de Chalon, Favernay entre Dijon et Auxonne, ou un autre Favernay aussi dans le diocèse de Besançon.

4° Enfin, lorsque Thierry marche contre son frère, c'est à Toul qu'il le rencontre d'abord. Il avait rassemblé son armée à Langres.

(1) FREDEG. Chron., c. 16.

(2) *Ibid.*, c. 89.

(3) *Ibid.*, c. 19. On sait que ce fait est fort douteux.

(4) FREDEG. Chron., c. 29.

*Anno XVII Theudericus regis, Lingonas de universis regni sui provinciis, mense madio, exercitus adunatur, dirigensque per Andelaum (1), Nasio castro (2) capto, Tullum civitatem perrexit. Ibi Theodebertus cum Austrasiorum exercitu obviam pergens in Tullensi Campania configunt certamine*(3). On voit donc par là que la limite des deux États était entre *Nasium castrum* et *Andelaum*, deux localités sur les confins des diocèses de Langres et de Toul.

Il me semble que de ces textes, qui ne sont contredits par aucun autre, on peut induire sans présomption que les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne restèrent, dans le partage que Childebart en fit entre ses deux fils, tels qu'ils étaient à la mort de Gontran.

Je ne mets à cette opinion que deux restrictions qui se comprennent facilement. Par le traité d'Andelot, en 587, Gontran gardait jusqu'à sa mort Limoges, Bordeaux, *Benarnum*, et *Begorra* (4) à condition de retour à cette époque sur la tête de Brunehaut. Cette condition dut s'accomplir en 593 ; et, de plus, il y a lieu de croire que, puisque Brunehaut demeura d'abord en Austrasie avec l'aîné de ses petits-fils, les villes qui lui étaient revenues furent annexées à ce royaume. Secondement, par un motif d'affection que Childebart présumait dans son fils Thierrî, l'Alsace fut détachée de l'Austrasie et mise dans la part de Thierrî, parce qu'il y avait été élevé au palais de Martheim : *Anno IX regni Theudericus cum Alesaciones, ubi fuerat enutritus, præcepto patris sui Childebarti tenebat, a Theudeberto ritu barbaro pervaditur* (5). On pourrait peut-être être tenté de croire que l'Alsace fut divisée et que la limite des deux parts était celle du Sundgau, pour la Bourgogne, et du pays de Colmar pour l'Austrasie (6) ; mais on objectera :

(1) Andelot, diocèse de Langres.

(2) Naix, diocèse de Toul.

(3) FREDEG. *Chron.*, c. 39.

(4) Voyez plus haut, page 316.

(5) FREDEG. *Chron.*, c. 37.

(6) *Ibid.*, c. 35.



1° La position de Martheim, qui devait se trouver dans la part de Thierry ; 2° dans la guerre de 610, ce fut Théodebert qui fut l'envahisseur ; son frère Thierry, se voyant sûr de succomber, vint le trouver à *Saloissa castrum*, que l'on place à Seltz, tout au nord de l'Alsace, et où eut lieu le traité (1) ; 3° Frédégaire, quand il parle de l'Alsace, dit *Alesaciones* et *Alsacios* sans accompagner ces noms d'aucun mot qui puisse faire soupçonner le partage du pays.

Les dix-sept années que dura le règne de Thierry furent souvent troublées par les guerres entre les trois rois Francs. On n'en compte pas moins de sept. Je vais indiquer brièvement le résultat de chacune d'elles sur les variations des limites du royaume de Bourgogne. Le texte de Frédégaire est si concis qu'il ne permet d'entrer dans aucun détail.

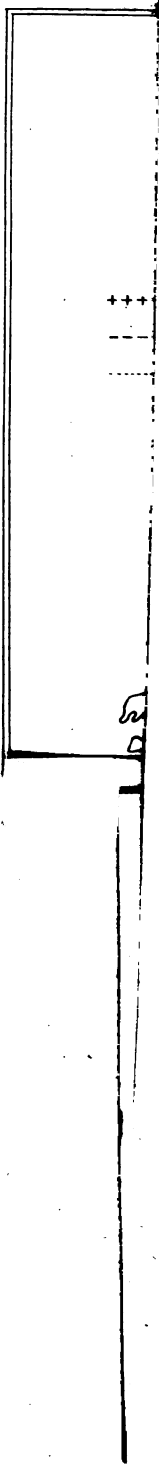
La première eut lieu l'année même de la mort de Childebert. Frédégonde et son fils envahirent les États des nouveaux rois : *Eo anno Fredegundis, cum filio Chlothario rege, Parisius vel reliquas civitates ritu barbaro occupavit et contra filios Childeberti regis Theudebertum et Theudericum movit exercitum loco nomine Latofao* (2). Clotaire fut vainqueur. Mais le chroniqueur ne dit rien des résultats. Ce n'est qu'incidemment, à propos de la défaite de Clotaire dans la seconde guerre, qu'on apprend que Clotaire conserva ses conquêtes. *Ipsaque (Chlothario)..... in fugam verso, pagos et civitates ripæ Sigonæ, qui se ad Chlotharium traderant, depopulantur et vastant* (3). Il paraît donc probable que Clotaire II, vainqueur à Latofao, étendit sa domination jusqu'à la Loire, c'est-à-dire enleva à Théodebert Soissons, Senlis, Meaux, Étampes et peut-être Tours ; et à Thierry, Paris, le Mans, Resson et Chartres.

Mais en 600, Clotaire, vaincu à Dormeille, fut obligé de rendre ses conquêtes et d'abandonner tout ce qu'il avait conservé du vivant de Gontran au-delà de la Seine : *Chlotharius vellet nollet, per*

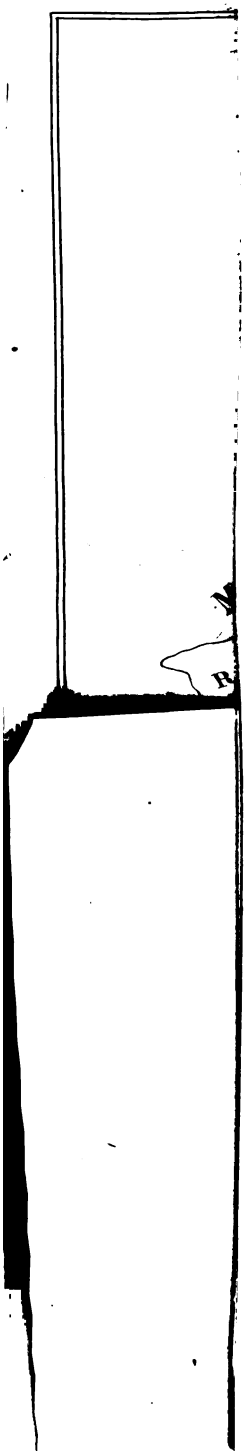
(1) FREDEG. Chron., c. 37.

(2) Ibid., c. 17.

(3) Ibid., Chron., c. 20.









*pactionis vinculum firmavit ut inter Sigonam et Ligerem usque ad mare Oceanum et Britanicum limitem pars Theudericus haberet ; et per Sigonam et Isaram Ducatum integrum Dentellini usque ad Oceanum mare Theudebertus reciperet* (1). Toutefois, quoique Frédégaire dise que Thierry eut « le pays situé entre la Seine et la Loire jusqu'à l'Océan et la Bretagne, » je ne vois rien d'improbable à penser que Théodebert reprit de ce côté les cités qui dépendaient de l'Austrasie : l'auteur ne paraît viser que le partage des cités de Clotaire : Nantes, Rennes, Vannes, Dôle, et toute la seconde Lyonnaise ; et la troisième guerre montre bien que Théodebert n'avait pas cédé ses possessions en Aquitaine.

En 602, Théodebert et Thierry font ensemble une campagne heureuse contre les Gascons : *dejectos suæ dominationi redigunt, tributarios faciunt* ; de plus, ils leur imposent un duc de leur choix (2). — Le chapitre 33 de la *Chronique de Frédégaire* marque encore que la chaîne des Pyrénées était la limite des deux empires des Francs et des Goths.

En 604, Clotaire rompant les traités, envahit les États de Thierry. Des bords de la Seine, il s'avança, à la poursuite du duc Bertoald, jusqu'à Orléans. Mais cette fois encore il éprouva une terrible défaite près d'Étampes et fut obligé de s'enfuir au-delà de la Seine. Théodebert, qui s'était avancé jusqu'à Compiègne et s'y tenait sans doute en observation, lui accorda la paix (3).

Peut-être fut-ce là une cause de brouille entre les deux frères, car l'année suivante (605), Thierry marcha contre Théodebert et vint camper à Quiersy (*Karisiacum*). Les chefs Francs qui entouraient Thierry le forcèrent à faire la paix sans combattre (4).

La possession de l'Alsace devint un nouveau prétexte de guerre entre les deux frères en 610. Thierry vint imprudemment trouver

(1) FREDEG. *Chron.*, — Pour Thierry, voyez encore FREDEG. *Chron.*, c. 24, 25.

(2) *Ibid.*, c. 21.

(3) *Ibid.*, c. 24, 25, 26.

(4) *Ibid.*, c. 27.

son frère à Seltz (*Saloissa castrum*) avec un corps de dix mille hommes. Théodebert le fit entourer et le força à un traité désavantageux : il se fit céder l'Alsace et une partie de l'Helvétie : *Coactus atque compulsus Theudericus, timore perterritus per pac-tionis vinculum Alsacios ad partem Theudeberti firmavit, etiam et Sugetenses, et Turenenses, et Campanenses quos sæpius repetebat idemque amisisse visus est* (1).

Un pareil traité devait amener nécessairement une nouvelle guerre. Dès 611, Thierri s'allia à Clotaire II en lui promettant la restitution d'une partie de ses États. Théodebert, plusieurs fois vaincu, fut enfin pris et mis à mort avec sa famille. De son côté, Thierri venait de se brouiller aussitôt avec Clotaire, lorsqu'il mourut à Metz. En vain Brunehaut essaya de faire reconnaître Sigebert, le fils aîné de Thierri ; les grands d'Austrasie et de Bourgogne trahirent sa cause et reconnurent Clotaire. La descendance de Childeberr II disparut tout entière (en 613).

Ainsi ces partages, dont la durée était garantie à jamais par des traités et des serments, n'étaient qu'éphémères. Ce qu'un roi perdait par une défaite, il le reprenait l'année suivante par une victoire. Clotaire II, dont le royaume sembla plusieurs fois sur le point de disparaître, fut celui qui réunit sur sa tête toute la monarchie des Francs. Dès cette époque, jusqu'à la fin de la seconde race, le royaume de Bourgogne cessa d'avoir ses rois particuliers. *Firmatum est omne regnum Francorum, sicut a priore Chlothario dominatum fuerut ; cum cunctis thesauris, ditioni Chlotarii junioris subjicitur. Quod feliciter post sexdecim annos tenuit* (2).

(1) FREDEG. Chron., c. 37.

(2) Ibid., c. 42.

## TABLE.



|   | Pages. |
|---|--------|
| RECHERCHES sur la variole des vaccinés et sur l'opportu-<br>nité des revaccinations ; par M. le docteur VAUSSIN.....  | 5      |
| RAPPORT sur le mémoire ci-dessus ; par M. le docteur<br>GUÉRAULT.....   | 49     |
| GERMAIN AUDERET, <i>le Virgile arlégeois</i> ; par M. G. BAGUE-<br>NAULT DE VIÉVILLE.....   | 56     |
| RAPPORT sur le mémoire ci-dessus ; par M. F. DUPUIS.....  | 83     |
| NOTICE HISTORIQUE sur M. Alexandre-Désiré du GAIGNEAU<br>DE CHAMPAULLENS ; par M. DE TORQUAT.....   | 87     |
| AVIS relatif à la société météorologique de France.....   | 95     |
| PRIX de poésie proposé par l'académie impériale des<br>sciences, belles-lettres et arts de Lyon.....  | 96     |
| RAPPORT sur l'ouvrage de M. Liétard, intitulé : <i>Essai sur<br/>l'Histoire de la Médecine chez les Indous</i> ; par M. le docteur<br>LEPAGE.....                       | 97     |
| RELATION chirurgicale de l'attaque de Pétropaulowsky au<br>Kamstchatka par l'escadre anglo-française des mers du<br>Sud en 1854 ; par M. le docteur Henry GUÉRAULT..... | 120    |



|   | Pages. |
|---|--------|
| ÉTUDE ANATOMIQUE sur les caractères différentiels de la conformation crânienne chez les Lapons et les Esquimaux ; par M. le docteur Henry GUÉRAULT..... | 135    |
| RAPPORT sur les deux mémoires qui précèdent ; par M. le docteur MOUROUX.....  | 145    |
| RAPPORT sur l'ouvrage de M. Crollanza, intitulé : <i>Origine e gesta di Giovanna Darco</i> ; par M. DE TORQUAT... ..                                    | 149    |

SÉANCE PUBLIQUE DU 30 AOUT 1860.

|   |     |
|---|-----|
| PROCÈS-VERBAL.....  | 153 |
| RAPPORT sur les mémoires envoyés au concours pour le prix d'agriculture proposé par la société en 1859 ; par M. G. BAGUENAUT DE VIÉVILLE..... | 155 |
| MÉMOIRE sur la dégénérescence des prairies artificielles et les moyens d'y obvier ; par M. Isidore PIERRE, membre correspondant.....          | 185 |
| RAPPORT sur le prix proposé par la société pour l' <i>Histoire du Royaume d'Orléans</i> ; par M. F. DUPUIS .....                              | 235 |
| HISTOIRE du Royaume d'Orléans ; par M. Auguste BAILLET, ancien élève-pensionnaire de l'École des Chartes.....                                 | 241 |







